This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

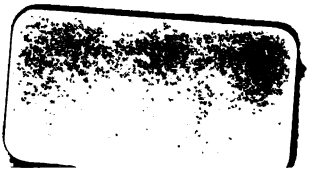
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600106049Q



MANUEL

D'HERMÉNEUTIQUE

BIBLIQUE.

MANUEL

D'HERMÉNEUTIQUE

BIBLIQUE.

MANUEL

D'HERMÉNEUTIQUE

BIBLIQUE.

PAR

J. E. CELLÉRIER,

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE EXÉGÉTIQUE À L'ACADÉMIE DE GENÈVE.

De Deo homo dixit, et quidem inspiratus a Deo, sed tamen homo.

St. Augustin.

(Tract. I. in Joann. Evang.)

GENÈVE,

Librairie allemande de J. Kessmann.

Librairie de C. Beroud.

PARIS,

J. Grassart libraire, 11. rue de la Paix. | *M. Ducloux* libraire, 2. rue Tronchet.

1852.

141. e. 249.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

PRÉFACE.

De toutes les sciences théologiques, l'Herméneutique est peut-être la moins avancée. Elle n'est ni définie, ni comprise de la même manière par ceux qui l'enseignent, et l'on est aussi loin de s'entendre sur l'édifice à construire, que sur les matériaux à employer.

Après bien des années de méditation et d'enseignement, l'auteur de ce Manuel vient timidement présenter ses propres idées, intimement liées à ses convictions.

En effet, si les diverses Herméneutiques publiées jusqu'ici ont été si peu d'accord, c'est en très-grande partie parce qu'elles ont dû nécessairement porter l'empreinte de l'individualité religieuse de ceux qui les avaient mises au jour.

L'Herméneutique, ou science de l'interprétation, place le Théologien dans un rapport avec la Bible particulièrement intime. La valeur que le Docteur Chrétien attribue au Saint

Livre, le point de vue duquel il le considère, le sentiment avec lequel il l'ouvre et le médite détermineront les principes et les méthodes de son travail. Celui-ci sera donc nécessairement le produit de sa foi, et précisément dans ce que cette foi peut avoir de plus individuel, de plus profond et de plus réfléchi.

Par une conséquence naturelle, la foi se montrera clairement à son tour dans le livre, que l'écrivain l'ait ou non voulu.

L'auteur de l'ouvrage que l'on donne ici au public, au lieu de craindre cette conséquence, l'a cherchée. Il avoue franchement que, près du terme d'une carrière d'enseignement théologique déjà bien longue, il a saisi avec une espèce d'empressement, quoique avec crainte, l'occasion de rappeler cet enseignement à ses élèves et d'en rendre compte à ses frères. Le travail qu'il publie est fondé tout entier sur la base sacrée de l'origine surnaturelle de la Révélation et de la divine autorité des Livres Saints; mais l'auteur s'est plu en outre à y consigner les points de vue, les principes, les méthodes, les tendances qui ont exercé le plus d'empire sur sa foi. Ce projet lui a souri, précisément parce que cette foi, lentement mûrie au bruit des débats, par l'expérience, la constante étude des Livres Saints et la méditation, a fait la force et le bonheur de sa vie. Il a cru, c'est pourquoi il a parlé. — Il sait que dans cette œuvre on pourra critiquer beaucoup, s'étonner quelquefois, et, qui sait?

peut-être blâmer avec sévérité. Mais du moins on y reconnaîtra toujours une œuvre de conscience, de franchise et de conviction.

Parmi les nombreuses imperfections de ce Manuel, il en est une que l'auteur n'a pu éviter, et dont il doit dire un mot.

Commencé il y a bien des années, continuellement mûri par l'enseignement,* ce livre a reçu enfin sa forme définitive à une époque de transformation, et en regard d'influences théologiques bien différentes de celles qui avaient précédé. Pendant plus de trente ans, l'auteur, appelé à voir de près les dangereuses exagérations de la théopneustie littérale et de l'intellectualisme scholastique, avait le devoir de les combattre. De là la couleur générale de son travail, de là bien des détails et le choix de bien des exemples.

Mais à cette heure de nouvelles idées se répandent, et le terrain, s'il n'est tout autre, a du moins fort changé d'aspect. L'auteur, sans cesser de se préoccuper de ce qui existe encore dans la génération qui s'en va, a dû se préoccuper pareillement des théories extrêmes que semble accueillir celle qui arrive.

* De là vient que quelques uns des points de vue propres à cet ouvrage se sont fait jour de temps à autre dans les thèses des élèves de l'auteur; spécialement dans celles que Mr. le professeur Nicolas (qui eut soin d'en avertir) soutint à Strasbourg en 1838 pour obtenir le grade de Docteur.

Après avoir long temps plaidé pour les droits de l'intelligence, de la conscience et de la foi individuelle, il a dû combattre aussi pour l'autorité des Livres Saints. Il espère s'être acquitté de l'une et de l'autre tâche avec la charité, la sincérité, les égards toujours dus à la piété jointe à la science; disons plus, avec la fraternelle sympathie que le Chrétien à la fois indépendant et convaincu doit éprouver pour toutes les intelligences élevées et religieuses. Mais en même temps, obligé d'accepter cette position complexe, l'auteur ne se dissimule point qu'elle peut nuire à son travail, parce qu'elle en voile l'unité, parce qu'elle prête à des interprétations inexactes, et qu'elle divise en quelque sorte l'actualité du tout entre des partis opposés, qui se jugent mal et se comprennent peu.

L'auteur doit encore exprimer une autre crainte.

On verrait son ouvrage d'un faux point de vue, si l'on oubliait à qui spécialement il est destiné. Ce livre est un livre français, écrit surtout en vue d'Églises parlant français. De là l'obligation de discuter encore bien des idées et des raisonnemens dès longtemps condamnés ailleurs par la science, et que plusieurs pourraient croire oubliés. De là aussi l'obligation de rechercher avant tout des idées précises, des enseignemens positifs, des expressions nettes, et de redouter quelque peu l'emploi trop habituel des abstractions. L'esprit allemand eût pu fournir à l'auteur bien

des vues vastes et originales, bien des idées profondes auxquelles il a dû renoncer, et parfois à regret.

On sent avec raison à cette heure l'importance de retremper la théologie française aux sources allemandes; de la vivifier, de la rajeunir par ces précieuses acquisitions, si longtemps, si tristement négligées, et cependant si fécondes et si pleines de vie. Mais, pour que ces conquêtes soient heureuses et solides, pour qu'elles deviennent la propriété de tous, au lieu de rester le secret d'un très-petit nombre, diverses conditions sont nécessaires.

Il faut que la science allemande revête en passant dans notre langue l'esprit de méthode, de précision et de clarté qui stimule l'intelligence, qui permet la discussion, et qui est de première nécessité pour les Français.

Il faut plus encore: il faut savoir juger les idées nouvelles qui commencent à pénétrer dans nos Églises, n'accepter que celles qui, soigneusement éprouvées par l'examen, et en harmonie avec les Livres Saints, sont propres à nourrir la foi de tous et à stimuler la piété. C'est ainsi seulement que la transformation nécessaire que l'on désire et qui se prépare, sera salutaire et durable.

Le Théologien digne de ce nom semble actuellement appelé, dans les Églises françaises, à se nourrir lui-même avant tout

de ces sucs substantiels que le savoir et la piété de l'Allemagne lui fourniront en abondance, si du moins il veut et sait retenir ce qui est bon, après avoir éprouvé toutes choses. Puis, extrayant de ces trésors les vérités qu'autour de lui on pourra le mieux comprendre et le plus utilement accepter, il aura encore le devoir de les traduire non seulement en mots français, mais surtout en idées précises, en propositions claires, et dans un langage facile à saisir.

Dans un ouvrage d'un caractère aussi pratique que devait l'être ce Manuel, cette marche était plus nécessaire encore.

L'auteur ne terminera pas cette préface, dernière page d'une œuvre sérieuse et de longue haleine, sans remercier Dieu de l'avoir soutenu jusqu'au bout, et sans lui demander dans la sincérité de son cœur de bénir ce qui dans ces feuilles pourra être utile à l'Église de Christ, mais en même temps d'en arracher lui-même l'ivraie qui aurait pu s'y mêler. A Dieu ne plaise que l'auteur voulût d'un succès qui risquerait d'obscurcir la vérité ou d'égarer la foi! Saintes causes, qu'il a voulu servir, et qu'il espère humblement avoir servies.

Genève, le 10 Novembre 1851.

TABLE.

pag.

Introduction 1

Section I. Nature de l'Herméneutique 1

§. 1. Rapport de l' Herméneutique biblique à la Théologie éxégétique 1
„ 2. Définition et distinction 2
„ 3. Suite. L'essentiel et l'inutile 3
„ 4. Importance de l'Herméneutique 5

Section II. Histoire des principes herméneutiques . . . 7

„ 5. Généralités et 1e époque. Docteurs apostoliques 7
„ 6. 2e époque. Pères de l'Église 8
„ 7. 3e époque. Moyen âge 10
„ 8. 4e époque. Réformation 12
„ 9. 5e époque. 17e siècle 15
„ 10. 6e époque. Réactions et luttes 17
„ 11. 7e époque. Période scientifique 20
„ 12. 8e époque. Période actuelle 24

Section III. Sens unique de l'Écriture 30

„ 13. État de la question 30
„ 14. Examen à priori 31
„ 15. Conséquences du sens multiple 32
„ 16. Examen à posteriori 34
„ 17. Faits philologiques 35
„ 18. Faits symboliques 37
„ 19. Faits prophétiques 39
„ 20. Faits typiques 41
„ 21. Résultat des faits 43
„ 22. Tendances qui ont favorisé la théorie du double sens . . . 44

Section IV. Division naturelle de la science herméneutique . 46

„ 23. Réflexions générales 46
„ 24. Analyse des élémens de la science 48
„ 25. Exemples 50
„ 26. Condition de la science 53

PREMIÈRE PARTIE.

Herméneutique psychologique

pag. 55

§. 27. Sa nécessité 55

Section I.

FACULTÉS NÉCESSAIRES À L'INTERPRÈTE . . . 57

„ 28. 1.° Facultés intellectuelles 57
„ 29. 2.° Facultés morales 58

Section II.

DISPOSITIONS NÉCESSAIRES À L'INTERPRÈTE . . 60

„ 30. Amour de la vérité 60
„ 31. Recherche des idées claires 63
„ 32. Foi et piété 67

Section III.

DEVOIRS DE L'INTERPRÈTE 71

„ 33. Examen complet et perpétuel 71
„ 34. Examen humble et prudent 72

SECONDE PARTIE.

Herméneutique grammaticale.

I. Difficultés. 74

„ 35. Nature de la tâche 74
„ 36. Hétérogénéité des langues 75
„ 37. Variations dans le sens des mots 76
„ 38. Influence de la Dogmatique 77
„ 39. Nature spéciale des langues sacrées 79

II. Ressources et devoirs 80

„ 40. En général 80

Section I.

RESSOURCES TIRÉES DU TEXTE 81

„ 41. Emploi des textes originaux 81

A. Étude des mots 83

„ 42. Ressources ordinaires de la philologie 83
„ 43. Étude de la langue spéciale du N. T. 85
„ 44. Règles et secours à ce sujet 87
„ 45. Diversité de langage 89

B. Étude des constructions 91

„ 46. En général 91
„ 47. Idiotismes 91

pag.
§. 48. Anomalies 93
„ 49. Exceptions de formes 94
„ 50. Augmentation de sens 97
„ 51. Règles au sujet des §. §. précédens 98
C. Étude des phrases et des discours . . . 99
„ 52. Modification du sens général 99
Section II
RESSOURCES TIRÉES DU CONTEXTE 101
„ 53. Généralités 101
„ 54. Détermination des mots vagues et des sens variables . . . 102
„ 55. Détermination du sens local ou général 106
„ 56. Détermination des phrases obscures 108
„ 57. Tort des Interprètes au sujet du contexte 111
„ 58. Devoir de l'Interprète quant au contexte 114
Section III.
RESSOURCES TIRÉES DES TEXTES PARALLÈLES . . 115
„ 59. Distinctions 115
„ 60. Parallèles de mots 117
Section IV.
RESSOURCES ÉTRANGÈRES AU TEXTE 119
„ 61. Indications générales 119
„ 62. Choix 121
„ 63. Usage 122

TROISIÈME PARTIE.

Herméneutique historique . 125
Introduction 125
„ 64. Définition et exposition 125
„ 65. Développemens 126
„ 66. Division 127
Section I.
CIRCONSTANCES PERSONELLES À L'AUTEUR . . . 128
„ 67. Éducation et profession 128
„ 68. Intelligence et instruction 129
„ 69. Caractère intellectuel et moral 131
Section II.
CIRCONSTANCES SOCIALES 133
„ 70. Introduction 133
I. Nature des circonstances sociales 133
„ 71. Circonstances géographiques 133
„ 72. Circonstances naturelles et usuelles 134
„ 73. Position politique 136
„ 74. Préjugés vulgaires 138

pag.
§. 75. Circonstances religieuses 138
„ 76. II. Traces laissées dans les écrits 140
„ 77. III. Moyens que l'Interprète doit employer 142

Section III.

HABITUDES PHILOLOGIQUES 144
„ Généralités 144

A. Langage peu précis 144
„ 79. A priori. Auteurs et langues 144
„ 80. Style de la Bible. Observations de détail 145
„ 81. Style de la Bible. Ensemble et résultats 147
„ 82. Règles à ce sujet 149

B. Langage figuré 150
„ 83. Faits 150
„ 84. Conséquences 152
„ 85. Recherche de la figure 153
„ 86. Recherche du sens figuré. (*A. Principe*) 154
„ 87. Suite. (*B. Preuve du fait*) 155
„ 88. Suite. (*C. Règles et applications*) 157
„ 89. Suite. (*D. Conseils pratiques*) 158

Section IV.

CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES À L'ÉCRIT . . 161

A. Circonstances intérieures 162
„ 90. Influence de la diversité des genres 162
„ 91. Genre historique 163
„ 92. Chronologie 165
„ 93. Individualité des historiens 167
„ 94. Genre didactique 169
„ 95. Genre oratoire 171
„ 96. Genres poétique et sentencieux 173

B. Circonstances extérieures 174
„ 97. Division 174
א. Personnes auxquelles l'écrit s'adresse 175
„ 98. Influence sur l'écrit 175
„ 99. Importance pour l'Interprète 176
„ 100. ב. Circonstances de l'époque 178
„ 101. ג. Occasion de l'écrit 179
„ ד. But de l'écrit 180
„ 102. Développement 180
„ 103. Importance 182
„ 104. Abus 184
„ 105. Moyens 185

QUATRIÈME PARTIE.

pag.

Herméneutique scripturaire . 188

§. 106. Généralités 188

Section I.

ANALOGIE DE LA FOI 189

„ 107. Nature et principe 189

A. Conditions 191

„ 108. Exposé 191

א. Gradation d'immédiatéité 191

„ 109. Degrés supérieurs 191

„ 110. Degrés inférieurs 194

ב. Gradation d'évidence 196

„ 111. Nombre, unanimité, clarté 196

„ 112. Distribution des passages 197

B. Utilité de l'Analogie de la foi 199

„ 113. Utilité générale 199

„ 114. Utilité spéciale 200

C. Conséquences 202

„ 115. I. Conséquences herméneutiques 202

„ 116. II. Conséquences dogmatiques 204

Section II.

PARALLÈLES D'IDÉES 205

„ 117. Nature et principes 205

A. Classement et graduation 207

„ 118. Nécessité et vérité de ce classement 207

„ 119. Essai de graduation 209

B. Appréciation de l'utilité 211

„ 120. En général 211

„ 121. Cas particuliers 212

I. Explications 212

„ 122. II. Critique et complément des faits 213

„ 123. III. Complément et développement des enseignements 214

„ 124. IV. Appréciation de la certitude 215

C. Règles et précautions 218

א. Dans le choix des parallèles 218

„ 125. Éviter les parallèles de mots 218

„ 126. Éviter les parallèles apparens 219

ב. Dans l'usage des parallèles 222

„ 127. Usage logique 222

„ 128. Suite. Vraie nature de la clarté dogmatique 224

„ 129. Usage défiant et prudent 226

Section III.

pag.

ÉTUDE SPÉCIALE DE CHAQUE AUTEUR SACRÉ . . 228

§. 130. Principe 228
„ 131. Développemens 229

Section IV.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA BIBLE 232

„ 132. Introduction 232
„ 133. *A. Nature du principe* 233

B. Application du principe 235

„ 134. Application générale 235
„ 135. Application modifiée 238
„ 136. Application spéciale au N. T. 238
„ 137. Application spéciale à l'A. T. 241

C. Appréciation du principe 242

„ 138. Objections 242
„ 139. Valeur des objections 243
„ 140. Limites du principe 245
„ 141. Conséquences du principe 246

CINQUIÈME PARTIE.

Herméneutique dogmatique . 248

Introduction 248

„ 142. Exposition du sujet 248
„ 143. Question critique 250
„ 144. Méthodes vicieuses 252
„ 145 Méthode légitime 254

Section I.

PREUVES DE L'INSPIRATION 255

„ 146. Définition et exposition 255

A. Preuves 257

„ 147. Argumens à priori 257
„ 148. Argument bibliques ou de témoignage 263
„ 149. Argument historique 267
„ 150. Argument critique 270
„ 151. Argument de sentiment 273

B. Conséquences 275

„ 152 Indétermination générale 275
„ 153. Suite. Objections 277
„ 154. II. Seules conséquences déterminées 280
„ 155. III. Autres questions à déterminer 282

Section II. pag.
NATURE DE L'INSPIRATION 285
1° Question relative à l'Individualité 285
Chapitre I. Faits 285
A. Faits antérieurs 285
§. 156. Inspiration successive et graduée 285
„ 157. Inspiration acquise par des voies humaines 286
B. Faits postérieurs 289
„ 158. Exposé 289
ℵ. Faits historiques 289
„ 159. Activité et liberté 289
„ 160. Incertitudes et fautes 291
ב. Faits critiques 293
„ 161. Ton ordinaire des écrits 293
„ 162. Empreinte des circonstances 295
„ 163. Choses étrangères au but de l'inspiration 296
„ 164. Diversités saillantes entre les écrivains 297
„ 165. Contradictions 299
„ 166. Méprises 302
„ 167. Déclarations des écrits sacrés 303
Chapitre II. Eclaircissemens et conséquences 305
„ 168. Rapports variables de l'Inspiration à l'individualité . . . 305
„ 169. Variations suivant le genre des écrits 306
2° Question. Occasionnalité 309
Chapitre I. Faits 309
„ 170. Faits généraux 309
„ 171. Faits spéciaux 311
Chapitre II. Eclaircissemens et conséquences 313
A. Éclaircissemens 313
„ 172. Méthode générale de la Révélation 313
B. Conséquences herméneutiques 315
„ 173. Caractère relatif de quelques portions bibliques 315
„ 174. Réunion nécessaire des divers élémens bibliques 316
3° Question. Accommodation 318
Chapitre I. Etat de la question 318
„ 175. Définition, distinction 318
„ 176. Légitimité de la question 320
Chapitre II. Nécessité de l'accommodation . 322
„ 177. Nécessité générale 322
„ 178. Nécessité spéciale 323
Chapitre III. Faits scripturaires 326
„ 179. Généralités 326
A. Accommodations tenant au plan général . . . 327
„ 180. Accommodations de forme 327
„ 181. Accommodations de fond. A. T. 328
„ 182. Suite. N. T. 330

pag.

B. Accommodations dans les discours de J. C. . . 333
§. 183. Langage et raisonnemens 333
„ 184. Erreurs vulgaires. Démoniaques 335
„ 185. Direction générale de l'enseignement 338
„ 186. *C. Accommodations de l'enseignement des Apôtres* . 342
Appendice aux trois questions 343
Comparaison de l'enseignement des Apôtres et de celui de J. C. 343
„ 187. Problèmes à résoudre et fausses solutions 343
„ 188. Solution véritable par les trois principes 345

Section III.

LIMITES ET COMPLÉMENT DES TROIS PRINCIPES . . 346
„ 189. Idée générale du sujet 346
Chapitre I. Limites 349
A. Limite générale 349
„ 190. Analogie de la foi 349
B. Limites spéciales 351
„ 191. à l'individualité 351
„ 192. à l'occasionnalité 352
„ 193. à l'accommodation 354
„ 194. 1e limite. Innocuité 355
„ 195. 2e limite. Nécessité 356
„ 196. 3 e limite. Évidence logique 357
„ 197. 4e limite. Évidence exégétique 357
„ 198. 5e limite. Durée passagère 358
„ 199. Résumé 360
„ 200. Réflexions générales sur les limites des trois principes . . . 361
Chapitre II. Résultats apologétiques . . . 363
„ 201. Idée générale 363
„ 202. Base des trois principes et de leurs résultats 364
A. Résultat négatif 365
„ 203. La Bible conserve son autorité 365
„ 204. La Bible conserve son efficace 366
B. Résultat positif 369
„ 205. Objections qui disparaissent 369
C. Résultat esthétique 370
„ 206. א. La Bible défigurée par la Théopneustie . . . 370
ב. Ramenée à l'harmonie 372
„ 207. I. Avec elle-même 372
„ 208. II. Avec l'histoire 372
„ 209. III. Avec l'homme 375
„ 210. IV. Avec Dieu 378

HERMÉNEUTIQUE.

INTRODUCTION.

SECTION PREMIÈRE.

NATURE DE L'HERMÉNEUTIQUE.

§. 1. RAPPORTS DE L'HERMÉNEUTIQUE BIBLIQUE À LA THÉOLOGIE EXÉGÉTIQUE.

La Théologie exégétique a pour but l'interprétation des Livres Saints; elle atteint ce but par quatre opérations distinctes, liées et successives.

1°. Le Docteur Chrétien, appelé à expliquer et à interpréter le livre de la Parole, doit éclaircir avant tout l'histoire, les circonstances et la forme de ce livre. C'est l'objet spécial de la science des Introductions, nommée *Isagogique*.

2°. Il faut en second lieu qu'il détermine, autant que possible, le texte véritable et primitif, et qu'il travaille à le dégager des nombreuses variantes dont 18 siècles de citations et de transcriptions l'ont encombré. C'est l'objet de la *Critique du texte*.

3°. Avant d'entreprendre l'explication des phrases et des idées du livre, un troisième travail, et le plus important de tous, est encore nécessaire. Le théologien doit connaître les principes d'après lesquels il faut expliquer. Cette recherche porte le nom d'*Herméneutique*.

C'est à l'exposition de cette troisième science que cet essai est consacré.

4°. Après ces trois acquisitions successives, l'interprète biblique commence son œuvre. Il lit, il analyse, il développe, il commente la Parole Sainte, ligne après ligne. Il ne crée plus une science, il s'exerce à un art, l'*Exégétique;* il accomplit une tâche, l'*Exégèse.*

§. 2. DÉFINITION DE L'HERMÉNEUTIQUE ET DISTINCTIONS.

L'Herméneutique est donc la science qui enseigne les principes de l'interprétation. L'Herméneutique biblique en particulier est la science qui fixe les principes de l'interprétation des Livres Saints.

Cette définition est encore vague et insuffisante. Il faut de plus, pour nous faire comprendre, ajouter deux classes de distinctions, en séparant d'abord l'Herméneutique véritable de tout ce qui a été mis faussement sous son nom; en désignant ensuite dans l'Herméneutique véritable l'élément méthodique et scientifique, la portion de la science la plus utile, et à laquelle nous devons ici nous restreindre.

Nous distinguons d'abord l'Herméneutique de ce qui n'est pas elle.

On l'a confondue avec l'Isagogique. Cette méprise a été faite à une époque où l'on ne s'était point rendu compte nettement des divers éléments de la Théologie exégétique. Les théologiens, qui ne se doutaient pas même du rôle que la méthode et la logique devaient jouer dans l'interprétation des Livres Saints, étaient disposés à donner le nom d'Herméneutique à des ouvrages où les faits étaient tout, où les méthodes n'occupaient aucune place. De ces faits ils déduisaient des règles ou *Canons,* mais non des principes. La doctrine de l'inspiration absolue, l'autorité des confessions de foi, la tradition et les routines ex-

cluaient tout examen indépendant, et par conséquent toute Herméneutique véritable.

Les docteurs catholiques, à quelques exceptions près, ont fait la même méprise, et par une cause analogue. L'autorité de l'Eglise ne laisse chez eux aucun champ à la science de l'interprétation. Les interprétations sont données officiellement, et il ne reste à l'interprète qu'à étudier les faits, pour admettre ceux qui appuient, pour voiler ou combattre ceux qui ébranlent les résultats qu'il lui est ordonné de trouver.

Mais ceux qui se reconnaissent le droit et le devoir d'examiner, font de l'Herméneutique une science spéciale, très-différente de l'Isagogique.

Distinguons encore l'Herméneutique de l'Exégèse.

L'Exégèse est la pratique d'un art, et l'Herméneutique la science qui le domine. La pratique de l'art, il est vrai, a besoin de quelques règles, qui ont été réunies sous le nom d'*Exégétique,* et dont on pourrait faire à la rigueur une dépendance de l'Herméneutique, mais seulement une dépendance, et tout à fait secondaire Ce n'est pas là une science, mais une simple indication de précautions et de méthodes. L'Exégétique n'a ni l'importance, ni l'utilité, ni l'unité, ni la profondeur de l'Herméneutique, et doit réellement en être sortie.

§. 3. SUITE DES DISTINCTIONS.

Distinguons en second lieu dans l'Herméneutique ce qui est méthodique, scientifique, et en même temps essentiel et accessible, de ce qui ne l'est pas.

Ce qui est méthodique et scientifique, c'est l'Herméneutique *formelle.* Ce qui ne l'est pas c'est l'Herméneutique *réelle.*

Je nomme Herméneutique *réelle* les tentatives qui ont été faites dans des ouvrages d'Herméneutique déjà anciens, pour formuler d'une manière absolue certains résultats généraux des Livres Saints, résultats dogmatiques, historiques, esthétiques.

Ces tentatives, plus ambitieuses qu'heureuses, cherchaient tantôt par l'analyse, tantôt par la synthèse, tantôt par toutes deux, tantôt en général et en grand, tantôt en particulier et en détail, tantôt par des principes à priori, tantôt par des *canons* déduits des faits, à déterminer la nature et la valeur des histoires de la Bible, de ses miracles, de ses doctrines, de ses poésies, de ses discours, etc. Si nous ne pouvons définir plus clairement ce que nous nommons Herméneutique réelle, c'est que cette Herméneutique-là est essentiellement vague et confuse, et qu'on n'a point encore pris soin de la distinguer de l'Herméneutique formelle; c'est qu'au lieu de former une science, elle se compose, je le répète, de simples tentatives éparses, et dont les auteurs sembleraient ne s'être point suffisamment rendu compte du but de l'Herméneutique et de ses effets naturels. Nous laissons de côté l'Herméneutique réelle, car selon nous la science est ailleurs. Du moins la science élémentaire et méthodique, nécessaire à tout théologien chargé de méditer et d'exposer l'Écriture.

Nous nommons Herméneutique *formelle* celle qui cherche méthodiquement, non pas les résultats, mais les règles et les principes au moyen desquels on trouvera les résultats. L'Herméneutique formelle recherche, démontre, expose *les méthodes* au moyen desquelles l'interprète de la vérité trouvera dans la Bible la sainte vérité qu'elle contient.

Ici reviennent des distinctions nouvelles, mais, je le crains, empreintes de la confusion qui a régné et règne encore dans la science. On a distingué l'Herméneutique générale de l'Herméneutique spéciale.

L'Herméneutique générale sera pour nous celle qui embrasse la science entière, qui pose les fondements de la vraie méthode d'interprétation, qui, partant de la nature intime de l'acte même d'interpréter, établit des principes généraux pour toute interprétation quelconque, et arrive de là à l'interprétation des Livres Saints.

L'Herméneutique spéciale cherche des règles applicables aux diverses natures d'écrits sacrés, écrits historiques, poétiques, didactiques, &c. C'est une science pratique et presque empirique, tandis que la première est méthodique et philosophique. Elle cherche des règles et des solutions; la première, des principes et des méthodes. — Elle se rapproche beaucoup de l'Herméneutique réelle, comme la première de l'Herméneutique formelle.

Nous pensons que l'Herméneutique générale est plus importante que l'autre pour la théologie, la vérité, la foi. C'est la seule dont nous nous occuperons, cherchant toutefois à l'éclaircir constamment par des exemples et des analyses de détail, qui pourront tenir lieu de l'Herméneutique spéciale, et qui en participeront quelquefois.

Tel est notre but.

§. 4. IMPORTANCE DE L'HERMÉNEUTIQUE.

Aucune branche peut-être des sciences théologiques n'exerce une influence aussi large et aussi féconde que l'Herméneutique *formelle générale,* qui fournit au théologien ses méthodes d'interprétation. Elle décide jusqu'à un certain point des systèmes de la dogmatique, de l'enseignement de la religion, de la foi du troupeau, et souvent de la paix de l'Église. En effet:

On a vu, par la place qu'elle occupe dans la Théologie exégétique, comment elle la couronne et la résume. — Elle n'aspire à rien moins qu'à être la clef des Livres Saints; par conséquent le pivot de toute science, de toute étude qui se base sur les Livres Saints; en particulier de la dogmatique des hommes à la fois savants et croyants, et de la foi des simples.

Il y a plus.

Elle applique la logique à l'étude des Livres Saints. Elle demande pour auxiliaires, outre l'érudition et la critique, la raison, la méthode, la philosophie, la psychologie, tous les moyens

que Dieu a donnés à l'homme pour connaître la vérité; elle est par cela même sans cesse occupée d'unir la raison et la révélation, d'éclaircir l'une par l'autre, et de manifester entre elles cet accord qui est une des grandes preuves des perfections divines et de la céleste origine de notre foi. Bien dirigée, elle fait contempler les Livres Saints dans toute leur pureté native, dans toute leur profondeur religieuse, dans leurs rapports intimes avec les perfections de Dieu d'un côté, et avec le cœur de l'homme de l'autre; en d'autres termes elle les expose à notre admiration dans toute leur beauté à la fois humaine et divine. Elle ranime ainsi la foi, et la fonde solidement sur la vérité et la raison; elle prévient, autant qu'il est en elle, les fausses interprétations et les faux systèmes, causes si fréquentes de l'incrédulité.

Si jamais l'Église de Christ arrive au lien de la paix par l'amour; si elle arrive à l'unité de la croyance; ou plutôt si elle approche de ce terme idéal, impossible peut-être à atteindre ici-bas, ce sera par une interprétation des Livres Saints à la fois pieuse, sentie, intelligente, éclairée; c'est-à-dire par une Herméneutique véritable et complète.

Essayons donc de rechercher celle-ci; et, malgré notre insuffisance et l'impossibilité évidente d'atteindre entièrement le but, mettons-nous à l'œuvre avec le sentiment grave et pieux qui doit faire battre le cœur du serviteur de Christ, occupé d'étudier la volonté de son maître, et chargé de l'expliquer à ses frères.

SECTION SECONDE.

HISTOIRE DES PRINCIPES HERMÉNEUTIQUES.

§. 5. GÉNÉRALITÉS ET PREMIÈRE ÉPOQUE. DOCTEURS APOSTOLIQUES.

L'Herméneutique est essentiellement une science de principes. Avant d'entrer dans l'analyse qui nous fera déterminer ceux dont elle doit se composer, il sera intéressant d'indiquer les principes sur lesquels on a successivement essayé de la fonder. Ce n'est pas encore le moment de les apprécier en détail, mais il ne sera cependant pas sans utilité de les passer en revue. Ce tableau historique nous fera reconnaître le terrain sur lequel l'édifice de la science doit s'élever, terrain qu'il faut nécessairement déblayer pour y bâtir.

Pour mettre quelque ordre dans cette imparfaite et rapide esquisse, nous la diviserons en époques, vagues toutefois et purement approximatives.

La première époque, celle des Docteurs Apostoliques, comprend les deux premiers siècles. Elle commence avec l'Église et finit avant Origène.

Pendant cette époque, l'Herméneutique n'existait pas, ne pouvait pas exister même en germe. L'Église était trop occupée de pratique, trop peu éclairée par la méditation et l'expérience, trop absorbée parfois par les persécutions et la polémique, pour songer à se créer des principes scientifiques d'interprétation. Elle était trop rapprochée de la prédication des Apôtres et de la rédaction de leurs écrits, pour que ceux-ci ne fussent pas suffisamment clairs, et suffisamment expliqués par les traditions

orales, si soigneusement recherchées dans ce temps. On n'a besoin de principes et de méthodes pour s'assurer du sens d'un livre, que quand ce sens n'est pas évident. On n'interprète que ce qui est obscur.

§. 6. 2me. ÉPOQUE. PÈRES DE L'ÉGLISE.

D'Origène au moyen âge, durant le 3e, le 4e & le 5e siècle.

Pendant cette époque l'esprit scientifique naît et se développe, mais la science de l'Herméneutique est bien loin encore d'exister. On discerne certains principes d'interprétation dans les écrits des Pères, mais ces principes ne sont point encore formulés. Ils existent et influent sur les interprètes; mais ceux-ci ne s'en rendent pas toujours compte.

Voici les plus saillans.

1°. Divinité de la Bible.

La Bible est divine. Donc elle ne peut rien renfermer d'indigne de Dieu, en d'autres termes, de faux, d'absurde ou d'immoral. Ce principe fondamental, et admis dans un certain sens par tout Chrétien convaincu comme base de son Herméneutique a cependant besoin d'être éclairci, limité. Il a l'inconvénient logique d'être à *priori,* et de prescrire d'avance à l'examen les résultats qu'il doit amener. — Vaguement énoncé, il peut être entendu dans des sens très-divers. Pris dans son sens absolu, il est inexact et peut conduire à l'erreur. En effet il amena le principe suivant.

2°. Sens multiple de la Bible.

Ce principe audacieux avait pris naissance dans la logique et l'imagination de l'Orient, spécialement de l'école d'Alexandrie. C'est là qu'entr'autres mobiles, la crainte de rougir de son histoire et de sa foi devant les sages païens, avait engagé les docteurs juifs à recourir à l'allégorie, pour déguiser ou embellir

leurs croyances. Telle a été la première origine des interprétations allégoriques. Plus tard, trouvant dans le N. T. une apparence d'appui, elles furent acceptées avec enthousiasme par une piété réelle, unie à une imagination exaltée. Bientôt on distingua, on arrangea les sens multiples comme une chose sûre et connue. Confondant les effets qu'un passage de l'Écriture peut produire avec les significations qu'on devait lui attribuer, on classa celles-ci en sens *grammatical, moral, anagogique* ou *mystique,* et *allégorique.*

Ce principe est étrange, et opposé, comme nous le verrons plus bas, à la logique et aux faits. — Il est dangereux, et jette dans les Livres Saints un élément de confusion et d'erreur; dans les croyances, des opinions humaines et arbitraires. — Il est peu respectueux pour l'Écriture, qu'il livre à l'imagination et au caprice de l'interprète, c'est-à-dire aux fantaisies et aux penchants auxquels elle devrait commander.

3°. *Force mystique des Livres Saints.*

On attribuait à la Bible, non pas seulement aux idées, mais au livre même et aux phrases, une vertu inhérente et secrète, qui avait le pouvoir de fortifier, d'édifier, de consoler ceux qui lisaient, lors même qu'ils comprenaient mal ou se trompaient sur le sens. C'était là une superstition pieuse, mais dangereuse, car dès lors les mots étaient déifiés, le vrai sens inutile, la vérité moins digne d'être recherchée, et la pensée divine mise de côté. — De méthode herméneutique, il ne pouvait plus en être question.

Toutefois dans cette grave erreur se cachait une vérité, et une vérité bonne à reconnaître. C'est que le fidèle qui méditait la Bible avec des dispositions pieuses, s'édifiait par les efforts mêmes qu'il faisait pour la comprendre. Ces efforts le mettaient en la présence de Dieu, ranimaient ce qu'il y avait en lui de pieux et d'élevé, lui rappelaient ce qu'il connaissait déjà de la

Bible, les leçons qu'il en avait entendu déduire, les saintes émotions qu'elle lui avait fait goûter, et par cela même, dût-il se tromper sur le sens qu'il attribuait aux lignes sacrées, il sortait de cet exercice plus pieux et plus chrétien. — En pareil cas ses erreurs d'interprétation ne pouvaient jamais être bien graves. Sans s'en douter, il interprétait la Bible par la Bible et par son analogie générale. Il n'y avait donc point là de force mystique, mais une influence de la Bible très-heureuse et très-réelle.

Les trois principes que nous venons d'exposer étaient universellement admis à cette époque. L'immense influence des écrits d'Origène en généralisa l'usage.

Mais, un siècle après lui, d'autres principes commencèrent à être joints aux précédents, grâce à l'un des hommes les plus riches d'imagination, de sensibilité, d'éloquence et de piété, que l'Église ait jamais produits. St. Augustin introduisit, non dans la science de l'Herméneutique, (elle n'existait pas encore), mais dans la pratique de l'interprétation, trois éléments nouveaux: *les dispositions nécessaires à l'Interprète, l'analogie de la foi, l'autorité de la tradition.* Ces trois principes ne dominèrent que plus tard, et nous renvoyons par conséquent à d'autres époques à les développer.

§. 7. 3°. ÉPOQUE. MOYEN ÂGE.

Elle s'étend du 6e siècle au 15e. Durant cette époque, l'Herméneutique n'est point encore rédigée en corps de science, mais on met en pratique tous les principes de l'époque précédente; toutefois en les soumettant tous à la tradition, en les employant à son service. C'est l'époque du règne de *l'autorité.*

Ce principe, pris d'une manière absolue, est en opposition avec la logique et avec toute philosophie, car il suppose tout progrès impossible, par conséquent tout examen inutile. Toutefois, même au moyen âge, le progrès ou du moins le change-

ment existait, et il fallait bien trouver moyen de le légitimer. Le système de l'autorité pontificale, en effet, se développait; et comment concilier ses développements avec l'antique autorité des premières traditions? On supposa pour cela une inspiration sans cesse renouvelée sur les Papes et les Conciles, et par conséquent une tradition sans cesse accrue et comme alimentée sans rien perdre de sa garantie; en un mot une autorité infaillible et pourtant progressive. C'était un moyen, si ce n'est logique, du moins ingénieux, de concilier des principes contraires que l'Église voulait également conserver, tout en laissant subsister en apparence et aux yeux des simples le respect dû à l'Écriture.

Mais que devenait-elle réellement cette Sainte Écriture, sous l'empire d'un pareil système? Elle n'était plus qu'un vain mot, traduit à volonté par les passions et les intérêts des chefs de l'Église déchue; un trésor ignoré, méconnu, enfoui, sans usage. La révélation du Christ était remplacée par une révélation nouvelle, qui prenait audacieusement son nom; par une révélation sans miracles et sans preuves, qui n'avait les promesses ni de la vie présente, ni de celle qui est à venir.

Et pourtant dans cette monstreuse erreur elle-même, il y avait un principe de vérité.

Il faut distinguer entre les deux éléments du système: l'autorité de la tradition, et l'inspiration continuée aux conducteurs de l'Église.

Ce dernier élément n'était qu'une invention des intérêts humains; il n'y a là ni herméneutique, ni logique, ni principe quelconque, mais de la mauvaise foi toute pure.

Il n'en est pas de même du principe d'autorité. Dès qu'on lui ôte son caractère despotique et absolu, dès qu'on le réduit au respect pour l'expérience et l'antiquité, il a droit à figurer comme les autres au nombre des secours que l'Interprète ne doit pas négliger. Dans ce sens, recourir à l'autorité des anciens, c'est consulter les hommes qui ont examiné avant nous dans

une position différente et souvent plus favorable; c'est nous enrichir des lumières de tous les temps et de tous les lieux.

On a dû le remarquer; tous les principes que nous passons en revue ont un élément philosophique et vrai; ils ne deviennent dangereux qu'en les isolant des autres, et en leur donnant une valeur absolue.

§. 8. 4e ÉPOQUE. RÉFORMATION.

Il faut comprendre dans cette époque les exégètes distingués qui précédèrent de peu de temps la Réformation. Poussés par la renaissance des lumières et le mouvement des intelligences, ils eurent bien des choses communes avec l'esprit de l'ère nouvelle; et, s'ils n'employèrent pas précisément encore les principes d'interprétation qui allaient régner, du moins ils les pressentirent et concoururent à les amener.

La Réformation devait exercer et exerça sur l'Herméneutique une immense influence.

Cette influence fut de deux natures : générale et intellectuelle; spéciale et biblique.

La Réformation était une révolte et une victoire de l'intelligence humaine et de l'esprit d'examen. Il était impossible que l'Herméneutique ne puisât pas dans cet événement plus de vie, d'indépendance et d'originalité. Ce n'est guères qu'à cette époque, en effet, que commence la véritable histoire de l'Herméneutique, l'histoire de son développement libre et spontané.

Il faut reconnaître cependant que la nature même de l'examen qui avait amené la Réformation, celle de la lutte qui la suivit, des penchants et des besoins religieux qui en naquirent, durent donner aux recherches de l'Herméneutique un caractère bien plus intellectuel qu'esthétique et subjectif. L'Herméneutique fut souvent trop sèche et dialectique; elle méconnut longtemps le caractère de vie, d'émotion et de pieuse poésie si fortement

empreint dans la Bible; elle n'en tint du moins à peu près aucun compte; elle resta presque jusqu'à nos jours sans se douter de toute l'influence que devaient exercer sur l'interprétation biblique ces nobles et féconds éléments.

D'autre part, la Réformation fut faite au nom de la Bible; elle dirigea sur la Bible l'attention, le respect, la foi de l'Église. Ce grand événement dut par conséquent accroître l'usage et l'importance de l'Herméneutique biblique, et ensuite la rendre plus respectueuse pour le texte sacré. Aussi cette époque affaiblit-elle immédiatement l'autorité des principes qui amoindrissaient celle des Livres Saints. Elle fit germer au contraire et développer ceux qui avaient l'effet opposé. La tradition fut anéantie et les sens multiples diminués. Si quelques interprétations typiques et allégoriques se maintinrent encore, c'est qu'elles avaient ou paraissaient avoir leur fondement dans la Bible même. Quelques principes nouveaux, appuyés sur l'autorité de la Bible, remplacèrent les anciens, ou du moins, jusque là négligés ou placés au second rang, se développèrent avec l'aide de la Réformation, de manière à dominer tous les autres. Ce furent les suivants :

1°. *La Théopneustie,* ou l'inspiration prise dans son sens absolu. — Les successeurs des réformateurs, plutôt que les réformateurs eux-mêmes, l'entendirent d'une manière beaucoup plus rigoureuse que les premiers siècles de l'Église ne l'avaient fait. Le dogme de l'inspiration est la base du Protestantisme, mais seulement autant qu'il est appuyé sur la Bible, éclairé, limité par les faits bibliques. Le principe de la Théopneustie littérale est au contraire un principe à priori qui présente de continuelles difficultés dans l'application, et que les faits démentent. Aussi, tout en l'admettant plus ou moins, les grands exégètes de la Réformation le contredisaient souvent dans la pratique; ils reconnurent maintes fois dans les Livres Saints des figures de rhétorique, des négligences et des lacunes incompatibles avec ce principe.

2°. *L'analogie de la foi,* qui prescrit d'interpréter chaque passage conformément à l'ensemble de l'enseignement révélé. Ce principe, suivant qu'on l'explique et qu'on l'applique, est une source féconde d'erreurs ou de vérités. Il est bien près de reposer sur un cercle vicieux. Toutefois il mérite toute confiance si l'on prend pour règle de foi l'enseignement habituel de l'Écriture. Mais si c'est au contraire à la foi ecclésiastique, aux confessions de foi officielles, que l'on voudrait, en théorie ou en fait, ramener à l'aide de ce principe chaque interprétation de détail, ce serait pour des réformés faire une pétition de principe et un cercle, ce serait la mort de tout examen, de toute Herméneutique et de toute exégèse. Mieux vaudrait un papisme plus franc.

3°. *L'étude comparée de l'Écriture.* La Réformation, en rendant l'Herméneutique plus intellectuelle, plus logique et plus biblique, accoutuma les interprètes à tirer bien plus que leurs prédécesseurs parti de la Bible même, pour en comparer les diverses portions. De là nâquit chez les théologiens protestants le grand usage herméneutique des *passages parallèles* et du *contexte.* Nous aurons à parler assez au long de ces instruments pour ne pas nous y arrêter davantage ici. Contentons-nous de remarquer que cette tendance nouvelle, plus que tout le reste, prépara une exégèse consciencieuse et logique, et commença à asseoir l'Herméneutique sur ses vraies bases. La science prit réellement naissance. Toutefois cene fut qu'au 17ᵉ et au 18ᵉ siècle qu'elle apparut d'une manière plus distincte sur l'horizon de la Théologie, et qu'elle fut rassemblée en un corps, encore informe et hétérogène, il est vrai.

Depuis la Réformation et le concile de Trente, l'Église Romaine, esclave de l'autorité, n'a plus d'Herméneutique, et nous n'avons à rechercher les principes de celle-ci que dans les Églises Protestantes.

§. 9. 5°. ÉPOQUE. 17e SIÈCLE.

L'impulsion donnée par la Réformation porte ses fruits. Des méthodes exégétiques nouvelles naissent ou se préparent, et aux anciens principes herméneutiques toujours régnants viennent s'adjoindre quelques principes nouveaux, dus aux tendances spéciales de quelques hommes ou de quelques sectes.

Les Sociniens demandèrent que l'Écriture fût interprétée *dans un sens raisonnable.* Ce principe avait un fondement légitime, mais dont il ne fallait pas exagérer l'étendue. La raison, instrument de vérité, don de Dieu d'un prix immense, quoique faible encore et faillible, la raison a le droit et le devoir d'éprouver l'Écriture, de l'accepter et de l'interpréter. — Mais ce n'est pas tout ; elle doit de plus s'en nourrir; elle doit, en la méditant, en extraire les enseignements à son usage, les assimiler à sa propre substance, et s'instruire, se développer, se rectifier elle-même par cette sainte et constante étude. Entre ces deux sources de lumière, il doit y avoir toujours action et réaction consciencieuse et prudente. Les droits de la raison sont ceux d'une amie appelée à conseil, et non d'une souveraine qui choisit despotiquement, repousse, ordonne, et au besoin efface ou travestit tout ce qui dans la Parole Sainte lui déplaît ou la surpasse. Admettre une révélation positive et rejeter les choses positivement révélées est une grande inconséquence. Le rationalisme est plus logique.

Les Sociniens avaient voulu soumettre la révélation à la raison; à l'autre extrémité de l'échelle, les Quakers firent la même faute en voulant soumettre la parole écrite à *la parole intérieure;* c'est-à-dire à une révélation individuelle. Ici encore nous trouvons comme toujours un mélange de faux et de vrai.

Oui, sans doute, l'âme nourrie de saintes pensées, aidée de Dieu, usant de ses facultés les plus relevées, peut, comme par un élan spontané, s'élever assez haut pour saisir rapidement et

sans le secours de l'analyse, certaines vérités de sentiment et de conscience. Dans la science herméneutique, il faut le reconnaître, on l'avait trop oublié. Il semblait souvent que l'homme fût tout entier intelligence et raisonnement.

Mais, si cette espèce d'intuition de sentiment a ses droits, elle n'a cependant pas mieux que la raison celui de dominer la Parole Sainte. Elle ne peut y prétendre sans l'asservir réellement aux caprices de l'imagination et aux folies du mysticisme.

Le principe des Quakers est exactement symétrique à celui des Sociniens; il n'y a de différence que dans la nature des facultés élevées au-dessus de l'Écriture. Mais cette différence même amenait, dans l'une et l'autre secte, des conséquences tout opposées. Au fond l'erreur de la secte mystique était plus dangereuse pour l'homme, pour la société, pour la foi, que l'erreur de la secte philosophique, au moins en théorie. Quelque graves que puissent être les abus de la raison, ceux de l'imagination le sont davantage encore.

A la même époque appartient un autre principe qui n'est le produit ni de la Réformation, ni du siècle, mais des tendances excentriques d'un homme isolé. — Si cet homme fit secte, ce fut le résultat de son influence individuelle. Ce fut aussi la conséquence et le châtiment naturel de la faute commise par les théologiens réformés en conservant dans leur Herméneutique tant de restes des capricieuses allégories d'Origène et d'Augustin. Le Hollandais Cocceius prit à tâche en Herméneutique d'abaisser toutes les barrières qui pouvaient entraver encore l'imagination des interprètes, de laisser toute liberté à leur audace, et au besoin à leur extravagance. Les allégories et les doubles sens ne lui suffisaient pas; il les affranchit de toutes règles et de toutes limites. Il déclara légitimes tous les sens qu'il était possible de donner à l'Écriture, ce qui dans la pratique revient presque à déclarer vraies et divines toutes les prédictions et toutes les révélations possibles.

§. 10. 6e. ÉPOQUE. RÉACTIONS ET LUTTES DE LA PREMIÈRE PARTIE DU XVIIIe SIÈCLE.

Le mouvement des esprits, l'indépendance et la hardiesse croissante des systèmes religieux, le caractère incomplet, illogique, scholastique, ou trop purement intellectuel des méthodes herméneutiques usitées, y faisaient désirer et fréquemment essayer des changements. La première moitié on plutôt les deux premiers tiers du XVIIIe. siècle, virent de nouveaux efforts pour constituer la science de l'interprétation. Mais ces efforts faits en sens contraires par des écoles opposées, amenèrent un état de lutte plutôt que de progrès accomplis. Ils fournirent à la science naissante des matériaux qu'elle avait trop négligés, mais ils ne les coordonnnèrent point encore ; c'était une réunion confuse d'éléments contraires, dont maintenant nous pouvons tirer parti en apprenant à choisir. Mais alors ils se combattaient mutuellement, sans qu'on eût seulement la pensée de les combiner. Et cependant ces matériaux, comme tous les principes que nous avons jusqu'ici passés en revue, avaient les uns et les autres quelques parties salutaires jointes à d'autres viciées. Là, comme partout, il y avait à examiner, à apprécier, à recueillir et à repousser.

Nous avons à signaler dans cette époque trois écoles de principes bien différents : L'cole logique , l'école pieuse, l'école naturaliste.

1°. *L'École logique,* héritière des Arminiens et de Grotius, fut surtout représentée par deux hommes distingués, quoique d'esprit assez différent, genevois tous les deux, mais le premier adopté par la Hollande, *Le Clerc* et *Turrettini.* Fatiguée de coccéianisme et de sens imaginaires, cette école établit que les Livres Saints devaient s'expliquer comme d'autres, à l'aide de la logique et de l'analyse ; elle combattit victorieusement les doubles sens, les sens mystiques, allégoriques, anagogiques, etc. ;

elle brisa le despotisme de l'Analogie de la foi, et le coccéianisme succomba sous ses coups. Elle fit faire ainsi à la Théologie un pas immense vers la saine et bonne Herméneutique.

Elle eut le tort toutefois d'en trop négliger un élément essentiel. Trop préoccupée de la marche logique des idées, elle ne tint pas assez compte de leur développement esthétique. La chaleur, le sentiment, l'émotion des auteurs sacrés, cette clef si puissante et si nécessaire de quelques-uns de leurs écrits, demeurèrent trop oubliés, et le problème de l'interprétation ne fut pas encore résolu.

2°. *L'École pieuse.* Cette clef, trop négligée, fut jusqu'à un certain point saisie par l'intéressante école des Spénériens et par le vénérable Francke, leur digne représentant. Ils demandèrent deux choses importantes à l'interprète des Livres Saints : une érudition suffisante, et des sentimens analogues à ceux de l'écrivain qu'il voulait comprendre et exposer. C'était la première fois peut-être qu'on proclamait nettement en exégèse la nécessité, pourtant évidente, de partager les émotions d'un auteur pour les reproduire. C'était supposer de plus l'obligation de l'étudier esthétiquement, et de tenir compte d'autre chose que des pures idées et de leur enchaînement logique. Mais ils vicièrent en les développant ces principes féconds, et ils les mirent en contradiction avec cette logique qui devait en être éclairée. Au lieu d'établir la nécessité d'impressions analogues à celles des auteurs bibliques, pour comprendre leur pensée et la transmettre fidèlement, ils exigèrent la régénération intérieure, sans laquelle, pensaient-ils, la Bible était fermée à l'intelligence humaine, et ils transformèrent en recherche du sens mystique l'étude esthétique du livre sacré.

3°. *L'école naturaliste.* Le naturalisme fut en Herméneutique une réaction mauvaise, provoquée par les abus du siècle précédent. Les naturalistes, ou sectateurs d'une religion purement naturelle, doivent être distingués des rationalistes. Le ra-

tionaliste proprement dit mutile la révélation, la soumet à l'empire souverain de la raison, et n'y voit qu'une œuvre providentielle, quoique divine ; mais cependant il l'aime, ou croit l'aimer, et en un certain sens il l'admet. Ceux qu'en Allemagne on a nommés naturalistes allèrent plus loin : ils se montrèrent les ennemis des Livres Saints et de leur enseignement ; ils en défigurèrent le contenu, ils en nièrent le prix, ils les attaquèrent avec haine. Les naturalistes allemands du 18^e^. siècle n'ont été réellement distingués des déistes français que par un caractère plus scientifique, et des déistes anglais que par des prétentions théologiques. Au reste leur école ne se développa pleinement que dans la 2^de^. partie du siècle ; toutefois elle commença bien plus tôt, et, au point de vue qui nous occupe à cette heure, elle doit se rattacher aux déistes anglais, qui se produisirent bien avant eux dans le monde littéraire. Cette école incrédule n'a sans doute aucun titre à figurer parmi celles qui ont eu des méthodes herméneutiques : haïr et nier n'est pas traduire. Si nous les mentionnons ici, c'est uniquement à cause de l'influence que l'ancienne Herméneutique exerça sur eux, et de celle qu'à leur tour ils exercèrent sur la nouvelle. Le naturalisme fut, avons-nous dit, une réaction mauvaise, mais il fut cependant une réaction provoquée par des abus réels. L'inspiration littérale ; les doubles sens ; les types ; les interprétations allégoriques et mystiques ; l'examen faussé par le despotisme et l'arbitraire théologiques à l'aide des principes de l'analogie de la foi, de la parole intérieure, de la révélation du sens véritable accordée par le Saint-Esprit seul aux seuls régénérés, de l'incapacité de l'homme naturel à comprendre quoi que ce soit à la Bible et à en reconnaître la divinité : voilà autant d'écarts de la Théologie, de nature à repousser bien loin de la foi les hommes qui joignaient une tête réfléchie à un cœur froid ou mal disposé. La tempête de l'incrédulité fut terrible : elle ouvrit et dans la foi de l'Église, et en particulier dans la théologie allemande, une

large plaie qui n'est point encore cicatrisée. Et pourtant il ne faut pas méconnaître la part de bons effets produits par cette secousse de la science. On peut en indiquer trois différents, du reste intimement liés entre eux. Elle renversa pour toujours, au moins en Allemagne, un certain nombre d'erreurs critiques admises jusque-là de confiance, ou du moins elle contraignit de les examiner de plus près, d'en modifier la théorie, et de leur chercher de plus logiques fondements. — Elle fit sentir la nécessité de raffermir la religion ébranlée, et de reconstruire plus solidement l'édifice de la Théologie. — Elle prépara, amena le réveil de l'Herméneutique, et la sage quoique lente combinaison de ses élémens divers.

§. 11. 7e. ÉPOQUE. ÉPOQUE SCIENTIFIQUE.

Fin du 18e. siècle et commencement du 19e.

Dès ce moment nous n'avons à chercher qu'en Allemagne le mouvement des théories herméneutiques.

L'Angleterre en reste aux routines traditionnelles et à l'Analogie de la foi ; la France ne s'inquiète guères de l'Herméneutique, et ne sait même ce que c'est ; les pays catholiques étrangers à l'Allemagne fuient l'examen, et redoutent la science. La Belgique (1) publie, sous le nom d'Herméneutique, des ouvrages où l'on repousse sérieusement l'accusation de désobéir à l'Église en admettant le mouvement de la terre, et en niant le pouvoir des sorciers. Les États-Unis, il est vrai, suivent d'assez près l'Allemagne, mais c'est bien plus en ce qui tient aux travaux d'érudition et d'exégése, que pour la recherche des principes et la philosophie des méthodes. La Hollande est toujours laborieuse et savante; mais, hélas! sa science et sa langue demeurent à peu près étrangères au reste de l'Europe.

C'est donc le mouvement de l'Herméneutique en Allemagne,

(1) Janssens, 1818 — 1828.

que nous avons à rechercher dans la dernière moitié, ou plutôt dans le dernier tiers du 18e. siècle.

A partir de cette époque, l'Herméneutique se constitue en deux grandes écoles opposées : *la grammaticale* et *l'historique.*

L'Herméneutique grammaticale eut pour fondateur Ernesti, qui basa la saine interprétation sur l'étude philologique du texte, faite d'une manière consciencieuse, approfondie et savante.

Cette méthode supposait un grand respect pour le texte ; elle se liait à la doctrine de l'inspiration, qui faisait des mots même du texte la source légitime de l'interprétation authentique et de la vérité religieuse. L'école grammaticale fut donc essentiellement supranaturaliste. Le fondateur et les disciples furent, à parler en général, des théologiens consciencieux et pieux. Mais cette méthode était évidemment insuffisante, non-seulement dans ses moyens, comme nous le verrons, mais aussi dans son but. En effet elle ne pouvait aspirer par cette voie qu'à *l'interprétation* pure et simple du texte ; ce qui ne suffit pas toujours pour *l'explication.*

C'est, en revanche, de l'explication que se préoccupait surtout et beaucoup trop l'école historique. Elle eut pour fondateur Semler qui, quoique personnellement digne d'estime et de respect, et d'un caractère religieux et sincère, a été le véritable père du rationalisme allemand. — Elle eut pour principe d'éclaircir les Livres Saints par l'histoire, c'est-à-dire par les faits, les usages, les préjugés du temps. Ce principe, vrai entre certaines limites et comme simple auxiliaire de la science, devenait dangereux et abusif dès qu'on l'employait exclusivement. Se liant dès lors presque nécessairement à l'idée de livres humains, simple produit d'une pensée incomplète, faillible et imprégnée d'erreur, il conduisait tout droit au rationalisme. Cette école porta ses fruits : elle couvrit l'Allemagne d'une nuée de théologiens sans piété, sans croyance et sans vie, par fois penseurs originaux et critiques spirituels, mais ne se distinguant bien

souvent que par l'audace et l'inconstance de leurs théories, comme par la légèreté superficielle et vaniteuse des hypothèses étranges qu'ils enfantaient à l'envi.

En résumé l'école grammaticale était sage, méthodique, éclairée, mais insuffisante, et il aurait fallu la compléter par d'autres méthodes et d'autres principes. La seconde aurait pu être utile, si elle eût été inspirée par un esprit de saine critique et de pieuse prudence; mais pour cela il aurait fallu qu'elle se fût contentée avant tout du rôle modeste d'auxiliaire, et qu'elle fût restée à la seconde place sans prétendre à l'empire. Mais elle avait de bien autres ambitions. Elle était en réalité moins une cause qu'un effet. Elle fut un incident, un résultat du mouvement de réaction naturaliste dont nous avons précédemment parlé. On peut affirmer sans témérité qu'elle se développa sous l'influence de sentiments peu chrétiens, et de dispositions peu philosophiques. Sa première pensée fut hostile aux Livres Saints. Mais après avoir été effet, elle réagit comme cause, et elle influa puissamment sur le mouvement rationaliste qui tourmenta l'herméneutique de la fin du dernier siècle. Le respect de l'autorité divine de la Bible n'y était plus, et, cette barrière enlevée, la science s'agitait comme une mer furieuse, battant de toute part ce vieux monument de la foi. La Bible, déchirée par mille hypothèses et sous les efforts de mille travailleurs, était envisagée tantôt comme un recueil d'énigmes dont il était glorieux aux hommes d'esprit de donner quelque solution nouvelle, tantôt comme un canevas sur lequel les aspirans à la renommée s'essayaient à faire leurs preuves et à dessiner leur nom, tantôt comme une matière brute que les esprits distingués devaient s'exercer à polir et à façonner à leur image. Mais, pour des leçons dogmatiques ou morales, le grand nombre des savants n'avaient plus la pensée d'en chercher dans les Livres Saints, et ils ne leur reconnaissaient qu'en apparence le droit d'en donner.

Au milieu d'une pareille tourmente, que pouvait être l'Herméneutique !

On peut distinguer dans la marche du rationalisme trois phases herméneutiques principales, toutes trois rattachées à l'école historique, mais employant pour la Bible des procédés d'interprétation fort différens.

1°. Le vieux rationalisme ridicule et forcé, représenté par Paulus, expliquait tous les miracles d'une manière naturelle, et torturait, en se jouant, les mots et les phrases de la Bible, jusqu'à ce qu'il leur eût imposé un sens convenable à ses fins.

2°. Le rationalisme logique, représenté par Wegscheider, posa en principe que la Bible n'a aucune autorité, et qu'elle renferme moins de vérités que d'erreurs. Puis, une fois délivré de son joug, n'ayant plus d'intérêt à la dénaturer, il l'interpréta en général logiquement et impartialement, quoique sans profondeur et par conséquent sans intelligence.

3°. Le rationalisme pieux, représenté par De Wette, met du prix à la foi, mais la puise ailleurs que dans la Bible: dans les besoins du coeur, par exemple, ou bien dans l'oeuvre de Christ, ou bien encore dans l'histoire du christianisme et de son efficace, mais non dans les Livres Sacrés. Ceux-ci sont à ses yeux une oeuvre vénérable et providentielle, mais humaine et imparfaite. Aussi les interprète-t-il avec une science et une sincérité remarquables, mêlées tantôt d'admiration, tantôt de dénigrement et de dédain.

Dans ces phases que nous avons indiquées par leur trait saillant et leurs hommes prononcés, se trouvaient, on le comprend, une multitude de nuances mixtes et de couleurs moins intenses. Ces étranges mouvements de l'école historique réagissaient d'une manière déplorable sur l'étude grammaticale des Livres Saints. Elle n'était point abandonnée, mais rarement elle se faisait d'une manière sévère et consciencieuse. Au lieu de

dominer l'étude historique, elle lui était asservie. Souvent elle ne semblait plus aspirer à une *interprétation* fidèle, réglée par les principes d'une saine herméneutique, mais à une *explication* paradoxale dans le goût du jour, par conséquent fausse et forcée. C'est ce qu'on appelait alors *l'exégèse*, et ce qui a longtemps attiré à ce nom une grave et injuste défaveur.

Au milieu de ce bouleversement de l'Herméneutique et de la foi, des hommes pieux et des esprits élevés s'effrayaient des résultats, et souhaitaient sauver du naufrage l'efficace de la Bible et le respect qui lui était dû. *Storr* s'occupa d'en conserver l'autorité dogmatique en faisant quelques concessions, qui d'ailleurs étaient réclamées par la saine critique et par les faits. Il admit le principe de l'accommodation dans les enseignements de Jésus-Christ et des apôtres: principe nécessaire et pourtant dangereux; important pour éclaircir et défendre la vérité, mais qui souvent servit à la combattre. *Kant* se mit en souci de l'autorité morale de l'Écriture Sainte, s'effrayant de ce que la société deviendrait, si celle-ci perdait son influence. Mais, pour prévenir ce danger, (étrange légèreté d'un homme de conscience et de génie!) il ne vit pas de meilleur moyen que de recommander aux ecclésiastiques de rattacher toujours aux explications de la Bible des applications morales, que le texte ou non les exigeât; de mettre ainsi à toute force dans chaque verset les idées pratiques qu'il était possible d'en déduire, légitimement ou non. — C'était donc aux dépens de la bonne foi du prêtre, que lui, l'apôtre de la véracité à tout prix, trouvait convenable et imaginait possible de sauver l'efficace de la Bible et la moralité du troupeau!

§. 12. 8e. ÉPOQUE. PÉRIODE ACTUELLE.

Dans un état de choses tel que celui que nous venons de décrire, l'Herméneutique tourmentée par des passions dogma-

tiques, des hypothèses en l'air, des méthodes adoptées et abandonnées à la légère, ne pouvait encore prendre une forme logique et durable. Toutefois les erreurs mêmes de la science peuvent servir à ses progrès, et le mouvement lui est toujours à la fin, plus utile que l'apathie. Cette époque, toute pleine d'aberrations et qui ne construisit rien de solide, fut cependant éminemment scientifique : elle a fait des expériences, elle a remporté des victoires, elle a constaté des vérités, elle a réuni des matériaux dont l'époque actuelle peut et veut profiter. Ce n'est pas que celle-ci soit jusqu'à présent caractérisée par des travaux du premier ordre, par quelque école marquante, ou par un mouvement prononcé. On y peut observer toutefois deux symptômes de bon augure.

En premier lieu l'attention est dirigée sur l'Herméneutique, et l'on sent au moins vaguement le besoin de constituer enfin cette science. On s'occupe plus sérieusement, si ce n'est d'élever l'édifice, du moins de recueillir les matériaux et de déblayer le terrain. De plus, au lieu de s'attacher à un seul principe, on puise à toutes les sources, et l'on semble vouloir demander à chaque école ce qu'elle a de véritablement logique, utile et pieux.

Il est vrai qu'en compensation, et par suite de la même tendance, des tentatives ont été faites pour ramener d'anciennes erreurs qui semblaient à jamais dissipées.

Essayons une esquisse un peu plus précise de la situation actuelle.

L'école grammaticale et l'école historique subsistent encore toutes deux, mais moins tranchées et moins exclusives ; elles ne correspondent plus exactement au supranaturalisme et au rationalisme, qui eux-mêmes semblent parfois se rapprocher sous la puissante influence de Schleiermacher, et tendre, non pas à se confondre, mais du moins à s'unir dans une haute philosophie chrétienne. — Tentative heureuse dans ce sens, qu'elle a réveillé chez les docteurs le sentiment religieux et la piété ; mais inca-

pable de fonder solidement la foi populaire, conduisant de plus à laisser trop dans l'ombre les Livres Saints, et à méconnaître leur valeur et leurs droits.

L'école grammaticale est devenue beaucoup plus profonde en philologie; elle accomplit sa tâche avec plus d'exactitude et d'intelligence; elle ne se permet plus en particulier l'exégèse audacieuse et tourmentée qui avait fini par l'envahir.

L'école historique affaiblie s'aide davantage des lumières de la philologie, et se livre moins aux hypothèses.

En général tous les exégètes reconnaissent que les deux méthodes ne doivent pas être isolées l'une de l'autre, et que séparées elles sont insuffisantes. C'est là un grand progrès.

Voici un autre progrès plus grand encore.

On recommence à reconnaître de plus, que même réunies, elles sont également insuffisantes, et qu'il faut encore d'autres ressources à l'Interprète. En particulier on exige de lui des dispositions analogues à celles des écrivains qu'il veut comprendre et reproduire. Ce dernier pas est décisif; il agrandit et rectifie la science, et il ne tarderait peut-être pas à la constituer, si de nouvelles tourmentes théologiques ne risquaient pas d'en détourner l'attention. *

L'Herméneutique, comme science, n'est, comme on le voit, pas même encore enfantée, mais il n'en est pas de même de l'Herméneutique pratique ou de l'exégèse qui a fait d'immenses progrès. Elle est devenue consciencieuse, judicieuse, méthodique, animée et savante. Ce n'est plus l'exégèse forcée et partiale d'il y a quarante ans; ce n'est pas davantage l'exégèse érudite,

* Nous n'estimons pas avoir à parler ici, soit de Strauss, soit même de l'École de Tubingue.Ce manuel doit se borner à l'Herméneutique et à l'Herméneutique biblique, qui ne peut exister là où le dissolvant de la critique ne laisse plus aux Livres Saints de valeur, j'ai presque dit de réalité. Pour que la foi les interprète et que la conscience les applique, il faut qu'ils soient encore envisagés comme renfermant la Parole de Dieu, ou tout au moins le dépôt de la vérité.

diffuse, froide et inutile de commentateurs plus anciens. On cherche maintenent à comprendre, à sentir et à faire sentir. L'art a de bien loin devancé la science, et cette fois comme souvent, au lieu de créer l'art, la science devra s'aider de ses succès pour découvrir et coordonner les règles qu'elle doit lui imposer.

Jusqu'à présent, nous l'avons indiqué, la science proprement dite n'en est qu'à des essais. Si nous examinons ce qu'elle a produit depuis quarante ans, nous trouverons peu de travaux originaux et aucun de complet: nulle part on ne découvre une intelligence nette et suffisante du champ et des limites de la question herméneutique; un plan qui la développe suffisamment et tout entière. Très-peu d'ouvrages ont été écrits dans le but de la résoudre. Quelques brochures et quelques articles de journaux ont jeté en avant des idées nouvelles, et souvent ont remis au jour des idées dès longtemps oubliées avec raison.

Trois auteurs méritent d'être distingués, non point comme ayant constitué la science, mais comme y ayant mis en lumière des faces négligées et lui ayant donné d'utiles et d'actives directions.

Lücke a eu la gloire de sentir le premier le besoin de sortir de l'ornière. Dans un livre, ouvrage de sa jeunesse, qui a beaucoup de choses saillantes et originales, il a proclamé l'importance de tenir compte des dispositions de l'Interprète; mais ce livre, au jugement de l'auteur lui-même, n'est encore qu'une esquisse imparfaite.

Germar a développé dans plusieurs écrits ce qu'il nomme l'Herméneutique panharmonique. Le principe fondamental de sa théorie est peu de chose et n'amène réellement aucun élément nouveau dans la science. Au fond il se borne à établir avec un grand appareil de développemens piquants et de spirituelles paroles, que l'interprétation doit être dirigée par la logique et le bon sens. Mais, si l'originalité du but et de la découverte n'est qu'appa-

rente, celle des déductions est aussi réelle que féconde. En attaquant les anciennes méthodes herméneutiques, en analysant avec quelque profondeur la direction de la science et le travail intellectuel de l'Interprète, Germar a dit une multitude de choses nouvelles, philosophiques, d'une vérité frappante et d'une continuelle application. De plus les nombreux exemples, les clartés multipliées, les développemens ingénieux dont il a enrichi et comme recouvert toute son oeuvre ont fait, on peut l'espérer, disparaître à jamais de l'Herméneutique les pauvres routines et les idées étroites dont elle était embarrassée il y a quarante ans. En particulier Germar a démontré avec une telle évidence l'absurdité des prétentions exclusives de l'Herméneutique grammaticale et de l'Herméneutique historique à expliquer seules les Livres Saints, que la question a été dès lors regardée comme décidée.

Si l'Herméneutique de Schleiermacher fût sortie de ses mains complète et terminée, cet ouvrage serait d'un grand prix, et le génie créateur de cet homme extraordinaire, eût peut-être donné à cette science une impulsion décisive. Mais il n'a pu ni publier, ni même rédiger le livre dont il s'agit. C'est Lücke dont l'intelligente persévérance a réuni quelques feuilles posthumes, quelques notes marginales, quelques fragmens de cours, et qui, à l'aide de cahiers d'étudians, a pu réussir à reproduire une habile et fidèle ébauche de l'enseignement du maître. C'est là sans doute un grand et nouveau service rendu aux progrès de l'Herméneutique, car cette ébauche, quelque brève et incomplète qu'elle soit, est pleine de vues originales et d'idées fécondes. Toutefois, on le comprend, elle est loin encore de développer et d'éclaircir l'ensemble de la science.

A ces trois noms qui ont bien mérité de l'Herméneutique, nous devons en joindre quelques autres plus modernes.

Le Danois Klausen a publié une Herméneutique surtout historique, traduite en allemand en 1841. Nous avons emprunté

divers détails à la portion qui traite de l'Herméneutique grammaticale.

En 1843 et 1844, Wilke a publié en deux volumes une Herméneutique bien plus saillante par la richesse des développemens grammaticaux, que par l'apparence méthodique du plan, au fond confus et incomplet.

En 1849, on a imprimé une Herméneutique posthume du savant et vénérable Lutz professeur à Berne, oeuvre originale, méthodique et surtout pratique; la plus complète, et peut-être, malgré de grands défauts, la meilleure qui ait encore été mise au jour. Toutefois le terrain de la science y est encore indécis et mal limité.

A tout prendre l'Herméneutique est en progrès. A côté de ce progrès véritable, on doit, il est vrai, signaler çà et là des pas rétrogrades; mais ce sont d'ordinaire des erreurs partielles, moins graves qu'à leur origine, et fort atténuées par les vérités généralement reconnues dont la science est désormais enrichie.

Olshausen a ramené les principes d'Origènes et les doubles sens prophétiques, mais en se bornant à l'Ancien-Testament. Des piétistes allemands ont repris le principe des Quakers, mais avec moins de ténacité et d'infaillible assurance. D'autres semblent avoir voulu ressusciter Coccéius, et, par piété, feront peut-être un grand mal à l'Église, grâce au charme même dont sont empreints leurs rêves herméneutiques. Les calvinistes écossais et leurs disciples du continent sont revenus aux exagérations spénériennes sur l'incapacité de l'homme naturel à saisir en quoi que ce soit le sens de la Bible. Ils ont même été plus loin, en affirmant que Dieu enseigne lui-même aux régénérés, et d'une manière positive, la véritable signification.

Mais au fond, dans la pratique, les uns et les autres échappent d'ordinaire, par d'heureuses inconséquences, aux suites logiques de ces erreurs.

Au milieu du mouvement de l'époque actuelle, une chose

est évidente : l'Herméneutique biblique n'est pas faite, mais les matériaux se préparent et les théologiens penseurs et croyants veulent construire et avancer. Ils y réussiront, on peut l'espérer, si leurs efforts ne sont pas trop entravés par les progrès des diverses écoles hostiles à l'autorité des Livres Saints.

Essayons, pour notre faible part, d'apporter quelques pierres à l'oeuvre commune en exposant notre point de vue.

Auparavant il faut éclaircir une question préliminaire qui doit nécessairement précéder.

SECTION TROISIÈME.

DISCUSSION SUR L'UNITÉ DE SENS DE L'ÉCRITURE.

§. 13. ÉTAT DE LA QUESTION.

Avant d'analyser les éléments de l'Herméneutique, il faut être bien certain qu'elle peut exister comme science. Or c'est ce que nient en fait de nombreux docteurs, qui ont prétendu et qui prétendent encore à cette heure que l'Écriture a plusieurs sens, que chaque passage peut être entendu de manières très-diverses et toutes également conformes à la pensée divine. S'il peut y avoir un grand nombre de sens véritables, en effet, aucun n'est suffisant, satisfaisant, certain; nous sommes jetés hors de toutes les voies de la logique et de toutes les conditions de la science; l'Herméneutique n'a plus de résultat significatif, et n'est nullement digne de notre attention. Au lieu de poursuivre ce travail, jetons au feu les pages commencées, regardons toute

méthode en mépris, et abandonnons l'interprétation de l'Écriture à l'instinct de chacun, ou à son inspiration individuelle.

Ainsi arrêtés court par une assertion qui serait si étrange, si elle n'était si ancienne et si répandue, il nous faut l'examiner avant tout. — Nous essaierons de le faire d'abord *à priori*, ou dans la nature des choses; puis *à posteriori*, ou dans les faits.

§. 14. EXAMEN À PRIORI.

Par suite d'une convention humaine, certains mots expriment certaines idées. Hors de cette convention ils n'expriment rien et ne sont rien. Ils n'atteignent leur but et n'ont de réalité que comme moyen convenu de communication entre les hommes. Otez la convention et l'accord mutuel, ils ne servent à rien, ou ils servent à tromper. De plus, toute convention, tout accord de ce genre, même tacite et sous-entendu, suppose aux mots un sens clair, incontesté, par conséquent unique. Hors de là il n'y a plus de communication sincère; la convention est déceptrice. Aussi les mots ont-ils toujours reçu à leur origine un sens unique et précis. Ce sens s'est souvent étendu, obscurci, puis multiplié par suite des irrégularités du langage, des idées nouvelles dues à la civilisation, du besoin de métaphores inhérent à l'esprit humain. Mais l'équivoque résultant de ces significations nouvelles données aux mots primitifs est un inconvénient, nullement une richesse; elle doit son existence au hasard et non à l'intention; enfin elle s'éclaircit et disparaît par la comparaison, la réflexion et l'usage. On a soin d'ailleurs de restreindre et de combattre ce qui pourrait en subsister encore, à l'aide des compléments et du contexte, soigneusement employés dans le discours.

La convention n'est ainsi qu'étendue et non violée.

Maintenant comment supposer un double sens dans l'enseignement révélé? Quand le Très-Haut juge bon d'emprunter

les mots, c'est-à-dire les conventions humaines, pour communiquer aux hommes ce qui concerne leur salut, supposera-t-on qu'en les empruntant il en abuse? Sera-ce en lui ignorance ou déception, erreur ou volontaire obscurité? Que l'on y prenne garde! Faute d'avoir réfléchi sur la véritable nature du langage, en prêtant à l'Écriture un double sens on prête au Législateur divin une conduite qui soulèverait d'indignation chez le législateur terrestre.

Il y a plus. L'admission d'une telle hypothèse aurait des conséquences aussi désastreuses qu'étendues.

Supposons un moment qu'en effet l'Écriture a plusieurs significations; qu'au lieu d'un sens net et unique, de nature à être cherché avec méthode, accepté avec confiance et sécurité, elle ait plusieurs sens mystérieux, accessibles seulement à certains esprits exercés et subtils; qu'au lieu d'être un livre clair, populaire, à la portée de toutes les intelligences, en rapport avec nos facultés, elle renferme sous chaque phrase une énigme. — Quelles en sont les conséquences, et que devient notre Bible? Les conséquences, les voici:

§. 15. CONSÉQUENCES DE L'HYPOTHÈSE DU SENS MUL TIPLE.

I. Avant tout, le problème de l'interprétation devient indéterminé. En effet, si toutes les solutions, ou si seulement plusieurs solutions sont également bonnes, elles ne peuvent être méthodiquement trouvées. Parmi les plus ardents partisans de la multiplicité des sens, il ne s'en est point encore rencontré qui ait voulu les déterminer par la logique et l'analyse. Ils n'emploient que des méthodes purement individuelles et arbitraires, ou plutôt ils s'en tiennent à l'imagination de chacun; ce qui prouve notre première conséquence, et nous mène à la seconde.

II. Avec un sens facile à déterminer, les dispositions actives,

exercées et excitées chez l'Interprète étaient la logique et le bon sens, réunis à l'amour de la vérité et au sérieux de la foi. — Avec le sens multiple, l'esprit subtil, l'habileté ingénieuse, l'art de pressentir les mystères, de découvrir les énigmes, et la curiosité vaniteuse qui s'y rattache intimement, occupent en lui la première place. La Bible n'a plus été donnée à l'homme pour l'éclairer, l'édifier et le soumettre; mais elle a été donnée au Théologien pour faire briller son esprit et flatter sa vanité.

III. En troisième lieu, de tels systèmes supposent et établissent une distinction profonde et radicale entre les méthodes logiques que Dieu nous a données pour trouver la vérité sur la terre, et les voies à suivre pour interpréter l'Écriture; par conséquent entre nos facultés et la Révélation, entre le Dieu de l'intelligence et celui de la Bible. — Il ne faut plus chercher entre la raison et la foi, entre la nature et l'Évangile ces admirables analogies qui réjouissent le Chrétien instruit, qui persuadent et soumettent le penseur religieux. Loin de là! Il y a combat, combat à mort entre ces deux ordres de vérités. — L'homme se trouve devoir écouter deux logiques, deux consciences, deux révélations, deux Dieux contradictoires! Le Chrétien a une Bible qui se joue de sa candeur et lui tend des piéges! Ainsi cette hypothèse, due (en apparence) à un respect extrême pour la Bible, conduit réellement à la fouler aux pieds.

IV. Nouvelle conséquence: Dans la pratique, même dans la pratique des gens pieux et des croyans les plus humbles, cette Bible que deviendra-t-elle? Elle deviendra une loi mobile, douteuse, flexible au gré des fantaisies, c'est-à-dire des passions. — Avec des sens différens, donnés non par une méthode logique et un jugement sain, mais par l'imagination et l'instinct, aucun ne peut décidément l'emporter sur les autres, aucun n'a d'autorité exclusive, et l'on est tenté de choisir. En vain reconnaîtrez-vous en droit l'autorité de tous; en fait vous choisirez, vous préférerez, vous reporterez votre attention avec plus de

complaisance sur le sens que vous avez découvert, sur celui qui flatte votre amour-propre, répond à vos idées, à vos tendances, à vos goûts, peut-être à vos penchants. Et cependant vous laisserez dans l'ombre et dans l'oubli le sens clair et positif; le sens impératif et littéral qui vous déplaît, peut-être par ce qu'il vous condamne et qu'il devait vous sauver. Que de tristes expériences confirment ce que je viens de dire!

V. Notre dernière conséquence n'est que la suite et la conclusion nécessaire de toutes celles qui précèdent. — Livrée aux fantaisies humaines, la Bible en est recouverte et défigurée. La simple et lucide beauté du Livre Saint fait place à un entassement d'imaginations humaines, de gloses mystiques, allégoriques, scholastiques, philosophiques, que sais-je? physiques, astronomiques, chimiques (cela s'est vu); ingénieuses et spirituelles parfois, jamais simples et populaires; et l'âme pieuse et chrétienne qui ayant *faim et soif de justice,* cherche la parole de vie et ne trouve à sa place que des fantaisies humaines et de spirituelles vanités, se prend à regretter amèrement sa Bible toute simple, la Bible claire, édifiante et divine de son adolescence. Comme un pieux théologien à l'ouie d'un sermon sans piété, elle dit avec Marie éplorée: *On a enlevé d'ici mon maître, et je ne sais où on l'a mis.* *

§. 16. EXAMEN A POSTERIORI.

La théorie du sens multiple de l'Écriture est donc un paradoxe. Mais tout, même un paradoxe, doit avoir une cause. Où chercher celle de la théorie qui nous occupe? Serait-elle fondée sur quelques faits réels, ou sur quelques sentimens intéressés? C'est ce qu'il s'agit maintenant d'examiner. Pour cela nous allons rechercher 1° les faits bibliques qui, sans justifier ces hypothèses, en ont été l'occasion; 2° les tendances qui les ont fortifiées.

* Lavater, Jean XX, 13.

Quant aux faits bibliques, nous sommes contraint d'entrer dans d'assez grands détails, et même de dire bien des choses qui pourront sembler inutiles, mais ce n'est pas notre faute. Les défenseurs des sens multiples ont appuyé leur théorie non seulement sur les faits qui semblaient prouver quelque chose et qui méritaient d'être discutés, mais aussi sur une multitude d'analogies fausses et confuses, qui ne soutiennent aucun examen. Pour atteindre notre but, nous sommes obligé de tout mentionner et de répondre à tout.

Les faits bibliques sur lesquels on s'appuie pour défendre la théorie du sens multiple, sont de très-diverses natures. On peut les distinguer en faits *philologiques, symboliques, prophétiques et typiques.*

§. 17. FAITS PHILOLOGIQUES, c'est-à-dire tenant au langage.

Ce sont en premier lieu des enseignemens assez obscurs pour être susceptibles de plusieurs sens, ce qui a conduit à supposer tous ces sens également fondés.

Mais ces obscurités tiennent à l'essence même de la Révélation. La Révélation se compose de vérités pour la plupart supérieures à notre intelligence, et pourtant mises en rapport avec cette même intelligence bornée. Ces vérités ont dû être exprimées dans des langues humaines faites pour la terre, et sans proportion réelle avec les choses qu'elles se trouvaient devoir exprimer. De là des enseignemens qui conservent une face obscure, des profondeurs qui ne peuvent être entièrement sondées, des mystères à demi éclaircis, des lumières douteuses, en un mot de véritables problèmes, que l'esprit humain a pu essayer de résoudre de diverses manières. Mais dans ce cas-là le double sens est dans la faiblesse de l'esprit humain, nullement dans la révélation. Il tient soit à notre incapacité de saisir l'ensemble des choses divines, soit à l'impossibilité de les exprimer avec une clarté suffisante, mais nullement à la nature réelle

de ces vérités. En d'autres termes il n'est qu'une apparence en nous, il n'existe pas en Dieu.

D'autres faits tiennent en second lieu à la nature spéciale du langage qui a servi à exprimer la Révélation. Cette Révélation a été revêtue de formes populaires, fortement empreintes des habitudes de l'Orient; c'est-à-dire de formes métaphoriques, poétiques et paraboliques; en d'autres termes de formes conduisant à un sens autre que le sens littéral des mots. Mais alors même il n'y a pas deux sens: le littéral et le métaphorique. Le métaphorique est seul réel; le littéral n'existe pas comme sens, il n'est que le véhicule du premier; il ne renferme en lui-même aucun résultat, aucune vérité. Il n'y a donc là qu'un sens réel.

On pourrait nous objecter peut-être deux cas particuliers de ce langage métaphorique: les allégories et les paronomasies. Nous nous y arrêterons un instant.

Les allégories ne sont que des métaphores prolongées, desquelles on peut affirmer ce que nous avons dit des métaphores ordinaires. Elles n'ont qu'une apparence de double sens, mais on n'y trouve réellement aucune double idée. — Et, chose remarquable! les allégories, si fréquentes chez les écrivains de l'Orient, sont dans la Bible rares, brèves et claires. Sous ce point de vue les Livres Saints se distinguent profondément des autres écrits orientaux, et on est conduit à voir dans cette distinction l'esprit de clarté, de simplicité et d'unité que Dieu a voulu essentiellement donner à son œuvre. *

* Cela suffirait pour réfuter l'argument que l'on prétend tirer des habitudes orientales en faveur de la théorie du double sens. D'ailleurs, si les poésies orientales se plaisent aux doubles sens, ce n'est jamais pour instruire, c'est pour jouer avec la parole, pour faire ostentation d'esprit, ou pour faire entrevoir des idées obscènes, agréables à des lecteurs corrompus. Le Coran même n'a pas de double sens. Les attribuer à l'Évangile, c'est en quelque sorte mettre Jésus-Christ au dessous de Mahomet. Voyez §. 83 (note) ce qui sera dit en particulier du cantique de Salomon.

Les paronomasies sont en revanche fréquentes dans la Bible; mais pas plus que les allégories elles ne renferment un double sens. Les paronomasies sont des allusions au *son* d'un mot, allusions par lesquelles on y rattache une seconde idée. * Mais y a-t-il donc là deux sens, c'est-à-dire deux idées simultanées entre lesquelles on puisse hésiter ou choisir? Nullement; il y a deux idées distinctes et successives, liées par une allusion de mots. Souvent même elles ne renferment qu'une seule idée, rendue plus saillante par la ressemblance des syllabes. — Appeler cela double sens, voir là un motif, un argument, une induction quelconque pour supposer que les phrases de la Bible peuvent de droit s'interpréter de manières diverses, c'est se prendre à une vague apparence, sans avoir le moins du monde pesé ce que c'est qu'une langue, une métaphore et un jeu de mots.

§. 18. FAITS SYMBOLIQUES.

Nous désignons ainsi des faits très-réels et d'une clarté suffisante, qui ne prouvent rien et même ne font rien présumer en faveur du double sens, mais dont on a cru pouvoir tirer parti pour cette théorie à cause de leur caractère singulier et frappant.

Ce sont d'abord les actions symboliques des Prophètes, moyen tout oriental qu'ils employaient pour frapper l'imagination et fixer fortement dans la mémoire l'avenir ainsi annoncé. Par exemple, Ezéchiel (XII, 7) fait une brèche à la muraille de sa demeure, et s'échappe par là de nuit, chargé de son bagage, pour annoncer l'assaut qui va être donné à Jérusalem et la fuite désastreuse du roi de Juda. Les actes de cette nature sont très-fréquents chez quelques prophètes; mais le prophète prenait soin lui-même de les expliquer; le sens, loin d'être multiple, était très-positif, et n'atteignait même son but qu'à

* Ces figures n'ont presque jamais pu être conservées dans les traductions. Voyez §. 49.

cette condition. Quel rapport voudrait-on trouver entre ces actions significatives et des paroles à double sens? C'est une preuve évidente sans doute du goût des Orientaux pour le langage figuré, mais voilà tout; et comment pourrait-on, de ces faits parfaitement clairs, destinés à exprimer d'une manière plus frappante des enseignements non moins clairs et incontestés, conclure quelque chose en faveur des imaginations fantastiques d'Origènes ou de Cocceius?

Il y a une autre catégorie de faits symboliques dont nous devons dire un mot, catégorie très-différente de la première, mais tout aussi peu probante.

Nous voulons parler des *institutions* destinées, au moins secondairement, à entretenir ou à réveiller certaines idées. La science qui s'occupe de recueillir et d'expliquer ces institutions a été nommée *Symbolique.*

Elle a remarqué, par exemple, qu'un sacrifice sanglant emportait chez celui qui offrait la victime l'aveu de ses fautes et d'un réat digne de châtiment; que les offrandes et les prémices mosaïques étaient une reconnaissance du droit de propriété que Jehova, le Dieu monarque des Hébreux, s'était réservé sur le pays; que les enceintes concentriques du temple de Jérusalem et les épurations graduées de ceux qui avaient droit d'y pénétrer, enseignaient clairement la sainteté divine et la misère de l'homme.

Tout cela est vrai sans doute, et bon à constater; mais en quoi cela conduit-il au double ou quadruple sens d'une même phrase ou d'un même commandement?

La Symbolique, science intéressante et même importante, a été parfois exagérée jusqu'au ridicule et à l'absurde. Toutefois dans ses plus grandes exagérations elle est restée complètement et nécessairement distincte des théories du sens multiple.

§. 19. FAITS PROPHÉTIQUES.

C'est dans les prophéties principalement qu'on a été conduit à supposer un double sens, et c'est de là que cette théorie s'est ensuite étendue à toute la Bible.

Cela s'explique par certains faits particuliers.

1° Le premier est l'obscurité plus ou moins inhérente à toutes les prophéties, par suite de leur but et de leur nature intime.

Il résulte de la nature de la Révélation que, si les lois révélées doivent être claires et les dogmes nettement et positivement enseignés, les prophéties ne peuvent guère être que transparentes et reconnaissables surtout après l'événement. Leur clarté complète aurait eu des inconvénients faciles à découvrir ; elle aurait été en opposition avec l'analogie des voies divines, et d'ailleurs elle était impossible en fait. Le prophète n'était-il pas contraint d'exprimer en images, en idées, en phrases contemporaines et locales des faits et des vérités d'une nature souvent très-différente, ou même complètement incompréhensible aux hommes de son temps? Qui donc dit *prophétie* dit révélation obscure, et cependant de nature à fixer l'attention, à piquer la curiosité. Il en est résulté qu'une même prophétie a paru susceptible de solutions différentes, et qu'au lieu de choisir entre ces solutions on a pu être tenté de les cumuler.

2° En particulier certaines prophéties ont paru se rapporter à des événements divers mais analogues. Ce cas, qui n'est point rare, exige quelques éclaircissements.

L'étude attentive des prophéties a conduit quelques hommes, pleins de science et de foi, * à admettre qu'une portion de cette obscurité était due à l'individualité des prophètes. Dans cette hypothèse, par une suite de la nature de l'inspiration prophétique, les facultés naturelles du prophète se combinaient avec

* Principalement Jahn et Hengstenberg. Voyez mon Introd. à l'Ancien Testament, page 233 et suivantes.

les lumières surnaturelles mais incomplètes qui lui étaient accordées. C'était presque toujours, en outre, dans un moment d'extase et par une espèce de vision, qu'il acquérait la connaissance de l'avenir. Il en pouvait résulter quelque confusion, spécialement quant aux temps auxquels le prophète rapportait les objets de la vision, et par suite quant aux objets eux-mêmes, lorsqu'ils avaient entre eux quelque analogie. Des événements de même nature, qui devaient appartenir réellement à des temps très-divers, se présentaient à lui comme unis, comme liés, comme emblêmes l'un de l'autre: par exemple la délivrance d'Israël et la rédemption, la restauration du culte et la vocation des Gentils, etc. — Dans cet état de choses, les interprètes qui n'avaient pas saisi cette clef des obscurités prophétiques, ont été facilement conduits à leur attribuer à la fois deux objets et deux sens.

3° Le Nouveau Testament présente un grand nombre d'oracles de l'Ancien rappelés, appliqués, sous la plume des Apôtres, dans un sens évidemment différent de leur sens primitif, du sens que tout lecteur raisonnable est conduit à leur donner en les lisant à leur place naturelle. Nous ne voulons pas reproduire ici les exemples; tout le monde les connaît. Partant de l'idée que les Apôtres n'ont jamais pu être atteints par une erreur d'un degré quelconque, et qu'ils ont expressément donné ici à ces oracles une nouvelle signification, les partisans de l'inspiration absolue ont naturellement admis que ces oracles avaient deux sens; et, la glace une fois rompue, la logique une fois renversée, on est promptement arrivé à l'idée que, non seulement les oracles, mais tous les passages avaient deux et même plusieurs sens. Puis toute la théorie a suivi.

Je dois convenir que ce fait a plus d'apparence que les précédents, et semble réellement appuyer en ce point la théorie du double sens sur l'inspiration des Apôtres.

Toutefois il ne peut suffire pour renverser des preuves logiques qui reposent sur la véracité de Dieu. Quand on l'examine

ensuite de près, on trouve que la plupart de ces sens donnés par les Apôtres à un mot de l'Ancien Testament ne peuvent être sérieusement soutenus. On est conduit ou plutôt contraint à y voir tantôt de simples emprunts au langage de l'Ancien Testament, tantôt une allusion à une explication usitée, tantôt une accommodation destinée à frapper l'attention d'hommes qui ne connaissaient, ne croyaient, n'écoutaient que l'Ancien Testament et ses leçons, tantôt l'expression d'une opinion populaire sans conséquence, partagée par l'Apôtre, comme tant d'autres que l'inspiration ne rectifiait pas, tantôt enfin une argumentation imparfaite, qui ne portait point sur le but et l'essence de l'enseignement. *

§. 20. FAITS TYPIQUES.

Ces faits sont les plus saillants, les plus connus, et ceux sur lesquels s'appuient avec le plus de force les théologiens du double sens.

Les anciens théologiens ont conclu d'une manière générale du fait qui vient de nous occuper et d'autres rapprochements assez spécieux entre l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'un grand nombre des événements, des personnages, et des institutions du premier étaient déterminés par le Saint Esprit de manière à figurer d'une manière emblématique et à prédire les événements, les personnages, les institutions du second. C'est ce qu'ils ont nommé *types*. Cette théorie admise, il n'en résulte pas, il est vrai, positivement que les phrases de l'Ancien et du Nouveau Testament aient toujours ou même quelquefois deux sens. Cependant elle conduit indirectement à cette conséquence,

* Dans un ouvrage d'une grande importance malgré sa briéveté (Das A. T. im N. T.), Tholuck a traité à fond cette matière, et l'a fort éclaircie, et pour ainsi dire atténuée. Quoique nous ne puissions adopter *toutes* ses conclusions, nous croyons devoir en passant rendre hommage à ce travail et l'indiquer à nos lecteurs.

en accoutumant à voir presque partout dans la Bible autre chose que le sens naturel et le fait raconté. *

Si l'on juge maintenant cette théorie par ses effets, elle est décidément condamnée. Tous les dangers signalés plus haut comme devant résulter du double sens se sont manifestés ici plus que nulle part ailleurs. Chez les interprètes, erreur, arbitraire, imagination capricieuse, tendance funeste, aucune espèce de logique, aucune limite posée par le bon sens, aucune règle fixe et claire; dans les applications, désordre, incertitude: confusion dans l'histoire, confusion dans les lois, esprit des institutions méconnu, logique et bon sens foulés aux pieds, Ancien Testament torturé, Bible défigurée et revêtue d'un réseau d'explications humaines parfois ridicules et dégoûtantes. Voilà ce que l'expérience a montré résulter de la théorie des types.

Tous les théologiens sensés s'accorderaient sans nul doute à repousser les types, n'était l'espèce de fondement que cette théorie semble trouver dans le Nouveau Testament. — Mais sur ce point nous avons quelques remarques à faire.

Avant tout il faudrait au moins s'en tenir au petit nombre de types réellement indiqués dans le Nouveau Testament, au lieu de surcharger la Bible de tous ceux qu'une imagination déréglée peut inventer.

* Tholuck, (ouvrage cité plus haut), a repris la théorie des types sous une forme nouvelle et ingénieuse. Il les a représentés comme une suite naturelle, nécessaire, philosophique du développement réel des faits, des idées, des caractères; il les a comparés aux indices que donne l'enfant de ce que sera plus tard sa vie, à l'influence des premiers événements de l'histoire d'un peuple sur sa civilisation future, aux rapports mystérieux mais réels que l'historien est contraint de remarquer entre les phases successives du développement social. — Il n'y aurait certes rien à objecter contre cette théorie, si les types indiqués par les théologiens y répondaient dans l'application. Mais, en fait, il n'en est rien; et toute tentative d'explications de ce genre échoue devant la plupart des types les plus importants. Il faut, je pense, ou y renoncer, ou revenir à l'ancienne définition des théologiens.

Ensuite il faudrait proscrire les types personnels, qui ne s'appuient nullement sur le Nouveau Testament, et qui sont les plus dangereux de tous sous les rapports de la logique, de la morale, et du respect dû à l'Écriture.

A ces conditions seulement on aurait le droit de prétendre s'appuyer sur le Nouveau Testament. — Et encore cette prétention ne serait pas fondée, car ces prétendus types, examinés de près, s'expliquent le plus souvent, comme les citations de l'Ancien Testament dont nous parlions tout à l'heure. Ce n'est point ici la place de discuter tous les passages en question. — Mais les Interprètes qui les discuteront sans système théologique, en connaissant l'esprit juif, et en se rendant compte de la manière dont, pour être compris des Juifs, il fallait employer l'Ancien Testament, arriveront, ce nous semble, à la même conclusion que nous. Ils seront probablement frappés, il est vrai, de quelques rapports réels et saillants entre certains faits, certaines vérités, certaines institutions de l'Ancien Testament et du Nouveau, l'agneau pascal, par exemple, et le sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Ils jugeront comme nous que cette ressemblance a été voulue de Dieu pour amener plus aisément les Juifs à la foi, et que l'institution antique a pu être divinement établie en vue de ce rapport et de ce but, mais cela sans aucune prédiction cachée dans les hommes ou les faits, par conséquent sans type et surtout sans double sens.

§. 21. RÉSULTATS DES FAITS.

Si nous résumons maintenant cet examen rapide des diverses classes de faits et, pour ainsi dire, de phénomènes bibliques sur lesquels on a prétendu appuyer la théorie du double sens, nous n'y savons découvrir que les deux résultats suivants, l'un négatif et l'autre positif.

1° Résultat négatif :

L'imperfection des langues humaines, l'imperfection des

hommes auxquels la Révélation était adressée, l'imperfection de ceux qui lui servaient d'instruments; en d'autres termes les bornes où l'inspiration divine elle-même devait être renfermée.

2° Résultat positif:

Rapports intimes, réels et divins entre l'Ancien et le Nouveau Testament, de manière qu'évidemment le premier préparait et prédisait le second. C'est ce que démontrent en particulier les institutions symboliques, les prophéties et certains rapports que l'on a regardés comme typiques. Mais rien ici n'établit le moins du monde la théorie du double sens. Cette théorie est née de l'oubli du résultat négatif, de l'exagération du positif, et surtout de l'imagination ingénieuse ou vaniteuse des docteurs.

Cela nous conduit à un nouvel élément de notre examen *a posteriori*, à celui des tendances intellectuelles qui ont développé et fortifié dans l'Église la théorie du double sens.

§. 22. TENDANCES QUI ONT FAVORISÉ LA THÉORIE DU DOUBLE SENS.

Je crois pouvoir indiquer ici trois tendances ayant eu cet effet.

1° Tendance intellectuelle. Je veux parler du manque de logique et de méthode si ordinaire chez les premiers docteurs de l'Église et chez ceux du moyen âge. A parler en général, l'esprit méthodique et philosophique est moderne, surtout dans les sciences théologiques. Les hommes d'élite qui brillèrent comme des flambeaux dans les premiers siècles de l'Église, et exercèrent une immense influence sur les suivants, les Origène, les Augustin, étaient éminents par la sensibilité, la piété, l'imagination, qualités nécessaires sans doute au penseur chrétien; mais ils manquaient de cette critique logique et profonde qui l'est tout autant à l'Interprète. Ils saisirent avec transport la théorie du double sens, théorie qui était en rapport avec leur esprit ingénieux et brillant, avec leurs tendances mystiques,

avec leur besoin d'émotion et d'inconnu, et ils l'enracinèrent dans le sol de l'Église pour les âges suivants.

De nos jours encore on voit beaucoup de théologiens enclins à préférer l'imagination à la raison, l'ingénieux au vrai, le neuf à l'utile. L'imagination est excitée quelquefois à l'excès par la Théologie, science appelée à s'occuper de paroles prophétiques et d'actes surnaturels.

2° Tendance morale, ou absence d'un amour humble et profond de la vérité. Il est malheureusement assez rare que les Interprètes soient mus avant tout par le désir consciencieux de découvrir et de posséder le vrai. Certaines dispositions du cœur se réunissent à celles de l'esprit pour l'altérer en eux à leur insu. Le manque de logique qu'on peut souvent reprocher aux Pères de l'Église est, il est vrai, moins général de nos jours, mais en revanche il y a un respect bien moins réel pour le vrai sens des Livres Saints. C'est chose commune de rencontrer des interprètes qui, possédés du désir de briller par la nouveauté de leurs explications, ou bien poussés par l'attachement à un système et par le désir de le concilier avec des passages embarrassants, recourent à des explications forcées. La théorie du double sens est singulièrement commode pour soutenir une interprétation chérie, sans paraître nier l'explication ordinaire. Elle est grandement favorable aux esprits ingénieux qui aiment à fixer l'attention. Que de succès mondains, que d'éloges enthousiastes, que de réputations de coterie ou de salon n'ont eu d'autre fondement que des erreurs de cette nature!

3° Tendance religieuse. Un troisième défaut, qui souvent se combine avec le second, est le manque de foi des interprètes. — Cette assertion étonnera sans doute bien des lecteurs, et cependant elle n'est pas trop sévère. — Quand un interprète de la Parole Sainte cherche un autre sens que celui qui se présente naturellement, c'est bien souvent parce que celui qui se présente naturellement répugne à sa conviction. L'Interprète cherche en ce cas

à s'y soustraire, et travaille à le remplacer par un autre plus favorable à ses vues et à ses goûts. — Tantôt, comme jadis les Juifs d'Alexandrie, il a quelque honte du sens littéral de l'Écriture, et il cherche à le rendre plus agréable aux esprits raffinés. Tantôt il repousse des préceptes sévères, des enseignements qui condamnent son système ou ses penchants, et il leur adjoint un second sens à l'aide duquel il laissera le premier dans l'ombre.

Dans tous ces cas, il manque pour l'Écriture ou d'amour, ou d'admiration, ou de docilité, ou de respect; en d'autres termes, il manque de foi.

Telles sont les causes morales qui, jointes aux faits bibliques dont nous avons parlé plus haut, nous paraissent avoir développé dans l'Église les déplorables théories du double sens.

Concluons enfin de cette longue recherche que la théorie du sens multiple est sans fondement; que l'Écriture a un sens unique, positif, possible à étudier et à rechercher; — ou, ce qui revient au même, qu'elle a droit de commander et d'instruire, et que l'Herméneutique n'est pas une chimère.

SECTION QUATRIÈME.

DIVISION NATURELLE DE L'HERMÉNEUTIQUE.

§. 23. RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

L'Herméneutique est la science qui donne les véritables règles de l'interprétation.

Interpréter, c'est reproduire l'impression produite par l'auteur sur ses contemporains; c'est reproduire exactement cette

impression tout entière, avec tous ses éléments, les émotions comme les idées.

C'est plus encore; c'est reproduire ce que l'auteur lui-même a éprouvé en écrivant, et ce qu'il a voulu faire éprouver à ses lecteurs, qu'il y ait ou non réussi.

Ces principes sont la base de toute Herméneutique, quels que soient les livres qu'il s'agit d'interpréter.

L'Herméneutique biblique, qui s'occupe de l'interprétation de la Bible, ne diffère nullement quant à sa nature de l'Herméneutique générale.

Elle n'en diffère que quant à son étendue, dans ce sens qu'elle n'a pas seulement à reproduire la pensée propre des auteurs, mais encore et surtout la pensée révélée dont ils étaient dépositaires.

C'est à cette pensée révélée qu'elle doit arriver. Sa tâche est de réussir à l'atteindre. Si elle cessait d'y aspirer, elle perdrait son prix et son utilité. Mais, pour atteindre à la pensée révélée comme à la pensée humaine, la même marche est toujours nécessaire; car c'est par la recherche de la pensée des auteurs sacrés qu'il faut passer, pour arriver ensuite à la révélation donnée de Dieu. Et cette double tâche, c'est à l'aide de nos facultés, données aussi de Dieu, que nous l'accomplirons. Vouloir un autre moyen, renoncer pour cela au légitime usage de notre raison, c'est-à-dire à notre nature, ce serait mettre Dieu en contradiction avec lui-même, et prétendre le trouver en abandonnant la route qu'il nous a lui-même tracée; — ce serait du moins nier la science, déclarer l'Herméneutique inutile, et remplacer toute méthode par les hasards de l'imagination.

L'utilité de la science admise, de quels éléments sera-t-elle composée? ou, ce qui revient au même, sur quoi devront porter les règles herméneutiques, et à quelle source devront-elles être puisées?

Pour arriver à complètement interpréter les Livres Saints

ouverts devant lui, l'Interprète doit accomplir successivement différentes opérations sur leur contenu; c'est une analyse à consommer, ce sont des pas à faire l'un après l'autre dans la route où il faut avancer.

§. 24. ANALYSE DES ÉLÉMENTS DE LA SCIENCE.

Premier pas.

Les livres à interpréter sont écrits dans des langues étrangères. Il faut donc avant tout connaître à fond le sens précis qu'ont dans ces langues les phrases et les mots que l'on rencontre. Ainsi l'Interprète, après avoir étudié la langue, devra faire avec soin l'analyse élémentaire de chaque passage, le déterminer et l'éclaircir à l'aide de toutes les ressources de la philologie.

Les règles relatives à cette première tâche se puiseront dans la philologie sacrée, et nous nommerons l'ensemble de ces règles *Herméneutique grammaticale.*

Second pas.

Le sens des mots ainsi trouvé aura fréquemment encore des éléments équivoques, et le plus souvent il sera trop vague pour atteindre complètement le but proposé. — Il faut quelque chose de plus que le sens grammatical. Il faut s'assurer de l'idée précise que les écrivains y attachaient, et des moindres nuances de cette idée.

Pour résoudre ce problème, il faudra employer des moyens de deux espèces, dérivant de deux sources diverses, et qui nous donneront deux nouvelles classes de règles, les unes a priori, les autres a posteriori.

1° A priori.

Elles découleront de l'influence exercée sur les pensées et les expressions de l'écrivain par les circonstances de position, de temps, de pays, et en général par les faits extérieurs. Les règles puisées à cette source le seront à l'aide de l'Isagogique et de l'Archéologie. Leur ensemble recevra le nom de

Herméneutique historique.

Arrivé à ce point, l'Interprète n'aura pas accompli toute sa tâche, comme l'ont cru longtemps ceux mêmes qui reconnaissaient l'insuffisance des Herméneutiques historique et grammaticale prises séparément. Non ; nous l'avons dit : réunies elles sont bien loin encore de résoudre le problème et d'accomplir la science. — Prouvons-le par quelques exemples.

Que l'Interprète ait à expliquer ces mots de Jésus au paralytique (Marc II, 5) : *Mon fils, tes péchés te sont pardonnés;* l'Herméneutique grammaticale aura promptement fait son œuvre, mais sans rien approfondir. — L'Herméneutique historique nous montrera dans les paroles du Sauveur une allusion à l'opinion juive contemporaine, des infirmités corporelles châtiment providentiel du péché ; elle réduira peut-être la déclaration du Maître à cette idée-ci : „Je te délivre de ton infirmité en te pardonnant le péché qui l'a causée.“ Bien des témoins de cette grande scène durent en effet ne point entendre la chose autrement. — Mais devons-nous nous rabaisser à leur niveau ; et ce pardon des péchés, si souvent offert et accordé par Jésus, n'était-il qu'une pure accommodation à un préjugé ? — Pour bien entendre ces paroles ne faut-il donc point encore autre chose ? — Jésus dit (Mathieu, V, 48) : *Soyez parfaits comme votre père qui est au ciel est parfait.* L'Herméneutique grammaticale approfondira, discutera, analysera le mot *parfait ;* l'Herméneutique historique expliquera savamment l'origine et la force du titre de *Père qui est au ciel ;* mais avec tout cela le précepte de Jésus sera-t il expliqué, et en aurons-nous saisi la valeur réelle et l'idée précise ?

A l'Herméneutique historique joignons donc, pour bien saisir la pensée nette de nos saints auteurs, des règles déduites de la Bible elle même, c'est-à-dire *a posteriori.*

2°. A posteriori.

Ces règles seront déduites de l'étude générale de la Bible,

de l'étude spéciale de ses diverses portions, et des rapports de celles-ci avec le tout. Nous nommerons l'ensemble de ces règles :

Herméneutique Scripturaire.

Par ces divers moyens nous aurons atteint le sens naturel des mots et l'idée précise des écrivains. Notre Herméneutique sera-t-elle pour cela complète ? Nullement.

Il nous faudra faire un troisième pas.

Après le sens naturel de la phrase, après l'idée spéciale de l'auteur, il nous faudra chercher, déterminer la révélation divine, l'idée révélée déposée dans le chapitre ou la phrase.

Rien ne nous prouve avant l'examen l'identité de ces deux idées. Si les saints hommes étaient inspirés, d'autre part ils appartenaient en leur qualité d'hommes à une nature bornée et faillible. C'est St. Augustin qui l'a dit dans un mot profond qui sert d'épigraphe à ce cours, et qui le résume pour ainsi dire tout entier : „De Deo homo dixit, et quidem inspiratus a Deo, *sed tamen homo.*“

De là naît donc un nouveau et grave problème à résoudre, celui de la nature et de l'étendue des effets de l'inspiration. Excluait-elle toute chance d'erreur, si légère que ce soit? d'erreur étrangère à la religion? Géographique, par exemple, physique, astronomique? Tant qu'on n'a pas prouvé l'affirmative, l'idée révélée déposée dans les Livres Saints doit être distinguée de l'idée des auteurs. De là une discussion et des règles à l'ensemble desquelles nous donnerons le nom de *Herméneutique dogmatique.*

§. 25. EXEMPLES.

L'indication successive de ces quatre premiers et indispensables élémens de l'Herméneutique nous montre quelle est son importance et son étendue. Notre analyse semble épuisée; toutefois tout n'est pas dit. Avant de la poursuivre, donnons

des exemples pour éclaircir plus complètement les idées exposées dans le paragraphe précédent.

Ouvrons le Chap. XV. de la première aux Corinthiens, et lisons v. 42 à 50 l'enseignement de St. Paul sur la résurrection, enseignement si remarquable, si profond, si neuf, et à quelques égards si obscur. — Ici l'Herméneutique grammaticale aura beaucoup à faire. Elle traduira littéralement tout le morceau ; elle le découpera, l'analysera dans l'esprit de l'auteur. Elle fera plus; elle exposera le sens propre et les sens dérivés des mots difficiles et profonds, comme *corruption, incorruptible, animal, spirituel, chair et sang,* etc. — Evidemment, sans son secours, l'Interprète ne pourrait rien faire.

Mais, s'il n'a que ce secours, il ne peut faire davantage, et il reste nécessairement bien au dessous de sa tâche.

Toutes les idées capitales de ce morceau, toutes les expressions dogmatiques qui contiennent le but même de l'enseignement sont-elles donc éclaircies? Les mots *résurrection, royaume de Dieu,* les v. 44, 46, 47, font-ils naître des idées suffisamment claires? Non sans doute. Recourons donc à l'Herméneutique historique. Elle nous donnera quelques lumières importantes, mêlées, (si l'on s'en tient là), de fausses lueurs et de doutes mal fondés. Elle nous exposera les opinions contemporaines sur la résurrection ; elle découvrira l'origine de l'image évangélique du *royaume de Dieu,* le motif de l'usage habituel que fait St. Paul du verbe *κληρονομεῖν,* et bien d'autres choses encore, utiles sans doute, surtout si on les combine avec des lumières d'autre nature, mais encore insuffisantes. Même avec l'aide de l'Herméneutique historique, nous ne serons pas en état de répondre nettement à cette question : Qu'enseigne ici St. Paul ?

Nous en viendrons alors à l'Herméneutique scripturaire, et, en recueillant toutes les lumières que la Bible même peut nous fournir, l'enseignement de St. Paul s'éclaircira presque en entier;

par exemple nous verrons assez clairement ce qu'il pensait de la résurrection, du royaume de Dieu et du corps futur de l'homme.

Cependant quelques incertitudes pourraient bien demeurer encore dans l'esprit des lecteurs. Dans cet enseignement, demanderont-ils, quelle est la part de la révélation divine et quelle est celle de la forme humaine? Cette expression de corps spirituel doit-elle se prendre à la lettre? Les assertions des versets 45—50 doivent-elles être pressées comme des formules exactes, ou envisagées simplement comme des vues générales et profondes sur les dispensations divines? Ne devrait-on voir dans la résurrection des corps qu'une forme dont les Orientaux revêtaient l'immortalité de l'âme, et que la Bible leur a empruntée pour en être comprise, ou n'est-ce pas là plutôt une vérité réellement et nettement révélée? L'Herméneutique dogmatique sera nécessaire pour achever de répondre à ces questions.

Donnons un autre exemple, d'autant plus saillant qu'il ne portera que sur un mot, mais si fréquemment employé qu'à peine songe-t-on à ce qu'il renferme de confus et d'obscur.

Nous disons tous les jours d'après l'Évangile, *royaume des cieux*, notre Père *qui es aux cieux,* sans nous bien rendre compte de ce mot *cieux, οὐρανοί*, qui a cependant besoin d'être éclairci, ne fût-ce que pour cet emploi du pluriel.

L'Herméneutique grammaticale nous éclairera sur son étymologie. Elle le fera dériver de אוּר, lumière, feu, et en déduira pour *οὐρανοί* la notion de foyer, de lumière, d'étendue brillante. Elle rapprochera ce pluriel de שָׁמַיִם, mais elle ne nous en expliquera ni l'origine ni le sens.

L'Herméneutique historique fera quelques pas de plus. Elle trouvera l'origine de ce pluriel dans la fausse opinion astronomique qui admettait des cieux nombreux et solides. Elle ex-

pliquera l'emploi que la Bible fait de ce mot pour indiquer le trône et le séjour de la Divinité. Elle rappellera dans ce but l'association d'idées qui place Dieu au sein de la lumière, faute de pouvoir rien concevoir ici-bas de plus éclatant et de plus magnifique.

L'Herméneutique scripturaire avancera beaucoup plus l'explication. Elle nous montrera que Jésus Christ et les Apôtres se sont constamment exprimés de manière à faire des *cieux* le séjour futur des bienheureux, le lieu de la présence visible de Christ et de la présence invisible mais glorieuse du Très-Haut.

L'Herméneutique dogmatique enfin fera la part de ce qui, dans cet emploi biblique du mot *cieux,* tient aux idées contemporaines, et la part de ce qui est révélé : — la part du langage ordinaire qui plaçait Dieu en haut et nous en bas, Dieu au dessus du soleil et nous au-dessous, qui faisait parler St. Paul d'un troisième ciel, &c.; et la part de la révélation qui fixe nos regards sur un séjour glorieux de Christ et des élus, sans nous rien enseigner de précis sur le lieu de l'espace où sera réalisée cette vivifiante promesse.

§. 26. CONDITION DE LA SCIENCE.

Après avoir recherché les divers élémens d'une bonne interprétation biblique, nous avons encore à mentionner une condition essentielle, celle des dispositions requises chez l'Interprète. Comme pour faire de bonne musique, des instrumens excellens ne suffisent pas, et qu'il faut encore un musicien habile; de même, pour interpréter, il faut plus que des règles: il faut un interprète capable. Quelles sont les conditions qui le rendent tel? C'est ce qu'il faudra encore examiner.

Nous ne parlons pas des conditions scientifiques. Elles sont supposées, et l'énumération en serait mieux placée dans l'Encyclopédie théologique que dans l'Herméneutique.

Nous ne parlons pas non plus des conditions exégétiques

tenant à l'habitude, à la sagacité, à l'exercice. C'est là une affaire d'art plutôt que de science, de détails pratiques plutôt que de règles générales, d'exégétique et non d'herméneutique.

Les dispositions que nous avons ici en vue sont les dispositions intellectuelles et morales de l'Interprète, les facultés plus que l'érudition, les tendances de la volonté plus que les méthodes. Trop longtemps l'Herméneutique n'a tenu aucun compte de ces prédispositions nécessaires. — Maintenant elle semble disposée à en reconnaître l'importance.

La recherche de ces conditions est ce que nous nommons *Herméneutique psychologique.*

C'est par celle-ci que nous commencerons comme étant la plus importante, celle qui nous touche de plus près, et doit être la première abordée par l'Interprète. La condition doit être connue avant les moyens.

PREMIÈRE PARTIE.

Herméneutique Psychologique.

§. 27. SA NÉCESSITÉ.

L'Herméneutique psychologique renferme donc la recherche des conditions morales et intellectuelles sans lesquelles l'Interprète n'est réellement pas capable d'interpréter. — Les développemens déjà donnés et ceux qui naîtront de toutes les portions de ce cours suffiront pour en montrer l'importance.

Ajoutons seulement ici qu'on ne peut interpréter sans comprendre. Or comprendre, c'est recevoir et reproduire assez complètement la pensée d'un autre dans sa propre intelligence, pour être capable de la transmettre ensuite au-dehors sans l'altérer. Pour cela il faut d'abord un assortiment de facultés suffisamment développées. — Suivant qu'elles seront saines ou viciées, exercées ou engourdies, l'Interprète comprendra bien, imparfaitement, mal, ou ne comprendra point. Ce n'est pas tout : à ces qualités absolues il faut joindre encore des qualités relatives à l'auteur qui doit être interprété. Pour recevoir et reproduire la pensée d'un autre en effet, il faut se l'assimiler et la faire sienne; ce qui suppose chez l'Interprète non seulement des facultés bien assorties et suffisamment développées, mais des fa-

cultés analogues à celles de l'écrivain. — Pour recevoir et reproduire une impression sublime, ou philosophique, il ne suffit pas d'une connaissance grammaticale de la langue, ou d'une connaissance historique des faits et des temps; il faut des facultés spécialement adaptées à ces divers genres d'impressions. Prétendra-t-on que l'enfant qui récite les fables de Lafontaine les comprend? Un géomètre qui n'est que géomètre comprendra-t-il facilement Racine; un paysan Tacite ou Bossuet?

Cela est encore plus évident pour l'intelligence religieuse que pour l'intelligence littéraire, car les vérités religieuses et les sentiments qui s'y rattachent constituent comme une sphère spéciale, où l'âme humaine doit être déjà entrée et avoir vécu pour s'y reconnaître. L'homme qui n'a ni l'expérience, ni le goût de ces choses, s'y méprend et s'y égare. Que de commentaires bibliques, brillans d'esprit et de savoir, et dont il n'y a cependant presque aucun profit à tirer, parce qu'il y manque le bon sens religieux, né de l'habitude d'appliquer la religion à la vie! Tant que la critique et l'érudition peuvent suffire, l'auteur semble un exégète éminent; mais, dès qu'il est question d'expérience et de sentiment religieux, le sens commun lui manque, et les enseignemens les plus simples sont défigurés ou perdus.

Quelle importance le Théologien digne de ce nom ne doit-il donc pas mettre à cette capacité intérieure, à cet état de l'intelligence et de l'âme qui lui doit ouvrir ou fermer les portes de la vérité, qui soufflera la vie dans son œuvre ou la frappera de mort!

L'état normal que nous exigeons de l'Interprète des Livres Saints me paraît se composer de *facultés*, de *tendances* ou *dispositions*, de *principes* ou *résolutions*.

Nous ne pouvons donner ici qu'une esquisse rapide et incomplète des points les plus importans ou les plus négligés.

SECTION PREMIÈRE.

FACULTÉS DONT L'INTERPRÈTE DOIT ÊTRE DOUÉ.

§. 28. 1° FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Il va sans dire que l'Interprète a besoin d'une intelligence saine et active ; — mais il a tout autant besoin d'un esprit judicieux. Sans jugement il ne saisit pas la vérité, et hors de la vérité son œuvre est morte ou funeste.

Sans jugement, la science, (cependant si nécessaire), n'est pour lui qu'un piége, et il ressemble à tel homme de loi qui s'embrouille scientifiquement dans l'applications de lois les plus claires.

L'Exégète a encore besoin d'imagination, mais entre certaines limites. Le langage de l'Écriture est fortement coloré ; le style en est chargé d'images. Cette parole sainte s'adressait immédiatement à des lecteurs accoutumés au langage de la poésie, et habitués à s'aider de l'imagination pour saisir la vérité, même religieuse et abstraite. Le théologien froid et savant qui vient analyser ce langage comme une formule, s'y trompe souvent, et parfois grossièrement. C'est un aveugle qui disserte sur les couleurs.

Toutefois, si un certain degré d'imagination est nécessaire à l'Exégète, l'excès lui en est pernicieux, car il tue le jugement. Il faut que le bon sens soit toujours en lui la faculté dominante et régulatrice, qui laisse aux autres un champ d'action suffisant mais limité. L'excès d'imagination est peut-être plus à redouter qu'ailleurs dans la science religieuse, parce que celle-ci tend à exalter cette faculté. A chaque page la Bible présente à l'examen du Théologien le surnaturel et le mystérieux. Par là elle

met en jeu son imagination, elle en réclame le concours; mais en même temps elle expose l'Interprète à de graves écarts, s'il ne sait la régler. En ceci, comme toujours et partout, ce qui est utile au Théologien, c'est l'équilibre entre toutes ses facultés, plutôt que le développement excessif et isolé de quelques unes.

§. 29. 2° FACULTÉS MORALES.

Ce que nous disions tout-à-l'heure de l'imagination est tout aussi vrai de la sensibilité. Celle-ci ne doit pas sans doute dominer l'intelligence; elle ne peut à elle seule légitimer une interprétation, mais elle est indispensable à l'Interprète. Malheur à celui qui en est dépourvu, car il est par cela même incapable de comprendre bien des choses! Il ne les comprendra du moins qu'imparfaitement; il négligera comme obscurs, vagues ou sans importance les enseignemens peut-être les plus féconds, ceux-là même qui, adressés à la sensibilité, étaient destinés à produire sur le lecteur l'impression la plus puissante et la plus décisive.

Il est beaucoup de passages de l'Écriture qui ne présentent de sens qu'à condition d'être étudiés par la sensibilité; sublimes quand le cœur les saisit, absurdes quand la logique seule les analyse. Job s'écrie dans un élan de confiance (XIII, 15.): „Quand il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui.“ C'est là une proposition logiquement absurde, mais c'est là un cri du cœur, et ce cri du cœur est sublime. Les épîtres de Paul n'ont commencé à être comprises que quand on y a cherché l'enchaînement des émotions à côté de celui des idées. Tant qu'on n'en a déduit que des formules logiques, elles ont paru souvent obscures et confuses; quand on y a cherché de plus les mouvements, les luttes et les épanchements d'une âme aimante et déchirée, on y a découvert de nouveaux et précieux trésors pour la foi comme pour l'apologétique.

Et les Psaumes, le livre des âmes souffrantes, aimantes, pénitentes! les Psaumes, admirable monument d'une piété qui s'étend à tout, embellit la nature, charme la vie, suspend la douleur, transforme l'épreuve, et unit l'âme à Dieu, comment les comprendre et qu'en fera-t-on, si on les découpe en formules, et qu'on néglige en les interprétant de consulter son cœur et le cœur du Roi Prophète?

L'Écriture en effet a été évidemment écrite pour le cœur autant et plus que pour l'esprit. Dieu l'a voulu ainsi, et par des motifs aisés à reconnaître. Elle devait être adressée, non pas seulement aux hommes éclairés, logiques, habitués à l'examen, non pas seulement aux théologiens, mais à tous les hommes, aux masses. Elle devait être la nourriture et la consolation des simples et des petits, la lumière des ignorants, le patrimoine des pauvres. Elle devait, en un mot, dans les vues de Dieu, s'adresser avant tout à la portion du genre humain la plus nombreuse et la plus malheureuse. — Or, dans cette masse, méprisée de la société, combien y a-t-il d'hommes dont l'entendement soit assez ferme pour comprendre logiquement l'Écriture? Certainement bien peu. Combien au contraire sont capables de la saisir par le cœur, et d'en recevoir à l'aide de la sensibilité une impression juste et forte, quoique peut-être vague encore et incomplète? — Presque tous, ou peu s'en faut. Les amis de l'humanité doivent donc bénir Dieu d'avoir fait adresser sa parole avant tout aux cœurs susceptibles de sentir et disposés à s'émouvoir. — Donc l'Interprète doit, pour bien accomplir son ministère, avoir précisément cette disposition. Il doit nécessairement s'aider du cœur, sans se borner à consulter uniquement la logique.

SECTION SECONDE.

DISPOSITIONS DONT L'INTERPRÈTE DOIT ÊTRE ANIMÉ.

§. 30. L'AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Les *facultés* sont des dons naturels que le Théologien peut et doit développer, mais dont il a besoin d'avoir reçu le germe en naissant. Nous signalons ici des *dispositions* qui peuvent plus complètement s'acquérir, et qui ne sont pas moins nécessaires.

La première est l'amour de la vérité.

Pour trouver la vérité, il faut la chercher; pour l'obtenir, il faut l'aimer, et l'aimer de préférence à tout système de l'esprit, à tout intérêt du cœur ou de la vie.

Il faut que l'Interprète s'anime à sa poursuite comme à celle d'un noble but et d'une œuvre sainte. Il faut qu'il envisage sa responsabilité avec une émotion mêlée de crainte et de respect, et qu'il impose silence aux passions en présence de ce grand ministère. C'est la piété seule et la foi qui pourront lui donner cette disposition à un degré suffisant; mais il doit s'attacher d'entrée à combattre trois dangers, trois élémens d'erreur incompatibles avec le véritable amour de la vérité. —

1. Signalons d'abord un attachement à des opinions antérieures, assez passionné pour leur subordonner l'examen qui devrait pourtant les soumettre. Il faudrait, si cela était possible, que l'Interprète se mît à interpréter sans opinion préconçue; et, comme cela ne peut se rencontrer, il faut du moins qu'il n'ait pas de système arrêté sur le résultat spécial de son interprétation. Il faut que, désireux avant tout de découvrir la vérité, il soit disposé à modifier ses idées d'après ce que l'examen lui donnera.

Je me mets à lire, à analyser une épître de Paul. On ne peut ni ne doit me demander, sans doute, d'être pour cette œuvre sans conviction sur les bases de la religion naturelle et de la foi chrétienne, ni même sur le caractère et l'autorité de Saint-Paul. Mais mon devoir est d'oublier pendant ce travail mes opinions déjà formées sur l'apôtre, ses leçons et ses droits, afin de tirer sincèrement d'une consciencieuse et philosophique interprétation tout ce qu'elle pourra m'enseigner.

Cette disposition est rare; en outre elle n'est presque jamais assez sérieusement appliquée ou assez judicieusement limitée. — Les uns l'exagèrent, en demandant sous le nom d'impartialité un scepticisme complet, tandis qu'on n'a droit de réclamer de l'Exégète que l'examen consciencieux de l'enseignement, du passage, de l'auteur dont il s'occupe. — Les autres, et c'est le plus grand nombre, la méconnaissent, et sont décidés d'avance sur ce qu'ils veulent trouver.

Les faits le prouvent, et de la manière la plus triste et la plus décisive, puisqu'il n'est pas une secte religieuse qui ne prétende s'appuyer avant tout sur l'Écriture. Galvinistes et Sociniens, catholiques et mystiques, unitaires et Irvingiens, c'est-à-dire les doctrines les plus opposées, donnent à la fois et très-sincèrement leur symbole pour le seul véritable résumé des Livres Saints. — Bien plus : les écoles philosophiques font de même, celles du moins qui ne se sont pas mises en dehors du Christianisme. — Disciples de Platon ou d'Aristote, de Locke ou de Descartes, d'Hegel ou de Saint-Martin, tous semblent tenir à montrer qu'ils ont pour eux le vrai sens de l'Écriture. N'est-ce pas, au moins au début, au nom de l'Écriture, que les socialistes récens ont attaqué la société, la famille et la foi ?

Remarquons en passant deux tendances opposées, qui, dans nos siècles modernes, ont fait l'une et l'autre bien du mal à l'Église, parce qu'elles pèchent l'une comme l'autre par manque

d'impartialité et de sincérité dans la foi: celle qui, plus commune soit en Angleterre, soit chez les Calvinistes, tend toujours à *exagérer* l'enseignement divin; et celle qui, fréquente en Allemagne, habituelle chez les Sociniens, constante chez les rationalistes d'une certaine époque, voulait au contraire tout *amoindrir*. Les uns comme les autres ont beaucoup nui à la Bible en la défigurant, et ont certainement affaibli, quoiqu'à des degrés bien divers, la confiance en elle et le respect auquel elle a droit. Quand Schulthess entendait Jaq. 1, 18, de la raison naturelle et de l'homme raisonnable, il faussait la pensée de l'auteur; mais Calvin la faussait aussi, quand il tirait du même verset les doctrines de la prédestination et de l'élection. Quand Eichhorn prétendait en commentant les mots du texte Mathieu XIV, 26; Marc VI, 49; Jean VI, 19, que Jésus-Christ n'avait pas marché sur l'eau, mais sur le rivage le long de l'eau, il disait une chose ridicule. Mais, quand d'autre part on veut entendre mystiquement du don du Saint-Esprit la quatrième demande de l'oraison dominicale, on méconnaît la pensée du Sauveur, l'on défigure et l'on mutile sa prière.

2. A l'impartialité de l'esprit l'Interprète doit joindre l'impartialité du coeur. Si les opinions arrêtées font obstacle à la sincérité de l'examen, les intérêts passionnés ne le dénaturent et ne le faussent pas moins. Le respect humain, les préoccupations d'Église et de coterie, le désir de réputation et d'éclat, tuent l'amour de la vérité. Et combien ce malheur est fréquent! Combien d'hypothèses critiques n'ont pas eu d'autre source, que le désir d'occuper une place brillante dans quelque savante université!

Il faut que ce soit à la découverte de la vérité qu'aspire en secret le serviteur de la vérité. Il faut que ce noble intérêt fasse taire tous les autres. Le savant qui étudie, le chrétien qui examine, l'ecclésiastique qui enseigne ont chacun une responsabilité dont le pur amour du vrai peut seul les décharger. Et

cette triple responsabilité, le Théologien qui interprète la réunit tout entière sur sa tête.

S'il y a quelque chose d'humiliant pour la critique et la Théologie, c'est que cette responsabilité soit parfois si mal comprise. Que l'étudiant cherche du moins à s'en pénétrer d'avance, et qu'il contemple sa carrière future moins au point de vue des intérêts, qu'à celui des devoirs!

3. Il y a plus. L'œuvre de l'Interprète n'est pas seulement viciée dans sa source par des opinions antérieurement et obstinément arrêtées, ou par des intérêts opposés; elle l'est encore, on peut l'affirmer, par tous les vices dont le cœur pourrait être atteint. L'Interprète devrait être non seulement impartial et désintéressé, mais encore moralement parfait. Cela peut étonner; mais le moindre examen fera comprendre que le cœur influe toujours sur l'intelligence, et que les défauts de celui-là occasionneront dans celle-ci des imperfections et des lacunes. — L'orgueilleux ne renoncera pas facilement à ses opinions. Il ne sera pas impartial, et s'attachera outre mesure aux découvertes qu'il aura cru faire. L'égoïste manquera de sensibilité, et n'aura aucune intelligence de ce que l'Écriture renferme de plus émouvant. L'homme bas, intéressé, vicieux, dégradé ne la verra jamais qu'à travers un voile de chair et de sang.

Que l'Interprète travaille donc à purifier son âme et à s'élever à la hauteur de la vertu chrétienne, pour être à la hauteur de sa tâche! — Tâche effrayante, mais belle et relevée!

§. 31. RECHERCHE DES IDÉES CLAIRES.

La seconde disposition exigée de l'Interprète est le goût, le besoin, la recherche des idées claires.

Tout homme dont l'intelligence travaille, étudiant ou savant,

écolier ou docteur, n'avance vers le but, qu'en accroissant l'étendue et la clarté de ses idées.

Etudier, c'est les éclaircir. C'est donc à la clarté des idées qu'il faut tendre; et, comme nous l'avons dit de la vérité, cette clarté des idées, il faut, pour l'obtenir, la chercher et l'aimer. L'homme qui ne met pas son devoir et son énergie à la rechercher se contentera d'apparences, de phrases, de formules, de théories confuses, c'est-à-dire d'erreurs.

Dans les sciences morales et philosophiques, ce danger est plus grand que dans toutes les autres. Il n'y a pas là des faits matériels, des expériences visibles et répétées pour servir de régulateur comme dans les sciences physiques, et les esprits peu profonds y sont beaucoup plus tentés de prendre l'apparence pour la réalité, et des mots pour des choses; aussi, en fait, le défaut que nous signalons y est-il très-commun. Nulle part le besoin de clarté n'est plus rare, et pourtant plus nécessaire.

Ces considérations sont plus applicables encore à la Théologie, spécialement à la Théologie scripturaire, c'est-à-dire à l'Herméneutique, qu'à aucune autre des sciences dont je viens de parler. Là en effet, la vérité tenant à un ordre de choses surnaturel et mystérieux, obscur par conséquent et prêtant à la confusion, il est plus nécessaire encore de chercher à comprendre clairement les explications que l'on donne et les idées que l'on déduit. La sensibilité et l'imagination d'ailleurs exercent et doivent exercer une assez grande influence sur l'interprétation, pour risquer souvent d'aveugler la logique. Enfin les intérêts personnels, les passions et les débats touchent de près bien souvent aux résultats à obtenir. De là naît fréquemment et inévitablement la tentation de se servir de formules à défaut d'idées, pour déguiser on modifier ces résultats.

Aussi ne peut-on nier que la Théologie n'ait grandement péché par cet endroit. Dans les diverses applications herméneutiques, et spécialement dans la dogmatique ancienne, il

existe un grand nombre de raisonnemens et d'explications qui ne sont que des formules traditionnellement héritées des siècles antérieurs, et ne renferment aucune idée positive et distincte ; qui ne disent rien à l'intelligence, n'éclairent en rien l'esprit, dont on ne pourrait ni changer, ni commenter les mots sans en détruire la valeur, et pourtant qui sont généralement acceptées, parce qu'elles sont commodes, et qu'elles dispensent de penser, de douter, de se soumettre ou d'attendre. Les formules théologiques destinées à rendre un compte précis de l'union mystérieuse du Père, du Fils et du Saint Esprit, ne sont-elles point dans ce cas?

La distinction établie entre la divinité et l'humanité du Sauveur, par exemple, a dans l'Écriture un fondement évident, et renferme un mystère devant lequel le chrétien s'incline avec respect. Mais que dire du Théologien qui traite ce mystère, comme il ferait d'une matière soumise à la loupe et au scalpel, pour en déduire l'explication formulée et précise des difficultés qu'il rencontre ? Obtient-il ainsi des idées claires, et de tels raisonnemens présentent-ils la moindre garantie de vérité ? Quand, pour expliquer ou concilier les passages qui parlent de Jésus-Christ assis à la droite de Dieu, on a gravement affirmé que c'était de son humanité et non de sa divinité, que cela était dit, qu'a-t-on avancé, et quelle idée renferme réellement cette formule nouvelle? Aucune autre possible que celle de deux Jésus-Christ distincts l'un de l'autre. Quand la déclaration du Sauveur, Marc XIII, 32, que le Fils lui-même ne connaît pas l'heure du jugement, est pareillement expliquée comme n'étant vraie que de son humanité et non de sa divinité, je demanderai encore quelle idée se cache sous cette explication prétendue?

Veut-on dire que le Fils de Dieu, descendant sur la terre pour y envelopper sa divinité de voiles de chair et de sang, a par cela même momentanément et volontairement restreint sa divine science ? Il n'y aurait rien là, je pense, d'anti-bi-

blique ou de contradictoire. Mais c'est une mystérieuse et douteuse hypothèse, nullement une explication; bien moins encore une solution précise et certaine.

Ou bien entend-on par là que Jésus-Christ, dans le même instant, en prononçant ces mots: *οὐδὲ ὁ υἱός*, savait comme Dieu ce qu'il ignorait comme homme? Dans ce cas l'explication devient un non-sens et pis encore. Elle suppose en effet ou deux Jésus-Christ distincts, dont l'un ignorait ce que l'autre savait, ou (je rougis de le dire) un déguisement de la vérité dans la bouche du Sauveur. Au fait elle conduit logiquement à la doctrine socinienne du Père qui sait tout, inspirant l'homme Christ qui ignore. Ce n'est pas au reste la seule fois que la passion des formules orthodoxes, mais vides d'idées, aura fait tomber dans l'erreur contraire ceux qui cherchaient à se les expliquer.

Le devoir de l'Interprète est donc de ne jamais se contenter de mots purement traditionnels, et de poursuivre sa méditation, jusqu'à ce qu'il ait associé une idée positive à ceux qu'il se décide à employer. Je suis bien loin de vouloir dire par là qu'il puisse arriver à avoir des idées claires sur tout ce qui tient à la religion, car cela serait en opposition avec la nature de l'homme, comme avec celle de Dieu. Mais il doit arriver à ce que ses paroles répondent toujours sans équivoque à une idée réelle. Il faut qu'il comprenne clairement tout ce qu'il déclare clair, et tout ce qu'il prétend expliquer par une formule précise; puis qu'il déclare positivement obscur ce qui reste obscur. Dans les matières religieuses qui surpassent l'intelligence, il faut comprendre clairement qu'elles la surpassent, en quoi elles la surpassent, et en quoi elles ne la surpassent pas. La foi d'ailleurs, quoi qu'elle fasse, ne peut aller au-delà; car on ne peut croire que ce qui se représente à notre intelligence; en d'autres termes, on ne peut croire que ce qui ne la surpasse pas, y compris toutefois le fait que d'autres portions de la vérité

divine la surpassent, et restent obscures sans en être moins certaines.

Si nous appliquions ces principes aux passages relatifs à la Rédemption, leur étude nous conduirait à trois résultats clairs et positifs : le pardon des péchés, procuré à l'homme par la mort de Jésus-Christ, envisagée et acceptée de Dieu comme un sacrifice. Voilà des formules précises et qui répondent à des idées claires. Mais en même tems elles laissent dans l'obscurité le lien qui les unit ; c'est-à-dire, l'élément supérieur et mystérieux de cette vérité ; élément difficile à saisir clairement, tant qu'il n'est pas clairement révélé. L'Interprète s'en tient là et l'Herméneutique a fait sa tâche. La Dogmatique va plus loin, c'est son droit, c'est même son devoir tant qu'elle procède logiquement, respectueusement, et qu'elle ne prétend pas donner des mots pour des idées. Elle a, ce nous semble, rendu service à la science théologique et à la foi, en montrant les rapports de l'expiation avec les besoins du cœur de l'homme, avec les desseins de Dieu sur lui, avec la sagesse et la bonté infinies du Très-Haut. Mais en est-il de même quand des théologiens calvinistes, substituant la scholastique à l'étude de l'âme, présentent l'infinité de Dieu comme rendant tout péché infini, et par conséquent exigeant une victime infinie ? Est-ce là un raisonnement réel ? Et peut-on y voir autre chose qu'un rapprochement de mots dépourvu de sens ?

§. 32. FOI ET PIÉTÉ.

L'Interprète, pour bien accomplir sa tâche, a, suivant nous, besoin de foi et de piété. Expliquons notre pensée.

Je ne veux pas dire qu'il faille croire d'avance à la Bible, pour y puiser la foi. Ce serait un cercle et un non-sens, démenti d'ailleurs par de fréquentes expériences.

Je ne dis pas non plus que, pour comprendre la Bible et

se rendre raison de son sens, il faille être éclairé par le Saint Esprit ; en sorte que, faute de cette lumière surnaturelle, la Bible ne soit, comme on l'a dit, qu'un livre fermé, propre seulement à aveugler et endurcir. Tout protestant et tout homme sensé doit repousser de telles assertions, qui ne se comprennent que dans le Papisme. Dans cette hypothèse il n'y aurait, en effet, aucune place pour les facultés humaines, aucun examen religieux possible et légitime, aucun motif de répandre la Bible au loin, et par conséquent aussi aucune Herméneutique à étudier.

Mais je dis que pour saisir complètement les détails de la Bible, pour en bien éclaircir les difficultés, pour trouver la clef des passages obscurs, et accomplir ainsi *tout entière* la tâche de l'interprétation, il faut avoir déjà connu, senti, examiné avec plaisir et succès les caractères saillans des Écritures, et y avoir puisé le sentiment de la beauté, de la sainteté, de la divinité de cette œuvre. L'Apologétique complète, il est vrai, doit être un résultat de l'Herméneutique, et ne peut la précéder ; mais en revanche l'Herméneutique ne sera complète qu'à l'aide des convictions de l'Apologétique. Entre la conviction et l'interprétation il doit y avoir action et réaction continuelles, et ainsi il y aura des progrès continus et simultanés de l'une et de l'autre.

En effet :

1°. Une conviction religieuse est souvent nécessaire logiquement pour l'interprétation ; non pas sans doute une conviction détaillée de tel ou tel dogme, mais une conviction au moins générale des attributs de Dieu et de l'origine sainte et authentique de la Bible. Suivant que vous croirez ou non Dieu saint, vous choisirez l'une ou l'autre des interprétations opposées de tel ou tel passage. Suivant que vous serez ou non disposé à accepter Jésus-Christ comme le Sauveur du monde, vous recevrez ses disours avec l'esprit des Apôtres ou avec celui des Pharisiens. Sans doute au point de vue purement intel-

lectuel et logique, il vaudrait mieux, nous l'avons dit, n'avoir aucune opinion préconçue, mais il faudrait en même temps que l'intelligence fût judicieuse, ferme, exempte de toute influence intéressée, complètement capable et préparée pour un véritable examen philosophique. Or, ni l'une ni l'autre de ces conditions ne peuvent se rencontrer chez l'Interprète.

Qu'il travaille sans doute de toutes ses forces à revêtir ces dispositions, c'est son grand et saint devoir. Mais, quoi qu'il fasse, il sera en fait un chrétien déjà instruit, un théologien ayant étudié, un penseur ayant médité. Bien plus, il est un être complexe, ayant senti, souhaité, craint ou aimé; son intelligence est bornée, plus ou moins passionnée; il est incapable de revêtir la disposition purement philosophique que l'on exige. Dès lors n'est-il pas désirable que ses premières convictions et ses tendances directrices soient en rapport plutôt qu'en opposition avec l'ordre d'idées à expliquer?

Il y a plus encore.

2°. L'intelligence ne suffit pas pour entendre la Bible; nous avons demandé en outre la sensibilité religieuse, qui seule mettra l'Interprète en complète harmonie avec les pensées et les affections de l'auteur. La piété a sa langue à elle, qu'on ne comprend pas du tout si on lui demeure étranger, et qu'on n'apprend qu'en éprouvant des émotions analogues. Là où les cœurs pieux trouvent des idées, des lumières, des émotions, et des sources de conviction, les cœurs froids et mondains ne trouvent que des mots inexplicables, qu'ils repoussent avec dédain, après avoir inutilement essayé d'en pénétrer le sens. Comment expliquer une émotion, une joie à celui qui ne les a jamais connues? une science à celui qui n'en conçoit pas même l'objet? les couleurs à un aveugle? St. Jean, les Psaumes à un matérialiste sensuel ou avare?

3°. Un des caractères les plus remarquables de la Bible, c'est l'admirable et profond accord qui règne entre ses enseigne-

mens, ses préceptes, la voie où elle nous fait marcher, et les besoins, les plaies de notre cœur. Le cœur de l'homme est dans un certain sens à la fois le complément, le commentaire et la clef de la Bible. Comment donc pourra la comprendre, l'expliquer dans ses détails, l'apprécier dans son ensemble, celui qui n'a pas l'habitude de vivre avec lui-même et de rentrer dans son cœur? qui, étranger aux pensées religieuses, ne se doute pas de ses maladies morales, et s'ignore lui-même?

Je suis loin de méconnaître cependant les inconvéniens réels de cette nécessité où est l'Interprète d'avoir déjà commencé à expliquer, et à expliquer dans un certain sens, pour pouvoir avancer dans l'œuvre, et ne pas rester perdu dans le chaos. Il y a toujours danger à n'être pas rigoureusement impartial, mais, nous l'avons dit, aucun interprète ne peut l'être. Il y a toujours danger, au moins scientifique, à se décider par des expériences internes et individuelles; mais c'est ainsi seulement que l'explication de la Bible peut être complète et s'appliquer à la vie. Oui, il y a danger, mais danger inévitable, et c'est ce danger universel qui explique l'immense variété des interprétations. Si l'on ne peut écarter ce mal, on peut du moins l'atténuer : a) en déterminant ses propres convictions religieuses par un examen approfondi, complet, répété, varié; b) en s'efforçant d'oublier dans l'acte de l'interprétation biblique ces sentimens religieux ainsi laborieusement acquis. Il faut faire taire momentanément sa volonté, ses désirs, et même ses idées antérieures, pour s'acquitter avec toute la conscience et la sincérité possibles de l'examen herméneutique de chaque passage.

En résumé :

L'Interprète irréligieux est incapable. L'Interprète religieux est exposé à se tromper lui-même. La tâche herméneutique n'est pas seulement scientifique et logique ; elle est surtout morale. Elle impose à l'Interprète de grands devoirs de conscience, de

réserve et de travail. L'Interprète sincère doit se défier constamment de ses passions, de ses sentimens, comme aussi de ses forces, et même de ses succès.

SECTION TROISIÈME.

DEVOIRS DE L'INTERPRÈTE.

Un mot avant de finir, sur le point de vue duquel l'Interprète doit considérer sa tâche, ou sur l'étendue et la nature de l'examen qu'il entreprend.

§. 33. CET EXAMEN DOIT EMBRASSER LA BIBLE ENTIÈRE ET DURER TOUJOURS.

Plus la tâche herméneutique est délicate et difficile, plus elle impose de responsabilité à l'Interprète, et plus il y a devoir pour lui à connaître la Bible entière, et à en approfondir l'interprétation. En dehors de cette règle et de cette méthode, en effet, son herméneutique toute partielle manquera de contrôle et de lumières, et sera bien plus exposée aux influences des intérêts ou des préventions. C'est ce travail seul qui fera connaître à l'Interprète l'esprit d'ensemble de la Bible, la marche successive de ses enseignemens, les caractères spéciaux et la valeur relative de ses portions diverses, son caractère général, et les conseils de Dieu dans la Révélation.

Tout théologien devrait être exégète. Mais, en fait, plusieurs ne lisent et ne méditent que certaines portions de la Bible, et même du Nouveau Testament. Plusieurs ne lisent que super-

ficiellement, sans s'arrêter à éclaircir les endroits obscurs. Plusieurs enfin négligent les textes originaux. Par là, les uns et les autres se condamnent à n'avoir le plus souvent que des idées vagues, du moins à beaucoup d'égards. Et en fait, ils se décident dans le choix de leurs croyances, bien moins d'après l'examen, que d'après les circonstances, l'éducation ou l'autorité.

Cet examen doit en outre être continué toute la vie. A mesure qu'on avance en âge les données psychologiques, les expériences de la société, les connaissances positives, se modifiant et s'accroissant toujours, modifient et accroissent aussi les ressources de l'Interprète, et lui fournissent ainsi les moyens de reprendre l'examen avec plus de fruit. D'ailleurs, si cet examen était jamais interrompu, ses résultats s'effaceraient du cœur et de la mémoire; la foi à la Bible, émoussée par les frottemens de la vie, deviendrait vague et incohérente. La méditation et l'étude perpétuelle des Livres Saints sont absolument nécessaires pour rafraîchir et nourrir, rendre claires, vives et fécondes les connaissances et les convictions religieuses du Théologien. C'est un aliment journalier, nécessaire à son âme aussi bien qu'à sa foi, comme le pain à son corps.

Serait-il besoin de rappeler ensuite l'importance de cet examen complet et continué, pour les autres tâches du Théologien, pour l'Apologétique, pour les fonctions pastorales, pour la prédication? *

§. 34. CET EXAMEN DOIT ÊTRE FAIT AVEC DÉFIANCE DE SOI-MÊME ET SENTIMENT DE SA FAIBLESSE.

Cela est évident, puisque l'Interprète est constamment exposé à se tromper par le défaut de ses facultés, par celui de ses lumières, et par celui de ses dispositions. En fait, que de

* Voyez là-dessus les sages et importantes réflexions de Lutz. Bibl. Herméneut. 2.

diversités entre les résultats auxquels l'Herméneutique conduit les différens théologiens, et par conséquent que d'erreurs! erreurs, non seulement chez les hommes médiocres, mais chez les plus distingués. Où est le critique assez éminent pour n'avoir pas laissé parfois échapper, malgré toute sa science et sa sagacité, quelque méprise presque niaise à force d'être bizarre et inattendue? Que de motifs scientifiques par conséquent, pour le théologien sensé, de douter de ses méthodes et de ses résultats! et que de motifs de devoir et de piété, de redouter la présomption, hélas! trop commune!

Le Théologien devrait, en se préparant à s'occuper de l'interprétation des Livres Saints, se bien rendre compte de sa tâche, non seulement au point de vue scientifique, mais surtout au point de vue religieux et moral; de sa tâche telle que Dieu la lui confie.

Il est chargé d'interpréter et d'expliquer un livre dans lequel se trouve, entouré toutefois d'obscurités et recouvert de plus d'un voile, le dépôt des vérités divines. Du succès de ce travail dépendra la foi et peut-être la conduite, le salut de ses frères. Et, chargé de l'accomplir, il n'est cependant qu'un homme borné, passionné, ignorant, incomplet; responsable pourtant de la manière dont il l'accomplira!

Des erreurs, il le sait, sont presque inévitables; aucune erreur ne sera sans inconvénient, par conséquent sans graves conséquences.

S'il donne un caractère trop absolu à des préceptes occasionnels, il prête à Dieu des pensées humaines. S'il méconnaît le caractère universel et absolu des enseignemens divins, il mutile la pensée divine, et altère les commandemens de Dieu, et ainsi du reste.

Telle est la position, telles doivent être les pensées de l'Interprète consciencieux. La vigilance et la prière seront nécessaires pour cette tâche, comme pour les autres.

Oratio, meditatio, tentatio faciunt Theologum, a dit Luther. Nous dirons de même. La méditation, l'expérience intérieure et la prière aideront l'Interprète à remplir sa tâche herméneutique, aussi bien que cela est possible à un être faillible et borné.

C'est tout le résumé de cette première partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Herméneutique Grammaticale.

L'Interprète se met à l'œuvre.

Il doit commencer, avons-nous dit, par étudier le sens grammatical du texte, à l'aide de la Philologie sacrée.

Entrons dans les détails.

I. DIFFICULTÉS.

§. 35. NATURE DE LA TÂCHE.

Cette tâche est loin d'être aussi aisée qu'on pourrait le croire. Déterminer avec précision une idée importante, abstraite, complexe, sans autre secours que la science des mots, science toute pleine d'incertitudes, de complications et de vague, surtout lorsqu'il s'agit des langues bibliques; c'est là une tâche dont la

difficulté n'est connue que de ceux qui l'ont consciencieusement essayée.

Tout dictionnaire donne, il est vrai, le sens des mots, bien ou mal. Mais le dictionnaire fût-il infaillible, ce n'est pas du sens général que l'Interprète a besoin, c'est du sens précis avec sa nuance et son degré d'intensité; du sens dans un passage donné, c'est-à-dire dans une certaine occasion, une certaine circonstance, un certain lieu et sous une certaine plume. Or, c'est précisément ce qui est difficile à déterminer, et d'ordinaire d'autant plus difficile que le cas est plus important, Nous croyons quelques développemens nécessaires. *

§. 36. MANQUE D'ANALOGIE SUFFISANTE ENTRE LES LANGUES.

Il n'y a jamais identité de sens entre les mots correspondants de diverses langues; entre le mot français par exemple, et le mot hébreu, grec ou latin qu'il sert à interpréter. Cela est évident, même pour ceux qui dérivent les uns des autres. *Empereur, tyran, exterminer,* sont les traductions naturelles de *Imperator*, *τύραννος, exterminare,* dont ils dérivent. Combien cependant n'en diffèrent-ils pas par le sens ?

Ce fait se rencontre dans les mots mêmes qui sont à la base de la Dogmatique. אֱלֹהִים, *Θεὸς* et *Dieu* sont loin d'exprimer

* Dans les exemples qui vont suivre, comme dans ceux qui ont précédé, on en trouvera qui portent sur ce que la Dogmatique a de plus mystérieux et de plus délicat. Je los choisis à dessein pour mieux montrer, soit le danger de formuler avec trop de précision les vérités de la foi, destinées au cœur tout autant qu'à l'intelligence, soit celui de presser les mots de traductions imparfaites, pour en déduire des subtilités ou des anathèmes. Ces deux erreurs sont toutes deux fréquentes, anciennes, fatales à la Religion et à l'Église. Le désir de contribuer à les combattre, et à rendre les esprits plus humbles et plus réservés en matière de doctrine n'a pas été étranger à la publication de cet ouvrage.

exactement la même idée. אֱלֹהִים se dit d'un être qui commande le respect, parce qu'il surpasse les autres en puissance et en grandeur. L'A. T. l'emploie en parlant non seulement du vrai Dieu, mais des Anges (Ps. VIII, 6. &c.), des Magistrats (Ps. LXXXII, 6, &c.), et des Rois (Ps. CXXXVIII, 1, &c.) — *Θεός*, est plus épuré, plus relevé, plus divin que אֱלֹהִים; cependant il n'est pas exclusivement réservé au vrai Dieu dans le N. T. et chez les Pères. Le raisonnement de Jésus-Christ, Jean X, 34, 35, le démontre suffisamment, comme aussi celui de Saint Paul, 1 Cor. VIII, 5. — Les développements des premiers Pères grecs sur la divinité du Sauveur en fournissent pareillement la preuve. Ainsi Clément d'Alexandrie a dit (Strom. VII.) *τούτῳ πᾶσα ὑποτέτακται κρατιὰ Ἀγγέλων τε καὶ Θεῶν.* De même Origène (T. 2. in Joh.) développant l'idée de *πρωτότοκος*, dit de Jésus-Christ : *τιμιώτερος τοῖς λοιποῖς παρ' αὐτόν Θεοῖς, ὧν ὁ Θεὸς Θεός ἐστι, κατὰ τὸ λεγόμενον· Θεὸς Θεῶν κύριος ἐλάλησε.* &c.

Quant au mot français *Dieu*, il indique sans équivoque la divinité suprême, toutes les fois qu'il n'est pas question des théories païennes et des métaphores auxquelles elles ont donné lieu.

§. 37. VARIATIONS DANS LE SENS DES MOTS.

Les diversités de sens n'ont pas seulement lieu entre les mots correspondants de langue à langue, mais entre les divers emplois des mêmes mots dans les mêmes langues, spécialement dans les langues bibliques.

1°. Souvent ces variations tiennent au sens abstrait, vague ou mystérieux de certaines expressions. Par ex. *πίστις* que nous aurons l'occasion d'étudier ailleurs; *λόγος* que Saint Jean a emprunté aux philosophies de l'Orient, pour le rectifier et le ramener à l'idée chrétienne ; *ψυχή* qui tantôt indique la vie du corps (Luc. VI, 9 ; Jean XII, 25, &c.), tantôt le siége des ap-

pétits animaux (1. Thess. V, 23, &c.; comp. Jaq. III, 15), tantôt l'âme immortelle et rachetée (Jaques, I, 21; V, 20); πνεῦμα qui réunit l'idée de vent à celle de respiration, et surtout à celle du principe de la vie spirituelle et divine; רוּחַ qui réunit les divers sens de πνεῦμα; נֶפֶשׁ, qui réunit les sens de respiration, de vie animale, d'âme personnelle, &c. &c.

2°. Bien des mots réunissent, par suite de diverses circonstances ou de l'étymologie, des sens *essentiellement* différens: ἄνομος transgresseur de la loi (Act. II. 23) et ἀνόμως (Rom. II, 12), sans avoir reçu de loi; αὐτάρκεια contentement d'esprit (1. Tim. VI, 6) et le nécessaire (2. Cor. IX, 8) &c. &c.; ζῆλος, zèle (Rom. X, 2) et envie (1. Cor. III, 3.)

3°. D'autres sont modifiés par des nuances d'expression, comme hyperboles, emphases, &c., ou simplement par l'usage comme ἀδελφός, ἅγιος, qui ont servi à désigner les Chrétiens.

4°. Les figures sont une source abondante de variations nouvelles, soit que le même mot se prenne tantôt au propre, tantôt au figuré, comme ζωή, θάνατος, νήπιος (1. Cor. XIV, 20), θύρα (1. Cor. XVI, 9); soit qu'il soit employé dans deux sens figurés divers, comme γρηγορεῖν et καθεύδειν, usités non seulement au sens propre de *veiller* et *dormir*, mais aussi dans celui de vigilance chrétienne et de sommeil moral (1. Thess. V. 6), et encore dans celui de vie et de mort (Ibid. ψ 10).

§. 38. INFLUENCE DE LA DOGMATIQUE SUR L'HERMÉNEUTIQUE.

Il faut connaître avant de croire, interprèter avant d'admettre. Donc l'Herméneutique est à la base de la Dogmatique, et celle-ci n'a droit de se formuler qu'après que l'autre a fait librement et consciencieusement son œuvre. En réalité il en a été tout autrement. La Dogmatique, ardente, absolue, impérieuse de sa nature, s'est fondée sur une herméneutique incomplète ou

même a dédaigné son secours. Puis elle a prescrit ses interprétations, imposé ses formules, et l'Herméneutique timide, effrayée ou mourante, ou parfois révoltée et en délire, a rarement occupé dans les sciences théologiques sa place légitime. L'interprétation des passages importants et des mots devenus techniques était donnée d'avance, et pour les interpréter sagement et sincèrement, il fallait outre le savoir et l'habileté, de la force d'esprit et une sagesse pieuse et mesurée.

Aussi bien des mots bibliques, de ceux-là précisement dont le sens a été stéréotypé dans les symboles ecclésiastiques, n'ont point été préalablement étudiés comme ils auraient dû l'être ; ils ne l'ont été que tardivement, sous l'influence des passions et des partis. On n'a point consciencieusement recherché leurs variations suivant les temps, les occasions et les auteurs, et ils ne présentent en fait à plusieurs chrétiens que des idées incomplètes ou faussées. Je me borne à indiquer deux exemples. Les mots de *foi,* d'*œuvres* et de *justification* ont, tout le monde en convient, un sens différent dans Saint Jacques et dans Saint Paul. Quand Luther les a repris en les plaçant à la base de sa dogmatique, il leur a donné en fait un sens à quelques égards nouveau, moins profond et un peu plus relatif aux circonstances qui l'entouraient, et à la nature de la lutte courageuse et ardente qu'il soutenait contre Rome. — Le réveil religieux de nos jours s'est plus d'une fois encore diversement mépris, surtout en Écosse, sur le sens de ces mots. Il a substitué, au moins en partie, des formules scholastiques au caractère large et psychologique que leur donnait Saint Paul, et il y a emprisonné sa dogmatique comme dans un lien de fer, sans élasticité et sans vie ; transformant à bien des égards un dogme profond, philosophique et fécond en une formule étroite, stérile et tout intellectuelle.

Le Calvinisme a altéré plus fâcheusement encore d'autres mots bibliques : ceux de *prédestination, d'élection, d'endurcissement.*

L'A. T. avec son langage imagié, émouvant et tout empreint de la crainte de l'Éternel, exalte parfois assez haut son pouvoir pour que les Pharisiens en eussent voulu déduire le fatalisme. Saint Paul s'écriant : *ô profondeur* (Rom. XI, 30—36; IX, 14—18 ; Comp. Exod. IX, 12. &c.) à la vue des abîmes de la miséricorde divine, s'étonne de cette mystérieuse élection qui appelle les uns à la connaissance de l'Évangile et laisse les autres s'endurcir. Mais ce que Saint Paul disait de l'appel à la foi, l'inflexible logique de Calvin l'applique à l'appel au salut, prononçant l'anathème contre toute interprétation différente. Dès lors celle-là a été stéréotypée, et le sens réellement altéré.

De ce renversement des vrais rapports entre l'Herméneutique et la Dogmatique, sont résultés non seulement de nombreuses et longues erreurs, mais des suites plus fâcheuses encore, des malentendus, des polémiques sans fondement et sans lumière, d'amers débats et des anathèmes. Tristes conséquences, qui ont fait beaucoup de mal à l'Église, et qu'une herméneutique plus libre et plus éclairée eût, si ce n'est prévenues, du moins fort adoucies.

§. 39. NATURE SPÉCIALE DES LANGUES ET DES ÉCRITS SACRÉS.

L'Interprète des Livres Saints est appelé à les traduire, non d'une langue unique, mais de deux différentes, dont aucune n'est même réellement homogène. Les difficultés de sa tâche en sont fort accrues. L'Hébreu a varié suivant les époques et les lieux. Le livre de Job est fortement imprégné d'arabe; et d'autres portions de l'A. T. sont écrites en chaldéen, ou dans un hébreu défiguré par le chaldaïsme. Le Grec du N. T. trahit dans ses divers élémens diverses origines, sur lesquelles nous reviendrons. En outre l'Hébreu a ses difficultés spéciales, dont je ne mentionne ici qu'une seule, la fréquence des ἅπαξ λεγόμενα ou des mots qui ne se rencontrent qu'une seule fois,

et sont par conséquent difficiles à déterminer avec précision. Leur nombre égale ou surpasse celui des racines primitives à nous connues.

Le Grec de son côté a ses idiotismes, et sous la phrase grecque se cache souvent une tournure hébraïque. Tout cela cause bien des méprises, soit qu'on oublie d'entenir compte, soit qu'on en exagère l'importance. La Syntaxe du N. T. est souvent embarrassée, négligée, violée par l'incorrection, l'inexpérience littéraire ou l'émotion des auteurs, chrétiens dévoués, penseurs inspirés, mais ἰδιῶται τῷ λόγῳ (2. Cor. XI, 4).

Enfin l'un et l'autre code sacré sont l'ouvrage d'auteurs divers de position et d'individualité, d'où résulte qu'il y a une étude spéciale à faire du langage et de la pensée de chacun d'eux.

Voilà bien des circonstances qui se réunissent pour accroître encore les difficultés et par conséquent l'importance de l'Herméneutique grammaticale. Ce n'est pas avec des dictionnaires, des formules et des confessions de foi, qu'elle pourra faire son œuvre. L'Interprète n'y réussira qu'avec les conditions morales et intellectuelles que nous avons demandées dans l'Herméneutique psychologique, et qu'en y joignant l'emploi des meilleures méthodes et toutes les précautions scientifiques et philosophiques dont il pourra disposer.

II. RESSOURCES ET DEVOIRS.

§. 40. EN GÉNÉRAL.

Si les difficultés sont grandes, elles ne sont pas insurmontables. En effet les ressources de l'Interprète sont réelles et nombreuses. Les difficultés mêmes deviennent des ressources pour les critiques judicieux et actifs, en leur imposant des devoirs; c'est-à-dire en les obligeant à redoubler d'efforts, à

recueillir tous les moyens et à se défier d'eux-mêmes. Mais ces devoirs il faut les connaître.

L'Herméneutique grammaticale fournit des ressources et impose des devoirs, qu'elle déduit:

Ou du texte même;
Ou du contexte;
Ou des textes parallèles;
Ou de matériaux et d'instrumens étrangers au texte.

Pour le moment nous n'avons à parler que de l'Herméneutique grammaticale. Cependant, même pour la simple détermination du sens des mots, l'Herméneutique historique et l'Herméneutique scripturaire sont loin d'être inutiles, comme nous le verrons plus tard.

En développant la tâche de l'Herméneutique, nous sommes obligés de la décomposer en momens successifs. Mais en fait, les élémens divers de l'œuvre de l'Interprète ne sont pas aussi complètement distincts, et il y a entre eux action et réaction mutuelles. *

SECTION PREMIÈRE.

RESSOURCES TIRÉES DU TEXTE.

§. 41. EMPLOI DES TEXTES ORIGINAUX.

Rappeler que l'ecclésiastique, chargé d'interpréter la Bible, doit consulter habituellement les textes originaux, semble

* Dans les développemens qui vont suivre, j'ai eu surtout en vue l'Herméneutique du N. T., et j'ai été conduit à laisser celle de l'Ancien sur l'arrière-plan du travail.

superflu à force d'évidence. Et pourtant cette pratique est négligée par des théologiens nombreux, de ceux-là mêmes qui ont de l'instruction et du loisir.

Souvent c'est chez eux affaire de paresse. Les versions suffisent, pensent-ils. Erreur. Toutes les versions, les meilleures même, sont des voiles plus ou moins opaques jetés sur l'original. Toutes remplacent par des à-peu-près la précision et les clartés de l'original. Toutes enfin induisent souvent en erreur. L'homme qui lit lui-même le texte primitif avec l'attention, les connaissances et les dispositions requises, y découvre bien souvent quelque point de vue nouveau, quelque intention inaperçue, quelque allusion profonde et féconde, quelque précieux et nouvel élément de la pensée de l'auteur sacré. Cette méthode d'ailleurs a, comme toutes les études approfondies, l'immense avantage de donner au Théologien, avec plus de sécurité sur les résultats de son travail, des idées plus vives et plus nettes. Elle active la pensée, elle plaît à l'intelligence, elle enfante de véritables jouissances d'esprit, de cœur et de foi. Tous ces priviléges sont plus ou moins refusés au travailleur languissant et incomplet, qui se contente des idées un peu confuses et des clartés toujours affaiblies que fournissent les meilleures traductions. Chez d'autres cette négligence tient à une confiance excessive en telle ou telle version justement estimée. Mais outre les avantages dont nous venons de parler et dont ils se privent, ils s'exposent ainsi, sans s'en douter, à de nombreuses et graves erreurs; tant à celles que les versions les plus parfaites laissent encore échapper à chaque page, qu'à celles qu'ils feront naître eux-mêmes en acceptant et en pressant la signification complète de mots qui ne peuvent que rarement reproduire l'original complet. Qu'on me permette quelques exemples familiers.

Des théologiens allemands ont appuyé l'institution de la tutelle sur les usages mosaïques, en dépit des documens et des faits;

cela uniquement parce que Luther avait traduit (Esther II, 7.) אֹמֵן, *nourricier* par *Vormund, tuteur.*

Un prédicateur déjà ancien prêchait sur Ps. XXXIX, 6, dans la version d'Osterwald: *Tu as réduit mes jours à la mesure de quatre doigts,* et il crut devoir expliquer à son auditoire pourquoi le Psalmiste ne parlait que de quatre doigts de la main, ne disant rien du cinquième. S'il avait lu l'Hébreu, il aurait vu qu'il y était question non de quatre doigts différens, mais d'une mesure de longueur (טֶפַח, *palme*) égale à quatre largeurs de doigt. Le sermon était ridicule sans doute, et le prédicateur sans bon sens. Mais le goût et le génie de Saint Augustin ne l'ont pas empêché de faire plusieurs méprises de cette force, parce qu'il ne se servait guère des textes originaux.

Passons maintenant aux détails.

On a distingué dans l'étude du texte, celle des mots, celle des constructions et celle du discours. * Cette division ne peut être nettement tranchée, et a l'inconvénient d'exposer çà et là à quelque confusion. Toutefois nous la suivrons, tout en la modifiant, comme mettant quelque ordre dans cette matière qui en a besoin, étant de sa nature assez vague et minutieuse.

A. Etude des mots.

§. 42. RESSOURCES ORDINAIRES DE LA PHILOLOGIE.

1°. *Science grammaticale.* Cela va sans dire et n'a pas besoin de développement. Remarquons seulement qu'un philologue exercé ne s'en tiendra pas aux règles générales, mais saura tirer

* λέξις, τάξις, φράσις.

quelque lumière de la forme des mots et de leur nature intime. Le caractère spécial du Grec et de l'Hébreu lui fournira bien des secours. Dans ces langues, comme dans la nôtre, certaines terminaisons de l'adjectif en catégorisent la signification, certaines modifications du substantif lui confèrent un sens augmentatif ou diminutif. En Hébreu, les voyelles ou les affixes qui modifient la racine pour en faire un substantif, le rattachent d'une manière souvent très-distincte aux participes ou aux infinitifs, et influent sur le caractère concret ou abstrait de l'idée qu'il exprime. Ces ressources, et bien d'autres de même nature, sont sans doute douteuses et précaires; toutefois elles ne doivent pas être négligées.

2°. Étymologie. L'Étymologie est une ressource attrayante, parfois nécessaire, mais souvent perfide. Le philologue qui l'emploie, arrive ou croit arriver par sa séduisante analyse à voir clairement un sens inconnu dont la découverte va le récompenser. Mais cette découverte n'est bien souvent qu'une illusion, et l'analyse étymologique ne donne jamais de certitude entière. Cela résulte nécessairement et de la multiplicité des rapports possibles entre le sens primitif et les sens dérivés, et des bizarreries de l'usage. L'étymologie de *ὑπακούω* conduirait pareillement à lui donner le sens grec *d'obéir* et le sens français de *sousentendre*. Celle de *προφητεία* ferait aussi bien traduire ce mot par *prédication* que par *prophétie*, et en effet dans le N. T. il a ces deux sens. L'étymologie claire et positive d'*exterminer* donne l'idée de *bannir*, ce qui est en effet le vrai sens d'*exterminare*. En recourant à l'Étymologie, l'Interprète doit donc s'entourer de précautions et s'imposer en particulier ces trois règles:

a) se défier des étymologies éloignées, hasardées ou non vérifiées; comme quand Augustin dérivait du Grec *πάσχειν, souffrir*, le mot *Pâques*; mot hébreu, ou plutôt araméen, פַּסְחָא, signifiant *passage*.

b) Ne recourir à l'Étymologie qu'à défaut d'autres ressources, ou en s'aidant de celles-ci pour en contrôler sévèrement les résultats.

e) Ne demander à l'Étymologie que le sens primitif, et ne pas en conclure celui des dérivés, du moins sans un examen complet et sévère.

3°. *Emploi des langues analogues.* L'étude du grec classique pour le N. T., des divers dialectes araméens et de l'arabe pour l'A. T., rendra de vrais services à l'Interprète. Elle placera dans sa mémoire une masse de significations, de constructions, de locutions, de variations, d'exceptions et d'idiotismes, qui lui seront d'un grand secours s'il sait n'en pas abuser. Mais qu'il ne fasse jamais parade de sa science, et qu'il n'aille pas chercher l'ingénieux, le brillant et le nouveau de préférence au vrai !

d) *Étude spéciale des variations de sens.*

Ce que nous avons dit précédemment (§. 37) de ces variations, et des embarras qu'elles créent à l'Interprète, prouve suffisamment l'étude spéciale qu'il doit en faire. Nous y reviendrons d'ailleurs et dans l'Herméneutique grammaticale et dans l'Herméneutique historique.

§. 43. ÉTUDE DE LA LANGUE SPÉCIALE DU N. T.

La langue du N. T. n'est pas exactement le grec classique. Elle y joint des origines étrangères, elle renferme des semences d'idées nouvelles, elle participe du caractère familier de la langue parlée, et elle a été modifiée par les secousses historiques et les événemens.

Cette langue, qui est en gros celle des 70, des Apocryphes, des écrivains juifs contemporains des Apôtres, porte le nom d'ellénistique. On comprend l'importance d'en faire une étude spéciale et détaillée. Cette étude changera en ressource puissante, ce qui serait sans cela une immense difficulté.

Quelques philologues ont essayé de le contester, et ont revendiqué pour les Apôtres les priviléges de la pureté du langage classique. C'est une question de faits et de mots, que l'on peut regarder maintenant comme décidée. Au reste elle n'exclut pas la correction ou l'élégance de passages nombreux. Mais les auteurs du N. T. quoique différant beaucoup les uns des autres sous ce point de vue, sont tous plus ou moins soumis aux influences que nous venons d'indiquer; il est impossible de les bien interpréter toujours, si l'on refuse d'en tenir compte. On trouve dans le N. T. une masse de mots étrangers au sens classique, de substantifs, d'adjectifs et d'adverbes autrement terminés, de verbes et de noms modifiés dans leur conjugaison ou leurs nombres &c.

La langue ellénistique participait de ce que l'on a nommé le dialecte macédonien, c'est-à-dire, de la langue qui, répandue et généralisée sous la domination des successeurs d'Alexandre, eut pour siége principal Alexandrie, et fut employée, par exemple, par Polybe et Plutarque. Mais elle en différait notablement par les élémens spéciaux qu'elle seule renfermait. Deux entr'autres, l'élément hébreu et l'élément chrétien.

1°. Le livre de l'A. T. était le code de la foi d'enfance des écrivains ellénistiques, le gage et la gloire de leur nationalité, et presque le seul aliment de leur vie intellectuelle. Sa langue en outre, défigurée avec le temps, il est vrai, était la langue maternelle de la plupart d'entre eux. Aussi a-t-elle dû laisser de profondes empreintes dans leurs écrits et en particulier dans le N. T. De là dans celui-ci, un très-grand nombre de constructions tout hébraïques, de mots grecs employés dans une acception spéciale à l'Hébreu, ou enfin de mots hébreux écrits en lettres grecques, comme: *ἀμήν*, *ἀββαβών*, *μαμμωνᾶς*, *σατᾶν*, *ῥακά*.

Nous reviendrons plus tard sur les hébraïsmes du N. T.

2°. La Révélation qui venait mettre l'homme en rapport avec

Dieu, entr'autres par la régénération de son cœur, et le développement de son intelligence, devait ouvrir des voies inconnues à la langue, comme aux affections et à la pensée; créer par cela même des mots nouveaux, ou plus souvent encore donner aux mots anciens des significations nouvelles. Cette puissante influence qui se fait partout sentir dans le N. T., modifia plus encore le langage des Pères grecs, et constitua dans l'Église d'Orient le Grec chrétien. Je joins ici un catalogue des principaux mots ainsi imprégnés de la pensée chrétienne.

Αἰὼν οὗτος, μέλλων; βασιλεία τοῦ Θεοῦ, τοῦ οὐρανοῦ; δικαιοῦσθαι, δικαιοσύνη; δόξα, δοξάζεσθαι; ζωή, θάνατος, ζωὴ αἰώνιος; καλεῖν, κλῆσις; καταλλάσσειν; κληρονομεῖν, κληρονομία; κόσμος; λόγος; λύτρον, λυτροῦσθαι; μυστήριον; νόμος, ἔργα νόμου; παράκλητος; πειρασμός; πίστις; πλήρωμα, πληροῦσθαι; πνεῦμα, σάρξ; προφήτης, προφητεύειν; σκότος, φῶς; στοιχεῖα; τέκνα, υἱοὶ τοῦ Θεοῦ; υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου; χάρις, χάρισμα; χρίσμα; ψύχικος.

La domination des Romains avait également introduit plusieurs mots latins dans le grec des Juifs, et le N. T. en présente plusieurs, comme *ἀσσάριον, δηνάριον, κεντουρίων, κήνσος, κοδράντης, λεγεών, μίλιον, μάκελλον, σικάριος, σπεκουλάτωρ* et bien d'autres.

§. 44. RÈGLES ET SECOURS À CE SUJET.

On comprend quelle importance il y aura pour l'Interprète à discerner ces élémens divers. Marcher au hasard lui est impossible, et s'il n'a pas des clartés et une boussole pour se garder des écueils dont cet état de choses l'entoure, il s'y jettera en aveugle.

Indiquons sur ce point quelques principes, à la fois pratiques et généraux.

1°. Il faut se défier des explications et des analogies purement classiques. L'Interprète du N. T. peut sans doute tirer parti de l'étude approfondie du grec de Plutarque, Diodore, Théophraste ou Lucien; mais beaucoup moins des auteurs anciens et attiques. Il doit les connaître sans doute, et nous l'avons dit, mais non les rapprocher habituellement et de préférence des auteurs du N. T. Il s'exposerait ainsi à être déçu par de fausses analogies ou entraîné par l'espèce de séduction que les classiques exercent sur tous les bons philologues.

2°. L'A. T., son esprit, son langage doivent être toujours présens à la pensée de l'Interprète, parce que c'est là qu'il trouvera le plus d'analogies réelles et d'utiles rapprochemens. Là aussi cependant il y a des dangers. Nous y reviendrons.

3°. C'est avant tout dans la pensée chrétienne qu'il doit chercher le sens véritable et profond des mots chrétiens. L'Herméneutique grammaticale serait sans doute très-insuffisante pour cela ; toutes les portions du travail que nous esquissons devront tendre de concert à ce but. Mais pour cela même, il faut que l'Interprète sache bien que déterminer le sens des mots importans du N. T. n'est pas une tâche purement philologique. On ne peut l'accomplir suffisamment avec des dictionnaires et des études sur Josèphe, les 70, ou bien sur Euripide et Pindare. C'est une œuvre évangélique et philosophique à la fois, œuvre à bien des égards de sentiment et d'expérience, mais qui doit résulter avant tout de la méditation comparée et constante du N. T.

4°. Le Théologien, enfin, doit prendre l'habitude de se servir surtout des ouvrages philologiques qui récemment ont éclairci ou démontré la langue du N. T. La grammaire de Winer est le précieux répertoire, et toujours le seul complet, de ses formes et de ses anomalies. Les dictionnaires de Schleusner, de Wahl ou de Bretschneider guideront l'Interprète dans la détermination du sens des mots. Celui de Bretschneider en particulier

me semble, dans la pratique, le plus clair et le plus commode. Les commentaires qui, comme ceux de Meyer ou de De Wette, acceptent les mêmes principes grammaticaux doivent, quant à l'interprétation philologique, être consultés de préférence.

§. 45. DIVERSITÉ DE LANGAGE ENTRE LES AUTEURS SACRÉS.

On ne peut méconnaître la haute importance qu'a pour l'interprétation le fait de la diversité du langage des écrivains bibliques. La connaissance approfondie de la grammaire et des mots est la base de l'Herméneutique. Quand les principes de cette grammaire et le sens de ces mots viennent à se modifier sous l'influence de plumes ou de pensées différentes, il faut bien que l'Interprète s'en aperçoive et s'en rende compte, s'il ne veut interpréter au hasard et à faux. Les causes des diversités de langage qu'on remarque entre les auteurs sacrés, sont elles-mêmes de différente nature. Ce sont par exemple:

1°. Les diversités d'époque et même de lieu, pour l'A. T. L'époque de Moïse, celle de David et de Salomon, celle des prophètes postérieurs et celle des écrivains chaldéens ou chaldaïsans, se distinguent sensiblement entre elles par les mots, le style, et même la grammaire. Nous ne pouvons entrer dans ces détails qui doivent être renvoyés à l'histoire de la langue hébraïque.

2°. La diversité des matières traitées et des genres d'ouvrage. Les différentes natures d'écrits (historiques, oratoires, didactiques, prophétiques, familiers, &c.), entraînent l'emploi de styles différens. Nous nous en occuperons en développant l'Herméneutique historique.

3°. Des diversités de points de vue et de tendances. Nous nous en occuperons dans l'Herméneutique scripturaire.

4°. Des individualités différentes qui font préférer certains mots, y attacher certains sens, employer certaines formes et certaines images. Introduisant ainsi des différences profondes

et à demi cachées entre le langage des différens écrivains, ces individualités opposées exigent de l'Interprète qu'il les étudie toutes à part et à fond. Que dans l'A. T., on compare par exemple, et pour la pensée et pour la forme dont elle se revêt, Esaïe et Amos, Ezéchiel et Michée, Daniel et Esdras, David et Salomon, Moïse et Job, et l'on comprendra la nécessité de cette méthode et ses fruits.

Mais c'est dans le N. T. que ce fait est le plus important, et impose le plus de devoirs à l'Interprète. St. Paul, St. Jean et St. Jacques forment sous ce point de vue trois individualités saillantes et qu'il faut se garder de confondre. Voici par exemple quelques mots qui appartiennent plus spécialement à l'individualité de chacun.

Jean: ἀγαπᾶν; ἀλήθεια; ἀντίχριστος; ἔρχεσθαι εἰς τὸν κόσμον; θάνατος; ζωή; λόγος; λόγος τῆς ζωῆς; μονογενὴς υἱός etc.

Paul: ἀποθνήσκειν τίνι; ἀποκαταλλάσσειν; γράμμα opposé à πνεῦμα; δικαιοῦσθαι; πνεῦμα δουλείας; μεσίτης; μυστήριον; de nombreux emplois de νόμος etc.

Jacques: ἀκροατής et ποιητής; διακρίνω, διακρινόμενος; πειρασμός; νόμος βασιλικός; σοφία; ὑπομείνω et ὑπομονή etc.

On peut remarquer, au reste, qu'entre St. Jean et St. Paul surtout ce sont souvent des idées identiques qui s'expriment par des mots différens. Ainsi dans St. Jean παράκλητος, μένειν ἐν τῷ Θεῷ, γεννηθῆναι ἄνωθεν, répondent à πνεῦμα ἅγιον, τέκνα τοῦ Θεοῦ et καινὴ κτίσις de St. Paul.

5°. Enfin ce sont quelquefois des habitudes purement linguistiques. Ainsi St. Jean n'emploie jamais l'optatif, St. Paul place ἄρα, *donc,* au commencement de la phrase, prêtant ainsi à la confusion avec ἆρα *interrogatif,* &c. &c. Voyez le détail de ces diversités dans l'Introduction de Credner * ou dans l'Herméneutique de Wilke. **

* §. 96.

** §. 75 et suivants.

B. Etude des Constructions.

§. 46. EN GÉNÉRAL.

L'étude approfondie de la syntaxe est évidemment, comme celle de la grammaire et des mots, à la base de la science de l'interprétation. L'Interprète est tenu d'en acquérir laborieusement la connaissance.

Mais cette syntaxe est sujette à varier sous diverses influences qui seront à la fois pour lui une difficulté et une ressource.

Ces variations peuvent tenir:

1°. au temps, au lieu, au peuple, au dialecte. Ce sont des idiotismes.

2°. à des incorrections de langage. Ce sont des anomalies.

3°. à des influences de la pensée qui modifient la construction sans changer le sens. Ce sont des exceptions de forme.

4°. à des influences de sentiment qui modifient le sens sans changer la construction. Ce sont des augmentations de sens.

§. 47. IDIOTISMES.

L'A. T. présente à chaque ligne des constructions spéciales à la langue hébraïque, et dont une traduction littérale ne pourrait faire comprendre la valeur. Il faut que l'Interprète ait étudié à part et reconnu en détail ces idiotismes divers. Ainsi fréquemment deux mots juxtaposés doivent se traduire non par la succession littérale de leurs significations, mais par leur combinaison. C'est ce qu'on nomme *Endiadin* ou *un par deux* (ἐν διὰ δυοῖν). I Sam. II, 3: אַל תַּרְבּוּ תְדַבְּרוּ doit se traduire, *ne multipliez pas les paroles.* La traduction littérale, *ne multipliez pas, ne parlez pas,* n'aurait aucun sens.

Autre exemple. Dans les propositions universelles et négatives, les Hébreux aiment à séparer le signe de la négation de

celui de l'universalité, au lieu de les réunir comme dans *aucun, nullus* ou *nemo*. Ainsi Ps. CXLIII, 2: לֹא יִצְדַּק לְפָנֶיךָ כָל־חָי littéralement: *Tout être vivant ne sera pas justifié devant toi,* doit se traduire: *Nul être vivant ne sera justifié devant toi.*

Le N. T. de son côté a transporté en grec un grand nombre de ces idiotismes hébreux. Les hébraïsmes sont trop fréquens dans le Nouveau Testament, ils y tiennent trop de place, ils y modifient trop le sens pour que l'Interprète ne mette pas une grande importance à les bien connaître.

Nous avons déjà indiqué §. 43 quelques mots hébreux qui se rencontrent dans le N. T. Mais les hébraïsmes proprement dits, bien plus communs, consistent en expressions dont l'étymologie, le sens, ou la construction sont empruntés à l'Hébreu. — Ainsi pour l'étymologie, μακροθυμία, μακροθυμεῖν (הַאֲרִיךְ, אֶרֶךְ אַפַּיִם); pour le sens ἄρτον φαγεῖν, faire un repas, δικαιοσύνη dans le sens de bienfaisance, εὐλογία, dans celui d'abondance, etc. — Comme constructions, nous indiquerons les mêmes idiotismes que pour l'Hébreu. — L'endiadin se rencontre fréquemment. Jacq. III. 14: μὴ κατακαυχᾶσθε καὶ ψεύδεσθε, *ne vous glorifiez pas en mentant,* littéralement, *ne vous glorifiez pas et ne mentez pas.* Une endiadin plus hébraïque encore se trouve Luc. XXI, 15: δώσω ὑμῖν στόμα καὶ σοφίαν. *Je vous donnerai bouche et sagesse,* pour *une bouche pleine de sagesse.* Les négations universelles se décomposent souvent dans le N. T. comme en Hébreu. Jean III, 15: ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων ... μὴ ἀπόληται, doit se traduire: *afin qu'aucun croyant ne périsse,* et non, *afin que tous les croyants ne périssent pas* &c.

Outre les hébraïsmes de cette nature, saillans et que nul ne peut méconnaître, il en est d'autres qui n'influent que sur une nuance de l'expression et de la pensée. — L'interprète doit donc être attentif à ces rapports souvent légers et inaperçus; il doit connaître assez bien l'hébreu pour ne les point laisser échapper;

et d'autre part, il doit, chose difficile! ne pas abuser comme plusieurs de ce genre d'explications. Avec de la partialité, de la passion, une critique peu judicieuse ou peu exercée, la recherche des hébraïsmes peut devenir une manie qui tord ou mutile sans bon sens la pensée de la Révélation. Cela s'est vu.

§. 48. ANOMALIES.

Dans ce § nous passerons sous silence l'A. T. L'étude des anomalies du langage biblique s'y appliquerait cependant en quelque mesure; mais sans beaucoup d'étendue et d'utilité. C'est dans le N. T. qu'elle trouve d'importantes et fréquentes applications. Les auteurs étaient presque tous des hommes sans lettres ou du moins étrangers aux études de style et de grammaire. Ils ont dû laisser échapper de nombreuses incorrections, dont il faut tenir compte, et qu'il est important de connaître au moins en gros. Parfois ce sont de véritables solécismes dus le plus souvent à quelque confusion dans la pensée de l'auteur. Ainsi 1 Tim. II, 15 : *ἡ γυνὴ σωθήσεται . . . ἐὰν μείνωσιν ;* Plus souvent ce sont des amphibologies naissant, soit d'un changement imprévu de sujets, comme Marc IX, 20 : *ἰδὼν αὐτὸν . . καὶ πεσὼν,* où le premier participe se rapporte à J. C., et le second au possédé. Soit du rapport d'un pronom à un sujet trop éloigné. Act. IV, 7, *αὐτοὺς,* se rapporte à un autre *αὐτοὺς,* placé 5 versets plus haut. Soit du changement d'un discours direct en un indirect, ou inversément. Jean XIII, 29 : *ἀγόρασον ὧν χρείαν ἔχομεν . . . ἢ τοῖς πτωχοις ἵνα τι δῷ.*

Quelquefois un substantif est lié à un attribut ou à un verbe auquel il ne peut s'appliquer exactement, comme quand Nicodème dit aux Pharisiens, Jean VII, 51 : *Μὴ ὁ νόμος ἡμῶν κρίνει τὸν ἄνθρωπον, ἐὰν μὴ ἀκούσῃ . . . καὶ γνῷ τί ποιεῖ.* Ou quand Saint Paul se félicite 1 Cor. XVI, 9 de ce qu'il lui a été ouvert une porte grande *καὶ ἐνεργής.*

Quelquefois un verbe se lie incorrectement à plusieurs noms, soit que le sens soit impropre dans l'un des cas, comme 1 Cor. III, 2 : *γάλα ὑμᾶς ἐπότισα καὶ οὐ βρῶμα ;* soit qu'il en résulte un contre-sens, comme 1 Tim. IV, 3 : *κωλυόντων γαμεῖν, ἀπέχεσθαι βρωμάτων,* &c.

Assez souvent un auteur oubliant à la fin de sa phrase comment il l'a commencée, la termine d'une manière incompatible avec le début. Ces incorrections nommées *anacoluthes,* ne sont point rares dans le N. T. Ainsi Luc XIV, 5. *τίνος ὄνος ἢ βοῦς . . . ἐμπεσεῖται, καὶ οὐκ εὐθέως ἀνασπάσει.* Et beaucoup d'autres incorrections analogues.

§. 49. EXCEPTIONS DE FORME.

Nous réunissons dans cet article diverses variations, ou incorrections dues à la vivacité de la pensée.

1°. Plusieurs des solécismes du N. T. tiennent à ce que l'auteur substitue mentalement à l'expression dont il vient de se servir, la chose qu'il a voulu exprimer ; mais cela sans obscurité, par rapidité de langage, quelquefois même avec plus de force et de grâce. Ainsi 2 Cor. V, 19 : *κόσμον καταλλάσσων ἑαυτῷ, μὴ λογιζόμενος αὐτοῖς.* Col. II, 19, *οὐ κρατῶν τὴν κεφαλὴν, ἐξ οὗ.* Dans ce dernier exemple l'Apôtre oublie le mot *tête* pour accorder *οὗ* avec le Sauveur, chef de l'Église, présent à son cœur et à sa pensée.

2°. Les *anacoluthes,* sont bien souvent dues à la vivacité du sentiment. Cela est évident, par exemple Gal. II, 6 : *ἀπὸ τῶν δοκούντων... ἐμοὶ γὰρ οἱ δοκοῦντες.*

Cela est en particulier saillant dans quelques uns des cas où le récit passe du discours indirect au direct. Ainsi, Luc. V, 14 : *παρήγγειλεν αὐτῷ μηδενὶ εἰπεῖν . ἀλλὰ ἀπελθὼν δεῖξον σεαυτὸν.* De même Act. I, 4. Dans ces deux passages l'historien a commencé par raconter ce qu'a dit J. C., et comme entraîné

par la vivacité du récit, il finit par rapporter ses paroles mêmes. Marc. XI, 32, la même cause produit l'effet absolument inverse, le passage du discours direct à l'indirect: *ἐὰν . . . εἴπωμεν ἐξ ἀνθρώπων ; ἐφοβοῦντο τὸν λαόν.* Au lieu de rapporter les paroles probablement longues et embarrassées, par lesquelles l'orateur exposait le danger, l'Évangéliste va rapidement au fait, met à nu le cœur qui se cache sous des phrases, et dit en trois mots : *Ils avaient peur du peuple.*

3°. *Les inversions* sont presque toujours un résultat et un indice du mouvement de la pensée ; par exemple Rom. V, 6 : *ἔτι χριστὸς, ὄντων ἡμῶν ἀσθενῶν, ὑπὲρ ἀσεβῶν ἀπέθανε ;*

Ces trois mots *ὄντων ἡμῶν ἀσθενῶν,* ainsi placés, laissent percer l'émotion de l'écrivain et sa reconnaissance personnelle pour le Christ qui est venu chercher et sauver ces pécheurs sans force.

Quand Saint Jacques (IV, 17) dit : *εἰδότι οὖν καλὸν ποιεῖν καὶ μὴ ποιοῦντι, ἁμαρτία αὐτῷ ἐστίν,* qui ne sent l'intention et l'effet de cette inversion, et le poids qu'elle ajoute à la sentence de condamnation, rejetée tout à la fin de la phrase, après l'exposé du crime!

L'Interprète doit attacher une grande importance à ces inversions, puisqu'elles trahissent le sentiment secret de l'auteur. Il mettra du soin et de l'attention à les constater, car elles pourraient aisément échapper à un examen superficiel, dans une langue élastique, et où l'ordre des mots n'est pas logiquement déterminé comme en français.

4°. Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur les diverses espèces *d'ellipses,* très-fréquentes dans un langage aussi populaire, incorrect et animé que celui des écrivains bibliques. Elles tiennent toujours à la rapidité du mouvement, à la force ou à la vivacité de l'idée et au besoin instinctif de sacrifier les mots superflus. *Les alimens pour l'estomach,* dit Saint Paul (1 Cor. VI, 13) *et l'estomach pour les alimens.* Le verbe est omis

comme inutile, et la phrase en est bien plus vive et dédaigneuse. Et dans sa seconde Épitre à la même Église (V, 13), quand il dit : *εἴτε γὰρ ἐξέστημεν θεῷ · εἴτε σωφρονοῦμεν, ὑμῖν ·* comment ne pas apercevoir l'émotion cachée dans cette rapide et nerveuse ellipse ?

5°. Parlons enfin des *paronomasies.* * On nomme ainsi le rapprochement de mots analogues par le son et non par le sens; choisis et placés de manière à réveiller l'attention par le contraste et l'mprévu. Les Occidentaux n'emploient les paronomasies (jeux de mots) que dans le langage plaisant et léger; pour les Orientaux elles sont une ressource de la poésie, une arme de l'éloquence, un indice de la profondeur de la pensée et de la supériorité de l'intelligence, un moyen efficace de frapper l'esprit ou d'effrayer l'imagination.

On les rencontre souvent dans l'A. T., surtout chez les Prophètes. Voyez par exemple le chap. I de Michée. Moins communes et surtout moins saillantes dans le N. T., elles s'y retrouvent cependant de temps à autre. Elles doivent d'autant plus fixer l'attention de l'Interprète que la ressemblance du son a fait plus d'une fois en pareil cas employer de préférence un mot moins exact ou moins usité, qui peut embarrasser et ne doit pas être pressé. C'est le cas de Rom. I, 31 : *ἀσυνέτους, ἀσυνθέτους, ἀστόργους, ἀσπόνδους.*

Deux paronomasies remarquables sont sorties de la bouche du Sauveur, dans des occasions solennelles. Math. XVI, 18, il dit à Pierre : *σὺ εἶ Πέτρος, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τῇ πέτρα οἰκοδομήσω .....* Quand, Luc XIX, 42, il dit à la coupable Jérusalem : *Ah ! si tu connaissais ... les choses qui appartiennent à ta paix,* ces derniers mots font une triste et grave allusion au nom de Jérusalem, en hébreu, *habitation de paix,* et si l'on admet que notre Seigneur s'exprimait en ce moment comme à l'ordinaire en araméen, la paronomasie aura été complète.

* Voyez ce qui en a déjà été dit §. 17.

Citons encore l'élégante et intraduisible paronomasie par laquelle Philippe aborda l'Eunuque de Candace, Act. VIII, 30 : *Ἆρά γε γινώσκεις ἃ ἀναγινώσκεις;* ces mots concis et brusquement rapprochés durent fixer l'attention du pieux Ethiopien. Ils contribuèrent probablement à lui révéler l'autorité supérieure de l'Evangéliste, et ils furent peut-être pour quelque chose dans la respectueuse et confiante considération du prosélyte.

Les modifications de sens et de syntaxe indiquées dans cet article et dans le suivant sont d'une haute importance. Pour interpréter, l'Exégète doit comprendre non seulement le sens général, mais ses moindres nuances ; et de plus, non seulement les idées, mais encore les sentimens.

§. 50. AUGMENTATIONS DE SENS.

Le sentiment de l'auteur, sans rien changer aux mots, peut en changer la valeur, et leur imprimer une force que l'Interprète ne doit pas méconnaître. Cela a lieu, par exemple, dans *l'Hyperbole.* Elle ne doit pas être entendue d'après le sens littéral des mots, mais seulement comme l'indice de la difficulté qu'éprouve l'écrivain à trouver des expressions suffisantes. Elle révèle par là le sentiment qui le remplit. Voyez, par exemple, dans le dernier verset de l'Évangile de St. Jean, l'assertion que le monde entier ne pourrait contenir les livres où l'on voudrait raconter tous les actes de J. C. L'inverse a lieu dans la figure augmentative dite *Meiosis,* où la phrase doit exprimer en réalité beaucoup plus qu'elle ne semble dire. Ainsi, Hébreux XIII, 17, l'auteur, après avoir recommandé d'obéir aux Pasteurs de manière à ce qu'ils s'acquittent de leur ministère avec joie et non en gémissant, ajoute : *ce qui ne vous serait pas avantageux.* Cela signifie évidemment ce qui vous serait nuisible.

Une touchante et presque sublime *meiosis* se rencontre sous la plume de Paul, Rom. I, 16 : *je n'ai point honte de l'Évangile de Christ,* dit-il, et quel cœur chrétien ne devinerait

tout ce que l'âme de l'Apôtre exprime ainsi d'amour et de sainte fierté !

Disons enfin un mot de *l'Emphase,* qui du reste ressemble beaucoup à la *Meiosis.* Il y a une emphase sur un mot quand l'intention de l'auteur donne à ce mot un sens plus complet, et plus prononcé que de coutume, et par conséquent une importance extraordinaire dans la phrase. Jean II, 11, l'Apôtre dit qu'après que J. C. eut opéré le miracle de Cana, les disciples *crurent* en lui. Il est aisé de voir que le mot ἐπιστεύσαν, indique non une simple croyance, que les disciples avaient déjà, mais un puissant accroissement de dévouement et de conviction. Acte II, 21 : „Celui qui invoquera le nom du Seigneur sera sauvé." *Invoquer* indique ici bien autre chose qu'un appel ou une prière.

Les variations dont nous venons de parler dans cet article, sont à peine indiquées par la construction. Elles appartiendraient en conséquence tout aussi bien à la section prochaine où il sera question du contexte.

§. 51. RÈGLES AU SUJET DES §§ PRÉCÉDENS.

Les diverses formes et figures dont il vient d'être question (§§. 49 & 50.) jettent quelque incertitude dans le sens. Elles risquent du moins de fournir des armes à l'Interprète partial et prévenu. Cela nous appelle à donner à leur sujet deux règles importantes, l'une négative et l'autre positive.

I. *Règle négative.* Il ne faut jamais supposer sans preuve, ou du moins sans forte probabilité, une altération dans le sens naturel du mot. La signification la plus ordinaire, la plus étendue et la plus positive doit, toutes choses égales, être préférée. On ne doit pas admettre en effet qu'un auteur change le sens accoutumé des mots qu'il emploie, sans trahir de quelque manière cette intention. Cela oblige, par exemple, à prendre

littéralement *le pain quotidien* de l'Oraison Dominicale, et (Luc. VI, 20. 21.) les *pauvres* et les *affamés* que J. C. déclare heureux.

II. *Règle positive.* L'expression peut être regardée comme hyperbolique ou emphatique, le sens ordinaire peut être modifié, quand il résulterait du sens littéral une impossibilité physique ou morale, ou une contradiction avec le contexte. Voyez au reste ce qui sera dit dans l'Herméneutique historique du langage figuré. §§. 83—89.

C. Etude des phrases et du discours.

§. 52. MODIFICATION DU SENS GÉNÉRAL DE LA PHRASE.

Je réunis enfin dans cet article quelques modifications analogues aux précédentes, mais qui exercent une influence plus décisive sur le passage entier.

1. On trouve parfois dans le N. T., et principalement dans la bouche du Sauveur, certaines phrases concises et sentencieuses, qui semblent destinées à frapper l'attention par le paradoxe ou la contradiction apparente. Ainsi, Math. X, 39 : „Celui qui trouve (ou sauve) sa vie la perdra," ou bien, Luc. IX, 60 : „Laisse les morts ensevelir leurs morts."

Cette forme, à laquelle on a donné le nom *d'Oximoron,* est pour le sens précisément ce que la paronomasie est pour le son. Pas plus que dans les paronomasies par conséquent, on ne doit presser le sens littéral.

2. L'ironie donne à la phrase un sens directement opposé à celui qu'elle paraît avoir dans la conversation ordinaire ; elle s'associe souvent au sentiment du ridicule ; mais dans la Bible,

elle répond constamment, comme on devait s'y attendre, à une émotion d'un ordre plus relevé. Elle y exprime presque toujours l'indignation d'un cœur vertueux et pieux, offensé par le spectacle du mal. Aussi se rencontre-t-elle surtout dans la bouche du Sauveur en face des Scribes, et sous la plume de Saint Paul écrivant aux Corinthiens. Par exemple, Luc. XIII, 33 : „Il ne faut pas, dit J. C., qu'un Prophète meure hors de Jérusalem," 1. Cor. IV, 8 : „Vous êtes déjà rassasiés, vous êtes déjà riches, vous êtes rois sans nous &c."

3. Les interrogations ne modifient pas moins profondément le sens, et ne sont pas toujours indiquées par un changement dans la construction. Jacques II, 21, sans le contexte, il serait absolument impossible de décider si l'écrivain sacré affirme ou nie la justification par les œuvres. Si la phrase est positive, il la nie ; mais le contexte montre qu'elle est interrogative, et qu'il l'affirme. Savoir si une phrase est interrogative ou non est un des problèmes qui, dans le N. T., reviennent souvent embarrasser l'Interprète. La confusion si facile et si fréquente des impératifs et des indicatifs lui crée des difficultés analogues.

Tout écrivain consciencieux sentira la nécessité de s'assurer soigneusement en pareil cas du sens véritable, et d'examiner longtemps, avant d'admettre par exemple une ironie ou une interrogation, là où une phrase positive donnerait un sens opposé.

Malheureusement les erreurs ont été fréquentes et souvent coupables. Souvent on a décidé la question, non pas à la suite d'un examen sévère, mais par instinct, par amour-propre, par obstination ou par intérêt de parti. Les doctrines les plus opposées ont tristement usé de cette ressource pour écarter les passages qui les gênaient. Que de paroles de J. C. ont été ainsi défigurées par ceux qui ne voulaient pas de leur sens évident ! On a présenté, par exemple, comme des ironies, les paroles

qu'il adrrsse au jeune homme riche, Matth. XIX, 17: „Si tu veux entrer en la vie, garde les commandemens," ou au Docteur de la loi, Luc. X, 28: „Fais cela et tu vivras."

SECTION SECONDE.

RESSOURCES TIRÉES DU CONTEXTE.

§. 53. GÉNÉRALITÉS.

L'étude du Contexte est pour l'Interprète la ressource la plus légitime, la plus puissante, la plus sûre, et en même temps la moins exposée aux abus.

Qu'y a-t-il de plus convenable, de plus logique, que d'expliquer un auteur par lui-même, et de recourir à sa pensée entière et complète! Le contexte ne fait pas autre chose. En outre il s'applique à peu près partout. Il est beaucoup moins aisé au sophisme d'en abuser, que lorsqu'il s'agit d'étymologie, de philologie on d'exceptions de syntaxe. Enfin les cas où il induit en erreur sont si rares que, sous ce dernier point de vue encore, il doit être placé en tête des moyens auxquels l'Interprète est tenu de recourir. De quelle importance, de quelle nécessité n'est pas une pareille ressource pour la Bible, dont le caractère antique et populaire amène tant d'obscurités! pour l'A. T., dont la langue mal connue prête à tant d'équivoques! pour les Épîtres de Paul, où la pensée, brisant parfois la phrase, reste ensuite embarrassée et comme étouffée sous ses débris!

L'étude du contexte appartient à la fois à l'Herméneutique grammaticale et à l'Herméneutique scripturaire. Nous en parlons

ici de préférence, parce que c'est un complément indispensable et inséparable de la section précédente.

Classons sous quelques chefs principaux les secours que l'étude du contexte fournit à l'Interprète.

§. 54. DÉTERMINATION DES MOTS VAGUES ET DES SENS VARIABLES.

On a vu plus haut quelles nombreuses et graves difficultés les mots de ce genre créaient à l'Interprète. Le contexte est non seulement le meilleur, mais à peu près le seul moyen d'en triompher sûrement.

Voici quelques exemples :

Le mot *ψύχη* est signalé, §. 37, comme ayant tour à tour dans le N. T. trois sens très-distincts ; vie du corps, siége des passions, âme responsable ou personnalité immortelle. Chaque fois que ce mot est employé, c'est le contexte qui nous apprend, à peu près à coup sûr, laquelle des trois significations doit être préférée. Ainsi, Math. VI, 25, *ψύχη* fait antithèse à *τροφή*, parallèlement à *σῶμα* faisant antithèse à *ἔνδυμα*. Ces oppositions et cette symétrie démontrent que le sens de *vie du corps* est ici le véritable.

Βασιλεία τῶν οὐρανῶν, Math. V, 10, signifie nécessairement *vie éternelle*, puisque le royaume du ciel est promis dans ce passage à ceux qui sont malheureux sur la terre ; mais Math. XIII, 24, il est comparé à un champ où l'ivraie reste mêlée au bon grain jusqu'à la moisson ; il doit donc là signifier nécessairement la grande société chrétienne.

Pour faire mieux comprendre la haute utilité du contexte, quant à la détermination des mots d'un sens vague et variable, nous allons étudier en détail et déterminer par cette voie les principales acceptions bibliques d'un mot important, occasion de bien des disputes et des méprises.

Πίστις, foi, exprime d'ordinaire, dans les symboles et les dog-

matiques orthodoxes, une idée à la fois complexe, formulée et invariable. Dans le N. T., au contraire, ce mot répond à des développemens très-inégaux et très-variés d'une notion fondamentale, celle de persuasion religieuse. Le contexte seul peut nous apprendre, et nous apprend, très-exactement dans chaque cas, les nuances de sentiment ou les convictions diverses qui doivent être ajoutées au sens primitif.

Je ne m'arrête pas aux passages où, comme Rom. X, 8, ou Judes 3, le mot πίστις est employé, par incorrection ou ellipse, dans le sens objectif, et signifie *l'objet de la foi.* Ces passages-là, peu nombreux, doivent être mis à part, et du reste se reconnaissent au contexte comme les autres. C'est l'idée de la foi subjective, prise dans son sens propre, que je veux éclaircir.

Rom. XIV, fin du ψ 23: „Tout ce qui n'est pas fait ἐκ πίστεως est péché." La dogmatique à formules, en général peu soucieuse du contexte, en a parfois conclu que toute œuvre qui n'était pas faite par un chrétien ayant une foi complète était un péché; par exemple les bonnes œuvres des païens; *splendida peccata,* comme les nommait St. Augustin. Mais cette interprétation est incompatible avec le contexte. Dès qu'on lit seulement le ψ 23 entier, elle devient impossible et ridicule, et le sens de πίστις ici est incontestablement celui de persuasion religieuse intime et consciencieuse.

Hébr. XI, 4. 5. 7. 8. 11. &c., l'auteur sacré vante la foi des anciens patriarches. La dogmatique à formules en a conclu que ces saints hommes avaient eu une foi complète au Sauveur, et par exemple, une connaissance suffisamment distincte de la rédemption; sans quoi, pensait-on, ils n'auraient pu être sauvés. Si l'on eût fidèlement consulté le contexte, on ne se serait pas permis de donner ici de la foi une définition tout autre que celle que l'écrivain donne lui-même. Au ψ 1 il définit la Foi dans son sens le plus abstrait, comme la persuasion de l'invisible; ψ 3, il en fait une application incompatible avec l'expli-

cation dogmatique ordinaire, & ψ 6, il développe et applique son idée. De là résulte la complète démonstration que dans tout ce morceau, πίστις indique une persuasion religieuse de l'existence et des droits d'un Dieu invisible, le sentiment profond de la dépendance de l'homme devant lui, l'espoir de ses récompenses, et rien de plus.

Jacq. I, 6, l'auteur sacré recommande de demander à Dieu la sagesse ἐν πίστει condition nécessaire pour l'obtenir. La dogmatique à formules en a conclu que, pour obtenir le secours de Dieu, il fallait avoir une foi complète à tous les dogmes fondamentaux, et qu'en dehors d'une pleine orthodoxie, par exemple, la prière ne pouvait être exaucée. Mais la fin du ψ et le ψ 8 démontrent qu'il n'y avait rien de semblable dans la pensée de l'Apôtre, et que, dans ce passage, πίστις était pour lui opposé au doute et à la mobilité, signifiant en conséquence une persuasion religieuse non seulement de l'esprit, mais surtout du cœur et de la volonté, pleine d'énergie, de confiance et d'ardent désir.

Rom. XII, 3, Paul recommande aux fidèles d'avoir des sentiments modestes proportionnés à la mesure de foi, μέτρον πίστεως, que Dieu a donnée à chacun. La dogmatique à formules en pourrait conclure que le fidèle dont la foi est plus complète et plus distincte que celle d'un autre, est moins tenu à des sentimens modestes, σωφρονεῖν ; mais le contexte démentirait cette explication. Les ψ 4—8 démontrent avec évidence, que l'Apôtre ne pense nullement ici à la foi dogmatique, mais aux capacités spéciales de chacun quant aux fonctions de l'Eglise; que la modestie qu'il recommande consiste à ne pas aspirer à des charges dont on serait peu capable, et que πίστις dans ce passage indique une persuasion religieuse et chrétienne, agissant au dehors, et se manifestant objectivement par des œuvres évangéliques et des fonctions ecclésiastiques. Rom. III, 28, l'Apôtre déduit nettement d'une argumentation assez étendue la justification par la foi. La dogmatique à formules voit ici la foi intel-

lectuelle, complète et distincte; mais pour déterminer plus précisément la pensée de l'Apôtre, notre devoir est de recourir au contexte.

Dans un morceau comme celui-ci, dogmatique et didactique, destiné à exposer et à démontrer la route du salut et le moyen d'arriver à la justification, nous devons, cela est évident, nous attendre à trouver une expression de la foi plus pleine, plus développée et plus précise que dans les exemples précédens.

En effet, l'idée fondamentale de persuasion religieuse est ici complétée et déterminée par plusieurs élémens nouveaux. Les ψ 21, 29 et 30 mettent cette foi en opposition avec la loi juive. Le ψ 31 en fait cependant un résultat de la loi juive, et même un lien entre le christianisme et cette loi. Le ψ 23 présente la foi en question comme nécessitée par le péché de l'homme, et les ψ 22, 25 et 26 comme moyen de pardon, moyen nécessaire et voulu de Dieu. Le ψ 25 en outre rattache la foi et le pardon qu'elle procure, à la mort de Christ comme sacrifice expiatoire, et à la rédemption de l'homme par cette mort.

Combinant maintenant ces élémens divers, nous reconnaîtrons que dans cette déclaration solennelle l'Apôtre prend πίστις dans le sens d'une persuasion religieuse découlant du judaïsme, et pourtant en opposition avec lui, accompagnée d'une adhésion fervente à J. C., et des effets naturels de cette adhésion, savoir: 1°. Du sentiment non de son propre mérite, mais de ses péchés; 2°. de la ferme espérance d'un pardon lié au sacrifice de J. C.

Dans d'autres passages enfin, le contexte nous montre la notion de foi modifiée d'une manière un peu diverse, et plus complète encore parce qu'elle sera moins exclusivement intellectuelle.

Galat. II, 20, la foi est présentée: 1°. comme une persuasion religieuse qui a pénétré la vie, qui est devenue la vie même de l'âme; 2°. comme produisant dans le cœur du fidèle un renoncement entier et une intime union avec Christ; 3°. comme

naissant de la contemplation de l'amour de Christ et de son sacrifice.

Deux derniers exemples complèteront cette espèce de revue des diverses acceptions du mot πίστις dans le N. T.

Jacq. II, 14—26, la foi est mise en opposition avec les œuvres, de manière que, si la dogmatique à formules lui avait voulu imposer ici le sens orthodoxe, elle eût été contrainte à reconnaître dans Saint Jacques le contradicteur prononcé de Saint Paul, et l'adversaire de la justification par la foi. Elle n'a eu garde de le faire, on le comprend, et recourant en cette occasion au contexte, elle a facilement démontré que Jacques ne parlait que d'une persuasion religieuse sans influence sur la vie, sans changement du cœur, sans adhésion réelle à J. C. — Mais les mêmes interprètes n'auraient-ils pas dû, dans les autres cas, employer la même méthode et s'éclairer de la même lumière ?

1 Cor. XIII, 2, nous trouvons un passage analogue. Saint Paul suppose une πίστις assez réelle et assez énergique pour transporter les montagnes. Mais il la met en opposition avec la charité, sans laquelle, dit-il, l'homme qui cependant a la foi n'est rien. Le contexte oblige donc à entendre ici πίστις d'une persuasion religieuse, assez puissante pour posséder l'intelligence et exalter la volonté, mais qui n'a pas encore pénétré le cœur, et qui ne suffit pas pour faire du croyant un chrétien.

§. 55 DÉTERMINATION DU SENTIMENT LOCAL OU GÉNÉRAL.

Nous avons vu dans l'Herméneutique psychologique, qu'on ne pouvait interprèter sans comprendre les sentimens aussi bien que les pensées. L'étude du sentiment de l'auteur à interpréter est donc absolument nécessaire. C'est en particulier la clef de son écrit, pour peu qu'il soit sous l'empire d'une émotion quelconque ; car dans ce cas cette émotion détermine le choix et

l'ordre des pensées, en modifie l'expression, et marque profondément la phrase de son empreinte. Une des plus grandes erreurs de l'exégèse des derniers siècles a été de n'avoir aspiré qu'à obtenir la pensée logique, et d'avoir trop souvent traité les mots comme des chiffres abstraits. L'étude du sentiment est particulièrement essentielle pour l'intelligence de Saint Paul. L'homme incapable de sympathiser aux émotions de cet Apôtre ne devrait pas l'ouvrir: il ne peut ni l'interpréter ni même s'en édifier, car il ne peut le comprendre.

L'émotion de Saint Paul influe sur la phrase qu'elle décompose, sur les déductions qu'elle trouble, sur l'enchaînement qu'elle voile et embarrasse. Quand il écrit, par exemple, aux Corinthiens ou aux Galates, ému d'une douleur ou d'une indignation qu'il veut contenir, il suit ou veut suivre une série d'idées régulièrement et logiquement enchaînées; mais cette apparence de raisonnement calme et suivi recouvre une émotion profonde qui, de temps à autre faisant éruption, déroute et embarrasse le lecteur, change brusquement le ton, et entremêle les enseignemens dogmatiques et didactiques de cris du cœur douloureux et sublimes. Dans ses Epîtres les plus calmes, Paul est encore agité par l'abondance et la promptitude de ses idées, qui, plus puissantes que la parole, hérissent l'écrit de digressions et de parenthèses, sans nuire jamais cependant à l'ordre fondamental auquel l'auteur revient toujours.

Pour interprèter St. Paul et les autres auteurs sacrés, quand ils parlent comme lui de l'abondance d'un cœur ému, c'est à cette émotion du cœur qu'il faut surtout s'attacher. Il faut de toute nécessité en reconnaître, en constater, en analyser l'influence sur les déductions et les phrases. Pour cela il faut analyser le sentiment même avec ses causes et sa nature. Il faut prendre l'habitude de rechercher et de découvrir dans les paroles de l'écrivain, non seulement la pensée, mais encore les

affections et les moindres mouvemens qui les excitent ou les modifient.

Or cette étude, c'est le contexte avant tout qui lui donnera sa méthode et sa clarté. Tous les détails à étudier en pareil cas rentrent dans l'étude du contexte. Ils sont le contexte même. C'est ainsi que l'Interprète réussira à connaître le sentiment local de la phrase ou du mot qu'il étudie. C'est ainsi qu'il retrouvera en particulier celui que trahissent plusieurs des modifications indiquées, §. 48—50.

Mais il devra encore, toujours à l'aide du contexte, remonter du sentiment local au sentiment général du morceau ou du livre ; car c'est avant tout de l'ensemble qu'il a besoin. Un livre est une action, et cette action, l'Interprète doit s'en rendre un compte clair et positif, fondé sur l'analyse et sur les faits. Cette appréciation, comme celles qui incombent aux tribunaux, n'aura ni clarté ni justesse, si l'intention qui a enfanté l'action n'est pas soigneusement et spécialement étudiée. Or l'intention de l'action, c'est ici le sentiment général du livre. De là le devoir de l'Interprète de peser les détails, non seulement chacun à part, mais dans leur succession et leur enchaînement ; en d'autres termes, dans le contexte de chacun, et dans le contexte de tous.

§. 56. DÉTERMINATION DES PHRASES OBSCURES.

Les obscurités de sens que l'Interprète entreprend d'éclaircir, sont dues ou à des idiotismes (§. 47), ou à des constructions irrégulières (§. 48), ou à des modifications dans la forme et le sens des mots et des phrases (§. 49, 50, 52), ou enfin aux autres causes qui peuvent gêner ou modifier la transmission de la pensée d'un écrivain. Or on peut affirmer que, sans l'examen du contexte, l'étude spéciale de ces exceptions variées serait de peu de secours. Tous les moyens dont l'Interprète dispose,

ont besoin d'être contrôlés par l'étude du contexte, et sans cela deviennent insuffisans et peu certains.

Nous allons donner quelques exemples

1°. Phrases obscures par suite de la construction ou de la concision.

Souvent le contexte ajoute à la phrase obscure une explication ou un développement, comme Jean XVI, 8, développé ψ 9, 10, 11. Souvent il l'entoure de répétitions, d'oppositions, d'expressions symétriques et parallèles, qui suffisent à l'éclaircir. L'expression vague et presque surprenante, *ὁ ποιῶν τὴν ἀλήθειαν*, Jean III, 21, éclaircie par l'antithèse du ψ 20, *ὁ φαῦλα πράσσων*, se trouve signifier celui qui vit d'une vie religieuse et chrétienne, et non celui qui accepte la vérité. Le parallélisme des poètes hébreux rend perpétuellement ce service. Math. XXIII, 9, J. C. dit: „Ne donnez à personne sur la terre le titre de Père.“ Or l'ensemble des ψ 8—10 démontre qu'il ne parlait pas là des pères selon la chair, mais de l'habitude abusive de donner ce titre honorifique aux docteurs de la Loi. Les deux propositions saillantes (Philip. II, 12, 13): „Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement“ et „c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire,“ ont l'une et l'autre donné lieu à bien des fausses interprétations. Elles pourraient même sembler contradictoires, si elles étaient séparées. Mais rapprochées, comme elles le sont sous la plume de l'Apôtre, et se faisant mutuellement contexte, elles se limitent réciproquement, s'expliquent et se fondent en une vérité unique et importante, comme la vigilance et la prière dans les leçons de J. C. Souvent le principe ou la conséquence d'une proposition obscure se trouve dans le contexte, et détermine ce qui était douteux. Ainsi, 1 Jean IV, 1, l'Apôtre recommande *d'éprouver les esprits* pour savoir s'ils viennent de Dieu, ce qui peut surprendre; mais la fin du ψ nous donne le motif, les deux ψ suivans le moyen, et nous voyons qu'il s'agit des faux prophètes.

2°. Phrases obscures par suite de ces modifications de sens qui ne changent pas ou qui changent à peine la construction et les mots. Dans un grand nombre de cas le contexte est en vérité le seul moyen de reconnaître si la phrase est ironique ou positive, interrogative ou affirmative, impérative ou indicative, figurée ou simple, relative ou absolue. 1 Rois XXII met en scène, en présence de deux rois, de vrais et de faux prophètes d'une manière aussi dramatique qu'intéressante et instructive, au point de vue du prophétisme hébreu. La promesse flatteuse que le Prophète du Très-Haut fait, ψ 15, est étrange et semble contredire tout le reste ; mais le ψ 16 nous démontre qu'elle était ironique, puisque le roi d'Israël lui-même la prend pour telle. — Jean V, 39, ἐρευνᾶτε est-il un impératif ou un indicatif ? J. C. dit-il aux Juifs : *vous scrutez les Écritures,* ou leur ordonne-t-il de le faire ? Ce dernier sens est beaucoup plus probable, puisque avant et après, ψ 38 et 40, notre Seigneur reproche à ses auditeurs leur mauvais vouloir et leur incrédulité. Jacq. II, 4, ces mots οὐ διεκρίθητε ἐν ἑαυτοῖς auraient l'air d'une négation : *Vous ne faites pas de différence en vous-mêmes,* mais le contexte nous prouve qu'ils sont interrogatifs et affirment au lieu de nier : *Ne faites-vous pas des différences* &c. ?

L'écrivain vient de donner la preuve de fait des *différences* que ses lecteurs faisaient en eux-mêmes, et la fin du ψ confirme le reproche par un reproche analogue et parallèle. Tite I, 15, ces mots : „Toutes choses sont pures à ceux qui sont purs," semblent au premier abord en contradiction avec la morale chrétienne, et ont donné lieu à beaucoup d'interprétations abusives. Le ψ 14 aurait suffi pour montrer que cette proposition était relative aux seules ordonnances humaines. Luc. XXI, 15, Jésus promet d'inspirer des discours pleins de sagesse. A qui ? Le contexte démontre qu'il s'adresse uniquement ici à ses disciples, et que cette promesse est toute relative aux persécutions

qui les menaçaient. Ce ψ 15 est placé au centre d'un long morceau, ψ 6—36, où les prochaines souffrances des fidèles sont annoncées, et à la suite de trois versets, où il est question des tribunaux persécuteurs et de la conduite à tenir devant eux. Le contexte prouve semblablement le caractère relatif de la promesse analogue, Jean XVI, 13.

§. 57. TORTS DES INTERPRÈTES AU SUJET DU CONTEXTE.

Dans l'emploi du contexte, les Interprètes ont souvent péché par négligence, et quelquefois par exagération.

1°. Négligence. Le contexte, ressource naturelle et logique de l'Interprète, n'a point été assez apprécié, ni surtout assez employé. Ce secours si puissant n'a rien de brillant, ne conduit pas à des résultats inattendus et à des sens ingénieux ; aussi séduit-il peu l'homme désireux de dire des choses nouvelles. Celui-ci préfère par instinct d'autres ressources bien moins sûres, comme les parallèles, l'étymologie, l'archéologie, &c.

Le contexte sera toujours la première recherche et l'instrument de confiance des esprits sages, clairs, méthodiques, et des interprètes consciencieux. Malheureusement bien des interprètes célèbres, surtout dans le siècle dernier, doués de facultés plus brillantes que sérieuses et solides, ont cherché la renommée plutôt que la vérité.

En outre, la dogmatique formulée s'occupait surtout des mots, et la doctrine de la théopneustie, en leur donnant une valeur exagérée, faisait délaisser le contexte. Dans l'analyse du mot πίστις (§. 54) nous avons vu à quel point ce mépris du contexte avait pu être porté. La théopneustie encore faisait préférer l'emploi des parallèles, instrument qui lui semblait une révélation de la vérité, à celui du contexte où le raisonnement et le bon sens doivent intervenir. Cet usage excessif des parallèles a été, je crois, un des faits modernes qui ont amené

dans l'interprétation de la Bible le plus d'erreurs, de méprises, de fausses méthodes et de discussions sans bon sens. Nous y reviendrons dans l'Herméneutique scripturaire.

Les dogmatistes ne sont pas les seuls qui aient à se reprocher d'avoir trop négligé le contexte. Les Prédicateurs sont dans le même cas. Combien souvent, dans le siècle dernier, il leur est arrivé de s'appuyer en chaire de passages isolés, pris à contre-sens, ou même altérés, mais qui faisaient un bon effet dans la période! C'est là un grand tort, et le prédicateur doit avant tout respecter la Sainte Parole et dire la vérité. *

2°. Exagération. Quelquefois en revanche on a donné trop d'importance et trop d'étendue au contexte. Le tort de négligence a été celui de l'école orthodoxe; l'exagération est venue de l'école rationaliste. L'influence du contexte sur le sens se proportionne évidemment au rapprochement des idées de l'ensemble, et à la liaison avec la proposition à expliquer. Or l'intensité de cette liaison varie beaucoup suivant la nature des écrits et suivant le caractère des auteurs. Le contexte n'est pas aussi serré et surtout ne s'étend pas aussi loin dans des écrits poétiques, historiques ou sentencieux, que dans un enseignement didactique ou un mouvement oratoire. Quel contexte autre que

* Un pasteur prêchait un jour de Jeûne sur Ecclés. VII, 10: „Pourquoi les jours passés ont-ils été meilleurs que ceux-ci?" Ceux qui relurent ce texte à la maison purent s'apercevoir que le texte complet était: „Ne dis point pourquoi..... car cette question ne serait pas dictée par la sagesse." Que durent-ils penser de la sincérité du pasteur? Un autre prêchait sur Psaume XLII, 7: „Un abîme appelle un autre abîme au bruit de tes canaux." C'est-à-dire: „Tu envoies des pluies qui inondent la terre et la changent en marais"; image employée par le Psalmiste pour dépeindre les souffrances dont Dieu accable son âme. Le prédicateur changea *tes* en *ses*, et appliqua aux rechutes ce passage ainsi modifié. Il avait du talent, le sermon fut imprimé, et le passage fit fortune. Aussi pendant un demi-siècle a-t-il été par imitation fréquemment employé dans les chaires, en parlant des rechutes, sans qu'on semblât se douter de son origine et de son histoire.

le parallélisme, y a-t-il dans les chap. X à XXIX des Proverbes ? Le Psaume CXIX, purement alphabétique, n'en présente pas davantage. Il serait donc absurde de procéder dans l'interprétation de ce Psaume, comme dans celle du Psaume L, par exemple, qui forme un tout bien unique, bien travaillé et bien lié. Dans les Prophètes, le contexte est souvent évident et important, mais en général peu étendu. Les argumens qu'on en tire deviennent excessivement douteux, dès qu'on s'éloigne un peu de la phrase à interpréter. Les spécialités, les variations, les confusions, les brusques secousses propres aux écrits prophétiques, y rendent en général la ressource du contexte bien moins utile qu'ailleurs.

C'est précisément par là que les interprètes rationalistes ont péché, quand ils ont voulu contester au nom du contexte le sens messianique, et en général les sens prophétiques des écrits des Prophètes. Raisonnant comme ils l'auraient pu faire pour des ouvrages didactiques, ils se sont crus en droit de nier le sens messianique, même dans des oracles évidens, parce que les versets précédens s'appliquaient à d'autres sujets. C'était au fond une pure pétition de principe ; on niait la prophétie en s'appuyant sur la supposition qu'il n'y avait point là de sentiment et de mouvement prophétique.

En général, l'Écriture Sainte, livre ancien, oriental, populaire, est, à ces divers titres, un peu moins soumise qu'un autre à la constante influence du contexte ; et les portions de la Bible les plus anciennes, les plus sentencieuses et les plus populaires le sont moins que les autres. Cela est frappant, si l'on compare par exemple l'A. T. avec le N. T., ou le sermon de la montagne avec les Epîtres de Saint Paul. Ce que nous avons dit pour faire sentir l'importance et l'utilité du contexte, s'appliquait avant tout aux écrits et aux fragmens d'écrits didactiques et oratoires ; c'est-à-dire, en fait, à ceux desquels la dogmatique se déduit.

§. 58. DEVOIR DE L'INTERPRÈTE QUANT AU CONTEXTE.

L'interprète qui veut éclaircir un mot ou une phrase à l'aide du contexte, doit avant tout en chercher les limites, écartant d'après une première lecture tout ce qui n'y entre pas naturellement.

Il s'efforcera ensuite de bien saisir le sens et le lien général du morceau, cherchant non les interprétations neuves et ingénieuses, mais le bon sens, les résultats positifs et les liaisons naturelles. Il travaillera de la sorte à obtenir l'ensemble complet de la pensée et du sentiment de l'auteur.

Cela fait, il doutera encore, se souvenant qu'au fond il n'a fait qu'une hypothèse. Se défiant de son premier travail, il le reprendra sous œuvre, essayant pour ainsi dire son idée d'ensemble à chaque détail, approfondissant chaque sens, pesant chaque mot, se rendant compte de la préférence accordée par l'auteur à chaque expression et à chaque tournure, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à une harmonie lumineuse entre les élémens du contexte et le contexte même, entre le contexte et le texte, entre les moindres parties et le tout.

Il lui restera encore à vérifier ses résultats par les autres ressources de l'Herméneutique.

SECTION TROISIÈME.

RESSOURCES TIRÉES DES TEXTES PARALLÈLES.

§. 59. DISTINCTIONS.

L'emploi de cet instrument a donné lieu à de fréquentes méprises et à de grandes confusions. Efforçons-nous de les éclaircir.

Pour expliquer un passage obscur, on a jugé convenable de le rapprocher de passages parallèles, c'est-à-dire, ressemblans, analogues ou symétriques. Ce moyen était à la fois naturel, séduisant et d'un usage facile ; il est souvent d'un grand secours.

Cela peut avoir lieu de deux manières très-diverses, et qu'on a souvent confondues au grand détriment de l'Herméneutique. Ce rapprochement a pour but l'explication d'un mot obscur ou inconnu, ou bien la détermination d'une idée vague ou contestée. Dans le premier cas, on doit chercher les autres emplois du même mot ; dans le second, d'autres expressions de la même idée. Dans le premier cas on obtient des parallèles de mots, dans le second des parallèles d'idées. Ce sont là deux instrumens distincts, qui diffèrent de but, de méthode, de règles et de principes.

Si on les confond, on s'expose à donner des mots pour des idées, et des jeux de mots pour des raisonnemens. C'est ce qui trop souvent a eu lieu. Les parallèles de mots appartiennent à l'Herméneutique grammaticale et nous devons nous en occuper à cette heure. Les parallèles d'idées appartiennent à l'Herméneutique scripturaire et doivent y être renvoyés.

Pour nous faire mieux comprendre, nous ajouterons un exemple qui portera des deux parts sur le même mot.

L'on cherche, je suppose, à expliquer à l'aide des parallèles le mot *οὐρανοί*, au pluriel, mot fréquent dans le N. T. *

Est-ce le sens même du mot et la forme plurielle que l'on veut éclaircir ?

Recourons dans ce cas aux parallèles de mots :

L'hébreu שָׁמַיִם nous expliquera ce pluriel par un hébraïsme, et Eph. IV, 10, l'ascension de Jésus-Christ *ὑπεράνω πάντων τῶν οὐρανῶν*, nous montrera que ce pluriel désigne bien le ciel de la nature.

Mais est-ce l'emploi évangélique de ce mot et l'idée chrétienne qui s'y rattache, que l'on désire constater? — Adressons-nous aux parallèles d'idées. Math. XIX, 24, et ailleurs, nous trouverons *βασιλεία τῶν οὐρανῶν*, remplacé par *βασιλεία του Θεοῦ*, et nous verrons souvent ces deux expressions prises indifféremment l'une pour l'autre. Math. XIII, 43, nous avons une autre expression de la même idée, toujours évidemment identique d'après le contexte : *βασιλεία τοῦ πατρὸς*. De la comparaison de ces divers passages il résulte clairement que *οὐρανοί*, en même tems qu'il indique le ciel de la nature, représente par association d'idées le mystérieux séjour des élus après la mort. — Cette notion est encore confirmée par Col. I, 5, où il est question de l'espérance qui nous est réservée *ἐν τοῖς οὐρανοῖς*, et par d'autres passages parallèles en grand nombre.

Si l'on confondait ces deux ordres de parallèles, en les employant indifféremment l'un pour l'autre, et en cessant d'y tenir compte de la diversité de nature et de but, on arriverait à des méprises ridicules. En prenant les parallèles de mots pour ceux d'idées, on conclurait que Jésus-Christ est monté au dessus du séjour des élus et du trône de Dieu, et en prenant les parallèles

* Voyez déjà sur ce mot le §. 25.

d'idées pour ceux de mots, on conclurait que *οὐρανοί* est un nom de Dieu. — La méprise dans ce cas-ci est peu à craindre, parce qu'elle serait grossière. Mais souvent elle l'est beaucoup moins, et que de fois les Interprètes s'y sont trompés !

Dans les parallèles de mots, il y a encore une distinction de nature et de méthode, qui donne naissance à une catégorie spéciale beaucoup moins importante.

Les parallèles de mots proprement dits consistent, nous l'avons vu, en divers passages où figure le même mot. Ils servent à l'éclaircir par le rapprochement des divers contextes de ce mot, c'est-à-dire par la comparaison de ces divers passages.

Mais on rencontre en outre, quoique rarement, des parallèles de mots, improprement dits, que l'on pourrait nommer parallèles de phrases. Ils consistent en divers passages renfermant la même phrase ou du moins le même récit, mais avec cette circonstance que le mot obscur dans l'un est remplacé dans l'autre par un synonime qui l'explique.

Nous parlerons successivement et rapidement de ces deux catégories.

§. 60. PARALLÈLES DE MOTS.

1°. Proprement dits.

La manière de procéder a été déjà indiquée. Pour expliquer le mot obscur, je cherche, dans une concordance, par exemple, les divers passages où il se rencontre. — J'étudie un à un les plus importans et les plus propres à mon but ; puis les rapprochant les uns des autres, j'en déduis le sens inconnu.

Donnons un exemple : On a beaucoup discuté sur le sens de שְׁאוֹל. La comparaison de trois passages, tous obscurs séparément, suffira pour nous en apprendre tout ce que nous pouvons en savoir.

Psaume CXXXIX, 8, ce mot est opposé au ciel, et indiqué comme le terme de la route contraire. C'est donc un lieu ; un lieu où l'on descend, et qui est placé dans la terre.

Gen. XXXVII, 35, nous le montre comme un séjour où se trouvent des morts.

Nomb. XVI, 30. 33, comme un lieu où l'on ne peut descendre vivant sans miracle, et qui est placé dans la terre.

Cela ne suffit-il pas pour donner l'idée complète que les Hébreux s'en formaient ? Plus les passages ainsi comparés seront rapprochés par les auteurs et par les époques, par la nature des écrits, ou par la ressemblance des occasions, plus sûrement aussi la comparaison nous donnera le sens *local* du mot cherché. Plus au contraire ils seront éloignés par les mêmes circonstances, et plus sûrement la comparaison nous donnera le sens *général.*

Souvent les divers contextes des passages ainsi rapprochés, ne donnent pas au mot obscur un sens identique. Voyez par exemple l'analyse qu'a été faite plus haut de l'idée de πίστις. Mais dans ce cas le but n'en est que mieux atteint ; car le travail a conduit à déterminer le sens primitif, ses diverses modifications, ses divers développemens et ses diverses applications bibliques ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il a fait connaître d'une manière plus complète et plus approfondie le sens cherché.

On comprend que l'emploi du contexte est intimement lié à celui des parallèles ; car chaque texte parallèle doit être exploré à l'aide du contexte, et d'autre part c'est par le rapprochement des divers parallèles de mots, que chaque contexte de détail concourt à la détermination du sens complet et de ses variations.

2°. Improprement dits, ou parallèles de phrases.

Nous nous bornerons à quelques exemples.

2 Sam. VIII, 18, dans l'énumération des grands officiers de la Cour de David, il est dit que ses fils étaient כֹּהֲנִים, ce qui signifie *prêtres;* chose qui semble étrange en parlant de princes de Juda, ou plutôt qui est en contradiction complète avec toute la vie de David, comme avec la Loi. C'est une impossibilité historique. Or 1 Chron. XVIII, 17, nous avons le même récit, le même énumération et la même phrase; excepté que le mot est remplacé par רֹאשִׁנִים, *chefs.* Nous sommes en droit d'en conclure que l'auteur des Chroniques connaissait à כֹּהֲנִים un sens vague et général, d'après lequel il pourrait avoir signifié *chefs* ou *princes*, aussi bien que sacrificateurs. Marc XI, 8, il est dit que la foule coupait στοιβάδας, sur le passage de J. C., et en jonchait la route où il devait passer. Ce mot est ἅπ. λ. et n'est pas même grec sous cette forme. Nous pourrons l'expliquer aisément en le rapprochant de Math. XXI, 8, où dans la mêmephrase il est remplacé par κλάδους, rameaux.

Remarquons cependant que ces parallèles de phrases laissent parfois des doutes légitimes. On n'est pas toujours certain, en effet, que malgré l'identité ou la ressemblance des deux phrases rapprochées, la pensée des deux auteurs ait été identique

---

SECTION QUATRIÈME.

RESSOURCES ÉTRANGÈRES AU TEXTE.

§. 61. INDICATIONS GÉNÉRALES.

J'entends par là les ouvrages et travaux dont l'Interprète peut s'aider. Je n'entrerai pas dans beaucoup de détails,

car au fond ceci appartient plus à la Méthodologie théologique qu'à l'Herméneutique. Celle-ci s'occupe des principes de l'interprétation et non des procédés de l'exégèse. Malgré cela, je tiens à donner ici quelques indications pratiques.

Les ressources philologiques que j'ai en vue sont de deux catégories différentes.

1°. Celles qui font connaître la langue des Saints Livres, comme les grammaires et les lexiques. Nous avons déjà dit un mot (§. 40) des ouvrages de ce genre qui éclaircissent d'une manière plus spéciale la langue du N. T. Ce sont là des instrumens non seulement précieux, mais nécessaires pour tout travail approfondi.

2°. Les autres font connaître, non pas la langue en général, mais le mot ou la phrase sur lesquels on travaille, et leur sens précis dans le passage donné. Ce sont les versions, les scholies, les paraphrases, les commentaires, &c.

Le Théologien, jeune ou vieux, doit user des uns et des autres; il doit les avoir à sa portée et sous sa main. S'il n'a pas une bibliothèque en propre à laquelle il puisse recourir à toute heure, pour éclaircir une phrase et se rendre compte d'un mot, il ne sera jamais un interprète suffisant de la Bible. La possession de cette bibliothèque est un devoir de position et de profession, comme l'enclume du forgeron et la bèche du laboureur. On le sait: dans les pays de langue allemande, l'étudiant, quelque gêné qu'il soit, n'imagine pas pouvoir s'en passer. Là tout pasteur de village, même pauvre et peu rétribué, a une bibliothèque à lui, et s'en sert quelquefois pour d'importans travaux. Ailleurs il en est autrement, et l'Église en souffre ainsi que la foi. Un clergé qui n'a pas de livres, qui n'en achète jamais et qui ne lit pas les publications religieuses, baisse infailliblement en considération au dehors; et au dedans il perd peu à peu la force de pensée et de méditation. Il arrive à se défier de lui-même, et il devient hésitant et craintif.

§. 62. CHOIX À FAIRE.

Ce choix est important, car les instrumens de la seconde catégorie en particulier sont innombrables, et il importe de ne pas prendre au hasard. Tous ont leurs tendances, leurs qualités spéciales et leurs défauts à eux. Mais il y a dans le nombre beaucoup d'instrumens imparfaits, qui pour l'Étudiant en particulier seraient des guides dangereux ou aveugles. Il faut choisir : Voici quelques conseils pour éclairer ce choix.

1°. Il convient de consulter à la fois des tendances opposées et des écoles diverses ; par exemple des versions littérales et des versions développées; des commentaires érudits, des commentaires logiques et des commentaires esthétiques ; des rationalistes et des supranaturalistes; des exégètes habiles et des paraphrastes pieux ; des interprètes philologues et des interprètes théologiens. Si l'on a le bonheur de trouver un instrument qui résume les tendances ainsi que les méthodes opposées, et les concilie avec critique et avec foi, cela est sans prix, mais cela est rare. Au point de vue purement philologique, les dictionnaires de Gesenius rendent ce service pour l'Hébreu, l'auteur ayant puisé à la fois avec science et critique dans l'école rabbinique et dans l'école arabisante.

2°. Dans chaque tendance et chaque parti, il faut chercher ce qu'il y a de mieux et négliger le reste, du moins en commençant. Il faut chercher ce qui dans chaque école est l'œuvre des plus habiles, des plus savans et des plus sages. Il n'y a pas du temps pour tout, et quand on s'enfonce dans un pays inconnu, on a besoin de guides sûrs. Il faut laisser aux savans et aux grandes bibliothèques les livres médiocres, ceux qui n'ont aucun mérite spécial, les travaux excentriques, les auteurs qui aspirent plus à briller qu'à éclairer. Tout cela n'est bon qu'à égarer le

commençant, qu'à faire diverger ses études et qu'à lui prendre sans fruit un temps précieux.

3°. Il faut préférer, toutes choses égales, les travaux spéciaux et par dessus tout les monographies, toujours plus complètes et plus approfondies que les travaux d'ensemble, parce qu'on y a mis plus d'intérêt et plus de temps. Les hommes médiocres eux-mêmes font quelquefois des monographies remarquables. La Théologie exégétique possède maintenant des monographies assez nombreuses et assez bonnes, pour suffire, si ce n'est à toutes les portions de la Bible, du moins à plusieurs des plus importantes, surtout du N. T.

Les grands commentaires sont toujours inégaux, et leurs diverses portions n'ont jamais été traitées avec la même ardeur et le même succès. Après avoir commencé par un chef-d'œuvre, on continue mollement pour compléter et finir. Il y a toutefois de grandes et précieuses exceptions.

4°. Enfin il faut se borner à un petit nombre de livres, au moins au début. Qui trop embrasse mal étreint. La bibliothèque des étudians doit ressembler à la maison de Socrate; petite, mais pleine de vrais amis. A mesure qu'il avancera en foi et en science, il fera sagement de l'agrandir sans doute, car celle du théologien consommé doit réunir des lumières plus variées et plus complètes; mais il faut commencer en usant bien de quelques livres, au lieu d'user imparfaitement d'un grand nombre.

§. 63. USAGE À FAIRE.

Pour faire un bon usage des ressources qu'il a placées dans sa bibliothèque, l'Interprète doit d'abord les bien connaître; puis les sagement employer.

1°. Les bien connaître, et pour cela les étudier spécialement, pour s'assurer de leurs tendances, de leurs méthodes, de leurs

mérites et de leurs défauts. Sans ce travail préliminaire, on en userait au hasard. Avec cette connaissance on pourra s'en servir et s'en défier à propos. Il faut arriver à connaître en quoi chacun peut être utile et par où il pourrait égarer. Dans les travaux de longue haleine, (comme les commentaires sur une portion notable de la Bible) il faut pareillement bien savoir quelles sont les parties bien travaillées et les parties négligées.

En attendant que cette étude puisse être complète, on peut en pressentir les résultats par l'examen de quelques portions importantes. On saisit assez bien la méthode et les principes d'un commentaire, en cherchant son jugement sur certains passages obscurs et contestés (Loca vexata). La préface fait connaître aux observateurs expérimentés l'esprit d'un auteur et sa tendance religieuse. J'ai souvent observé que dans leurs préfaces les théologiens rationalistes semblent uniquement préoccupés du succès littéraire, et les supranaturalistes des intérêts de la foi. C'est par là que d'ordinaire je m'assure de leurs principes avant même d'avoir rien lu du reste. Ce premier critère provisoire trompe rarement sur la direction et la couleur de l'écrivain. Toutefois ces ressources-là ne doivent être que provisoires, je le répète, et ce n'est qu'après avoir longtemps pratiqué un livre, qu'on pourra le juger sûrement et prétendre le bien connaître.

2°. Cela fait, et les ouvrages une fois appréciés, on doit les sagement employer. Le bon et sage emploi des instrumens herméneutiques que l'on possède, me semble exiger la réunion de trois élémens :

a) Il faut les employer de manière à utiliser les avantages spéciaux de l'instrument et à n'être pas atteint par ses défauts ;

b) de manière à faire sa propre éducation critique, plutôt qu'à obtenir en détail des résultats tout trouvés. Pour cela, tout en s'aidant du travail de l'auteur, tout en lui

demandant la solution cherchée, il faut observer et apprécier sa méthode, ses principes et son jugement ;

c) de manière enfin à stimuler et a éclairer son intelligence, sans jamais l'amortir et sans nuire à la sagacité spontanée de son propre esprit.

Pour cela, à l'occasion de chaque passage et de chaque phrase, il est bon de commencer par étudier soi-même le texte de son mieux, avant de consulter ses instrumens. On les consultera tous ensuite ; puis on les mettra de côté, et, avec l'impression combinée qu'on en aura reçue, on recommencera le travail entier par soi-même, comme si l'on n'avait rien lu.

Telles sont les principales ressources de l'Herméneutique grammaticale. Ressources fondamentales, car les mots du texte sont l'objet de l'interprétation, et la connaissance de la langue est le moyen nécessaire ; mais ressources bien insuffisantes encore.

TROISIÈME PARTIE.

Herméneutique Historique.

INTRODUCTION.

§. 64. DÉFINITION ET EXPOSITION.

Nous nommons ainsi l'ensemble des ressources tirées de l'étude des circonstances historiques, qui ont pu influer sur la rédaction de l'ouvrage et sur l'individualité de l'auteur.

Il y a eu exagération, excès et erreur dans l'importance mise à l'Herméneutique historique par Semler et ses disciples. Pour eux elle était tout, parce que pour eux la Bible n'était guère qu'une œuvre locale, résultat d'opinions, de circonstances, de traditions, d'erreurs tenant à l'époque et à la nation Dès lors la clef de l'interprétation se trouvait uniquement dans l'histoire.

Suivant eux, par exemple, les évangiles écrits pour la conversion des Juifs étaient presque inutiles aux chrétiens. Rédigés par des Juifs et pour des Juifs, ils devaient s'expliquer uniquement par les idées et les préjugés des Juifs.

Nous repoussons de toutes nos forces ce point de vue exclusif, mortel à la foi ; mais nous n'avons garde de méconnaître la grande et réelle utilité de l'Herméneutique historique.

Il suffit que l'écrit ait eu quelque chose d'occasionnel, et l'auteur quelque chose d'individuel, pour que les circonstances historiques aient exercé de l'influence. Dans ce cas, il importe de les connaître, et l'Herméneutique historique sera nécessaire pour déterminer l'idée spéciale d'un livre, d'un passage ou d'un mot.

Or nous croyons absolument incontestable, que les écrits bibliques ont eu un certain degré d'occasionnalité, et que les auteurs ont conservé toute leur individualité.

Nous serons appelés à le prouver dans l'Herméneutique dogmatique. D'ici là nous le supposerons admis.

§. 65. DÉVELOPPEMENS.

Avant même d'avoir constaté par des faits l'existence réelle de l'occasionnalité et de l'individualité dans la Bible, personne n'aurait peine à comprendre le genre d'influence que les circonstances historiques ont dû naturellement exercer sur l'écrit et sur l'auteur.

N'est-il pas évident que le but d'un livre, les personnes auxquelles il est adressé, le moment et le lieu où il a été écrit, les circonstances qui ont fait choisir ces personnes, ce moment et ce lieu, ont dû beaucoup influer sur le choix des idées, sur le sens même des mots, et sur la portée relative ou absolue des enseignemens ?

On comprendra de même, on ne pourra pas sérieusement nier que l'éducation d'un auteur, sa profession, son siècle et sa nationalité aient influé sur son langage; non seulement sur les mots et la syntaxe, mais encore sur le principe et la forme du langage, sur la couleur et la nature des expressions, des images et des idées; sur la manière en un mot de concevoir et d'exprimer la vérité.

Aucun homme intelligent et instruit n'imaginera que le même mot réponde exactement et dans tous les cas à la même

idée et au même ensemble d'idées, dans Démosthène et dans St. Pierre, ou même dans Moïse et dans St. Paul; bien plus dans St. Mathieu et St. Jean; dans St. Jean et St. Jacques.

Il y a une sphère intellectuelle propre à chaque auteur, et qui se modifie encore suivant les circonstances. Elle n'est pas exactement la même quand il écrit un livre ou quand il en écrit un autre.

On ne peut interpréter sainement et complètement sans avoir retrouvé cette sphère par la science et l'étude, et sans avoir réussi à s'y transporter en sortant momentanément de la sienne propre.

L'œuvre de l'Herméneutique historique est de reconstituer cette sphère aisée à méconnaître et à défigurer. Avec ce secours l'Interprète pourra y pénétrer et s'y établir par le cœur et la pensée, si du moins il réunit les conditions voulues par l'Herméneutique psychologique.

Notre tâche dans cette troisième Partie consiste donc à rechercher en détail la nature des circonstances qui ont dû modifier et déterminer l'individualité des auteurs sacrés, et de celles qui ont pareillement déterminé l'occasionnalité de leurs écrits. La réunion de l'individualité et de l'occasionnalité entraîne nécessairement l'accommodation, et la suppose dans les conseils de Dieu. Nous y reviendrons avec détail dans l'Herméneutique dogmatique. Nous devons seulement remarquer dès cet instant, que l'accommodation trouve sa preuve et son explication dans l'Herméneutique historique.

§. 66. DIVISION.

Dans la recherche des circonstances historiques qui ont dû laisser leur empreinte sur nos écrits sacrés, nous marcherons du dedans au dehors, commençant par se qu'il y a eu de plus personnel à l'auteur, et terminant par ce que nous trouverons de plus général dans l'écrit.

Nous aurons en conséquence à étudier l'action de quatre ordres de circonstances diverses.

1°. Les circonstances personnelles à l'auteur.

2°. Les circonstances sociales où il était placé.

3°. Les habitudes philologiques que cette position lui a données.

4°. Les circonstances étrangères à l'auteur, mais qui ont déterminé la rédaction de son écrit.

Ce sera l'objet d'autant de sections différentes.

SECTION PREMIÈRE.

CIRCONSTANCES PERSONNELLES A L'AUTEUR.

§. 67. ÉDUCATION ET PROFESSION.

Les circonstances qui entourent l'enfant sont toujours pour beaucoup dans son développement graduel, et se reconnaîtront dans sa transformation future. Soit qu'elles l'entraînent, soit qu'elles le repoussent (ce qui arrive souvent), elles lui laissent leur empreinte. Ses idées, son caractère et sa parole s'en ressentent; et, quand plus tard il sera devenu un homme apte à penser par lui-même et à communiquer sa pensée, il sera précieux, pour la bien comprendre, de connaître les premières influences qui ont agi sur lui. Augustin et Schleiermacher ne seraient pas entièrement explicables, sans la sainte mère du premier, et sans l'éducation morave du second. Cet élément de l'individualité se fait sentir même chez les auteurs inspirés. Ne retrouve-t-on pas souvent dans St. Paul l'homme élevé dans

l'école des Pharisiens et aux pieds de Gamaliel? Ceux des Psaumes qui sont l'œuvre de David ne sont-ils pas souvent reconnaissables à la vive admiration de la nature dont l'enfant berger s'était imprégné dans les campagnes de Bethléem?

La profession est une éducation continuée qui complète ou modifie la première, mais qui dans tous les cas influe puissamment sur l'homme, sur ses manières et son langage. Ne suffit-il pas de nommer le marin, le militaire, le commerçant, le laboureur, l'homme d'église ou l'homme de loi, pour rappeler à l'esprit des types différens, ayant chacun son ton habituel, ses expressions familières, ses images favorites, son point de vue préféré, en un mot sa nature spéciale? On doit donc s'attendre à trouver quelque chose de semblable dans la Bible, et à pouvoir tirer de là quelque parti pour l'intelligence des Auteurs Sacrés. Et, en effet, quel interprète digne de ce nom ne remarquerait pas les images rustiques du berger Amos, ou la couleur sacerdotale des derniers chapitres d'Ézéchiel! David, successivement berger et capitaine, a semé ses Psaumes d'images empruntées à la nature et aux combats. Son fils Salomon trahit dans ses Proverbes l'observation fine et spirituelle du philosophe couronné, qui, vivant dans une civilisation plus paisible et plus avancée, voit d'en haut la société, et lit au besoin dans le cœur des courtisans. Comment ne pas reconnaître dans les récits et les compilations d'Esdras le scribe exercé, et dans les mémoires de Néhémie, le magistrat patriote et l'administrateur habile?

§. 68. DEGRÉ D'INSTRUCTION ET D'INTELLIGENCE NATURELLE.

Malgré l'accroissement de lumières et d'intelligence que l'inspiration assurait aux Écrivains Sacrés, leur individualité était encore sous l'empire du degré d'instruction qu'ils possédaient, de leur plus ou moins d'habitude de généraliser les faits et les idées, et de la force naturelle de leur esprit. Une instruction

plus étendue ou plus restreinte, une intelligence plus ou moins exercée, influaient nécessairement, et sur leur langage, et même sur la forme dont ils revêtaient la vérité révélée. Tous, sans doute, avaient reçu de l'inspiration ce que leur mission rendait nécessaire; mais ceux qui en outre avaient en partage des connaissances plus étendues, une expérience plus nourrie, des facultés plus puissantes et des idées plus générales, devaient saisir plus complètement, et rendre sous une forme plus claire et plus parfaite le dépôt de la vérité. Le degré du développement intellectuel de l'auteur est donc un fait important pour l'Interprète, qui au reste aura fréquemment l'occasion d'en constater les effets. Moïse, élevé dans un palais, par des savans, et sur le seuil de l'initiation égyptienne, est un instrument de choix pour donner aux Hébreux la législation qui doit les constituer. Aussi la connaissance des arts, des lois et des mœurs de l'Égypte, s'y trahit-elle à chaque instant, malgré l'habile et salutaire transformation que la pensée divine leur fait subir. Seul entre les écrivains du N. T., Luc laisse percer dans son prologue et ses dédicaces des habitudes littéraires. Les discours de Paul aux Athéniens supposent de toute nécessité quelque connaissance de la sagesse et des livres des Grecs, en même temps qu'ils portent l'empreinte d'une imagination élevée, d'un esprit actif et généralisateur. Ces discours seraient, par exemple, impossibles à supposer dans la bouche de St. Pierre. Jacques est par nature profond et méditatif, mais il ne semble point qu'une instruction positive y ait rien ajouté. Eux tous ont leur langue habituelle et leurs tournures accoutumées, qui ne permettent pas de les confondre avec les auteurs classiques, philologues habiles et littérateurs instruits. S'il est évident que l'épître aux Hébreux n'est pas de St. Paul, c'est surtout à cause de la plus grande pureté de style et de l'élégance supérieure, qui trahissent une plume exercée.

L'Interprète devra s'en souvenir, et dans plusieurs cas se

guider d'après cette classe de faits. Il pourra supposer et chercher une méthode logique et régulière dans les Épîtres de Paul, mais nullement dans les autres. Il ne demandera à Jacques que l'enchaînement profond et réel des idées; à Pierre que les élans parfois décousus d'une pensée émue et véhémente.

§. 69. CARACTÈRE INTELLECTUEL ET MORAL.

L'âme de l'homme se reflète dans ses écrits; et, pour peu que ceux-ci touchent à des pensées profondes et à des choses sérieuses, on ne peut les interpréter à fond sans connaître les tendances spéciales de l'intelligence et du cœur de l'écrivain. Cela est surtout évident quand il s'agit d'hommes supérieurs, doués d'un caractère prononcé et de facultés étendues. Un Moïse, un David, un Paul ne pourront rien mettre par écrit, même les enseignemens divins, sans qu'on y retrouve les affections puissantes qui caractérisèrent l'ensemble de leur vie. La connaissance de cette vie et de ces affections sera par conséquent utile, nécessaire même, pour bien comprendre leurs écrits.

Cette connaissance, comment pourrons-nous l'acquérir?

Avant tout par leur histoire étudiée et méditée sous ce point de vue.

Malheureusement plusieurs des Écrivains Sacrés ont laissé peu de traces dans l'histoire. Ce moyen ne pourrait suffire pour bien connaître, par exemple, Ézéchiel ou même Ésaïe, St. Mathieu ou même St. Jean.

Les écrits eux-mêmes pourront et devront suppléer à ce déficit. Etudiés avec attention, et en vue de cette recherche, ils nous feront aisément découvrir les affections, les facultés, en un mot, le caractère intellectuel et moral d'hommes incomplètement connus par l'histoire. Qui pourrait prétendre que les écrits d'Ésaïe ou ceux de St. Jean ne suffisent pas à les caractériser?

Ce caractère intellectuel et moral, une fois connu, répandra

la lumière sur une multitude de détails de l'écrit; détails inexplicables ou étranges, si l'on n'en veut pas ou n'en sait pas tenir compte.

N'est-ce pas l'ardeur patriotique et pieuse de Moïse, la conscience de sa mission, en même temps que sa constante sollicitude sur l'issue, qui sont la clef du Deutéronome? Livre étrange et magnifique, livre de contrastes et de patriotiques émotions, derniers adieux d'un père aimant, inquiet et mécontent, à ses fils ingrats et légers! Essayez de nier l'authenticité de ce livre, et de lui ôter la voix et la pensée de Moïse mourant, et vous ne pourrez lui trouver ni explication rationnelle, ni auteur possible.

Ne retrouve-t-on pas David tout entier dans ces Psaumes de lamentation, qui commencent toujours par les gémissemens d'une douleur sans espérance, et qui finissent par les élans d'une confiance filiale? Épuisé par la souffrance, le Roi poète se tourne vers Dieu et crie à l'Éternel; peu à peu le souvenir des bontés du Très-Haut, le sentiment de sa présence et la prière transforment l'amertume de son cœur en résignation, en amour et en sainte joie.

Et St. Paul! l'a-t-on compris, tant qu'on n'a voulu l'expliquer que par la philologie, et qu'on s'est obstiné à n'y chercher que les formules du dogme? Dès qu'on l'interprète, au contraire, à la lumière de sa vie et de son cœur d'Apôtre, en étudiant, en analysant ces affections puissantes et souvent contraires qui bouillonnent à la fois dans son sein, ne voit-on pas clairement jusqu'au fond de sa pensée? ne le reconnaît-on pas alors dans ces entassemens d'idées qui essaient inutilement de se faire jour toutes ensemble? dans l'incorrection de ces phrases précipitées et brisées, qui ne peuvent réussir à transmettre les conceptions de son ardente et vaste intelligence? ou bien encore dans l'étrange contraste de ce calme apparent et contraint, à quelques lignes de distance des soudaines éruptions d'un cœur

indigné, blessé, tourmenté, et pourtant toujours plein d'espérance et d'amour? Qu'on lise, par exemple, le chapitre IV de la première Épître aux Corinthiens, ou mieux encore le chapitre XI de la seconde, et l'on me comprendra.

Nous aurons à revenir sur ce sujet dans l'Herméneutique scripturaire (§§. 130. 131).

SECTION SECONDE.

CIRCONSTANCES SOCIALES DE L'AUTEUR.

§. 70. INTRODUCTION.

Je nomme circonstances sociales celles qui, générales dans la société où vit l'auteur, sont communes à ses compatriotes et à ses contemporains. Indiquons celles qui peuvent le plus aisément agir sur les écrivains. Examinons ensuite les effets qu'elles ont produits sur eux, et enfin les précautions à prendre ou les moyens à employer pour apprécier cette influence.

I. NATURE DES CIRCONSTANCES SOCIALES.

§. 71. CIRCONSTANCES GÉOGRAPHIQUES.

Les circonstances géographiques d'un pays influent souvent d'une manière indirecte sur le langage. Elles influent même sur la pensée, par les habitudes qu'elles font naître. Il est rare par cela même qu'on n'en discerne pas l'empreinte plus ou moins

saillante dans tous les écrits populaires, et l'Interprète doit pouvoir la reconnaître et en tenir compte.

Ainsi, pour l'A. T., la connaissance un peu approfondie de la géographie de la Palestine est tout à fait nécessaire. N'y rencontre-t-on pas à chaque instant des allusions au Liban, au Carmel, aux pays de Galaad et de Basan, au Jourdain, à la Mer Morte, et aux peuples voisins ou ennemis des Hébreux? Imaginerait-on pouvoir complètement comprendre la vie de J. C., sans avoir quelque idée des positions respectives de la Galilée, de la Samarie, de la Judée et de la Pérée? Ces choses-là sont évidentes; mais souvent les traces géographiques laissées dans la langue sont moins saillantes et presque inaperçues. Dans ce cas l'idée qu'elles recèlent sera perdue pour celui qui ne sait pas les discerner. Le prophète Zacharie, au début du Chap. XI, annonce en ces termes une invasion hostile: „Liban ouvre tes portes!“ Il y a là une allusion très-probable aux passages de montagnes qui, au Nord-Est de la Palestine, permettaient de traverser le Liban, et aux peuples ennemis qui pour attaquer les Hébreux devaient un jour les franchir. Les versets suivans confirment cette explication, en dépeignant les désastres de la terre de Basan, et la fureur des lions traqués dans les taillis du Jourdain. On ne peut donc voir là des images vagues et banales, mais bien la prédiction précise d'une invasion venant de la Perse et de la Chaldée. L'Interprète qui, étranger à la Géographie, verrait ici l'arrivée d'une armée de l'Égypte ou de Rome, ferait un non-sens.

§. 72. CIRCONSTANCES NATURELLES ET USUELLES.

L'aspect général du pays, la végétation, le climat, les animaux domestiques ou sauvages, les usages et les joies agricoles, ont plus d'influence encore. Toutes ces choses agissent fortement sur la pensée et aussi sur l'expression employée pour

la rendre. Elles ont une grande part dans l'amour de la terre natale, dans le développement de l'imagination, dans la poésie du langage, dans l'admiration de la nature. Et plus les écrivains seront de condition simple et champêtre, plus cette influence sera marquée, plus aussi les traces en seront profondes. Toutes les poésies de l'A. T., pour être bien comprises, exigent l'emploi de cette clef. Elle est nécessaire pour la complète explication non seulement des écrits, mais aussi des caractères et des genres de presque tous les auteurs. Le livre des Psaumes entier en donnerait au besoin la preuve.

Le N. T., moins poétique, reflète cependant aussi quelque peu la nature et le climat de la Palestine, au moins dans ses portions les plus populaires, comme les Évangiles:

Quand J. C. compare le Royaume de Dieu à un grain de sénevé (Math. XIII, 31), quand il montre les lys des champs qui malgré leur éclat vont être jetés dans le four (Math. VI, 28—30), quand il en appelle aux signes atmosphériques connus des pharisiens (Math. XVI, 2. 3), il rattache sa pensée à des circonstances naturelles familières à tous, et qui le faisaient comprendre, pour ainsi dire, à demi mot. Il faut donc que, pour le comprendre de son côté, l'Interprète se familiarise pareillement avec les mêmes circonstances.

Quand d'autre part les Apôtres parlent simplement et naïvement de leur navigation, de leur pêche et des dangers courus sur la mer de Tibériade; quand ils mesurent de l'œil la distance de la barque au rivage, qu'ils jettent les filets au côté droit ou au côté gauche, et qu'ils comptent leurs poissons (Jn. XXI, 3—11); il y a là plus encore que des circonstances naturelles à connaître, il y a des impressions et des habitudes créées par ces circonstances, et qu'il faut étudier ou du moins remarquer. Il y a comme une seconde nature à analyser, pour bien comprendre ce qui se passe chez ces hommes. Les circonstances naturelles touchent par là aux circonstances personnelles.

Ce que nous venons de dire nous dispensera d'insister longuement sur les circonstances usuelles qui exercent absolument le même genre d'influence. Nous entendons par là les usages et coutumes d'un pays. Jean Baptiste se nourrit de sauterelles, et se revêt de poil de chameau; Jean se désigne comme le disciple qui à table était couché sur le sein de Jésus; le Sauveur monte sur un ânon pour entrer triomphalement à Jérusalem. Voilà des circonstances usuelles aussi nécessaires à connaître que les circonstances naturelles dont nous avons parlé plus haut. Elles le sont même davantage, parce qu'elles nous sont plus étrangères, et qu'elles ont cependant laissé dans les Livres Saints des traces au moins aussi fréquentes.

§. 73. POSITION POLITIQUE.

La position politique d'un peuple laisse en général de profondes traces dans ses écrits nationaux, pour peu du moins qu'ils aient un caractère à la fois populaire, historique et social. Le N. T. servirait au besoin à le prouver.

Les circonstances politiques de la Palestine, au temps où il fut écrit, sont d'une haute importance pour le bien comprendre. Aucune portion de l'archéologie biblique n'est, à mon avis, aussi féconde. Si c'était ici le lieu, nous aurions beaucoup à dire sur les élémens opposés que la conquête romaine avait mis en présence, sur les luttes qui en résultaient dans les mœurs administratives de cette époque, sur la position toute spéciale où étaient sous ce point de vue les contemporains de J. C. L'opposition des usages juifs et des lois romaines se retrouve très-fréquemment avec ses conséquences dans les Évangiles et les Actes.

Le pouvoir y est exercé tantôt par des procurateurs romains, tantôt par la dynastie des Hérodes. Dynastie singulière, toujours placée un peu dans l'ombre et sur le second plan de l'histoire

évangélique ; famille nombreuse, cruelle, vaniteuse et dissolue, juive de foi, étrangère de race, romaine de mœurs. Les impôts romains obligatoires sont perçus concurremment avec des impôts juifs volontaires. Le droit romain et le droit juif sont tous deux admis ou du moins supposés, et dans ses discours J. C. fait allusion tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Dans les jugemens intentés au Sauveur ou à ses disciples, on retrouve toujours un frappant contraste et un combat établi, entre la tolérance politique des Romains et l'intolérance fanatique des Juifs. Ces oppositions, sont toutes dues à l'état politique de la Palestine. De là dans les Évangiles un grand nombre de faits, de discours, de raisonnemens et de débats, véritables énigmes pour des interprètes qui en ignoreraient la source.

Je rappelle plus spécialement deux points, dont l'indication pourra suffire.

1°. La crainte de J. C. d'être trop tôt reconnu pour le Messie et ses continuelles recommandations de silence sur sa vie, ses miracles et sa personne, sont un problème qui a souvent embarrassé les interprètes. Ce problème en effet est inexplicable, si l'on oublie l'esprit séditieux des Juifs et leur irritation contre les Romains. Impatiens de secouer le joug et se croyant assurés de le faire à l'aide du Messie attendu, sans la précaution prise par J. C., ils se seraient hâtés de l'essayer en son nom. Ils auraient ainsi compromis le Sauveur dont le règne n'était pas de ce monde, et qui ne voulait pas que sa mort fût entachée de la moindre apparence de sédition.

2°. Le mépris et la haine où étaient tombés les douaniers juifs et l'expression de *péager*, devenue synonime de celle d'homme méprisable et de citoyen coupable, ne s'expliquent que par le système de douanes adopté par les conquérans. Les douanes étaient mises à ferme et livrées aux plus offrans, comme jadis en France à l'époque des traitans et des abus que ce mot rappelle. Les fermiers inférieurs étaient des nationaux plus

habiles que les étrangers à pressurer leurs compatriotes. Ils secondaient ainsi par cupidité l'oppression étrangère. Ils acceptaient d'avance et en vue du gain la haine nationale, religieuse et politique à laquelle cette position les condamnait.

§. 74. PRÉJUGÉS VULGAIRES.

Les préjugés vulgaires exercent sur les écrits une influence moins universelle, moins profonde et moins saillante, mais cependant réelle, importante même, à laquelle l'Interprète doit être singulièrement attentif. Ces préjugés ont souvent dicté ou modifié le langage ordinaire, et il est nécessaire de s'en rendre compte, soit que l'écrivain les ait partagés, comme Josué ordonnant au soleil de s'arrêter, soit qu'il leur ait seulement emprunté un mot ou une figure, comme J. C. parlant d'être *à table* au royaume des cieux, Math. VIII, 11. Les deux cas reviennent au même pour l'Interprète, car dans le second comme dans le premier, on s'est servi d'un langage formé sous cette influence, et l'on parlait à un peuple imbu de ces erreurs.

§. 75. CIRCONSTANCES RELIGIEUSES.

Rien n'influe autant sur le langage d'un peuple, qu'une foi vivante et nationale. Elle est comme le moule, où les pensées et les images, les méthodes et la poésie, la science et les préjugés reçoivent pareillement leur forme et leur relief.

Ce qui résulte des croyances communes à tous, résulte aussi en quelque degré des croyances particulières à quelques-uns. Dans l'interprétation de la Bible, il faut tenir compte non seulement de l'influence exercée par le culte habituel sur le langage ordinaire, mais encore des modifications dues aux autres cultes et aux sectes du culte régnant. Ces circonstances-ci, moins générales que les premières, sont peut-être celles qui créent le

plus de difficultés à l'Interprète. En effet, tandis que les autres, plus universellement et plus constamment connues, ne causent guères d'obscurité, celles-ci passent et s'oublient. Le temps emporte les sectes et leurs théories, l'idolâtrie et ses rites étranges ou cruels, et rend par cela même inintelligibles à la postérité ce qui était parfaitement clair pour les contemporains. Nos Livres Saints abondent en allusions aux cérémonies idolâtres, aux aberrations religieuses, aux doctrines sectaires contemporaines des auteurs. Tout cela faisait partie de la sphère intellectuelle et morale de l'époque, et avait pris place dans la langue populaire. Mais quelques siècles plus tard tout cela avait disparu : des langues nouvelles s'étaient formées sous l'influence d'autres doctrines, et les savans eux-mêmes ne comprenaient plus ce qui pourtant était simple et sans obscurité pour les premiers lecteurs des Livres Saints.

Cet état de choses impose de sérieux devoirs à l'Interprète. Il doit étudier tous les faits religieux qui ont influé sur la langue des Écritures; non seulement les faits et les enseignemens bibliques, mais aussi les usages idolâtres dont le rapprochement, les séductions et le contraste ont eu tant d'influence sur la langue, sur l'histoire, sur la législation de l'A. T. Pour comprendre l'institution mosaïque, il faut absolument la mettre en rapport avec l'Égypte d'où elle sortait et dont elle devait cependant détourner les Hébreux; avec les idolâtries infâmes des Cananéens et d'autres peuples rapprochés, comme avec les préjugés populaires et anthropomorphistes communs à ces populations diverses. L'Interprète devra rechercher et éclaircir de même les traces nombreuses laissées dans le N. T. par la secte pharisienne et saducéenne et même par la secte essénienne, fait important de l'époque, quoique non mentionné dans l'Écriture. Il ne sera pas moins tenu de connaître les doctrines platoniciennes, cabalistiques &c., qui fermentaient et préludaient au Gnosticisme, dès la seconde moitié du premier siècle; car

elles influèrent plus d'une fois sur le langage et les enseignemens de St. Jean et de St. Paul.

Mais ce n'est pas tout. Ignorer ou dédaigner ces importantes influences n'est pas le seul danger que coure l'Interprète à leur sujet. Il faut encore qu'il se garde de les exagérer. Il faut qu'il les renferme dans les limites tracées par le bon sens, la critique et la foi. Cela n'est pas toujours aisé ; cela n'est pas même commun. Les savans qui se sont laborieusement emparés de cet instrument herméneutique, fiers de leur savoir, sont tentés d'y recourir sans cesse et de l'appliquer à tout ; tandis que d'autre part les docteurs hostiles à la Révélation l'ont transformé en une arme à leur usage.

Que de rationalistes aux yeux desquels Saint Jean semble n'être qu'un gnostique, St. Paul qu'un pharisien fondant une secte nouvelle, et le Sauveur lui-même qu'un rabbin plus indépendant et plus éclairé que les autres !

Dans le champ de l'Herméneutique historique, il n'y a peut-être aucun ordre d'idées et de faits aussi important, aussi fécond et en même temps aussi facile à tourner en abus et en erreur, que les circonstances sociales et entre celles-ci que les circonstances religieuses.

II. EFFETS PRODUITS SUR LES ECRIVAINS & TRACES LAISSÉES DANS LES ÉCRITS PAR LES CIRCONSTANCES SOCIALES.

§. 76.

Nous devons nous arrêter un instant sur ce point, quoique les exemples déjà donnés aient dû l'éclaircir. Mais pour diriger l'Interprète, il est utile d'indiquer plus nettement les diverses catégories de modifications amenées par les circonstances sociales.

1. Ces circonstances peuvent avoir été l'occasion d'institutions que l'Interprète doit connaître. Voyez ce qui a été dit §. 73, de l'influence des circonstances politiques sur la position administrative des contemporains de J. C., et §. 75, de celle des circonstances religieuses sur la législation mosaïque.

2. Elles peuvent amener une accommodation de l'écrivain à des idées fausses, soit qu'il les partage, soit qu'il n'ait pas l'occasion, le loisir ou le devoir de les combattre. Voyez ce qui a été dit, §, 74, des préjugés vulgaires.

3. Elles sont la source d'une multitude d'images, d'allusions et de figures semées dans la langue poétique et dans le langage oratoire; images belles et fortes quand elles sont comprises, vagues et obscures pour l'Interprète qui ne s'en fait pas une juste idée; absolument perdues ou source d'erreur pour celui qui en ignore la nature et l'objet. Je me borne à rappeler deux passages qui confirment d'une manière frappante cette assertion.

Math. XVII, 24—27. On demande à J. C. s'il veut payer l'impôt du didragme, et il le paie, tout en faisant observer que d'ordinaire les rois ne font pas payer d'impôt à leurs enfans. Ce passage sera inintelligible et les enseignemens qu'il renferme seront entièrement perdus, si l'on ignore le caractère spécial du tribut du didragme. C'était une capitation *volontaire* et *religieuse*, payée par les Juifs pour les frais du culte. On comprend dès lors les doutes des collecteurs, l'on comprend de même le raisonnement de J. C. et l'on y trouve en outre la déclaration positive de sa nature divine. 1 Corinth. IX, 24—27, St. Paul adresse à ses lecteurs une magnifique exhortation à la persévérance, au renoncement et aux efforts. Mais il fait constamment et plus ou moins clairement allusion aux jeux athlétiques de la Grèce, certes bien connus des Corinthiens. Les moindres détails comme l'ensemble de ce morceau gagnent beaucoup à être éclairés de cette lumière, et sans cela ne peuvent être qu'à moitié compris.

4. Les circonstances religieuses ont été souvent l'occasion d'une polémique directe ou indirecte contre des doctrines impies ou dangereuses. Cette polémique est nécessairement beaucoup moins claire pour nous que pour les contemporains. Pour comprendre ce qu'ils comprenaient, il nous faut connaître ce qu'ils connaissaient, c'est-à-dire, les doctrines que les écrivains avaient en vue (voyez plus haut §. 75). Il suffit de rappeler les attaques et les allusions des Prophètes à l'idolâtrie, celles du sermon de la montagne aux dangereux enseignemens des scribes et des pharisiens, et la polémique indirecte de l'Epître aux Colossiens contre les essénien de l'Asie Mineure. Faute de cette lumière, que d'hypothèses, d'erreurs et de fatigues inutiles chez les Interprètes!

5. Le changement des circonstances sociales altère souvent la signification des mots qu'elles avaient créés. On peut en donner pour exemple le sens actuel des mots Prêtre, Diacre, Evêque, comparé à celui qu'avaient réellement *πρεσβύτερος, διάκονος, ἐπίσκοπος*.

III. MOYENS QUE L'INTERPRÈTE DOIT EMPLOYER.

§. 77.

La tâche de l'Interprète en ce qui touche aux circonstances sociales des écrivains est grave et difficile, on le comprend. Nous désirons attirer l'attention sur trois moyens à sa portée, trois secours dont il devra se munir.

1°. L'étude de l'archéologie biblique.

Je n'y insiste pas, parce que cette section tout entière en montre l'absolue nécessité pour ne pas interpréter à faux. Usages orientaux, mœurs des patriarches, législation mosaïque, géographie sacrée, antiquités égyptiennes, tout cela doit être connu de l'Interprète, et par conséquent soigneusement étudié.

2°. Esprit et méthode philosophiques et critiques, pour user avec discernement de cette étude. Le tact et le jugement ne se donnent pas, il est vrai; mais, ceux qui en sentent l'importance, peuvent au moins se tenir sur leurs gardes et se défier d'une érudition mal digérée et mal expliquée. Tous peuvent s'imposer certaines règles bien simples et pourtant bien oubliées de nombreux critiques, comme de tenir compte des temps et des lieux; de ne pas croire les mœurs des patriarches suffisamment expliquées par une coutume grecque, un passage de l'A. T. par un vers de Virgile, ou les leçons du Sauveur par les rêves du Thalmud; de chercher en général dans l'Orient la solution des énigmes de l'Orient, et de ne pas faire puiser les Auteurs Sacrés à des sources postérieures ou sans rapport avec leur nation.

3°. Lecture assidue, continue et complète de la Bible. Cette lecture, si nécessaire au Théologien sous tant de rapports, constitue encore une des meilleures méthodes pour expliquer et apprécier les circonstances sociales et leur influence. C'est une recherche interne, et par voie d'analyse, qui permet de reconnaître, de constater les circonstances spéciales, et de juger de la vraisemblance des explications données. Elle fournit à l'Interprète l'ensemble des faits, et lui donne la connaissance de tous les détails favorables ou défavorables à chaque explication. Aussi est-elle le préservatif le plus efficace contre ces hypothèses hasardées, fléau de l'archéologie, de l'herméneutique et de la foi.

SECTION TROISIÈME.

HABITUDES PHILOLOGIQUES DES AUTEURS.

§. 78. GÉNÉRALITÉS.

Parmi les circonstances historiques qui influent sur les auteurs à interpréter, se trouvent, à un rang important, les habitudes philologiques de ces auteurs eux-mêmes. Le langage plus ou moins exact ou inexact d'un écrivain influe, on le sent, sur toutes les règles que l'Interprète doit se prescrire en l'analysant.

Ces habitudes appartiennent bien à l'Herméneutique historique, non seulement parce qu'elles sont des faits, mais encore parce qu'elles ont leurs causes et leurs explications dans l'histoire. Ces circonstances philologiques se rattachent, quant aux Auteurs Sacrés, à deux faits généraux aussi importans qu'incontestables, et que nous étudierons successivement.

1°. Le langage des Auteurs Sacrés était peu précis.

2°. Il était en outre et spécialement abondant en figures.

A. Langage peu précis.

s. 79. A PRIORI. AUTEURS ET LANGUES.

Déjà à priori, la position, la nationalité, les circonstances des Auteurs Sacrés font pressentir que nous ne devons pas leur demander un langage exact et précis.

Les auteurs anciens en général ont un langage moins précis et une méthode moins rigoureuse que les modernes. Mais en outre les auteurs sacrés étaient :

1. *Orientaux.* De là résulte presque nécessairement que leur parole devait être plus colorée qu'exacte, plus émue que rigoureuse et formulée. En effet, le caractère oriental devait influer dans ce sens, soit sur leurs habitudes personnelles, soit sur le génie des peuples auxquels ils s'adressaient, soit sur les langues mêmes qu'ils employaient.

2. *Juifs.* Les Juifs paraissent avoir été complétement étrangers à toutes les études philosophiques et logiques, à tous les développemens intellectuels qui les accompagnent, et à toutes les habitudes méthodiques qu'elles créent dans une nation.

3. *Populaires.* La plupart des auteurs sacrés étaient des hommes du peuple, ce qui doit faire attendre un langage plus vif et animé qu'exact ou méthodique. St. Paul, le plus instruit des auteurs du N. T., se dit lui-même ἰδιώτης τῷ λόγῳ, 2 Cor. XI, 6.

La nature spéciale des langues employées par les auteurs sacrés nous conduirait à des conséquences analogues. Voyez ce qui en a été dit §. 39.

Ainsi donc, déjà à priori, nous devons nous attendre à trouver dans la Bible un langage énergique et animé, mais peu méthodique et nullement précis ; des enseignemens émus et des exhortations touchantes, plutôt que des formules dogmatiques. Cela est amplement confirmé par les faits.

§. 80. STYLE DE LA BIBLE. OBSERVATIONS DE DÉTAIL.

1°. Chez la plupart des écrivains sacrés, au moins du N. T., on ne rencontre aucune trace de travail du style, aucun effort de l'art d'écrire. Chez les écrivains dogmatiques, en particulier Matthieu, Jean, Paul, Pierre et Jacques, il n'y a rien de ce genre. Paul, le plus remarquable de tous, au point de vue de la méthode et des tendances intellectuelles, a un style incorrect et confus. Ses écrits trahissent à chaque ligne la lutte qui

existe entre la grandeur de ses idées, l'ardeur de ses sentimens et l'impossibilité où il est de les rendre par la parole avec une clarté et une force suffisantes. De là de nombreuses obscurités et de nombreuses incorrections. Transformer ses phrases en formules, et prétendre trouver là une transmission toujours exacte, précise et complète de la pensée, serait méconnaître la nature de ce style.

2°. L'Écriture paraît en général destinée à agir sur le cœur et l'imagination, plus que sur l'intelligence. Le style poétique et le langage oratoire s'y rencontrent souvent çà et là, surtout dans les livres les plus importans. Les auteurs sont fréquemment émus et travaillent à émouvoir. C'était bien là ce qu'il fallait aux masses populaires, ou plutôt au genre humain ; mais cela exclut la possibilité d'un langage philosophique et précis.

3°. Les idées, soit abstraites, soit dogmatiques, sont en général exprimées dans la Bible par des figures. Donc les auteurs ou manquent des expressions exactes qui seraient nécessaires pour rendre les unes et les autres, ou préfèrent ne pas les employer.

Voyez, par exemple, dans l'A. T., la manière dont sont rendus les attributs de Dieu, point si important ! Sa puissance et sa toute-présence reviennent souvent frapper l'imagination des Hébreux, mais d'ordinaire à l'aide d'un énorme anthropomorphisme, les mains et les yeux de l'Éternel. De même sa justice et sa bonté ; Dieu se repent, s'irrite ou s'apaise ; et nous-mêmes, quand nous voulons exprimer les mêmes vérités, nous sommes contraints d'employer le même langage, de parler de la patience de Dieu, de son support, de sa rigueur, idées certes entièrement humaines et inexactes. Il n'y a aucun mot précis en hébreu pour exprimer l'éternité, soit postérieure, soit antérieure. Faute de mieux, les écrivains emploient dans ce but des substantifs ou des particules d'un sens restreint et fini, mais indiquant vaguement une idée indéterminée. Ainsi

עוֹלָם, la durée inconnue; קֶדֶם, le temps qui a précédé; עוֹד, encore; אָז, alors, &c. Les idées les plus essentiellement dogmatiques de la Bible, celles qui appartiennent à l'Évangile et touchent au salut, sont aussi, faute de mots assez précis, assez clairs et impressifs, exprimées par des mots vagues ou figurés, comme *πίστις, ζωή, δικαιοσύνη, ἀπολύτρωσις, υἱοθεσία*, &c. On peut étudier avec intérêt sous ce point de vue 1 Cor. XV, 39 à 50, où l'auteur cherche à exposer en langage populaire et figuré des matières à la fois dogmatiques et philosophiques, dont il donne ensuite (ψ 50) le résumé clair et bref, mais par cela même vague et purement négatif.

§. 81. STYLE DE LA BIBLE.

Impression d'ensemble et résultat général.

On peut en appeler en dernier résultat à l'impression générale qu'un lecteur recevra de l'ensemble de la Bible. Il sera frappé de rencontrer partout dans ce saint livre un ton vif et populaire, l'éloquence du cœur, des phrases pressantes et pleines d'émotion. Et lui-même en sera, si je ne me trompe, d'autant plus saisi, il en recevra une impression d'autant plus forte, que les morceaux qu'il lit auront davantage ce caractère.

Dans toutes les catégories d'écrivains, il remarquera que l'expression est sentie et animée, plutôt qu'exacte et précise.

Nous avons suffisamment insisté sur ce point dans l'article précédent quant aux écrivains dogmatiques, et nous n'y reviendrons pas.

Quant aux historiens, ils racontent simplement et sans phrases, souvent sans détails précis, sans ordre méthodique, et même sans chronologie exacte. Mais ils ont une certaine candeur qui, jointe à la solennité des faits, à la conviction de l'écrivain, produit une impression persuasive qui s'empare du cœur.

Les Prophètes s'élèvent quelquefois à une grande hauteur de puissance et de poésie. Ils remuent, ils ébranlent, ils saisissent, mais par cela seul que leur langage est poétique, il n'est ni exact ni formulé.

La même chose peut se dire des autres poètes de l'A. T. et spécialement du Psalmiste, parfois si profondément touchant, parce qu'il est profondément ému. Quand on a voulu transformer en formules ses élans d'amour ou d'humilité, on les a dénaturés jusqu'à les rendre presque ridicules.

Dans le N. T., deux des auteurs sacrés seulement ont paru mettre de l'importance à la forme du langage et au travail du style, ou du moins ont indiqué dans leurs écrits une plume un peu plus exercée : St. Luc et l'auteur de l'Epître aux Hébreux. Or il est digne de remarque que cela ne donne ni à l'un ni à l'autre de supériorité sur les autres écrivains sacrés, soit quant à la précision des pensées, soit quant à l'effet produit.

L'Évangile de Luc est moins attachant, moins coloré, j'ose dire moins persuasif que les trois autres, quoique souvent plus complet. Si l'on en excepte les trois magnifiques chapitres qui terminent l'Épitre aux Hébreux, on ne pourra la comparer sous aucun rapport à celles de St. Paul, et ce langage si travaillé, si pur, si nombreux et si élégant, fait pour charmer l'oreille et le goût, saisit bien moins le cœur que les brûlantes et incorrectes effusions de l'Apôtre des Gentils.

Les écrivains sacrés n'ont donc nullement prétendu à l'exactitude de l'expression et à la précision de la pensée, et il est heureux qu'il en ait été ainsi. Dieu est plus sage que les hommes. Ceux-ci auraient sûrement cru à priori que la Révélation devait être formulée et codifiée, crainte de variations. Mais alors elle aurait pu se fixer peut-être dans la mémoire, être acceptée par l'intelligence, et rester étrangère au cœur, inintelligible pour les masses, qu'il fallait pourtant pénétrer et sauver.

Le but des dogmes n'est pas de loger des systèmes dans notre esprit, mais d'allumer des affections dans notre cœur.

§. 82. RÈGLES QUI DÉCOULENT DE L'IMPROPRIÉTÉ DU STYLE.

Il est difficile de déduire de ce qui vient d'être dit des règles herméneutiques un peu précises et positives. Les règles ne peuvent découler que de principes uniformes et de faits constans ; et il n'y a ici de constant que l'inconstance et la variabilité des faits. Nous pouvons cependant énoncer trois directions générales fondées sur cette variabilité même.

1°. L'Interprète ne doit jamais presser le sens des mots, à moins qu'il ne soit évident que dans le passage particulier dont il s'agit, l'auteur a voulu, par exception, formuler rigoureusement son idée. L'Interprète doit proportionner, pour ainsi dire, la rigueur de son interprétation au caractère plus ou moins positif et didactique du livre et du passage. On ne peut pécher plus évidemment contre cette règle, qu'en fondant, par exemple, le péché originel sur le mot douloureux de David pénitent, Psaume LI, 7 : *J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a réchauffé dans le péché.*

2°. L'Interprète doit toujours s'attacher à l'intention de la phrase et du morceau, c'est-à-dire qu'il doit toujours, le plus possible, s'éclairer du contexte. C'est le meilleur moyen d'écarter le vague de la pensée, de découvrir l'idée réelle de l'auteur, et de remédier à l'irrégularité de son style.

3°. Pour comprendre le langage de l'Écriture, il faut recevoir l'impression qu'il tendait à produire, et y appliquer en conséquence non seulement la logique et l'érudition, mais aussi, mais surtout la sensibilité religieuse.

L'Écriture est un livre populaire, adressé aux masses pour les régénérer, travaillant d'abord à les éclairer, ce qui était avant tout nécessaire ; puis à les remuer par l'espérance, la crainte,

l'amour, à l'aide de toutes les émotions de l'éloquence et de la poésie. L'Interprète ne la comprendra, qu'en comprenant, qu'en partageant lui-même ces émotions diverses. Il faut qu'il se fasse homme de la foule, pour saisir la pensée qui pénétrait et transformait la foule à la voix du Sauveur et des Apôtres.

B. Langage figuré.

Il faut passer maintenant à une forme spéciale de cette inexactitude générale du langage biblique: le langage figuré.

§. 83. FAITS.

Le langage de la Bible est tout entier parsemé de figures; c'est pour ainsi dire la langue dans laquelle elle a été écrite. Tous les auteurs sacrés les emploient, quoiqu'à des degrés divers suivant la nature du livre et l'individualité de l'écrivain. Moïse et David, Salomon et St. Paul, Esaïe et St. Jean se ressemblent par cet endroit. J. C. lui-même, et J. C. surtout, en revêt à chaque instant son langage impressif et populaire. Quand il fait en paraboles l'histoire du Royaume des cieux, ou qu'il vante le bonheur des fidèles qui y seront à table avec lui; quand il prescrit de tendre une joue à celui qui a frappé l'autre, et qu'il appelle ses Apôtres à se laver mutuellement les pieds, comme il vient de les leur laver lui-même; quand il ordonne de se garder du levain des Pharisiens, ou promet des fleuves d'eau vive aux âmes altérées; quand il nomme son corps un temple qui, abattu, sera relevé en trois jours, ou qu'il donne le nom de ce corps rompu pour nos péchés au pain qui n'en est que l'emblème, dans tous ces cas et dans bien d'autres, c'est

par des figures frappantes, touchantes, pathétiques, ou sublimes qu'il saisit l'attention, fixe la mémoire ou attire le cœur.

Les figures ordinaires aux écrivains sacrés sont tirées des objets familiers à leurs lecteurs, comme l'histoire sainte, la vie pastorale, la nature locale, ses beautés et ses phénomènes. De là des métaphores fréquentes, des tropes de tout genre, et tout spécialement les paraboles de J. C.; forme vive, ingénieuse, attrayante et féconde, familière, comme on sait, aux Orientaux. Les paraboles sont fréquentes dans le Thalmud comme dans les Évangiles, et par cet unique endroit le langage des Rabbins a quelque rapport avec celui du Sauveur. Parfois l'enseignement de la Bible revêt une forme presque dramatique, comme Ésaïe XLIV et Jacques II. La poésie y reparaît avec son vêtement figuré sous des formes variées, et imprime sa couleur à une grande partie du code sacré. Elle n'influe pas uniquement sur le style et la déduction, parfois elle se retrouve dans l'ensemble et l'intention du plan d'un psaume ou d'un prophète entier, comme les Ps. L ou CVII, ou comme le livre de Joël.

On trouve aussi dans la Bible quelques traces d'allégories, et il faut nous arrêter un instant sur ce point.

L'allégorie est une forme chère aux Orientaux. Leurs poésies en sont semées et quelquefois tissues; ces allégories y sont en général développées, prolongées et pressées.

Il était impossible qu'il ne s'en trouvât parfois dans la Bible;* mais la sobriété avec laquelle elles y sont employées est digne de remarque, et peut être regardée, à mon avis, comme un effet et un gage de l'inspiration divine. Les allégories y sont rares, toujours brèves et peu développées. Jamais l'auteur ne s'y complaît, à la manière des Orientaux, pour faire briller son imagination ou son esprit. Ce n'est qu'une suite d'allusions à la même figure, destinées à agir sur l'intelligence en piquant l'at-

* Voyez ce qui a déjà été dit sur ce sujet §. 17.

tention. Ce n'est qu'une forme plus saillante pour saisir la pensée, et l'écrivain biblique l'abandonne toujours avant qu'elle ait pu devenir un jeu d'esprit pour ses lecteurs ou pour lui-même. Voyez Esaïe V, 1—6; Psaume LXXX; Marc. XII, 1—8; 1 Corinthiens III, 11—15; V, 6—8.*

§. 84. CONSÉQUENCES POUR L'HERMÉNEUTIQUE.

Le langage de la Bible est essentiellement figuré.

Ce langage a quelques inconvéniens pour la clarté; il risque de trop prêter à l'imagination de l'écrivain et à la fantaisie de l'Interprète. D'autre part c'est un stimulant pour les intelligences paresseuses, un aliment pour les âmes ardentes. Il est une nécessité de l'Orient; ou plutôt en tout pays il est l'instrument nécessaire pour s'adresser aux masses et au peuple, et c'est là certainement un des grands moyens d'action de la Bible sur les cœurs.

Mais ce langage si précieux pour faire écouter, retenir et appliquer la parole de Dieu par les âmes qu'elle doit sauver, doit être plus ou moins ramené par le docteur chrétien à des

* On ne s'étonnera pas, j'espère, que je me refuse à ranger parmi les allégories bibliques le cantique de Salomon. La dogmatique a pu trouver commode de recourir à cette solution, et le gros de l'Eglise l'a vaguement acceptée sans preuves, ou plus exactement, en dépit des preuves contraires. Mais ni l'examen, ni la critique ne sont venus confirmer cette assertion démentie par le livre lui-même, comme par le sentiment religieux et le bon sens. Il ne suffit pas d'affirmer en gros qu'un livre est tout allégorique. Il faut y trouver l'allégorie, la manifester, et l'expliquer dans les détails et dans leur enchaînement de manière à en dégager l'idée, et, dans un livre biblique, de manière à en tirer la leçon. Mais dans le cantique cela est impossible, et vainement on l'a tenté. L'allégorie n'est plus soutenue que par ceux qui ne l'ont pas tenté, et qui n'auraient garde de le faire. Tous les indices d'analogies orientales et bibliques laborieusement rassemblés en faveur de cette solution, n'ont pas l'ombre de valeur, et sont tout simplement absurdes.

idées positives. C'est l'œuvre de l'Herméneutique, et l'une des grandes difficultés dont elle doit triompher.

Ses efforts doivent dans chaque cas se concentrer sur deux points :

S'assurer si le langage est ou non figuré; et s'il l'est réellement, déterminer son vrai sens.

Recherche de la figure, et recherche du sens figuré.

§. 85. RECHERCHE DE LA FIGURE.

C'est une tâche que la science ne peut ni accomplir à elle seule, ni suffisamment déterminer par des règles. Avec la science il faut du jugement, de la bonne foi, du tact critique et de l'impartialité. Nous devons nous borner ici à quelques indications assez vagues.

1. *a priori.* a) La probabilité que le langage est figuré est plus forte dans les écrits poétiques ou sentencieux, comme aussi dans les discours oratoires et populaires. En général cette probabilité augmente quand on peut supposer que l'écrivain aura été conduit par sa situation, son sujet ou son but, à user de ce langage.

b) Il y a probabilité de même genre, mais bien plus forte encore, quand le passage même que l'on examine est vif, animé, coloré, et semble faire allusion à des objets d'autre nature.

2. *à posteriori.* a) Il y a probabilité encore plus grande, quand, en outre, le sens littéral serait absurde, comme pour ces mots: *Ceci est mon corps;* contraire à l'enseignement scripturaire, comme la promesse d'être à table au Royaume du Ciel; indigne de Dieu, comme quand la Bible lui attribue les organes ou les passions des hommes; immoral, comme dans l'ordre qui semble être donné à Osée le prophète d'épouser une prostituée; ou enfin en opposition évidente avec le contexte, le but de l'écrivain, &c.

b) Mais toutes ces probabilités, quelque fortes qu'elles puissent être, sont encore insuffisantes, tant que l'on n'a pas réussi à trouver un sens figuré qui soit naturel et pleinement satisfaisant. Il faut que le passage, ainsi interprété, soit clair, convenable, harmonique avec le reste, et que ce sens le justifie dans ses moindres détails, * aux yeux de la critique, de l'exégèse, du bon sens et de la foi. Sans cela le doute subsiste, et il faut chercher d'autres moyens de résoudre la difficulté.

§. 86. RECHERCHE DU SENS FIGURÉ. a) PRINCIPE.

L'existence du langage figuré dans un certain passage une fois constatée, la tâche de l'Interprète consiste à en démêler l'idée, l'idée précise et simple, qui souvent est voilée par la figure et par les détails de la figure. Dans cette tâche, il y a des difficultés souvent assez fortes, inhérentes à la nature même du langage figuré, et d'autant plus grandes que ce langage est plus abondant. Il est parfois difficile de discerner nettement l'idée principale, et de ne pas se laisser abuser par les traits accessoires. Il arrive aisément ici ce qui arrive dans l'étude des langages symboliques, de toutes les écritures, peintures, sculptures et constructions qui renferment une idée déguisée sous des emblèmes. On est toujours exposé en pareil cas à négliger l'essentiel, pour s'attacher à ce qui n'est que secondaire. C'est que là, en effet, l'essentiel est abstrait, invisible, caché, par cela même vague et obscur, tandis que le secondaire se compose de traits visibles, saillans, qui excitent l'attention, et que l'on est appelé à examiner séparément. Ainsi dans le langage parabolique et figuré de la Bible, on sera tenté de se préoccuper davantage des objets dépeints, des descriptions de détail, des personnes mises en scène, des actes successifs minutieusement

* C'est parce que cela est impossible pour le cantique de Salomon, que nous croyons qu'il faut l'interpréter dans un sens littéral.

racontés, en rejetant sur le second plan la pensée et la leçon, qui pourtant étaient le tout aux yeux du Docteur sacré. Ou bien si l'on discerne plus nettement la leçon générale, on en altère le sens par cela seul qu'au lieu de la rattacher à l'ensemble du récit ou de la figure, on voudra la déterminer par tel ou tel détail isolé. Ce sont là des méprises communes contre lesquelles l'Interprète doit se tenir soigneusement en garde.

§. 87. SUITE. b) FAITS.

L'étude du langage des Livres Saints devrait prévenir ces méprises. En examinant les figures bibliques, le critique sensé s'assurerait aisément d'ordinaire que ces mêmes détails auxquels il serait tenté de mettre trop d'importance, en avaient beaucoup moins aux yeux des écrivains eux-mêmes. Parfois, en effet, ces traits sont de telle nature qu'ils excluent toute symbolisation possible. Quand Jésus loue l'économe infidèle, quand il compare la venue du Fils de l'homme à celle d'un voleur dans la nuit, et la miséricorde de son Père à l'impatience d'un juge inique, n'est-il pas évident que de tels détails sont sans rapport à l'enseignement, et n'ont pour but que de compléter la figure en la rendant reconnaissable et frappante?

Quelquefois d'autre part les traits qui sembleraient nécessaires pour éclairer la figure, sont intentionnellement omis comme pour enseigner à chercher l'essentiel ailleurs. L'entretien de J. C. et de Nicodème est spécialement instructif sous ce point de vue. Le Sauveur dit à Nicodème (Jean III, 3) qu'il faut être *né de nouveau* pour voir le Royaume de Dieu. Le Pharisien ne pouvant comprendre cette mystérieuse et brève figure, demande le comment et les détails. *Comment un homme qui est vieux peut-il naître?* A quoi notre Seigneur répond: *Qu'il faut être né d'eau et d'esprit pour entrer dans le Royaume de Dieu.* C'est-à-dire qu'en éclaircissant la pensée principale, en faisant

remarquer que la leçon était revêtue d'une image, et ne pouvait être prise à la lettre, il se refuse cependant à la compléter en détail. Quand (Jean I, 52) il affirme que les Disciples *verront désormais le Ciel ouvert et les Anges monter et descendre sur le fils de l'homme,* n'agit-il pas de même, et n'enveloppe-t-il pas à dessein la leçon d'une image sublime, frappante et claire quant à l'enseignement et à l'idée, mais vague et insaisissable quant aux détails ?

Il est enfin un certain nombre de cas où la figure, malgré son développement, ne peut être pressée, attendu l'inexactitude ou la confusion des rapports indiqués. Nulle part peut-être cela n'est plus saillant que Matthieu XI, 16, où J. C. compare la génération présente *à des enfans qui crient à leurs compagnons : Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé,* &c. Or la suite prouve que ce ne sont pas les enfans qui crient, mais les compagnons auxquels ils crient, qui aux yeux de J. C. étaient l'image de la génération qu'il censurait. De même encore, Matthieu XIII, 19, J. C. semble faire du Semeur de la parabole (*οὗτός ἐστιν . . . .*) l'image non pas de celui qui répand la parole, mais de celui qui ne l'écoute pas. Parfois enfin l'auteur sacré, tout en développant sa pensée, modifie la figure dont il la revêt, de manière à rendre impossible la traduction minutieuse de l'emblème. Jean X, 1—16, J. C. parle d'une manière figurée de ce qu'il est pour les fidèles qu'il désigne comme les brebis de son Père. Mais à cette figure générale se rattachent plusieurs figures particulières et inconciliables. Tantôt il est la porte par laquelle entrent les brebis et les bergers, mais non pas les larrons; plus loin il est le berger lui-même, le véritable et bon berger, par opposition aux larrons et aussi aux mercenaires. L'auteur de l'Epître aux Hébreux, profitant (Chap. IX) du double sens du mot *διαθήκη,* le prend au ψ 15 dans celui *d'alliance,* et au ψ 17 dans celui de *testament.* Comment dès lors presser le sens de cette double figure?

Concluons cette discussion en disant avec St. Augustin (De civ. Dei, XVI, 2): „Non sane omnia quæ gesta narrantur aliquid etiam significare putanda sunt, sed propter illa quæ aliquid significant, etiam ea quæ nihil significant, attexuntur.“

§. 88. SUITE. c) RÈGLES ET APPLICATIONS.

Dans la recherche du sens figuré, l'Interprète doit donc s'attacher par dessus tout à discerner l'idée principale, sans mettre trop d'importance aux détails. Cette règle, pour être appliquée à propos, a besoin de quelques développemens. Elle est d'un emploi facile dans les figures simplement et rapidement indiquées; comme quand Jésus dit: *Ceci est mon corps*, ou *abattez ce temple.* De même encore dans les métaphores et autres figures abrégées, où le point de contact de la comparaison et de la pensée est assez saillant pour qu'on ne puisse s'y tromper. Quand, Hébr. IX, 16, l'auteur ajoute la métaphore de *testament* à celle *d'alliance,* il ne fait évidemment allusion qu'à la mort du donateur. Si l'on dépassait cette idée générale, on serait conduit à dire, par exemple, que Christ a perdu lui-même les avantages que sa mort nous assure. Quand St. Paul, Rom. VIII, 17, s'écrie dans un transport de reconnaissance et de foi: „Si nous sommes enfans de Dieu, nous sommes aussi ses héritiers et les cohéritiers de Christ,“ il ne pense qu'aux avantages que les fidèles, unis à Christ, obtiennent de concert avec lui, de leur Père commun. La métaphore deviendrait absurde, si on la supposait complète; car la mort de Dieu en deviendrait un élément nécessaire.

Mais l'application de la règle n'est pas tout-à-fait aussi simple quand la figure est prolongée.

Dans ce cas l'Interprète doit bien avant tout chercher l'idée générale et la placer sur le premier plan, pour rejeter les détails sur le second. Toutefois il doit examiner ceux-ci, et les peser à part pour leur assigner leur valeur réelle quelle qu'elle soit.

Dans les allégories, en particulier, plusieurs des détails qui entourent l'idée générale ont un sens, et ce sens doit être rendu; mais toujours avec intelligence et sobriété. Marc. XII, dans la parabole des vignerons qui tuent d'abord les serviteurs du maître et enfin son héritier, il est clair que les soins que le maître a pris de la vigne, les serviteurs qu'il a envoyés, la mission finale de son fils et le crime des vignerons retracent les miséricordes de l'Eternel envers le peuple juif, et l'ingratitude de celui-ci; c'est une allégorie et non pas une parabole. Mais aller plus loin, presser le nombre des serviteurs successivement envoyés, insister à part sur la haie plantée, sur le pressoir creusé, et sur la tour bâtie par la précaution du maître, comme sur autant d'idées distinctes, ce serait méconnaître l'intention du Sauveur et faire de l'esprit, au lieu de recevoir son enseignement avec foi.

Dans les paraboles, l'idée générale est d'ordinaire la seule à saisir, et les détails doivent être laissés de côté. C'est de beaucoup le cas le plus fréquent. Les allégories sont rares et brèves dans la Bible, avons-nous dit, et, à parler en général, l'esprit allégorique est éminemment antibiblique. Il a quelque chose d'ingénieux, de spirituel, de piquant et de curieux, qui éloigne de l'édification au lieu d'y conduire, et qui est fort opposé aux tendances claires, fortes, pratiques et subjectives des écrivains sacrés. Il importe donc grandement de ne pas transformer les paraboles en allégories, comme par exemple, quand on a voulu presser tous les détails de la parabole des Vierges, Matthieu XXV. On ne pourrait le faire sans affaiblir l'effet voulu, et sans mêler des idées fausses, curieuses ou douteuses à la simple et féconde vérité.

§. 89. SUITE. d) CONSEILS PRATIQUES.

Les règles que nous venons de donner sont encore bien vagues, et dans certains cas ne font que reculer la difficulté. Il

faut y joindre des conseils et des recommandations pratiques dont l'emploi dirigera toujours sûrement l'Interprète.

1°. Il doit se faire un devoir de demander toujours des lumières au contexte. Souvent l'occasion de la figure ou de la parabole suffit pour en déterminer le but, et par cela même pour en indiquer les limites. Quelquefois l'auteur sacré a eu soin de donner le résumé de sa pensée; résumé précieux, auquel l'Interprète serait inexcusable de ne pas soigneusement s'attacher. Luc. XII, 36—39, J. C. emploie deux figures très-différentes pour recommander la vigilance en attendant son retour. Il se compare au maître qui revient de la noce et qui doit trouver ses serviteurs éveillés, et au voleur qui surprend dans la nuit le père de famille ignorant ou imprudent. Puis il conclut de ces deux exhortations, si différentes quant à la forme, mais identiques en réalité: „*Tenez-vous prêts, parce que le fils de l'homme viendra*" ἧ ὥρα οὐ δοκεῖτε. Voilà l'Interprète bien instruit de la valeur réelle des figures qui ont précédé. Elles ne tendaient l'une et l'autre qu'à faire ressortir le caractère imprévu, par cela même effrayant, de l'arrivée subite du Juge divin.

De même Matth. XXV, 13, J. C. conclut la parabole des Vierges en ces mots: „*Veillez donc, puisque vous ne connaissez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme doit venir.*" Cela réagit sur toute la parabole, en démontre le véritable sens, et empêche de la transformer en allégorie. L'Interprète ne doit pas prétendre en déduire des enseignemens que J. C. lui-même aurait laissés de côté, et qui par cela seul seraient déjà inintelligibles, ou grandement incertains.

2°. Rien ne formera mieux le bon sens et le tact critique de l'Interprète, que la lecture habituelle de la Bible. Il s'accoutumera ainsi à apprécier les figures qui s'y rencontrent fréquemment; à ne pas y donner d'autre sens que celui qu'elles avaient sous la plume des auteurs sacrés, et au milieu de leurs contemporains. Chaque langue, chaque pays a ses tropes par-

ticuliers, assez usités pour être reconnus de tous à la première vue, et avoir place dans le fond commun de la langue. Le français, par exemple, est plein d'expressions qui, métaphoriques dans l'origine, sont devenues par le fréquent usage des expressions ordinaires. Personne ne croit faire de la poésie quand il dit qu'il est à l'abri d'un danger, ou que le soleil se lève. Il en est de même, et à un bien plus haut degré, dans les langues saintes, et c'est la lecture habituelle des écrits sacrés, qui nous y accoutume. Les Prophètes de l'A. T. en particulier reviennent fréquemment à certaines figures qui, pompeuses ou pathétiques dans l'origine, étaient devenues familières par le grand usage. Obscures pour nous, elles étaient claires pour les contemporains, elles le deviennent pour ceux qui lisent et relisent les écrits qui les renferment. Ainsi les bouleversemens du ciel, des astres et de l'univers, annoncent simplement de grandes secousses politiques ou sociales. La paisible communauté des bêtes féroces et des animaux doux et timides, dénote des époques de paix et de bienveillance universelles. Les triomphes guerriers du Messie ne sont que l'emblème ordinaire de la propagation de son pouvoir, et ainsi du reste.

3°. Un dernier conseil pratique à donner à l'Interprète sur ce point, est celui de chercher toujours à se bien rendre compte de l'idée logique de la figure, au lieu de transporter vaguement l'expression figurée dans son analyse, comme si par elle-même, elle constituait une idée. Le Théologien ne doit pas, sans doute, dépouiller la Bible de ses figures, ce qui serait lui ôter sa couleur pathétique et populaire; Mais il doit moins encore métamorphoser les figures en formules. Il faut surtout qu'il sache ce qu'il fait, et qu'au lieu de transformer les figures en dogmes, comme on ne l'a fait que trop souvent, il cherche le dogme dans la figure. Les expressions de *rémission des péchés*, par exemple, *justification, rédemption, réconciliation, adoption, admission au trône de grâce, alliance de grâce,* sont toutes

pleines de sentiment et de vie ; elles doivent occuper une grande place dans le cœur et dans les discours du Serviteur de J. C. ; elles doivent l'aider à développer les nombreuses faces, les conséquences diverses et les touchantes bénédictions de l'œuvre de son Maître. Mais elles ne désignent pas des dogmes distincts, elles ne sont pas des formules, elles ne sont que des figures par lesquelles les écrivains sacrés essaient d'exprimer les divers élémens du grand et mystérieux salut acquis par la mort de Christ à l'homme pécheur. Voilà ce que l'Interprète devra se dire ; voilà l'étude qu'il devra faire et le point de vue qu'il devra prendre, en particulier toutes les fois qu'il aura à se rendre compte de la valeur intellectuelle de figures dogmatiques.

SECTION QUATRIÈME.

CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES AUX ÉCRITS.

Nous parlerons d'abord des circonstances *intérieures*, tenant au caractère ou au genre spécial de l'écrit ; puis des circonstances *extérieures* qui ont contribué à en déterminer le contenu, comme le but, l'occasion, l'époque, les personnes.

A. Circonstances intérieures.

§. 90. INFLUENCE DE LA DIVERSITÉ DES GENRES.

Le genre et la nature d'un écrit doivent influer sur son interprétation. Personne n'imaginerait, par exemple, de commenter d'après la même méthode le Code Napoléon et les Méditations poétiques de Lamartine. Ce principe est d'une grande importance pour la Bible.

En effet ; 1°. La diversité de genre des écrits bibliques fait naturellement supposer chez les auteurs une diversité de dispositions, du moins l'emploi de facultés différentes ; par conséquent diversité d'individualité.

2°. La diversité des genres amène en outre une diversité nécessaire dans les formes, les tours, les figures et pour ainsi dire dans la langue. Les mêmes idées s'exprimeront en mots différens, et les mêmes mots ne correspondront pas exactement aux mêmes idées.

3°. A la diversité d'individualité, à la diversité de langage, pourra se joindre une diversité d'inspiration. Quelque obscure et mystérieuse que soit pour nous la notion d'inspiration, tout critique qui admet le fait est contraint d'admettre pareillement la variété. L'inspiration ne peut avoir été la même pour les extases d'Ésaïe, et pour les généalogies Édomites que Moïse recueille au désert (Gen. XXXVI) ; pour les enseignemens de Paul, déclarant les avoir reçus directement de Christ, et pour les récits de Luc, appuyant leur certitude sur ses propres recherches. — Nous ne développons pas ces idées qui auront leur place dans notre Herméneutique dogmatique. — Mais ce qui doit être dit ici, c'est que cette diversité d'inspiration peut influer non seulement sur l'exactitude et la valeur des choses,

mais aussi sur la forme du discours et des phrases. L'inspiration peut établir et paraît avoir établi quelquefois une véritable lutte entre la révélation de Dieu, et l'individualité de l'homme insuffisant pour exprimer ce qu'il ressentait. De là des obscurités dans le langage (d'Ésaïe et de St. Paul, par exemple), et de là une complication nouvelle dans l'interprétation, surtout des écrits prophétiques. Pour les historiens, au contraire, l'inspiration ne peut être comprise comme ayant obscurci la narration, mais comme ayant bien plutôt accru la clarté.

Tout cela est d'autant plus digne d'attention, que les divers genres se mélangent souvent dans la Bible. Les discours du Sauveur et les Épîtres de St. Paul passent fréquemment de l'un à l'autre, de l'histoire à la poésie, et de l'enseignement à l'émotion.

Nous parlerons successivement du genre historique, du didactique, de l'oratoire, du poétique et du sentencieux.

§. 91. GENRE HISTORIQUE.

Nulle part le récit n'est un vêtement plus transparent de la pensée que dans le genre historique. L'écrivain raconte des faits, d'ordinaire simplement, clairement et sans prétention. L'Interprète n'a à se préoccuper que des faits racontés; c'est dans les faits que se concentrent le but de l'écrivain et l'effort de l'Interprète. — Cela simplifie beaucoup la tâche de ce dernier. Il ne doit pas mettre la même importance à ce qui dans les récits des historiens sacrés est étranger et sans rapport avec les faits, par exemple, aux idées que ces historiens supposent, aux préjugés qu'ils partagent, aux explications qu'ils admettent. — Quand Josué arrête le soleil, l'écrivain ne raconte et n'affirme en réalité que la miraculeuse prolongation du jour, nullement la cause astronomique du miracle. Il se fait, sans doute, une

théorie sur ce point, parce que l'homme ne peut être témoin d'un effet sans en rechercher la cause ; mais cette théorie est son affaire à lui, et n'a d'intérêt ni pour l'histoire sainte, ni pour nous. Elle ne peut participer en rien à la garantie divine dont l'histoire des Hébreux est entourée.

Quelque simple que semble la tâche du Théologien interprétant les écrits historiques, elle a cependant ses difficultés, tenant à la nature extraordinaire des faits racontés, au caractère simple, bref, parfois vague et incomplet de la narration, et à la grande différence d'individualité qui se trouve entre l'écrivain et l'Interprète.

L'Interprète doit travailler soigneusement à s'identifier avec l'historien sacré, et à reproduire les faits et leurs détails, non tels qu'ils lui paraissent le plus vraisemblables à lui-même, mais tels que l'historien les concevait et voulait les transmettre.

On a grandement péché contre cette règle dans ce qui tient aux miracles. On sait à quel degré de ridicule et d'absurdité le rationalisme du siècle dernier avait poussé la manie de transformer les miracles en faits naturels. Sans aller jusque là, beaucoup de critiques ont souvent forcé le sens dans une intention apologétique, pour faire disparaître d'un récit biblique l'élément surnaturel ou le préjugé populaire. — Ils avaient tort. La vérité avant tout ; telle doit être la devise de l'Interprète. — Mais d'autre part il n'est pas tenu d'ajouter à la lettre du récit, quand le miracle n'est pas nettement indiqué. Plus d'une fois les Évangélistes, par exemple, frappés d'un fait remarquable, le rapportent comme ils l'ont vu, sans dire, probablement sans savoir eux-mêmes, s'il y a eu là un miracle de leur Maître ou seulement un fait providentiel. Par exemple, quand, Jean VIII, 59, J. C. s'échappe des mains de ceux qui veulent le lapider, ou quand à Gethsémané (Jean XVIII, 6) sa simple question fait tomber à la renverse ceux qui venaient l'arrêter.

Quand le récit est vague ou incomplet, l'Interprète peut

souvent s'aider des récits parallèles, spécialement pour les Évangiles. — Cette quadruple et symétrique histoire de J. C. est pour lui d'un prix immense. Cette comparaison, malgré les difficultés qu'elle fait naître et les lacunes qu'elle laisse, est précieuse au Théologien croyant. Elle éclaire bien des obscurités, elle remplit bien des vides, elle ajoute des détails décisifs à des récits insuffisans, et lorsqu'elle ne fournit aucun trait nonveau, elle satisfait encore l'esprit et le cœur de l'Interprète en confirmant son exégèse. La parabole des vignerons meurtriers des serviteurs et du fils, est racontée avec bien plus d'abondance et de détails Matth. XXI, que Luc XX, mais dans Luc, au verset 16, se trouvent ces deux mots: μὴ γένοιτο, qui jettent à eux seuls un grand jour sur toute la scène. C'est un cri qui échappe à la conscience des magistrats coupables, et qui montre qu'ils avaient bien compris l'effrayante allégorie du Sauveur. On conçoit dès lors le ressentiment que cette attaque avait excité en eux. *

§. 92. CHRONOLOGIE.

Le genre historique présente une face particulière, qui tantôt crée à l'Interprète des difficultés, tantôt lui fournit des secours, et en tout cas lui impose des devoirs spéciaux. Je veux parler de la chronologie historique et de l'absolue nécessité pour lui de savoir jusqu'à quel point elle a été observée ou négligée par l'écrivain. Ces questions-là ont une grande importance pour l'Interprète, car suivant l'occurrence elles l'entourent d'inextricables incertitudes, elles occasionnent dans son

* L'Interprète qui étudie l'histoire évangélique devrait avoir constamment sous la main la Synopsis de Roediger (Halle 1839), ou quelque autre Harmonie analogue. Le travail du parallélisme est là tout fait, et l'Interprète n'a qu'à ouvrir et lire pour en profiter.

travail de fâcheuses méprises, ou elles éclairent et règlent sa marche.

Tant qu'on s'est obstiné, par exemple, à rechercher dans l'A. T. une chronologie régulière, on s'est condamné à des embarras inouis dont on ne s'est tiré qu'en ajoutant à la lettre du texte d'insoutenables hypothèses, ou qu'en la contredisant d'une manière décidée. Cette voie est heureusement presque abandonnée. Mais quant au N. T. les difficultés subsistent, au moins pour les Évangiles. Toutes les tentatives pour les faire rentrer dans une harmonie régulière et une exacte chronologie, aboutissent à l'impossible, au ridicule et à d'inconciliables contradictions. Calvin l'avait déjà senti, et avait exclu, trop complétement peut-être, de la composition des Évangiles l'élément chronologique. Dans l'état actuel de la science, l'Interprète ne pourra procéder qu'empiriquement sur ce point. Voici quelques directions générales qui pourront lui être utiles, et qu'il trouvera de fréquentes occasions d'appliquer.

1°. L'intention des Évangélistes a été en général chronologique. Mais plusieurs causes différentes ont agi sur eux de manière à troubler souvent cet ordre.

2°. Plus d'une fois ils ont volontairement et intentionnellement subordonné l'ordre chronologique à un intérêt d'enseignement et de foi. Cela paraît être le cas de l'Évangile de Matthieu. Il a dans plus d'une occasion groupé les discours de J. C. de manière à les rendre plus solennels, et afin de placer l'enseignement du Sauveur sur le premier plan du tableau. Par exemple le sermon de la montagne, Matthieu V, VI et VII.

3°. L'examen critique des Évangiles conduit à admettre que les Évangélistes y ont inséré de nombreux récits fragmentaires empruntés à la tradition orale. Diverses portions de la vie de J. C. paraissent en effet avoir été fixées dans la mémoire des disciples, dans des buts divers, et transmises oralement déjà avant la rédaction de nos Évangiles, qui ont dû s'en

enrichir ça et là. Mais ces insertions ne pouvaient toujours se concilier avec l'exactitude de l'ordre historique.

4°. On doit admettre que l'inexpérience des Évangélistes et leur imperfection dans l'art d'écrire, auront amené quelques désordres chronologiques dans leurs écrits.

5°. En cas de contradiction dans l'ordre des faits entre les Évangélistes, on est conduit en général par l'examen critique à reconnaître St. Jean pour le plus exact des quatre.

6°. On trouve parfois dans les Évangiles des indications de temps très-précises, plus précises qu'à l'ordinaire, et auxquelles par conséquent l'Interprète doit faire grande attention. L'Évangéliste en effet indique par là que, dans le cas donné, il est certain de l'époque exacte, et qu'il peut la garantir.

Ainsi Matthieu XVII, 1 et Marc IX, 2, les deux premiers Évangiles indiquent avec soin, que la transfiguration de J. C. eut lieu *six jours après* un entretien remarquable rapporté dans les trois Évangiles synoptiques, Math. XVI, 13; Marc VIII, 27; Luc IX, 18. Or Luc, IX, 28, sans être aussi précis, confirme de fait cette indication dans des limites un peu plus vagues ὡσεὶ ἡμέραι ὀκτὼ .... Il ne peut donc rester aucun doute sur cette date relative. — Mais si, désirant connaître la date absolue, nous cherchons dans les mêmes Évangiles le moment où eurent lieu ce discours et la seconde multiplication des pains qui le précéda, nous ne trouvons plus que des indications ou nulles, ou insignifiantes; ἐν ἐκείναις ταῖς ἡμέραις, est-il dit, Marc VIII, 1. Nous devons donc ici nous en tenir à une connaissance approximative de l'ordre de ces divers faits.

§. 93. INFLUENCE DE L'INDIVIDUALITÉ DES HISTORIENS.

Il est impossible dans le genre historique de séparer l'individualité des historiens de l'individualité de leurs écrits. Quand on cherche à déterminer les caractères spéciaux d'un récit, son

esprit, son intention, sa tendance, c'est aux dispositions, aux intentions, aux impressions de l'écrivain, c'est-à-dire, à son individualité que l'on arrive. Il faut donc l'étudier directement. Il faut joindre autant que possible à l'étude de l'histoire elle-même, celle des circonstances personnelles où se trouvait l'auteur.

Cela est vrai, en quelque mesure, dans tous les genres d'écrits, mais bien plus dans le genre historique que dans les autres. Une histoire, pour être bien expliquée et appréciée, a plus besoin de ces données extérieures qu'un discours ou qu'un poème. Ces derniers, formant un ensemble d'idées, ont par cela même une valeur indépendante, et peuvent être appréciés en eux-mêmes par toutes les saines intelligences; mais une narration ne peut être admise et jugée, tant qu'on ignore les garanties des faits rapportés, et la valeur intellectuelle et morale du narrateur.

L'Interprète de la Bible devra donc spécialement rechercher l'esprit, l'intention, la tendance de chaque historien, afin de réussir à bien comprendre l'histoire. Dans l'A. T. cette étude spéciale sera féconde en résultats. Elle fera promptement reconnaître, par exemple, des Prophètes dans les auteurs des livres des Rois, et des sacrificateurs dans ceux des Chroniques. Elle inspirera, ce semble, à l'homme impartial une grande confiance dans les récits mosaïques, empreints de naïveté, d'humilité, de désintéressement et de piété.

Pour atteindre ce but, l'Interprète pourra s'aider de ces mille petits détails secondaires que l'historien laisse échapper, et par lesquels il trahit sa pensée, son sentiment ou sa personnalité. Les traits de cette nature sont plus rares qu'ailleurs, et aussi plus précieux dans les histoires bibliques. Ces antiques et pieuses histoires sont simples, brèves et sans prétention; l'historien s'y efface, et n'a garde en général de mêler ses jugemens et ses sentimens propres aux faits qu'il rapporte. Mais, quand il s'y laisse aller, il se montre par cela même plus à

découvert, et il nous permet de recueillir de précieux renseignemens. Ces apparentes minuties éclairent l'Interprète, et le réjouissent en lui inspirant une douce et pleine confiance dans la sincérité de l'écrivain. Je ne puis comprendre, par exemple, comment on peut douter de l'authenticité du chapitre XXI de St. Jean, après en avoir scruté tous les détails. L'Évangile de St. Marc n'est-il pas pareillement empreint d'un inimitable cachet de vérité ?

Il présente plus qu'aucun autre ces petites observations et ces minimes circonstances, qui dépeignent vivement la scène, satisfont l'esprit et persuadent le cœur. Quand, XV, 10, parlant de J. C. devant Pilate, il ajoute : „Celui-ci savait bien que c'était par envie que les sacrificateurs lui avaient livré Jésus," ne nous transmet-il pas évidemment, avec son sentiment propre, la pensée des Disciples de Jérusalem? Chap. XIV, 51 et 52, nous trouvons sur l'arrestation du Sauveur un détail minutieux, sans importance historique, sans lien avec la scène principale, inexplicable en un mot autrement que par le souvenir personnel de l'Évangéliste. Dans ma conviction d'interprète, Marc doit avoir été le témoin ou l'acteur de ce singulier incident, conséquence qui serait importante pour l'Évangile, et qui du reste n'a rien d'invraisemblable.

§. 94. GENRE DIDACTIQUE.

Après le genre historique, le didactique est celui où l'idée doit être le plus littéralement entendue, puisque l'écrivain a eu pour but principal d'instruire. C'est dans ces écrits didactiques essentiellement, que doivent se trouver les vérités révélées. C'est là par conséquent que l'Interprète doit procéder avec le plus de précaution et de réserve. C'est là qu'il se sent pour ainsi dire le plus près de la Parole de Dieu. Pour la retrouver et la reproduire, il n'a à se défier ni des mouvemens du poète, ni des

émotions de l'orateur. Il doit lire la phrase, discerner et méditer la pensée, et la transmettre consciencieusement.

Il y a cependant des difficultés inhérentes au genre didactique.

Par exemple le Théologien devra distinguer entre les enseignemens, et les argumens dont l'auteur sacré les appuie. Le but divin est dans les enseignemens; les argumens ne sont qu'un moyen de les faire accepter. Ce moyen peut être relatif aux circonstances et aux temps. Il a dû nécessairement être plus en rapport avec les contemporains, qu'avec la postérité. Au fait la révélation divine n'a pas besoin de s'appuyer et ne s'appuie pas sur des argumens. Elle commande et elle s'impose. Les argumens ne sont qu'une facilité bienveillante, un secours accordé aux auditeurs ou aux lecteurs, pour les amener à l'obéissance et à la foi. Or un secours est une chose nécessairement relative, et renferme une accommodation. Quand J. C., Matth. XXII, maintient contre l'ignorante astuce des Sadducéens la réalité et la spiritualité de la vie future, n'y a-t-il pas pour nous une grande différence de clarté, d'importance et d'autorité entre l'assertion du ψ 30: „Au jour de la résurrection on ne se mariera point, mais on sera comme les Anges qui sont dans le ciel," et l'argument des ψ 31—33: „Dieu se nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Or il est le Dieu des vivans et non pas des morts?"

Dans ce cas et dans un grand nombre d'autres, au lieu d'argumens tirés de la nature intime de la Révélation et de la suprême volonté du Très-Haut, nous trouvons des appels à l'histoire. Ces argumens historiques sont en général peu décisifs et peu convaincans, mais populaires de leur nature et excellens pour les Juifs, en vue desquels évidemment ils étaient choisis. St. Jacques, toujours profond et psychologique, insiste à bien des reprises sur la prière. — Mais, quand il appuie ce précepte sur les prières d'Élie (V, 17. 18.) n'est-il pas évident

qu'il songe bien plus à frapper l'attention de ses lecteurs immédiats, qu'à fonder solidement le devoir de la prière chrétienne? Nous comprenons très-bien sans doute l'impression que cet argument pouvait produire sur les Judéo-chrétiens; mais quant à nous, plus accoutumés à porter nos regards sur J. C. que sur Élie, est-ce bien là le raisonnement qui nous touchera le plus, et nous fera sentir le besoin de prier?

L'Interprète trouvera une difficulté nouvelle dans l'absence de méthode des Docteurs sacrés. Dans la Bible, dans le N. T. en particulier, l'enseignement n'est presque jamais donné sous une forme purement et nettement didactique. Les Épîtres supposent un langage épistolaire, et les discours de J. C. amènent souvent un style dialogué. Tout cela revêt un caractère familier qui se prête mal à l'enseignement méthodique. Le discours familier omet beaucoup de choses, tantôt les prémisses et tantôt la thèse; il mélange les idées et ramène ce qui a précédé. Pour réussir à bien interpréter les portions didactiques du N. T., le Théologien aura donc besoin d'une sagacité réelle, de clarté d'esprit et de justesse de jugement. La sagacité lui fera saisir l'idée importante et centrale. La clarté l'aidera à la distinguer nettement de toutes les secondaires, et la justesse disposera le tout dans l'ordre logique.

§. 95. GENRE ORATOIRE.

L'enseignement didactique, en revêtant une forme populaire, prend aisément le caractère oratoire. Le genre oratoire joint la personne à l'idée, l'émotion à l'enseignement, la volonté de persuader à l'exposition de la vérité. Cela engage l'orateur à mettre en scène, et lui-même et les individus auxquels il parle. Il est conduit à s'adresser à leur individualité et à tirer parti des circonstances où ils se trouvent. De là un but beaucoup plus complexe, et des formes inconnues aux genres précédens. De

là un style plus abondant, l'emploi de nombreuses figures, des argumens plus personnels et moins réels. Nécessairement la tâche de l'Interprète en est modifiée. Outre les difficultés nouvelles que lui créent le mouvement du style, la couleur des détails et la richesse des figures, il a plus de peine à bien saisir l'idée principale, et à la bien distinguer des idées secondaires.

Le genre oratoire est très-fréquent dans la Bible. Il se mêle à la législation de Moïse et aux chants des Prophètes; le Deutéronome presque entier lui appartient; il se retrouve avec éclat dans la seconde partie d'Ésaïe, et il est intimement mêlé aux poétiques enseignemens du livre de Job.

Dans le Nouveau Testament il pénètre à peu près partout, car l'enseignement épistolaire ou dialogué le suppose et l'exige plus ou moins.

Souvent il s'élève jusqu'au pathétique, ce qui a lieu quand l'émotion de l'orateur le surmonte de manière à ce qu'au lieu de s'adresser à l'intelligence, il s'adresse exclusivement au cœur. — Voyez, par exemple, Rom. VIII, 33—39: *Qui accusera les élus de Dieu*, &c.

Souvent aussi le genre oratoire touche à la poésie, quand c'est l'imagination qui s'enflamme et domine les autres facultés. Nous en avons un exemple dans le même chapître ψ 19—23, où St. Paul personnifie la création, et la représente s'unissant tout entière aux soupirs de l'âme chrétienne, pour obtenir bientôt la céleste délivrance.

L'Interprète doit tenir compte de tous ces mouvemens qui se pressent, se succèdent et se confondent dans l'âme de l'orateur. Sa tâche consiste à en extraire, sous une forme claire et distincte, l'idée et le sentiment précis.

§. 96. GENRE POÉTIQUE ET GENRE SENTENCIEUX.

1°. *Genre poétique.*

Nous avons peu de chose à ajouter sur le genre poétique. Le mouvement poétique a pour l'Interprète et pour l'écrivain des effets assez analogues à ceux du genre oratoire; seulement, comme nous l'avons dit, l'imagination est plus active. En outre la forme est plus modifiée que dans le genre oratoire.

L'Interprète devra donc surtout tenir compte de la valeur pour ainsi dire convenue du langage poétique, et du désordre qu'il entraîne dans les idées. Nous avons remarqué plus haut que ce désordre semble s'accroître encore par l'action de l'inspiration sur le poète sacré.

Le devoir de l'Interprète sera donc de marcher sagement et consciencieusement entre deux écueils : celui d'affaiblir l'idée religieuse du texte, en traitant trop librement et dédaigneusement la forme poétique; celui de l'obscurcir, en la conservant avec une superstitieuse minutie.

Au reste la tâche de l'Interprète variera beaucoup suivant la nature spéciale des morceaux poétiques qu'il sera appelé à analyser. En effet la poésie, si fréquente dans la Bible, y joue un double rôle.

Tantôt, revêtant un caractère prophétique, elle est comme un tissu brillant, mais épais, destiné à envelopper l'idée, à en déguiser les détails et les contours jusqu'au moment fixé. C'est ce qui a lieu, par exemple, dans Ésaïe, Joël, ou dans les discours de Jésus-Christ (Matth. XXIV) sur sa future parousie.

Tantôt, symbolique et didactique, elle est destinée au contraire à faire pénétrer l'idée avec plus de force et de vie, comme dans la plupart des Psaumes. Voyez encore Jacques V, 1—6.

2°. *Genre sentencieux.*

Les enseignemens sentencieux tiennent dans la Bible une place importante, quoique peu étendue. Ils occupent des livres

entiers de l'Ancien Testament; en outre ils se mêlent aux enseignemens didactiques donnés de vive voix; tout spécialement aux discours de J. C.

Notre Seigneur, soit qu'il emprunte de temps à autre des dictons populaires, soit que plus souvent il se crée lui-même un langage, énergique et incisif, aime à revêtir ses leçons de cette forme extraordinaire, propre à réveiller l'attention et à saisir la mémoire.

C'est, à le bien prendre, un enseignement didactique donné dans un langage parfois poétique, parfois allégorique, souvent figuré, toujours *prégnant* et riche de sens.

La tâche de l'Interprète consiste à rechercher soigneusement l'idée centrale qui, par sa tournure insolite, s'annonce comme importante et se recommande à son attention.

Quant à la forme, elle n'est qu'un vêtement curieux par sa couleur antique et sa singularité, mais sans valeur propre, et qu'il ne faut pas confondre avec la chose enseignée. C'est la coque qu'il faut briser pour en extraire l'amande.

La forme, empruntée à la vie familière, aux habitudes locales, aux erreurs et aux préjugés du temps, n'était qu'un moyen en rapport avec les hommes de l'époque.

L'idée seule est pour nous.

B. Circonstances extérieures de l'écrit.

§. 97. DIVISION.

Les circonstances extérieures que nous avons essentiellement ici en vue, sont les *personnes* auxquelles s'adressent les écrits ou les discours bibliques, *l'époque, l'occasion* et enfin *le but* de ces écrits et de ces discours.

Ces quatre circonstances ont entre elles un lien intime, et il est quelquefois difficile d'en distinguer l'influence. Elles doivent toutefois être considérées à part. Nous allons en essayer l'examen successif, en réservant pour la fin la considération la plus générale et la plus importante, celle du but. Cette dernière étude sera en fait le développement et le complément des premières.

Commençons par les personnes et recherchons :

1°. l'influence que cette circonstance exerce sur les écrits;

2°. le parti que l'Interprète doit en tirer.

א. Personnes auxquelles l'écrit s'adresse.

§. 98. INFLUENCE SUR L'ÉCRIT.

En s'adressant à quelqu'un, on choisit ses paroles en vue de lui et de l'effet à produire sur lui. Le caractère et les circonstances du lecteur ou de l'auditeur, s'y retrouvent donc en quelque mesure, et deviennent un élément essentiel d'une saine et légitime interprétation.

Nous avons parlé plus haut des circonstances sociales de l'écrivain, et de l'influence qu'elles exercent sur son écrit. Cette influence est bien plus étendue encore, si les mêmes circonstances sont communes à ses lecteurs et à lui, ce qui est souvent le cas. Souvent, il est vrai, les circonstances sociales des lecteurs sont étrangères à l'écrivain; mais alors même celui-ci en a tenu compte et s'y est conformé, peut-être même sans l'avoir projeté.

Plusieurs de ces circonstances sont extérieures à l'homme et à sa nature morale; circonstances géographiques, par exemple, naturelles, usuelles, politiques; prospérité, richesse, industrie, renommée; origine des églises, nombre des fidèles, &c. Celles-là auront surtout influé sur la forme des écrits, en déterminant le ton de l'ensemble, le choix des argumens et des images. —

D'autres se lient plus intimement à la vie intérieure: circonstances religieuses, préjugés enracinés, caractère intellectuel et moral, &c. Celles-ci auront étendu leur influence sur le fond autant ou plus que sur la forme, en créant dans le cœur des résistances à la vérité. Mais ici nous touchons à la considération du but, où nous ne voulons pas encore entrer.

L'Épître aux Romains, par exemple, est fortement empreinte des influences de la première catégorie; les Épîtres aux Galates et aux Colossiens de la seconde; les Épîtres aux Corinthiens de toutes deux.

§. 99. IMPORTANCE POUR L'INTERPRÈTE.

L'étude de ces deux catégories d'influences rend de grands services à l'Interprète et lui éclaircit bien des obscurités.

Par exemple elle l'instruit à discerner les argumens purement *ad hominem,* et l'empêche de les confondre avec des argumens absolus. Ce n'est pas là une utilité légère, car les argumens ad hominem qui se rencontrent parfois dans la Bible, ces argumens si bien en rapport avec les contemporains, et à peu près indispensables dans un écrit populaire, n'ont pas la même force pour nous. Au contraire, ils enfantent de notre temps l'incertitude, les doutes, les débats et l'erreur, tant qu'on ne les a pas reconnus pour ce qu'ils sont, et qu'on leur donne la valeur d'un enseignement positif. L'étude des personnes, en nous faisant connaître *l'hominem* auquel on parlait, nous fait distinguer les raïsonnemens qui n'étaient que pour lui. Ainsi Galates III, 15. 16 et IV, 21—26, nous voyons St. Paul employer des argumens rabbiniques, sans force pour nous, et qui nous semblent même contredire l'Ancien Testament sur lequel ils s'appuient. — Mais la connaissance que nous avons de l'entraînement judaïsant et rabbinique auquel cédaient les Galates, nous fait comprendre que ce ne sont là que des raisonnemens

destinés à ces hommes, de nature à les confondre * et à faire taire leurs docteurs.

Au reste la forme seule de l'argumentation nous en donnerait déjà le soupçon. **

Souvent la considération des personnes rend le même service pour les enseignemens et les promesses, que pour les argumens. Elle permet de distinguer ce qui était relatif à une époque ou à une catégorie d'hommes, de ce qui concernait l'Église universelle et la postérité. Que de fidèles simples et dociles se sont inquiétés de l'ordre donné par les Apôtres, Act. XV, 29, de s'abstenir du sang et des animaux étouffés, aussi bien que de l'impureté et de l'idolâtrie ! Il est même des docteurs dissidens qui, esclaves de la lettre, ont exigé de nos jours l'observation exacte et complète du commandement. — Mais l'adresse seule de l'Épître des Apôtres, ψ 23 : „Aux frères d'entre les gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie," suffirait pour montrer que ce n'est pas ici un précepte durable et universel. Au reste la considération de *l'occasion* prouve mieux encore que ce n'était là qu'une transaction momentanée, un mode de vivre établi dans l'intérêt de l'union.

Souvent on a cru pouvoir appliquer à l'universalité des vrais chrétiens les promesses d'inspiration personnelle faites par Jésus-Christ Matthieu X, 19; Marc. XIII, 11; Luc. XXI, 14; Jean XIV, 26 et Jean XVI, 13. — Mais l'examen de ces cinq passages démontre que Jésus-Christ ne s'adressait qu'aux seuls Apôtres, dans ces occasions-là du moins. On n'est donc pas autorisé, sans direction révélée, à étendre à d'autres hommes, à d'autres circonstances et à d'autres temps, ces solennelles et mystérieuses assurances.

* St. Jérôme exprimait la même idée avec une rude concision quand il disait: „Apostolus qui omnibus omnia factus est, ut omnes lucri faceret; ... Galatis quoque quos paulo ante stultos dixerat, factus est stultus."

** Gal. III, 15: *κατὰ ἄνθρωπον λέγω.*

En éclaircissant et limitant ainsi la pensée de l'auteur, la considération des personnes explique encore bien d'autres difficultés. Elle lève même parfois d'apparentes contradictions. L'auteur de l'Épître aux Hébreux, évidemment disciple et compagnon d'œuvre de Paul, respecte le culte mosaïque, ne dit rien qui tende à l'abroger, et le suppose maintenu. Paul lui-même au contraire annonce dans ses Épîtres, cependant antérieures, que le règne de ce culte est fini, et qu'il doit faire place à la foi en Christ, à laquelle il devait préparer. La contradiction semble flagrante, et pourtant elle disparaît quand on réfléchit que l'Épître aux Hébreux s'adressait exclusivement à des Judéo-chrétiens, tandis que St. Paul avait plus spécialement des Ethnico-chrétiens pour disciples.

Enfin la considération des personnes est une des meilleures ressources de l'Interprète dans la recherche du but.

ב. Circonstances de l'Époque.

§. 100.

Nous nous arrêterons peu sur la considération de l'époque où l'écrit a été rédigé, ainsi que des évènemens et des circonstances qui l'ont caractérisée. Cette recherche coïncide presque toujours, au moins en partie, avec celle des personnes et celle de l'occasion. Toutefois elle doit être toujours présente à l'esprit de l'Interprète; elle aide pour sa part à découvrir et l'occasion et le but; elle a bien souvent été l'une des causes qui ont déterminé ce dernier et décidé la rédaction du livre. Enfin elle a laissé son empreinte sur un grand nombre d'écrits, et elle figure par cela même nécessairement parmi les études auxiliaires auxquelles l'Interprète doit recourir.

Les circonstances de l'époque où l'Épître aux Hébreux a été écrite, sont l'explication et la clef de cette Épître. Elle devien-

drait inintelligible, si on la séparait de la pensée des agitations religieuses et politiques de la Palestine, peu d'années avant la ruine de Jérusalem, et de l'ébranlement moral qui en résultait pour les Églises judéo-chrétiennes. — L'Apocalypse est pareillement tout empreinte des émotions et des souffrances des Églises d'Asie, en présence de la persécution.

λ. Occasion de l'écrit.

§. 101.

Les circonstances de l'époque ont été souvent une *occasion* indirecte de la rédaction du livre. Mais l'Interprète doit chercher en outre l'occasion directe et immédiate. Il la trouvera presque toujours, et en tirera grand parti. L'étude de l'occasion est bien autrement importante que celle des personnes. Elle s'étend à peu près à tous les livres de la Bible, car presque tous (sauf peut-être ceux de Salomon, Job et quelques autres) ont été rédigés en vue d'une certaine circonstance, d'un besoin urgent, d'une œuvre immédiate à accomplir, d'une occasion enfin plus ou moins pressante et décisive. La rédaction de presque tous a été ainsi déterminée et exécutée sous l'empire de cette occasionnalité. Nous y reviendrons dans l'Herméneutique dogmatique.

L'étude de l'occasionnalité est donc un devoir du premier ordre pour l'Interprète. Elle lui rendra les mêmes services à peu près que celle des personnes, mais d'une manière plus constante et plus décisive. L'oubli de cette étude-ci, plus encore que des précédentes, le condamnerait au vague et à l'erreur. L'Épître aux Galates, par exemple, et la seconde aux Corinthiens, présenteront à l'Interprète une série d'énigmes insolubles, s'il n'a pas présente à l'esprit l'occasion de ces deux Épîtres. Dans l'Épître aux Galates, pour comprendre le ton irrité de l'Apôtre, son indignation, sa précipitation, la nature et la forme

de son enseignement, sa propre apologie, la preuve détaillée et soigneuse de ses droits apostoliques et de son indépendance des autres Apôtres, il faut se rappeler que Paul avait appris tout-à-coup la quasi-apostasie des Galates, stupidement entraînés par des docteurs Judéo-chrétiens. — Les continuels et surprenans contrastes de la seconde Épître aux Corinthiens s'éclaircissent, quand on sait que l'Apôtre se trouvait bizarrement appelé à leur écrire à la fois pour les louer d'avoir obéi à l'Épître précédente, pour les censurer de rebellions beaucoup plus graves qu'il ne l'avait cru d'abord, pour se défendre lui-même d'indignes et dédaigneuses accusations, pour recommander une collecte à laquelle on était mal disposé, et qu'enfin au milieu de ce conflit de sentimens, il tremblait de blesser par des paroles peu ménagées l'orgueilleuse susceptibilité de ses lecteurs.

Luc IX, 50 et XI, 23, Jésus-Christ prononce deux maximes contradictoires: „Qui n'est pas contre nous est pour nous," et „Qui n'est point avec moi est contre moi." — La différence des occasions les explique et les concilie. Dans le premier cas en effet, il s'agissait de l'indifférence apparente d'un homme, qui pourtant rendait hommage à Jésus-Christ en essayant de chasser les démons en son nom. Dans le second au contraire, Jésus-Christ se défend contre l'hostilité mal déguisée de ceux qui attribuent au démon ses miracles.

7. But de l'écrit.

§. 102. DÉVELOPPEMENT.

Un livre est une action destinée à produire un effet; le but est l'effet que l'on a en vue. La Bible tout entière peut être envisagée comme un livre unique, dirigé par la main de Dieu et destiné à la régénération du genre humain. Cette régénéra-

tion est le but de la Bible, et de là vient que la logique du Chrétien comme son cœur et sa foi, se refusent à rien admettre dans cette Bible qui soit contraire à ce but sacré.

Mais les élémens de cette Bible sont eux-mêmes des livres, et des livres très-distincts, et fort différens les uns des autres. Chacun de ces livres a son but spécial, dont l'Interprète doit avant tout s'assurer. Ce n'est pas tout. Chaque portion du livre a un but plus spécial encore, devant concourir à l'ensemble. Chaque phrase doit même, à la rigueur, être envisagée comme ayant le sien, puisque dans l'intention de l'auteur elle a été utile au résultat général, et nécessaire pour l'atteindre.

L'Épître aux Hébreux, par exemple, a pour but de ranimer la foi ébranlée des Judéo-chrétiens. Ce but est méthodiquement atteint par une série de déductions successives ayant chacune très-nettement son but spécial. — L'une des plus remarquables, le chapitre XI, qui a pour but d'exalter la puissance de la foi, tend à ce but local par une série d'exemples frappans, et par une conclusion (ψ 39—40), ayant elle-même son but plus spécial encore.

Mais cette subordination régulière des buts locaux au but général suppose un livre ayant de l'unité, et tous les livres bibliques ne sont pas aussi méthodiques que l'Épître aux Hébreux.

Quelques-uns au lieu d'un but en ont plusieurs.

Tantôt l'un est principal, et les autres sont secondaires. L'Évangile de St. Jean paraît avoir été destiné avant tout à compléter et à suppléer les Évangiles synoptiques. Mais il est évident qu'à cette occasion, l'Apôtre a voulu combattre les hérésies naissantes.

Tantôt l'un des buts est final, et les autres instrumentaux. Le Deutéronome, pathétique adieu de Moïse à son peuple, était destiné à réveiller et à maintenir sa fidélité. — Et c'est en vue de ce but final que Moïse y résume et modifie sa législation.

Tantôt les buts sont successifs, répondant à des portions diverses du livre.

La première Épître aux Corinthiens, dans les six premiers chapitres a pour but de censurer certains désordres, et dans les dix suivans de répondre aux questions de l'Église de Corinthe. Mais en pareil cas presque toujours un but général et latent ramène l'unité. Ici, par exemple, Paul, au commencement comme à la fin de son Épître, a en vue les souffrances morales de l'Église de Corinthe, et il cherche à y remédier. Aussi l'Épître a-t-elle de l'unité dans le ton, le sentiment et la tendance.

§. 103. IMPORTANCE DE LA RECHERCHE DU BUT.

Pour comprendre l'importance de la recherche du but, il suffit de la comparer avec celle des personnes, de l'époque et de l'occasion. La recherche des personnes et celle de l'époque ne sont utiles que pour certains livres. Celle de l'occasion l'est à peu près pour tous, mais seulement pour certains détails du livre. La recherche du but au contraire influe sur tous les livres et tous les détails.

C'est vers le but, que les efforts et la pensée de l'écrivain ont été constamment dirigés. Pour comprendre l'œuvre de cet écrivain, l'Interprète doit donc faire de même. Ce but, une fois saisi, deviendra pour ainsi dire le complément de toutes les phrases. Avec ce secours l'Interprète verra les obscurités s'éclaircir, le sens apparaître clairement au milieu du vague; et, entre les diverses interprétations possibles, il discernera bien plus aisément la véritable.

Comme les recherches précédentes, mais bien plus souvent et bien mieux, celle du but aidera à distinguer le littéral du figuré, le relatif de l'absolu, et fera disparaître bien des énantiophanies.

En particulier elle expliquera heureusement des détails in-

attendus ou des omissions étranges. Si nous pouvions connaître le but spécial de l'Évangile de Marc, nous y trouverions probablement l'explication de l'omission singulière des discours de Jésus-Christ. En revanche le silence que garde St. Jean sur le ministère de Jésus-Christ en Galilée, s'explique bien par le but qu'il paraît avoir eu de compléter les premiers Évangiles. Nous accuserait-on de faire un cercle vicieux parce que, dans ce cas et dans d'autres analogues, après avoir déduit le but à l'aide de l'observation des difficultés du livre, nous prétendons faire disparaître les difficultés à l'aide du but ainsi déduit?

Ce serait à tort. Il n'y a point là de cercle, mais une hypothèse, sujette du reste aux mêmes règles que celles auxquelles toutes les sciences sont appelées à recourir. Comme elles, l'Herméneutique en a besoin. Toute interprétation, a-t-on dit, est au fond une hypothèse. Or une hypothèse n'est pas la certitude, sans doute, mais elle devient probable en raison de la facilité et de la simplicité avec lesquelles elle résout les problèmes et fait disparaître les obscurités. Elle doit éclaircir, si elle est fondée, non seulement les difficultés particulières qui lui ont donné naissance, mais beaucoup d'autres auxquelles on ne songeait point. Ainsi vérifiée, elle peut acquérir un haut degré de probabilité. — C'est entièrement le cas de celle que nous venons d'indiquer sur St. Jean. La comparaison du but général du livre et des buts spéciaux de ses diverses portions, en dévoile le plan, en fait pour ainsi dire toucher au doigt l'intention, la méthode et l'idée. Les exemples seraient faciles à donner, mais superflus. C'est là un des grands et précieux instrumens de la Haute Critique, pour apprécier un livre et en maintenir ou rejeter les différentes portions. Le désordre de la seconde Épître de St. Pierre, l'impossibilité d'en ramener toutes les portions et toutes les idées à un but général (du moins à un but possible à admettre au temps de l'Apôtre et sous sa plume), est un des nombreux argumens qui plaident contre son authen-

ticité. La première Épître au contraire, simple et sans travail, est pleine d'ordre et de clarté, quant au but général et à l'enchaînement des diverses idées.

§. 104. ABUS DE LA CONSIDÉRATION DU BUT.

On a abusé de la considération du but comme de celle du contexte. Plus un levier est puissant, plus on est tenté de l'employer à démolir. Le rationalisme, le scepticisme, la critique vaniteuse et légère ont, dans plus d'une occasion, cherché à combattre par la considération du but les interprétations dog matiques les mieux fondées.

On a abusé du but *général,* en oubliant le but *spécial*, et en supposant que le livre entier, du premier au dernier mot, devait être ramené à un point de vue unique. Cette rigoureuse unité ne se rencontre presque jamais. On ne peut en particulier la demander aux Écrivains bibliques, peu méthodiques en général comme tous les écrivains anciens et populaires. Aussi quelle que soit l'importance du but général du livre, celle du but spécial de chaque fragment l'emporte encore pour l'Herméneutique.

Nous avons dit (§. 57) que l'on a nié les oracles messianiques, en exagérant le contexte et ses droits. On a fait de même en exagérant l'idée du but et son influence. Dans les deux cas on a foulé aux pieds la logique et les faits, on a entièrement méconnu la nature du style des Prophètes, et le mystère de leur extase. On a raisonné sur Ézéchiel ou Osée, comme on eût pu le faire sur un code de lois ou un traité d'algèbre. La seconde moitié d'Ésaïe a pour but, a-t-on dit, la prédiction de la captivité et du retour. Donc le chapître LIII n'a aucun rapport au Messie. Raisonnement aussi étrange que partial!

On a abusé d'autre part du but spécial, en supposant à priori qu'il devait toujours être immédiat, et qu'aucune interprétation n'était admissible, si elle n'était de nature à être saisie

à l'instant par les contemporains. En conséquence on a voulu rayer des prédictions des Prophètes et des enseignemens de Jésus-Christ, tout ce qui n'eût pu présenter une idée nette aux auditeurs qui les entouraient. Mais des prédictions attendent de l'avenir seul leur clarté complète, et c'est aussi pour l'avenir que dans bien des cas Jésus-Christ avait évidemment parlé. Ses paroles, quoique accommodées d'ordinaire au présent, devaient rester dans les siècles futurs placées à la base de l'Église et de la foi. Dans tous les cas elles devaient devenir bien plus claires après la résurrection et l'envoi du St. Esprit. Il a dû plus d'une fois se mettre en face de cette perspective, et parler d'avance pour l'époque prochaine où l'intelligence de ses disciples aurait grandi, mais où il ne serait plus à leurs côtés pour les instruire. Lui-même l'avait fait entendre, et St. Jean le remarque. Comp. Jean II, 22; XIII, 7; XIV, 26. — Les livres bibliques, quoique adressés à certains lecteurs, par suite de l'occasionnalité, étaient aussi destinés médiatement, toutefois directement, au genre humain entier. Ils ont dû, par conséquent, renfermer des choses qui, incomplètement comprises au premier moment, le seront toujours mieux à mesure que se développera l'expérience chrétienne de l'humanité.

§. 105. MOYEN DE S'ASSURER DU BUT.

La recherche du but est une œuvre critique et morale, peu susceptible de démonstration rigoureuse, et qui demande un haut degré de sagacité, de bon sens et de bonne foi. Il serait précieux pour l'Interprète d'avoir quelques règles pratiques pour se diriger dans ce travail. Nous donnerons du moins quelques indications, malheureusement assez insuffisantes.

1°. Il est convenable de connaître les traditions de l'Histoire Ecclésiastique sur le but des auteurs du N. T. Ces traditions sans doute ne doivent être accueillies qu'avec réserve et dé-

fiance. Elles sont bien souvent mêlées d'erreurs, lors même qu'elles ne portent que sur des faits. Elles doivent être plus suspectes encore lorsqu'elles expliquent des intentions. Toutefois elles ont toujours leur importance, ne fût-ce que comme fait historique à expliquer. Elles ne doivent donc pas être négligées, surtout lorsqu'elles n'ont rien d'invraisemblable.

2°. Quelquefois l'auteur indique lui-même son but, soit au commencement, comme Luc dans son prologue; soit à la fin, comme Jean dans sa conclusion, Jean XX, 31; soit dans le cours du livre, comme Moïse dans le Deutéronome.

3°. Heureusement l'Interprète a des ressources plus efficaces à sa portée.

Pour déterminer le but, il devra en troisième lieu s'aider de l'étude des personnes, de l'époque et de l'occasion. Ces trois considérations sont toutes trois au nombre des élémens, et si je puis ainsi parler, des facteurs du but. L'homme qui, sans regarder à lui-même, écrit une lettre ou un livre pour édifier ou instruire au nom de Dieu, est déterminé, partiellement au moins, par les sentimens et le caractère des personnes auxquelles il écrit, par la position et les circonstances où elles se trouvent, ou enfin par quelque circonstance qui l'a décidé lui-même à écrire. Ces trois points de fait une fois éclaircis, ou du moins deux d'entre eux, la question du but est souvent résolue.

Il n'en est cependant pas toujours ainsi. Ce ne sont là que les élémens extérieurs de la recherche. Souvent il y a encore dans le but une volonté intérieure de Dieu ou de l'homme, une tendance, une affection, une espérance, que la lecture du livre dont il s'agit peut seule révéler.

4°. La lecture du livre, la lecture attentive et l'appréciation comparée et réfléchie des détails successifs; voilà le meilleur et en tout cas l'indispensable moyen.

Dans les livres qui ont un certain degré d'ordre et de profondeur, le but ressort avec évidence de la méthode et de l'or-

ganisation de l'ensemble. Ainsi voyez par exemple Job, l'Épître aux Romains et celle aux Hébreux. Mais d'autres plus simples, plus populaires ou plus poétiques semblent laisser divaguer au hasard les buts spéciaux, ou ne présentent dans leur tout aucun but général facile à saisir. Dans ce cas, souvent certains détails, ou isolés, ou semblables entre eux, trahissent le but réel, tantôt par leur analogie, tantôt par leur étrangeté. Le but secret du livre de Ruth se retrouve dans la généalogie finale, IV, 17—22 ; celui du magnifique apologue de Jonas me paraît se trahir dans le divin ἐπιμύθιον qui le termine IV, 10. 11. L'Épître de St. Jacques est riche d'expérience et de pensée ; mais, indistincte et confuse en apparence, elle ne laisse aisément pénétrer ni son plan ni son but. Ce but se dévoile toutefois au lecteur attentif, qui voit l'écrivain sacré ramener sans cesse, sous des formes variées et au milieu d'applications très-différentes, une seule et même opposition, celle de la religion profonde et intime devenue la souveraine du cœur et de la vie, à la religion apparente et superficielle des croyances de tête et des chrétiens de nom. Le but de l'Évangile de Jean se déduit aisément, d'une part des affirmations répétées que Jésus est le Fils de Dieu, la parole, la lumière et la vie ; d'autre part des singulières omissions de l'historien, en rapport avec les faits consignés dans les premiers Évangiles.

Dans ce dernier cas, la comparaison du livre avec d'autres livres sacrés analogues, a aidé à déterminer le but. Il va sans dire que c'est là, quand ce secours peut se rencontrer, un élément essentiel de l'étude analytique que nous recommandons. La comparaison du Lévitique et du Deutéronome rend plus manifeste le but ecclésiastique de l'un, parénétique et populaire de l'autre. La comparaison des livres des Rois et de ceux des Chroniques démontre mieux que toute autre chose le but sacerdotal de ces derniers, et le but prophétique des premiers.

QUATRIÈME PARTIE.

Herméneutique Scripturaire.

§. 106. GÉNÉRALITÉS.

L'Herméneutique scripturaire est le complément de l'Herméneutique historique. Celle-ci recherche soit *à priori*, soit dans les livres mêmes, quelles sont les circonstances extérieures qui ont influé sur le langage des auteurs et sur la forme de leur pensée. Celle-là étudie *à posteriori* la Bible entière pour en déduire des principes et des rapports, à l'aide desquels elle pourra distinguer la pensée de sa forme, et l'intention du langage. Plus tard l'Herméneutique dogmatique nous fera faire un pas de plus, et nous permettra de démêler dans la pensée de l'homme la pensée de Dieu.

Les ressources que l'Herméneutique scripturaire fournit à l'Interprète sont de diverses natures, et se rattachent à cinq principes différens :

1°. Le *contexte*, qui a pour principe la nature logique et psychologique de l'enseignement.

2°. L'*analogie de la foi*, qui a pour principe l'unité générale de l'enseignement biblique.

3°. *Les parallèles d'idées*, qui ont pour principe l'identité constante de l'enseignement.

4°. *L'étude spéciale* de chaque livre sacré, ressource qui a pour principe l'individualité de chaque auteur.

5°. *Le caractère moral et intellectuel* de la Bible, ressource qui a pour principe la sainteté et la sagesse de l'enseignement.

Nous examinerons séparément la valeur et les limites de chaque principe, et de la méthode qui s'y rattache. Toutefois, pour le contexte, nous nous contenterons de renvoyer à notre troisième partie, §§. 53 à 58, où nous avons déjà traité la matière.

SECTION PREMIÈRE.

ANALOGIE DE LA FOI.

§. 107. NATURE ET PRINCIPE.

La méthode d'interprétation, nommée *Analogie de la foi,* explique ou tend à expliquer chaque passage d'une manière analogue à l'ensemble de l'enseignement biblique. Elle repousse toute explication qui serait contraire à cet enseignement général et constant.

Cette méthode repose sur le principe de la divinité et de l'unité de la révélation déposée dans les Livres Saints. Elle suppose que, si cette révélation est réelle, si la Bible est en quelque mesure la Parole de Dieu, son enseignement aura bien pu être modifié dans les détails suivant les temps et les circonstances, mais que les bases et les vérités fondamentales n'auront pas varié.

La Révélation une fois acceptée comme divine, le principe est juste. Par cela même la méthode est légitime, au moins

pour tout ce qui est fondamental et important. Nous verrons plus loin dans quelles limites cette méthode doit être renfermée, et quelles sont les conditions précises de sa légitimité.

On a reproché à l'Analogie de la foi d'être fondée sur un cercle vicieux, attendu qu'elle explique chaque passage par l'enseignement général, et qu'elle détermine l'enseignement général par chacun des passages expliqués.

Plusieurs Interprètes, il est vrai, usant de cette méthode sans indépendance, sans logique et sans bonne foi, ont mérité ce reproche et discrédité l'Analogie de la foi par les exagérations et les abus. Mais le tort est à eux, non pas à la méthode, qui, bien comprise, procède autrement.

L'enseignement biblique en effet renferme une masse imposante de passages clairs et précis, qui n'ont nullement besoin de l'Analogie de la foi pour être expliqués. Ce sont au contraire ces déclarations mêmes, qui, par leur clarté, leur nombre, leur importance et leur accord, la constituent d'une manière évidente et inattaquable. — Mais en dehors restent beaucoup d'autres passages, plus ou moins obscurs et douteux, qui doivent et peuvent, entre certaines limites et avec certaines précautions, être expliqués par l'Analogie de la foi ainsi constituée. Telle est la véritable méthode que nous défendons, et que nous allons travailler à éclaircir.

Pour cela nous rechercherons les *conditions* de la légitimité de l'Analogie de la foi, puis son *utilité* spéciale, et nous terminerons par quelques *conséquences*.

A. Conditions.

§. 108. EXPOSÉ.

Il importe de regarder de très-près aux conditions de l'Analogie de la foi.

Cette méthode bien employée est d'une grande force; mais elle est d'autre part vague de sa nature, fort sujette aux abus, et prêtant à bien des sophismes si l'on n'en use pas avec une grande sincérité d'intention. Pour échapper autant que possible à ces dangers, il importe de bien se rendre compte des circonstances qui affaiblissent ou faussent l'Analogie de la foi.

Voici la méthode qui nous semble la mieux appropriée à ce but.

L'Analogie de la foi donne à l'interprétation biblique une probabilité qui suivant les cas peut s'élever jusqu'à la certitude. C'est dans cette probabilité que nous voulons essayer de distinguer des degrés différens, tenant à la manière dont l'Interprète applique la méthode, et déterminant le degré de confiance qu'il peut y attacher.

Cette gradation doit être établie sous deux rapports:

1°. Quant au caractère plus ou moins biblique et immédiat de l'Analogie de la foi, et,

2°. L'analogie de la foi étant supposée suffisamment biblique et immédiate, quant à son caractère plus ou moins évident.

ℵ. Gradation tenant au caractère biblique et immédiat de l'Analogie de la foi.

§. 109. DEGRÉS SUPÉRIEURS.

Dans ce qu'on nomme Analogie de la foi, il y a, suivant qu'on la déduit plus ou moins immédiatement des Livres Saints,

une énorme différence de force et de valeur. Nous croyons pouvoir y distinguer sous ce point de vue quatre degrés, dont deux supérieurs et dignes de confiance, et deux autres inférieurs, d'un usage moins sûr et n'ayant réellement aucun droit réel au nom d'Analogie de la foi. Pour plus d'ordre et de clarté, je nommerai les premiers, Analogie *positive* et Analogie *générale*, et les derniers, Analogie *déduite* et Analogie *imposée*.

1°. *Analogie positive.*

Je désigne ainsi l'Analogie de la foi qui est bien réellement, positivement et immédiatement fondée sur l'enseignement biblique. C'est le degré supérieur de la méthode, et celui qui a le droit le plus complet au titre d'Analogie de la foi. Il ne se rencontre, comme nous le dirons plus loin, que quand il repose sur des enseignemens nombreux, unanimes et positifs. Dès lors on peut être certain, non seulement que telle vérité est enseignée dans la Bible, mais que les écrivains bibliques ont mis de l'importance à l'enseigner, et que par conséquent il s'agit d'une vérité d'un ordre supérieur. C'est par exemple sur une semblable Analogie de la foi que reposent les vérités premières de la Révélation, comme l'existence de Dieu, la Providence, la vie et la rétribution futures, le don du Sauveur, le péché et le pardon. Au fond, l'Analogie de la foi ainsi présentée n'est autre chose que l'enseignement général de la Révélation, dans ce qu'il a de plus constant, de plus clair, de plus positif et de plus important. Aussi est-elle placée au dessus de toutes les contestations, et fait-elle immédiatement tomber les interprétations opposées. Ainsi par exemple, le péché contre le St. Esprit, Math. XII, 30—32, quelque positif que semble ce passage, doit forcément être entendu d'une manière qui se concilie avec le pardon promis par Jésus-Christ, avec l'efficace du repentir et de l'amour. Ainsi le veut l'Analogie de la foi.

2°. *Analogie générale.*

Je nomme ainsi l'Analogie de la foi qui se déduit, non pas

comme la précèdente de la lettre même des enseignemens bibliques constans et répétés, mais de leur but, de leur tendance, et si je puis ainsi parler, de l'impulsion religieuse qu'ils impriment au genre humain.

Ce degré de l'Analogie de la foi a sa force et son importance, en effet :

1°. Le fréquent retour d'un même but ou d'une même tendance est une chose facile à constater, si l'on y apporte un esprit éclairé et une intention sincère.

2°. Le but et la tendance d'un écrit sacré sont ce qu'il y a de plus important à y considérer. Par là se révèlent à nous l'intention de l'enseignement biblique et le résultat qu'il doit amener. C'est donc là, si je puis ainsi parler, l'élément le plus divin de la Bible. Quand nous voyons le N. T. en particulier tendre toujours à produire sur nous une certaine impression, et travailler partout à la faire pénétrer plus avant dans nos cœurs, ne devons-nous pas être convaincus que cette impression touche par cela même d'aussi près que possible à la volonté de Dieu et aux bases de la foi ? N'en résulte-t-il pas que nous devons nous défier de toutes les interprétations isolées qui auraient une tendance contraire ?

Pouvons-nous, par exemple, n'être pas frappés de la persévérance de notre Seigneur à combattre et à déraciner le formalisme, à épurer et à dégager de ce principe vicieux le culte, le sabbat, la charité, la prière ? — Et n'en résulte-t-il pas que le jeûne, le jeûne matériel, déjà repoussé par Ésaïe quand le cœur ne le spiritualise pas, n'a aux yeux de Jésus-Christ aucune importance, quoique dans diverses instructions il l'ait supposé admis et permis ?

L'Analogie générale, quand elle s'appuie sur des tendances positives, évidentes et constantes, a donc une valeur réelle comme instrument herméneutique. Elle peut se nommer légitimement Analogie de la foi.

Toutefois il est aisé de comprendre que l'évidence qui en résulte est déjà inférieure à celle du premier degré. L'appréciation des tendances bibliques peut donner lieu à l'erreur. Là en effet, à côté de l'évidence instinctive, se trouve un élément raisonné, qui peut être vicieux, et qui, dans tous les cas, a quelque chose de systématique. Cet inconvénient est bien plus sensible dans les degrés inférieurs que nous allons examiner.

§. 110. DEGRÉS INFÉRIEURS.

L'Analogie *déduite* et l'Analogie *imposée*, qui forment les degrés inférieurs, sont, à notre avis, toutàfait indignes du nom d'*Analogie de la foi.* Ce sont des méthodes qui ne sont pas sans avoir quelque valeur, mais une valeur d'autre nature et beaucoup moindre. Nous n'en parlons ici que parce qu'elles ont assez généralement usurpé le nom de l'Analogie de la foi, et mis ce nom en mauvaise odeur. Il importe, après avoir éclairci et circonscrit la méthode véritable, d'en distinguer nettement ce qui l'a rendue suspecte, de montrer d'où sont venus en réalité les abus et les torts qu'on lui a souvent reprochés, et d'apprécier le fort et le faible de ces méthodes imparfaites qui ressemblent à l'Analogie de la foi sans lui appartenir.

3^{me}. *degré. Analogie déduite.*

C'est la méthode qui, après avoir déduit par le raisonnement les conséquences logiques d'enseignemens universels et positifs de l'Écriture, réclame pour ces conséquences le même degré d'autorité que pour l'enseignement biblique lui-même. Il est évident que cette manière de faire est vicieuse, car elle suppose l'infaillibilité des raisonnemens qui rattachent les conséquences à leur source. Il y a là des raisonnemens humains, peut-être justes, peut-être faux; des déductions plus ou moins logiques, toujours douteuses ou du moins discutables ; des systèmes théologiques en un mot, mais nullement l'Analogie de la foi.

C'est là le sophisme favori des sectes qui, ayant besoin non de discussion mais d'autorité, se servent d'ordinaire de cette méthode pour donner une valeur biblique à des systèmes humains.

Plus la chaîne des raisonnemens qui sépareront l'enseignement biblique de la conséquence déduite sera longue et compliquée, et plus le danger d'erreur sera grand, plus la prétention du système à s'appuyer sur l'Analogie de la foi sera contestable et mal fondée. Voici, par exemple, comment l'Église Romaine prouve son infaillibilité.

Dieu a donné la Révélation en vue du salut du genre humain. (Analogie de la foi, premier degré.)

Donc il veille sur l'action de cette révélation et sur l'Église. (Cette conséquence-ci a de la valeur, parce que ce n'est pas un simple raisonnement, et qu'elle repose réellement sur le deuxième degré.)

Donc Christ préserve l'Église d'erreur. (Ici nous sommes dans le 3me. degré, et nous avons un raisonnement tout humain et nullement rigoureux ; mais l'Église ne s'en tient pas là, et elle continue à raisonner.)

Donc Christ a institué une autorité visible et infaillible pour prévenir l'erreur.

Donc le Pape et les Évêques sont dépositaires de cette autorité, &c.

Il est clair que plus le raisonnement se prolonge, moins il présente de garanties de vérité. Au point où nous l'avons amené, il ne renferme plus rien qui puisse le moins du monde se nommer Analogie de la foi.

4me. *degré. Analogie imposée.*

Ce dernier degré n'a porté le nom d'Analogie de la foi que par une pure méprise, et dans un autre sens que les précédens. C'est la méthode qui s'appuie non sur la foi de la Bible, mais sur la foi de l'Église, et qui prétend légitimer une interprétation par le caractère officiel de la doctrine qui en résulterait.

Entendue ainsi, l'Analogie de la foi signifie l'Analogie des confessions de foi, et n'a d'autre valeur que celle que peuvent avoir ces dernières. Il y a là confusion entre l'autorité de la Bible, et l'autorité des interprétations que l'Église en a déduites. La valeur de cette méthode se réduit à la simple probabilité, assez légère en matière philosophique, que l'antiquité, la continuité, l'universalité d'une interprétation en garantissent la justesse, et que le grand nombre ne s'est pas trompé. Aller plus loin serait fonder, non les opinions humaines sur le sens de l'Écriture, mais le sens de l'Écriture sur les opinions humaines.

En fait, cette méthode vicieuse a été et est encore souvent appliquée sous le nom d'Analogie de la foi.

ב. Gradation tenant à l'évidence de l'Analogie de la foi, supposée biblique et immédiate.

§. 111. NOMBRE, UNANIMITÉ, CLARTÉ.

L'Analogie de la foi, quoique immédiate et réellement biblique, n'aura pas toujours le même degré d'évidence et la même autorité.

Cette évidence et cette autorité varient suivant le nombre, l'unanimité, la clarté et la distribution des passages sur lesquels elle se fonde.

I. *Nombre.*

Cette considération est fondamentale, puisque la véritable Analogie de la foi, repose sur l'enseignement *habituel* et pour ainsi dire *perpétuel* de l'Écriture. Elle ne peut que s'affaiblir quand les enseignemens en question sont clair-semés dans la Bible. Malgré la certitude qui s'attache à tout enseignement biblique positif, précis et répété, il faut quelque chose de plus encore pour l'Analogie de la foi ; il faut une répétition fréquente et pour ainsi dire constante. — Tout le monde conviendra, par

exemple, que l'Analogie de la foi est plus forte pour l'existence de Dieu que pour la personnalité du St. Esprit. — Ce qui n'est pas du tout une raison suffisante pour douter de celle-ci, mais ce qui ne permet pas de la fonder sur la méthode qui nous occupe en cet instant.

Ce genre de gradation n'est pas susceptible d'une appréciation exacte.

II. *Unanimité.*

Les mêmes considérations s'appliquent à l'accord unanime des passages qui parlent d'un certain sujet; c'est-à-dire à leur constance à le présenter tous sous la même face, et à en faire sortir la même doctrine. Sous ce point de vue, l'universalité du péché repose sur une analogie beaucoup plus forte, par exemple, que l'impuissance de l'homme.

III. *Clarté.*

On peut dire exactement la même chose de la clarté que de l'unanimité, puisque l'absence de clarté laisse planer des doutes sur le vrai sens d'un passage, par conséquent sur son accord avec les autres.

Si l'on prétendait appuyer, par exemple, la prédestination calviniste, ou l'éternité des peines, sur l'Analogie de la foi, cette analogie pècherait par le défaut de clarté; le plus grand nombre des passages à l'appui présentant réellement un sens vague et obscur.

§. 112. DISTRIBUTION.

Cette considération-ci présente des points plus délicats et moins universellement admis. Elle a cependant une grande importance.

Elle se lie à la différence d'individualité des auteurs sacrés, à la distinction à faire entre leurs missions diverses, et à l'inégalité d'importance qu'ont pour nous les divers livres de la

Révélation. — Il en résulte que, suivant qu'une vérité se déduira clairement de presque tous les auteurs sacrés, ou seulement de quelques uns ou d'un seul ; de l'A. et du N. T., ou seulement de l'un des deux ; d'auteurs éloignés les uns des autres par les siècles, par la position ou par le genre d'écrits, ou seulement d'auteurs du même genre et du même temps, l'Analogie de la foi sur laquelle on fondera cette vérité sera d'une valeur très-inégale.

Quelle que soit à nos yeux l'autorité inspirée des Épîtres de St. Paul, une Analogie de la foi qui ne reposerait que sur l'enseignement constant de ces Épîtres, aurait moins de force que celle qui s'appuierait en outre sur les Épîtres catholiques et sur les Évangiles.

Plus en effet un enseignement est restreint à un homme, à un livre, à une époque, plus il peut être soupçonné d'avoir quelque chose d'individuel ou d'occasionnel, ce qui, à vrai dire, exclut la notion réelle et légitime d'Analogie de la foi. La justification par la foi est à mes yeux une doctrine démontrée par l'enseignement scripturaire, la tendance évangélique, la nature et les besoins du cœur de l'homme ; mais on ne peut dire qu'elle repose sur l'Analogie de la foi. Bien moins encore l'éternité des peines, doctrine qui déjà n'a pour elle ni le nombre, ni l'unanimité, ni la clarté des passages, et qui n'a pas davantage la distribution. Elle ne se déduit guère en effet que des enseignemens de Jésus-Christ, enseignemens vastes et féconds, mais en langage figuré, sentencieux, vague et antipathique aux formules. Les Épîtres au contraire, où l'enseignement est plus dogmatique et positif, n'y font à peu près aucune allusion.

B. Utilité réelle de l'Analogie de la foi.

§. 113. UTILITÉ GÉNÉRALE.

Que le nom d'Analogie de la foi ait été souvent mal expliqué et peu convenablement employé, cela n'ôte rien à la force de cette méthode, l'une des plus puissantes pour l'Interprète et des plus précieuses pour le Chrétien.

Dans les degrés supérieurs, elle rend d'une manière générale deux grands services qu'on ne pourrait attendre d'aucune autre. Elle revêt d'une certitude évidente et décisive les vérités qu'elle appuie, et elle gradue entre eux les enseignemens bibliques. En effet :

1°. Elle prouve la véritable interprétation des passages, d'une manière particulièrement satisfaisante pour l'esprit, en les rattachant à l'ensemble de l'Écriture. Elle lie ainsi les détails à l'ordonnance générale, et répand la lumière sur celle-ci comme sur ceux-là.

Par cela même encore, elle ne prête pas aux abus ; et tant qu'on reste dans les degrés supérieurs, on ne peut en faire, comme d'autres méthodes, un instrument de déception.

Elle attache une évidence toute particulière à ce qu'elle prouve, parce qu'elle le prouve non par un passage, non par deux ou trois, mais par vingt ou par cent. L'enseignement qu'elle transmet en reçoit un caractère d'universalité, de constance et de certitude, inattaquable à tous ceux qui cherchent la vérité dans la Bible.

Elle réussit ainsi à sortir du domaine des disputes un certain nombre de vérités bibliques, qu'aucun chrétien sincère ne peut plus contester. C'est comme le trésor de la foi, admis par tous, salutaire à tous et par conséquent commun à toutes les confessions et à toutes les sectes ; trésor placé par l'Analogie

de la foi, c'est-à-dire, par la constance et la clarté de l'enseignement biblique, comme dans une région supérieure, inaccessible aux passions théologiques et aux hommes de parti.

2°. En second lieu l'Analogie de la foi conduit à graduer entre eux les enseignemens bibliques, soit quant à leur certitude, soit quant à leur importance. En effet elle apprend à distinguer entre les vérités évidentes constamment rappelées ou supposées, les vérités simplement certaines, clairement et fréquemment affirmées, les seulement probables, obscurément, vaguement et rarement enseignées, et les douteuses, déduites seulement par voie de conséquence.

Elle est plus utile encore en contraignant à distinguer entre les enseignemens fondamentaux, qui se retrouvent partout et constamment dans le livre de la Révélation, et les enseignemens secondaires qui n'y apparaissent qu'une seule fois ou de loin en loin. Il y a en effet proportion nécessaire entre l'importance et la fréquence d'un enseignement. Ce qu'un père répète chaque jour à ses enfans doit évidemment avoir plus d'importance à ses yeux qu'un mot isolé, jeté en passant. La fréquence d'un enseignement biblique nous démontre de même la place de cette vérité dans les conseils de Dieu et dans ses desseins sur l'homme.

§. 114. UTILITÉ SPÉCIALE.

L'Analogie de la foi n'est pas seulement précieuse par la lumière qu'elle répand sur l'ensemble des vérités bibliques; mais aussi, ce qui en est la conséquence, par celle qui de là rejaillit sur les vérités de détail et sur les passages isolés.

Elle les éclaircit suivant les circonstances:

1°. En faisant tomber les petites objections qui naissaient d'un anthropomorphisme, on d'une locution étrangère à nos mœurs. L'enseignement biblique est là pour corriger les fausses

idées auxquelles sans cela nous pourrions nous arrêter. Comment l'Analogie de la foi nous permettrait-elle, par exemple, d'attribuer à Dieu, comme le faisaient les rabbins, les organes ou les penchans de l'homme? S'il est dit de loin en loin qu'il se repentit ou s'irrita, s'il est question de ses oreilles ou de ses yeux, l'Analogie de la foi ne proclame-t-elle pas sa nature spirituelle et infinie? Ou bien encore, comment pourrait-on envisager la fille de Jephté comme une victime immolée conformément à la volonté du Dieu saint, quand la loi juive et l'A. T. entier protestent contre ces odieux sacrifices?

2°. En rabaissant beaucoup l'importance et par cela même la valeur d'enseignemens isolés, et en empêchant absolument de les entendre d'une manière contraire à l'enseignement général. Voyez, par exemple, ce que nous avons dit §. 109 du péché contre le St. Esprit.

3°. En prévenant ou plutôt en faisant rejeter beaucoup d'hypothèses dogmatiques hasardées, d'explications subtiles, d'exégèses ingénieuses et tourmentées, de conjectures en l'air et de sophismes critiques. L'Analogie de la foi est la mortelle ennemie de toutes ces niaiseries coupables. Elle ramène forcément à la vérité, en répandant une clarté obstinée sur la plus grande partie de ces ridicules et vaniteuses tentatives.

4°. En subordonnant certains faits historiques, certaines dispensations mystérieuses de la Divinité, à l'ensemble incontesté de ses volontés et de ses perfections. L'extermination des Cananéens, par exemple, ne peut, grâce à l'Analogie de la foi, jeter aucune obscurité sur la bonté divine.

Dans ce §. et dans le précédent, nous supposons toujours que l'Analogie de la foi est prise dans ses degrés supérieurs. Dans les inférieurs au contraire, bien moins certaine et plus accessible au sophisme, elle est moins propre à défendre la vérité; elle l'est beaucoup trop en revanche à l'obscurcir et à l'attaquer. Flexible alors et docile aux passions partiales et aux

intentions équivoques, elle devient l'arme favorite des partis, et la grande ressource des esprits sectaires. Les Juifs condamnèrent Jésus-Christ, au nom d'une pharisaïque Analogie de la foi, basée non sur l'Écriture, mais sur les raisonnemens que les Pharisiens en déduisaient. Leur exemple a été souvent et tristement imité par des chrétiens.

C. Conséquences.

§. 115. I. CONSÉQUENCES HERMÉNEUTIQUES.

Dans ce §. et dans le suivant, nous désirons déduire des principes qui ont été posés quelques résultats dignes d'attention.

1°. Une doctrine, appuyée sur l'Analogie de la foi de manière à être regardée comme de première importance, ne peut être démentie par un passage contraire, unique ou obscur. — Il y a nécessairement là une simple énantiophanie, peut-être un produit de l'individualité ou de l'occasionnalité, en un mot un problème herméneutique qu'il faut s'efforcer de résoudre. Si l'on ne peut y réussir, il ne faut pas hésiter à donner la préférence à l'enseignement appuyé sur l'Analogie de la foi, c'est-à-dire à celui qui est clair, positif et répété.

Nous pouvons appliquer cela à la prédestination supralapsaire et à l'impeccabilité des fidèles. — On a voulu appuyer la première entr'autres sur Prov. XVI, 4: „Dieu a fait le méchant pour le jour du malheur," passage qui serait positif en effet, si l'on devait en presser littéralement les mots. Je ne veux point discuter ici la valeur de cette interprétation, et la probabilité que l'auteur des Proverbes eût en vue la vie à venir, et songeât en l'écrivant à l'eschatologie calviniste. Je ne le cite que pour remarquer qu'en tout cas cette interprétation est con-

tredite par l'Analogie de la foi, qui nous enseigne surabondamment la bonté paternelle de Dieu et l'universalité du sacrifice et du pardon de Christ. De même on ne peut apporter en preuve de l'impeccabilité des fidèles 1 Jean III, 6 : „Quiconque demeure en lui ne pèche point," car le sens littéral est ici contredit par l'Analogie de la foi, et tout spécialement dans la même Épître, par 1 Jean II, 1.

2°. Un passage unique ou presque unique, s'il n'est ni appuyé, ni contredit par l'Analogie de la foi, peut suivant les circonstances (clarté, précision, contexte) faire admettre une doctrine comme positivement enseignée, mais non comme importante. Ainsi, Éph. VI, 11. 12, St. Paul se déclare convaincu de l'action pernicieuse des démons sur les âmes. Ce passage est aussi clair que précis, et suivant la manière dont on entendra et appliquera l'inspiration apostolique, il pourra faire accepter cette doctrine. Mais l'Analogie de la foi sur la faiblesse de l'homme, la corruption du cœur et l'influence des penchans charnels empêchera toujours de la regarder comme importante pour la pratique ou la foi.

3°. Quand une doctrine qui, vraie, serait d'une haute importance, ne s'appuie que sur un passage unique ou à peu près, et nullement sur l'Analogie de la foi, elle devient suspecte, et très-probablement le passage doit être autrement interprété. Ainsi l'Eglise Romaine n'est pas en droit de fonder sur Jacques V, 14 et 16 deux sacremens nouveaux, absolument étrangers au reste du Nouveau Testament. — Il est évident que, s'il s'agissait là de deux sacremens réels, institués par Jésus-Christ, il en serait question ailleurs, comme du Baptême et de la Ste. Cène. Ces passages doivent donc être autrement interprétés, ce qui certes n'est pas difficile, puisque c'est en les tordant que l'Église Romaine arrive à leur donner ce sens.

§. 116. II. CONSÉQUENCES DOGMATIQUES.

L'Analogie de la foi appuie parfois simultanément des doctrines contradictoires en apparence, doctrines pareillement importantes par leurs conséquences et par l'abondance et la clarté de l'enseignement sur lequel elles reposent. On ne peut le nier; la dogmatique a, comme la métaphysique, et par suite des mêmes causes, ses dualités irréductibles, ou qui semblent l'être.

Que doit faire l'Interprète en pareil cas?

Voici ce qu'il fait le plus souvent. Il accepte l'une des doctrines, et conteste l'autre en s'appuyant sur la logique qui ne souffre pas de telles contradictions et en s'aidant d'une exégèse hasardée et torturée; pratique vicieuse, condamnable chez le Théologien et chez le Chrétien.

D'après les principes que nous avons posés, voici ce qu'il devrait faire:

1°. Reconnaître sincèrement l'existence contraire des deux doctrines, d'après l'exégèse et l'Analogie de la foi.

2°. Admettre qu'il y a entre elles non pas contradiction mais énantiophanie, et en chercher la solution dans l'exégèse, dans l'esprit général de l'enseignement biblique et dans l'étude du cœur humain.

Presque toujours il la trouvera avec le temps, le travail et la bonne foi. S'il ne la trouve pas, il doit attendre, méditer et travailler encore. Mais jamais il ne lui est permis de nier l'évidence au nom de la logique, et de fausser l'exégèse pour satisfaire son besoin d'unité.

On peut donner pour exemple de ces dualités exégético-dogmatiques la justification par la foi, et la nécessité des œuvres, leur salaire proportionnel, l'espoir légitime et prescrit de la récompense (1 Cor. IX, 17. 18; XV, 58; 2 Cor. V, 9. 10; Éphés. VI, 8; Hébr. VI, 10; &c. &c.). — La puissance divine du Fils, et la subordination au Père (1 Cor. III, 23; VIII, 6;

XI, 3; XII, 4. 6; XV, 24. 28; 2 Cor. XIII, 4; Éphés. I, 20—23; IV, 5. 6; Philipp. II, 9—11; Coloss. I, 15—19; 1 Timoth. II, 5; VI, 14—16; Hébr. I, 2. 9; II, 10. 11; V, 5). — L'œuvre de Dieu dans l'homme nul et impuissant par lui-même, et l'œuvre de l'homme cependant nécessaire, exigée et réelle (1 Cor. IX, 24—27; 2 Cor. VII, 1; Philipp. III, 10—14; &c. &c.). Dans ces diverses antithèses l'une des doctrines, plus chère aux théologiens orthodoxes, est assez connue et généralement admise pour que nous n'ayons pas besoin de citer les nombreux passages qui l'appuient solidement. Quant à l'autre élément, contesté souvent avec passion, nous avons cru devoir indiquer quelques unes des citations, nombreuses pareillement et décisives, qui le rattachent non moins fortement à l'Analogie de la foi. Nous nous sommes bornés à les recueillir dans les Épîtres de St. Paul et dans celle aux Hébreux. Il sera aisé d'en remarquer bien d'autres dans les Épîtres Catholiques, et surtout dans les Évangiles, quand on ne croira plus la conscience et la foi intéressées à ne pas les voir.

SECTION SECONDE.

PARALLÈLES D'IDÉES.

§. 117. NATURE ET PRINCIPE.

Nous avons exposé ci-dessus, §. 59, la nature des parallèles d'idées, et la méthode qui les emploie. Nous avons indiqué, §. 106, le principe de l'unité constante de l'enseignement biblique, comme étant celui sur lequel cette méthode repose.

Mais il faut nous bien entendre sur ce principe et ses limites avant d'aller plus loin.

Ce principe n'est vrai que pour les vérités fondamentales et qui tiennent à l'essence même de la Révélation. L'enseignement biblique, dans tout le reste, a constamment varié. L'Ancien Testament a commencé l'œuvre de la révélation par des rudimens élémentaires et incomplets, exposés à l'aide de points de vue humains et provisoires. Le Nouveau Testament l'a complétée, lui laissant toutefois encore quelque chose de l'empreinte individuelle et occasionnelle qu'une révélation, adressée à des hommes par l'intermédiaire d'autres hommes, ne devait et ne pouvait entièrement dépouiller.

Comment prétendre qu'il y a eu complète unité d'enseignement entre Moïse et Jésus-Christ?

Dans l'Ancien Testament lui-même, l'unité complète n'a pas existé. Les Prophètes ont successivement développé et manifesté toujours plus exactement la pensée divine. Les idées fondamentales de Jonas et de Job, par exemple, sont destinées à modifier profondément celles sur lesquelles Moïse avait dû faire provisoirement reposer sa législation.

Même dans le Nouveau Testament, il y a eu développement et variation. Jésus-Christ a enseigné d'une manière large, vaste, éternelle les grandes vérités sans les formuler. Les Apôtres les ont détaillées, appliquées, spécialisées; ils les ont parfois inévitablement rétrécies par suite de l'occasionnalité, et inégalement, diversement ou partiellement développées par suite de l'individualité (comparer §§. 187 et 188).

Comment espérer après cela trouver dans la Bible un enseignement partout identique, et semblable à lui-même jusque dans les moindres détails! Comment prétendre que deux passages pris aux deux bouts de l'Écriture à quinze siècles de distance, s'ils traitent du même sujet, exprimeront nécessairement la même idée!

C'est pourtant ce que suppose la théorie ordinaire des parallèles d'idées. Il est évident que cette théorie doit être modifiée et l'être fortement.

Notre devoir est de l'examiner de près. Pour cela nous allons

1°. Classer et graduer entre elles les diverses catégories de parallèles d'idées.

2°. Apprécier l'utilité réelle qu'on en peut tirer.

3°. Indiquer les règles à suivre et les précautions à prendre dans leur emploi.

A. Classement et graduation des parallèles d'idées.

§. 118. NÉCESSITÉ ET PRINCIPE DE CE CLASSEMENT.

Tous les passages bibliques analogues et traitant les mêmes sujets, en un mot parallèles quant aux idées, ne peuvent cependant pas être employés avec la même sécurité par l'exégète qui cherche à s'en servir pour expliquer les uns par les autres. Nous l'avons vu au §. précédent.

Il faut donc, par l'étude de cet instrument et de sa nature, chercher un moyen d'en déterminer la valeur. C'est ce que nous allons essayer.

L'emploi des parallèles repose sur un calcul de probabilité.

On estime probable que deux passages bibliques qui ont une certaine analogie de forme, de langage et de matière, expriment la même idée, et l'on se croit en droit en conséquence de déduire du plus clair le sens du plus obscur. Toute la théorie des parallèles est là.

Or cette probabilité est nécessairement très-variable et très-inégale 1°. suivant le nombre et la nature des passages et 2° suivant leur distribution biblique.

La première source d'inégalité, celle qui tient au nombre et à la nature des passages, ne peut absolument être appréciée d'une manière un peu exacte. Toute formule précise est ici impossible. * C'est une affaire de tact critique et de bon sens. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'indiquer des règles générales à suivre et des précautions à prendre, comme nous le ferons dans les §§. qui termineront cette section.

Mais la seconde source des variations de probabilité, celle qui tient à la diverse distribution biblique des passages parallèles, nous semble pouvoir être approximativement déterminée, et c'est ce que nous allons essayer.

Nous nous fondons sur le principe évident, que plus les auteurs des textes comparés ont été semblables par l'individualité de leurs personnes et l'occasionnalité de leurs écrits, plus il y a de probabilité que ces textes traitent le même sujet, énoncent réellement la même idée.

Avec ce principe, nous devons classer les parallèles précisément dans l'ordre inverse de ce que nous avons fait, §. 112, pour l'Analogie de la foi. Là nous supposions en effet des passages décidément parallèles et très-nombreux; ici nous supposons des passages peu nombreux, dont le parallélisme est précisément la qualité douteuse et constitue le problème à résoudre. Là il s'agissait d'affirmer une vérité d'après l'identité évidente de plusieurs enseignements; ici, il s'agit au contraire *d'expliquer* un passage d'après la probabilité de cette identité, et c'est cette probabilité qu'il faut établir. —

Aussi, là nous trouvions que l'analogie *prouvait* d'autant plus que les passages étaient plus dispersés par toute la Bible, et ici nous affirmons que les parallèles *expliquent* d'autant plus probablement qu'ils sont plus rapprochés d'individualité et d'occasionnalité.

* Voyez du reste ce qui en sera dit au §. 124.

§. 119. ESSAI DE GRADUATION.

I. D'après ce principe, le degré inférieur se composera des passages parallèles pris çà et là dans la Bible, sans aucun rapport de genres d'écrits, d'époques et d'auteurs.

Si dans ce cas la matière traitée est de celles qui rentrent dans l'Analogie de la foi, ces parallèles-là ne seront pas sans valeur, car il y aura une probabilité réelle qu'ils expriment bien la même idée. Mais dans le cas contraire, s'il s'agit des points sur lesquels l'enseignement biblique a varié, cette probabilité disparaîtra.

II. A un degré assez supérieur, nous trouverons les textes parallèles qui sont pris dans l'Ancien Testament seul; mais pareillement sans aucun rapport d'écrits, d'époques et d'auteurs.

Ici la probabilité s'accroît par suite de l'identité générale de la révélation provisoire et préparatoire contenue dans le premier code sacré. Toutefois, comme cette révélation a été successive, elle a dû varier encore, et en effet elle a beaucoup varié. Le peuple hébreu devenait lentement capable de comprendre et de recevoir des vérités nouvelles. Puis les positions, les caractères, les individualités des écrivains ont en outre amené de grandes diversités entre eux.

III. Parallèles recueillis dans des auteurs contemporains sans être semblablement placés, ou semblablement placés sans être contemporains. Les écrits du Nouveau Testament, quand ils sont de nature diverse et d'auteurs différents, appartiendront à cette catégorie, ainsi que ceux des hommes de l'Ancien Testament qui, sans avoir écrit à la même époque, auront rempli le même ministère comme Ésaïe et Ézéchiel, ou qui auront été seulement à peu près contemporains, sans avoir reçu le même mandat, comme Esdras et Malachie.

IV. Une catégorie supérieure comprendra les Écrivains contemporains et semblablement placés, comme Ésaïe et les Pro-

phètes de son époque, comme Aggée et Zacharie, comme St. Pierre et St. Paul.

V. Nous plaçons plus haut encore les parallèles pris dans les divers écrits d'un même auteur; comme par exemple l'Épître aux Romains et les Épîtres pastorales. Nous pouvons assimiler à cette catégorie les discours de Jésus-Christ rapportés dans divers Évangiles.

VI. Viendront ensuite les parallèles recueillis dans un même écrit, ou dans divers écrits analogues d'un même auteur; par exemple dans divers Psaumes davidiques traitant d'un même sujet, ou bien dans les Épîtres pastorales, &c. Ici se placeront les discours de Jésus-Christ rapportés dans un même Évangile.

Ainsi, Jean III, 18, Jésus, parlant à Nicodème, annonce le salut à celui qui croit au Fils, et la condamnation à celui qui n'y croit pas. — Quelque temps après, il donne aux disciples une instruction analogue, mais en substituant (v. 36) *ἀπειθῶν*, (celui qui désobéit) à *μὴ πιστεύων* (celui qui ne croit pas). — Le rapprochement de ces deux parallèles jette une vive et utile lumière sur la commune nature, ou plutôt sur l'identité de la foi et de l'obéissance chrétienne.

VII. Le degré de probabilité le plus élevé de tous s'appliquera enfin aux parallèles pris dans un même morceau d'un même écrit, et, quant aux discours de Jésus-Christ, dans un même fragment d'un même Évangile.

Si l'on voulait pousser plus loin ce *climax*, et chercher un degré de probabilité supérieur encore, on trouverait le contexte. Rien mieux que ce rapprochement ne fait sentir les vrais rapports qui existent entre les parallèles et le contexte, et la supériorité de ce dernier instrument.

B. Appréciation de l'utilité des parallèles.

§. 120. EN GÉNÉRAL.

La méthode des parallèles est singulièrement attrayante pour l'Interprète, et plus encore peut-être pour l'homme qui, étranger à la science, aux ressources et aux habitudes critiques, désire cependant éclaircir ses doctrines par l'examen de l'Écriture. Il y a quelque chose de très-séduisant dans ce rapprochement ingénieux de deux passages éloignés, dissemblables en apparence, et qui réunis se trouvent, inspirés par une même pensée, rendre témoignage à la même vérité. Il semble, souvent avec raison, que de leur contact jaillisse une vive lumière, qui éclaire l'esprit et réchauffe le cœur. Cette vérité qui se dévoile tout-à-coup et d'une manière inattendue, est pour l'Interprète ou pour le simple fidèle comme une acquisition précieuse et inespérée, qui excite l'ardeur au travail, et attache à la méthode où se rencontrent de semblables succès et de telles jouissances.

Toutefois cette méthode est souvent trompeuse. Ce que nous avons dit le prouve assez, et les écrits de Théologiens, même savans, ainsi que les argumens théologiques de beaucoup de simples fidèles ne le confirment que trop.

On doit se souvenir, en effet, que la méthode des parallèles repose au fond sur un calcul de probabilité. Or cette probabilité n'a de valeur un peu sérieuse que pour les auteurs très-rapprochés, ou dans les matières déjà prouvées par l'Analogie de la foi, ou après un examen approfondi de chaque parallèle à l'aide du contexte.

Il n'en était pas de même pour les parallèles de mots. La probabilité était là bien plus considérable. En effet, la répétition d'un même mot dans deux passages est un fait patent, sur lequel il ne peut y avoir de doute. — En outre il y a toujours

une assez forte probabilité que ce même mot représente bien, dans les deux occasions, à peu près la même idée.

Mais dans les parallèles qui nous occupent ici il n'en est pas de même. La reproduction de la même idée dans les deux passages n'a pas la même certitude, il s'en faut de beaucoup, et c'est par là que l'emploi des parallèles est si souvent conjectural ou erroné.

Toutefois on ne peut nier que cet instrument ne soit dans bien des cas d'une grande utilité, et que l'Interprète ne doive s'en servir. Seulement, comme nous le dirons plus loin, il doit s'en défier tout en l'employant, et y apporter beaucoup plus de précautions qu'on ne le fait d'ordinaire.

§. 121. CAS PARTICULIERS. I. EXPLICATIONS.

Les parallèles d'idées, quand ils sont positifs, clairs, rapprochés et employés avec précaution, rendent à l'Interprète des services de divers genres.

I. Le plus ordinaire ou du moins celui dont on s'est le plus occupé, c'est celui qui a été supposé dans ce qui précède, l'explication des endroits obscurs. Ce sont d'ordinaire des enseignemens difficiles à comprendre, mais qui s'éclairent quelque peu par la comparaison du même enseignement, répété ailleurs avec plus de développement ou en d'autres termes.

Colossiens I, 20, l'Apôtre déclare que Dieu a pris plaisir à réconcilier toutes choses avec lui-même par le sang de la croix, *soit ce qui est dans le ciel, soit ce qui est sur la terre.*

Passage saillant, surprenant même, et décidément obscur. Or il se retrouve à peu près tel quel, Eph. I, 10; cependant un peu plus affirmatif, et avec une circonstance de plus, celle des temps à accomplir. Ces deux passages enfin reçoivent une bien plus grande lumière, quoique incomplète encore, de la comparaison de 1 Corinth. XV, 23—28, où St. Paul expose en quel-

que sorte, successivement, les divers momens de la résurrection; spécialement du ψ 28, où il annonce qu'après tous les bienfaits et tous les triomphes du Christ, il viendra une époque où Dieu sera *tout en tous.*

§. 122. SUITE. II. CRITIQUE ET COMPLÉMENT DES FAITS.

Des faits bibliques nombreux, ou même des séries entières de récits se retrouvent dans la Bible à des places diverses, et dans des écrits différens. Il résulte de là de véritables parallèles historiques, qui souvent sont d'un grand secours.

Ils peuvent servir :

1° à constater quelquefois l'inexactitude de certains détails ;

2° à confirmer la vérité des faits ;

3° à compléter les circonstances.

Donnons des exemples.

1°. La comparaison des trois récits de la guérison de l'aveugle Bartimée à Jérico, Matthieu XX, 29—34 ; Marc X, 46—52 ; Luc. XVIII, 35—43, fait découvrir l'inexactitude de deux au moins de ces récits, puisque chacun est, sur un point de détail, en contradiction positive avec les deux autres ; Matthieu parlant de deux aveugles guéris quand Jésus-Christ sortait de Jérico ; Marc d'un seul aveugle guéri quand Jésus sortait, et Luc d'un seul guéri quand il entrait.

C'est là un résultat important, car d'une part il démontre que les détails des récits évangéliques peuvent n'être pas entièrement exacts, et de l'autre il donne lieu de croire que l'incertitude ne porte nullement sur l'essentiel du récit et sur le miracle de Jésus-Christ.

2°. Il est intéressant de comparer sous le second point de vue les trois récits de la conversion de St. Paul, Actes IX, XXII et XXVI. Ces trois narrations ne sont point conçues dans les mêmes termes, et renferment chacune quelques détails

spéciaux. La troisième n'est pas même complète, et se fond pour ainsi dire dans un enseignement occasionnel. Mais entre les trois il y a au fond un accord remarquable ; toutes les circonstances de quelque intérêt s'y retrouvent les mêmes, et le tout ensemble tire de là une couleur de certitude et d'exactitude qu'on ne peut méconnaître.

3°. Comme exemple du troisième cas, nous indiquerons l'histoire de Marie versant sur Jésus un parfum de grand prix, et s'attirant par là le blâme de Judas Iscariot, en même temps que les éloges du Sauveur. Comp. Matthieu XXVI, 6—13; Marc XIV, 3—9; Jean XII, 1—8.

Dans Matthieu et Marc cette histoire est pleine d'intérêt et singulièrement instructive, mais l'un et l'autre Evangéliste gardent le silence, peut-être intentionnellement, sur le nom de cette femme reconnaissante et sur celui des disciples mécontents. Jean seul donne ces détails et complète le récit; c'est lui encore qui, par cela même, en fait comprendre l'occasion, en le liant par l'époque et la personne à la sépulture de Lazare auquel ce parfum paraîtrait avoir été destiné. C'est aussi là ce qui explique ce mot touchant de notre Seigneur (Math. XXVI, 12 et Marc XIV, 8): „Elle a préparé d'avance mon corps pour la sépulture.“ D'autre part les deux premiers Évangiles donnent seuls la déclaration et la prédiction importante de Jésus-Christ sur la célébrité future de ce fait dans le monde entier.

§. 123. SUITE. III. COMPLÉMENT ET DÉVELOPPEMENT DES ENSEIGNEMENTS.

C'est ici l'un des services les plus incontestables rendus par les parallèles. Un enseignement de quelque importance doit se rencontrer plus d'une fois dans la Bible ; la comparaison des textes parallèles qui le renferment aidera beaucoup à en saisir la véritable nature et à le voir sous son vrai jour. Ces passages

se complèteront mutuellement. Les divers points de vue sous lesquels leur comparaison nous le présentera, la diversité des détails ajoutés, des métaphores employées, des formes choisies sera singulièrement propre à donner une idée juste et développée de ce qui n'était peut-être qu'indiqué dans tel ou tel des passages en question. Toutefois ceci n'est entièrement vrai, et ce genre d'utilité n'est complet, qu'à l'occasion de vérités fréquemment enseignées et rattachées à l'Analogie de la foi. Celle-ci les affirme et les démontre ; mais la comparaison des parallèles les explique et les coordonne. La théorie des parallèles s'appuie donc par cet endroit sur l'Analogie de la foi, en même temps qu'elle la complète, en assure la marche et en contrôle les résultats. Séparée de l'Analogie de la foi, la méthode des parallèles est bien moins sûre et bien moins féconde ; liée à cette analogie, elle en augmente la force et la clarté, en y gagnant elle-même beaucoup en valeur.

Si nous étudions par cette voie la théorie de la double nature de l'homme, et du combat intérieur auquel il est assujetti par le péché, nous pourrons comparer Rom. VII, 17—23, et Gal. V, 17, et nous trouverons l'enseignement exactement le même dans les deux passages. Mais combien leur rapprochement n'ajoute-t-il pas à sa clarté et à son utilité pratique ! Le premier décrit bien mieux le combat, mais le second le définit, et le rapportant aux principes, nous instruit à la lutte et à la victoire.

§. 124. SUITE. IV. APPRÉCIATION DE LA CERTITUDE DES ENSEIGNEMENS.

Les textes parallèles servent à démontrer, suivant les cas, qu'il y a sur le sens d'un passage pleine évidence, conviction suffisante, grande probabilité, ou obscurité, c'est-à-dire incertitude.

1°. Portés au plus haut degré de nombre, d'unanimité ou de clarté, les parallèles donnent le sentiment de la certitude d'un enseignement et de sa complète évidence.

Dans ce cas ils tendent à se confondre avec l'Analogie de la foi, comme ils tendaient à se confondre avec le contexte quand ils étaient portés au plus haut degré de rapprochement (§. 119).

Ils ajoutent cependant quelque force à l'Analogie de la foi, par l'analyse plus exacte que suppose et qu'exige la méthode des parallèles.

Rom. IV, 25, Paul affirme que *Christ est mort pour nos offenses.* Si ce passage était unique, il pourrait surprendre et semblerait obscur. Mais la même doctrine se retrouve fréquemment avec des développemens nouveaux et avec une grande clarté: (a. Dans la même épître: III, 25; V, 6; VIII, 3, 32; &c. (b. Dans les autres écrits de Paul: 1 Cor. XV, 3; 2 Cor. V, 21; Gal. I, 4; II, 20; III, 13; &c. Éph. V, 2; Tite II, 14. (c. Dans d'autres écrits du Nouveau Testament: Math. XX, 28; Jean X, 12; 1 Pierre I, 18, 19; II, 24; III, 18; 1 Jean II, 2; IV, 9, 10; Apoc. I, 5; V, 9; VII, 14. (d. Jusque dans l'Ancien Testament, comme Ésaïe LIII, et Daniel IX, 24—26.

Dès lors la preuve est complète. Nous avons d'une part toute la clarté, toute la précision que comporte la méthode des parallèles, et de l'autre toute la certitude produite par l'Analogie de la foi.

2°. Dans d'autres cas, on le comprend, les parallèles peuvent être assez nombreux, assez unanimes, assez clairs pour porter dans l'esprit une conviction complète, sans l'être cependant assez pour fonder l'Analogie de la foi. On en peut donner pour exemple ce qui concerne le sens et les effets de la Sainte-Cène.

3°. A un degré inférieur de nombre, d'unanimité, et surtout de clarté, les textes parallèles ne peuvent plus porter dans l'esprit que le sentiment d'une grande probabilité. Cela peut s'affirmer, par exemple, de l'attente d'une rétribution future dès le

moment de la mort et antérieurement à l'avènement de Christ, ou bien encore de l'espérance de renouer dans une autre économie des relations durables avec ceux que nous avons aimés sur la terre.

4°. Enfin les textes parallèles rendent parfois un service d'autre nature en démontrant l'obscurité, par conséquent le caractère incertain et douteux d'un enseignement.

En voici un exemple aussi saillant que positif : 1 Cor. VI, 2, 3. Paul rappelle aux Corinthiens, comme un chose connue de toute l'Église, que *les Saints*, c'est-à-dire les vrais chrétiens jugeront le monde et spécialement les anges. — Certes voilà un enseignement obscur et inattendu. — On a cherché à l'expliquer de bien des manières, mais outre qu'aucune n'est appuyée sur le contexte, un parallèle décisif nous contraint à nous en tenir au sens littéral. Math. XIX, 28, Jésus-Christ enseigne expressément la même chose, en restreignant seulement cette prédiction aux douze Apôtres, qui, dans le monde à venir, ἐν τῇ παλιγγενεσίᾳ, jugeront les douze tribus d'Israël. Le ton positif et détaillé de cette déclaration ne laisse aucun doute sur la réalité de l'enseignement. Luc (XXII, 30.) le mentionne pareillement, en lui donnant, il est vrai, un caractère beaucoup plus métaphorique. Toutefois, quelque sens que l'on attache à cette parole du Sauveur, il est évident que St. Paul y faisait allusion, et que cet enseignement obscur, isolé, que rien n'explique ni ne commente, et qui est relatif uniquement à la vie future, reste en attendant au dessus de notre portée et sans explication possible. — C'est la comparaison des textes parallèles qui nous l'apprend.

C. Règles et Précautions.

ℵ. Dans le choix des Parallèles.

§. 125. ÉVITER LES PARALLÈLES DE MOTS.

Les parallèles de mots ont leur utilité et même leur grande utilité philologique. Nous en avons parlé dans l'Herméneutique grammaticale, §§. 59 et 60. Mais leur but, leur méthode et leur usage diffèrent du tout au tout de ceux des parallèles d'idées, et il n'y a que confusion, déception et désordre à prendre les uns pour les autres. Or cette méprise est fréquente, et le plus souvent elle séduit les auditeurs ou les lecteurs inexpérimentés, ravis d'admiration à l'aspect de la lumière imprévue que ces rapprochemens de mots semblent répandre sur des passages obscurs. Qu'on le remarque en effet : les intelligences actives ont besoin d'idées claires ; les cœurs pieux d'autre part désirent toujours pleinement comprendre les enseignemens révélés. Aussi, quand une difficulté se présente, celui qui par des comparaisons inattendues en offre la solution, peut-être erronée, mais nette et positive, est presque toujours bien accueilli.

La substitution des parallèles de mots aux parallèles d'idées, est un des sophismes exégétiques les plus familiers aux chefs de sectes et aux docteurs dissidens.

Et pourtant il y a là quelque chose de bien absurde ; car personne ne pourrait sérieusement soutenir que d'un bout à l'autre de la Bible le même mot exprime toujours exactement la même idée dogmatique, en dépit du contexte et de la matière. C'est pourtant la supposition qui se trouve au fond de cette méthode. On oublie qu'un mot est diversement déterminé par ce qui l'entoure ; qu'il peut être littéral ou figuré, pris exactement ou métaphoriquement, dans le sens physique ou dans le

sens abstrait, et que les nuances de signification qui en résultent peuvent être fort diverses.

Ce sophisme, quand il est employé grossièrement et sans esprit, choque le bon sens, et on le repousse. Mais, quand il est plus adroit et mieux déguisé, on l'admet. Un catéchisme de l'Église Catholique dit qu'il faut rendre un culte à St. Joseph, époux de la Vierge Marie, parce que dans la Genèse Pharaon dit à des Égyptiens: *Ite ad Josephum,* „Allez vers Joseph.“ * C'est là un parallèle de mots pris comme parallèle d'idées, et il fait hausser les épaules à ceux qui connaissent la Bible. — Si quelqu'un s'avisait de comparer dans le même esprit *υἱοὶ νυκτὸς,* 1 Thess. V, 5, avec בֶּן־לַיְלָה Jonas IV, 10, on les hausserait de même. Mais quand, pour prouver que les vertus des païens et des hétérodoxes ne sont que des péchés, on s'obstine à appliquer à Rom. XIV, 23 le sens orthodoxe qu'a *πίστις,* Rom. III, 21—31, en dépit du contexte et du bon sens **, on fait réellement une chose tout aussi absurde, tout aussi blâmable au point de vue du respect dû à l'Écriture et à la vérité.

§. 126. ÉVITER LES PARALLÈLES PUREMENT APPARENS.

Ce n'est pas seulement en prenant des parallèles de mots pour des parallèles d'idées, que l'on fausse cet instrument; c'est aussi en prenant pour de véritables parallèles d'idées ce qui n'en a que l'apparence. La méprise est souvent aisée. Ainsi, 1. Corinth. III, 16, 17 & VI, 19, Paul dit à ses lecteurs qu'ils sont le temple du St. Esprit. On a dû assez naturellement regarder ces deux passages comme parallèles, et on a été souvent conduit à interpréter le premier plus vague par le second plus précis;

* Genèse, XLI, 55.

** Voyez §. 54, le développement de cette méprise.

puis à décider que dans tous les deux c'était le *corps* du fidèle que Paul comparait à un sanctuaire habité par l'esprit de Dieu. Mais l'examen du contexte du premier passage démontre que cette interprétation est inexacte, qu'il s'agit là de l'Église de Corinthe, et que les deux passages analogues ne sont nullement parallèles. En général, dans le choix des parallèles, les Théologiens n'ont pas toujours été des critiques suffisamment prudens; surtout quand ils trouvaient un intérêt dogmatique à se contenter d'un raisonnement vicieux. Souvent ils ont pris et donné pour parallèles d'idées, des phrases simplement ressemblantes, des idées n'ayant qu'un rapport extérieur et superficiel. Plus d'une fois, rencontrant dans la Bible deux idées voisines, exprimées d'une manière analogue, et destinées à se compléter et à se limiter mutuellement, ils les ont supposées identiques, précisément afin de se débarrasser des limites et des restrictions qui les gênaient.

Les abus de ce genre ont été quelquefois poussés jusqu'à l'absurde et à l'étrange. Au Concile de Trente, un des orateurs appuya la communion sous une seule espèce sur 1 Samuel XIV, 27, où l'on voit Jonathan épuisé manger un peu de miel sans s'arrêter pour boire. Voilà qui est trop ridicule pour faire impression. Mais de nos jours, le vénérable auteur d'un excellent livre de piété a cru pouvoir tirer parti de 1 Rois XIX, 6—8 en faveur de l'efficace de la communion, parce que Élie avait repris des forces en se nourrissant d'un pain et d'une bouteille d'eau, miraculeusement envoyés pour le soutenir. N'y a-t-il pas là cependant quelque chose à blâmer? Le digne Serviteur de Jésus-Christ auquel nous faisons allusion, ne péchait-il pas un peu comme le père du concile, quoique ce fût chez lui entraînement de piété, et probablement chez l'autre intérêt d'Église?

Donnons encore deux exemples de nature diverse, mais importans tous deux, de ces parallèles apparens démentis par le

contexte, et qui ont pour effet de fausser le jugement et d'obscurcir l'Écriture.

Jean I, 3, l'Évangéliste dit que toutes choses ont été faites par le *Logos*, ou la *Parole*, expression par laquelle il est aisé de reconnaître qu'il désigne le Sauveur. Or on a produit comme preuve de cet enseignement, et comme parallèle à l'appui, ces mots du Psaume XXXIII, 6: „Les cieux ont été faits par la parole de l'Éternel." C'était méconnaître le sens et le contexte de ce dernier passage, qui fait allusion au premier chapitre de la Genèse et à ces mots célèbres: „Dieu *dit* et la lumière fut." Je ne veux pas nier que les paroles de la Genèse n'eussent été déjà tordues par les Rabbins, et que St. Jean ne puisse faire quelque allusion à ces interprétations erronées, en revendiquant pour le divin Logos sa part dans la création de l'Univers. C'est là une question de critique et d'archéologie inutile à discuter ici. Mais ce qui est certain, c'est qu'il y a parallélisme entre le passage de la Genèse et celui des Psaumes, tandis qu'il n'y en a aucun entre ces deux-là et celui de St. Jean.

L'autre exemple est tiré de l'oraison dominicale. Luc. XI, 3, Jésus-Christ nous fait dire à Notre Père Céleste: *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien,* et cette prière paraît trop vulgaire ou trop charnelle à des hommes qui semblent se croire plus sages que le Dieu de la Nature et de la Providence. Ils préfèrent entendre cette demande du don du St. Esprit; et, comme rien au monde ne peut justifier cette interprétation forcée, ils s'appuient, à ce qu'il semble, sur les ψ 11 — 13, où Jésus-Christ enseigne que, comme les pères terrestres donnent du pain à leurs enfans, Dieu donnera son St. Esprit à ceux qui le lui demandent. Mais ce n'est là qu'un simple rapprochement, sans parallélisme réel, démenti par le double contexte, et qui rompt l'ordre, le sens et la clarté de l'enseignement.

Le véritable Interprète s'y prend autrement. Il ne se contente ni de légères apparences ni de vagues rapports. Avant d'employer comme parallèles des passages différens, il s'assure consciencieusement, autant que possible, du sens de chacun à part, en l'éprouvant soigneusement par l'analyse et par le contexte. Il sait que, faute de ces précautions, il risque d'appuyer l'erreur et de falsifier la Parole de Dieu, et il n'a garde de se laisser entraîner par le plaisir de briller, ou par la séduction de quelques rapprochemens spirituels.

ב. Dans l'usage des parallèles.

§. 127. USAGE LOGIQUE.

Les textes parallèles une fois convenablement choisis, et leur parallélisme consciencieusement constaté, il faut, pour obtenir la vérité, les rapprocher et les comparer d'une manière logique.

Cela revient à ce principe, que le passage le plus obscur doit être expliqué par le plus clair.

Ce principe est important. Il a été souvent méconnu ou même systématiquement combattu.

Nous allons le prouver, l'expliquer et le limiter.

On pourrait presque en constater mathématiquement la vérité.

La clarté plus ou moins grande équivaut à une plus ou moins grande probabilité d'avoir la vérité.

Les deux passages en présence sont donc représentés par des probabilités inégales qui pourraient se formuler en chiffres. Expliquer le plus obscur par le plus clair, c'est élever la probabilité inférieure au niveau de la supérieure, c'est doter le passage qui n'a, par exemple, que $^1/_3$ de clarté, de la valeur $^3/_4$ de l'autre passage. — Au contraire, expliquer le plus clair par

le plus obscur, c'est rabaisser la probabilité supérieure au niveau de l'inférieure, et échanger $^3/_4$ de certitude contre $^1/_3$.

On obtiendrait le même résultat par l'analyse des causes de la clarté d'un passage, c'est-à-dire, d'une proposition.

Ce qui rend une proposition plus claire qu'une autre, c'est ou qu'elle est plus dégagée de tout élément étranger, ou qu'elle renferme plus complètement tous les élémens de l'idée, ou tous les deux à la fois, ou bien simplement qu'elle est exprimée dans un langage plus correct et plus régulier.

Dans le premier cas, il résulte de la nature même de la clarté, que le passage le plus clair sera le plus propre à dégager l'idée de tout ce qui lui est hétérogène, c'est-à-dire des élémens de confusion et d'erreur.

Dans le second cas, ce sera celui qui, réunissant le plus de données certaines, et présentant l'idée sous la forme la plus vraie, approchera le plus de la vérité complète.

Dans le troisième cas, ces avantages se réuniront sans se nuire.

Dans le dernier enfin, le passage à préférer sera évidemment celui qui transmet le plus exactement la pensée, et la dégage le mieux des entraves du langage.

Sur quoi donc s'appuie-t-on pour préférer si souvent, dans la comparaison des parallèles, le passage le plus obscur au plus clair ?

Sur une méprise qu'il faut éclaircir. Le premier, dit-on, est le plus important, et une bonne interprétation doit subordonner le principe le moins important à celui qui l'est davantage.

A cela nous avons deux choses à répondre.

1°. Dans la pratique ce principe ne fournira aucune direction assurée, et ne pourra qu'égarer. Tandis que la clarté, c'est-à-dire, la netteté de la pensée ou de l'expression, est une qualité absolue sur laquelle il est aisé de s'entendre, l'importance est une qualité relative, que chacun apprécie à sa manière. Chacun la mesurera légitimement et nécessairement sur son opinion et

d'après son point de vue. Chacun dira plus important le passage décisif pour son système et favorable à sa polémique, le passage à l'aide duquel il croira pouvoir annuler ceux qui l'embarrassent, lesquels il aura soin de proclamer dans ce but parallèles du sien.

2°. L'emploi de ce principe suppose un cercle vicieux. Si nous le décomposons, nous trouverons en effet la série de propositions suivantes, qui coexistent dans l'esprit de celui qui en réclame l'application.

1°. Tel on tel dogme est certainement enseigné :

2°. En effet, il est prouvé par le passage A.

3°. Que si le passage A semble contredit par le passage B, ce dernier doit être subordonné au premier et expliqué en conséquence ;

4°. Car le passage A est le plus important.

5°. Cette importance supérieure du passage A résulte de ce que le dogme qu'il enseigne est à la fois important et certainement enseigné.

C'est donc bien réellement au passage clair qu'il faut demander l'explication du passage obscur.

Mais il faut s'entendre sur la véritable nature de la clarté dogmatique, de celle qui dans l'étude des révélations divines doit être cherchée et peut être obtenue.

§. 128. SUITE : VÉRITABLE NATURE DE LA CLARTÉ DOGMATIQUE.

Nous n'avons garde d'oublier qu'il y a en religion des obscurités nécessaires, tenant à la nature inconnue et mystérieuse des enseignemens révélés.

Quoique révélés, ils conservent toujours des élémens inintelligibles pour nous, attendu qu'ils appartiennent à un ordre d'idées que nous ne pouvons pleinement saisir, et que notre langage ne peut même exprimer. De là des obscurités inhé-

rentes à toute religion vraiment divine. Une religion sans obscurité serait par là même suspecte, et pourrait être déclarée incomplète et humaine. A ce genre d'obscurités, ce que nous appelons clarté dans le langage et la pensée ne peut rien. Nos analyses et nos raisonnemens, déduits de notions naturelles et de faits humains, n'atteignent pas les obscurités dont nous venons de parler, et un sage emploi des parallèles ne sera jamais capable de les dissiper.

Le genre d'obscurité que nous devons et pouvons combattre, est celui qui résulte surtout d'un langage incomplet, confus, complexe, figuré, contredit, incorrect. La clarté désirable est produite en revanche par un langage positif, exact, précis et uniforme. Cette clarté se rencontre souvent à côté de doctrines essentiellement obscures.

1. Cor. VIII, 6, par exemple, nous trouvons un passage qui est à la fois d'une grande clarté, comme assertion, et d'une grande obscurité, comme doctrine : „Nous n'avons qu'un seul Dieu, qui est le Père de qui procèdent toutes choses, et c'est pour lui que nous sommes; et nous n'avons qu'un seul Seigneur qui est Jésus-Christ, par lequel sont toutes choses, et c'est par lui que nous sommes.“ Ce passage laisse de grandes incertitudes en ce qui touche à la nature divine du Sauveur. Mais en même temps son caractère positif, absolu, sa netteté symétrique, le rendent très-propre à faire autorité quand on le compare à d'autres sur le même sujet.

Donnons un exemple de la manière dont, à notre point de vue, les passages clairs doivent être employés à expliquer les obscurs.

Jean I, 29, Jean Baptiste nomme Jésus-Christ, *l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.* Ce langage est clair quant à la destruction du péché, obscur quant au mode, obscur pareillement quant à la nature des péchés détruits. Il peut

s'entendre des péchés passés et pardonnés, ou des péchés futurs et prévenus.

1 Jean II, 2, St. Jean dit que Jésus-Christ est *la victime qui a expié nos péchés, et non seulement les nôtres, mais aussi ceux de tout le monde.* Ce passage-ci est clair quant à la destruction du péché, clair quant au mode, et clair quant à la nature des péchés dont il est question. Il est cependant encore obscur quant à la nature et à l'extension de l'expiation. En résumé le premier est obscur par le vague de l'idée, et le second seulement par la doctrine. Il faut donc expliquer le premier par le second, et non pas le second par le premier, comme on pourrait être tenté de le faire, si l'on se laissait préoccuper par l'obscurité inhérente à l'idée d'expiation.

§. 129. USAGE DÉFIANT ET PRUDENT.

Tout ce que nous avons dit dans cette section démontre amplement combien les parallèles sont souvent un instrument dangereux, et avec quelle réserve prudente l'Interprète doit en faire usage.

Pour compléter cette matière, nous voulons rattacher à leurs principes, et les abus signalés et les préceptes établis.

L'usage des parallèles reposait dans l'origine sur la foi à la théopneustie absolue. On croyait à l'inspiration complète et littérale de chaque mot de la Bible. On cherchait et acceptait le sens de ce mot, en l'isolant de la phrase ; on lui attribuait au besoin plusieurs sens. On mettait toutes les pages des Livres Saints au même niveau, oubliant ou niant l'individualité des auteurs sacrés. Dès lors deux passages quelconques, de quelque portion de la Bible qu'ils fussent tirés, étaient nécessairement l'un et l'autre deux enseignemens divins, sans couleur et sans forme humaine, divinement dictés par un Dieu infaillible et immuable.

Si ces deux passages étaient analogues d'expression ou d'idée, il fallait toujours et avant tout les comparer et les combiner pour en déduire l'invariable vérité; et cela fait, tout était fait.

On n'avait à se soucier ni de l'individualité, ni de l'occasion, ni même du contexte. De là les interprétations étranges et fabuleuses qui ont longtemps déshonoré l'Exégèse, et de là surtout l'usage excessif, imprudent et presque exclusif des parallèles. De là en particulier un abus spécial, que je dois signaler en passant, comme donnant cours à une multitude d'idées fausses et de raisonnemens erronés. C'est l'habitude de mettre entre les mains du troupeau, sous le nom de *références*, des indications de parallèles. On engage les ignorans, les enfans et les femmes à s'en servir, comme d'un moyen assuré d'interprétation, sans leur dire du reste un mot du contexte et des autres précautions à prendre. C'est faire faire de la science théologique à ceux qui n'ont aucun moyen de la bien faire, et que Dieu n'y a pas appelés. C'est faire lire la Bible en vue de la curiosité plus que de l'édification. C'est faire employer au hasard, et sans précaution quelconque, celle des méthodes herméneutiques qui exige le plus de réserve et même de défiance. C'est pousser à d'inévitables erreurs ceux qui, lisant la Bible avec leur simple bon sens, y eussent trouvé la vérité.

A l'époque où nous sommes, la dogmatique plus éclairée repousse les doubles sens, respecte le contexte, admet l'individualité et l'occasionnalité, accepte enfin sur l'inspiration des idées plus conformes à l'enseignement biblique et aux faits. La conséquence nécessaire de ce progrès doit être un usage des parallèles beaucoup plus restreint, plus méthodique et plus prudent qu'autrefois.

SECTION TROISIÈME.

ÉTUDE SPÉCIALE DE CHACUN DES LIVRES SACRÉS.

§. 130. PRINCIPE.

L'étude spéciale de chacun des Livres Sacrés, ou plus exactement de l'ensemble des livres écrits par chaque auteur sacré, a pour principe l'individualité des écrivains inspirés.

Cette individualité a été jusqu'ici supposée admise, comme un lemme nécessaire, et nous en avons ajourné la démonstration jusqu'à l'Herméneutique dogmatique.

Si les écrivains bibliques ont conservé une individualité réelle, cette individualité se reconnaîtra dans leurs écrits, et devra y être étudiée pour qu'elle serve ensuite à les éclaircir.

C'est ce qui déjà a dû être exposé dans l'Herméneutique historique, §. 69, à l'occasion des auteurs; mais l'Herméneutique scripturaire nous appelle à y revenir avec de nouveaux développemens au point de vue des écrits.

Pour traiter complètement ce qui tient à l'étude spéciale des ouvrages de chaque auteur, et au parti que l'Interprète peut en tirer, il faudrait examiner successivement l'influence de l'individualité sur le langage, sur la méthode et sur la doctrine.

Nous ne reviendrons pas sur le premier point qui a trouvé sa place dans l'Herméneutique grammaticale, §. 45.

Les deux autres ne sont pas sans rapport, soit avec l'Analogie de la foi, soit avec les parallèles, et ce rapport est utile à éclaircir d'entrée.

L'étude spéciale de la méthode et de l'enseignement des

écrits d'un même auteur, ne peut donner l'Analogie de la foi générale, de la foi biblique. Mais elle donne positivement et clairement l'analogie de la foi de l'auteur, et c'est beaucoup. — C'est beaucoup si l'auteur tient une grande place dans la Bible et la Révélation. — C'est beaucoup dans tous les cas, parce que c'est un élément nécessaire à bien connaître pour apprécier le tout. L'Analogie de la foi biblique résulte de la somme ou de la comparaison des analogies de la foi de chaque auteur sacré. (Voyez ce qui a été dit §. 112).

Quant aux parallèles, l'étude qui nous occupe retrouvera, mettra en saillie et éclaircira les plus rapprochés de tous (§. 119), et par cela même les plus importans.

§. 131. DÉVELOPPEMENS.

1°. Méthode de chaque auteur sacré.

Nous comprenons sous ce titre général toutes les formes naturelles ou habituelles à un auteur, pour communiquer son émotion et sa pensée. Le caractère de sa poésie, les élans de son imagination, et l'influence du sentiment sur les déductions y rentrent aussi bien que la nature de ses raisonnemens et les points de départ les plus ordinaires de son argumentation. Sous tous ces rapports l'individualité exerce une grande influence et doit être reconnue avec soin.

Dans l'étude des Prophètes de l'A. T. par exemple, l'Interprète qui sait s'attacher à analyser leurs diversités et leurs ressemblances peut tirer beaucoup de lumières de cette comparaison. Ésaïe et Jérémie se rapprochent autant par la nature de leurs Pâmes pieuses et dévouées, qu'ils diffèrent par la riche imagination, la simple et puissante éloquence du premier, comparées à la douloureuse sensibilité du second. — Quelle différence entre le plan travaillé du poétique et pathétique Joël, et

le désordre des détails spirituels et incisifs d'Osée! — Quelle distance du gigantesque d'Ézéchiel, au vrai sublime d'Ésaïe! Et ainsi de presque tous les auteurs de l'A. T.

Mêmes remarques sur le N. T.

St. Jaques procède par pensées profondes, par phrases longuement coupées, et par formes dramatiques et sévères. Jean semble s'élever jusque dans le ciel pour y contempler les mystérieux trésors de la vie en Dieu, et les rapporter de là sur la terre. — Et St. Paul! comment dire toutes les impressions variées, les contrastes saillans, les affections simultanées et pourtant contraires, en un mot les richesses sans nombre de cette âme merveilleuse où l'on s'étonne de trouver l'étendue des pensées, l'adresse et l'habileté des moyens, la sublime élévation des sentimens, réunies aux émotions douloureuses, joyeuses, affectueuses, fières ou indignées, d'un homme ardent et mobile, et à la sublime abnégation d'un fidèle déjà mort et ressuscité en Christ? Il n'est certainement aucun écrivain du N. T. dont il soit aussi important pour l'Interprète de bien connaître l'individualité. Son émotion, contenue ou manifestée, est la clef presque continuelle de l'enchaînement de ses pensées; pensées inintelligibles souvent, et enchaînement insaisissable, tant qu'on s'obstine à n'y chercher que des formules et à n'y étudier que des mots.

Un exemple nous fera mieux sentir tout ce qu'il y a de particulier, d'original et d'important dans cette méthode de St. Paul, et dans cette alliance de l'émotion avec le raisonnement.

Le chapitre IX de la première Épître aux Corinthiens est un chaînon nécessaire dans un raisonnement logique et serré.

L'Apôtre a conclu le chapitre VIII par cette idée-ci: Vous devez, pour ne pas scandaliser vos frères, renoncer parfois à ce qui vous plaît et qui vous est permis. — Et il continue au

chapitre IX, en rappelant le fréquent renoncement à ses droits, dont sa vie entière est la preuve, pour en conclure que les Corinthiens sont tenus envers leurs frères aux mêmes sacrifices qu'il a faits pour eux. — Le raisonnement est fort et bien suivi. Mais il se trouve que, tout en déduisant logiquement sa pensée, Paul, ému, indigné de l'esprit de résistance et de révolte des Corinthiens, se met à défendre les droits dont il parle et auxquels il a volontairement renoncé. Il tient, à cette occasion, à faire honte aux Corinthiens de leur conduite, et à se justifier lui-même. De la sorte, le raisonnement fondamental est comme recouvert d'une discussion différente, ou, pour mieux dire, d'une accusation et d'une apologie entièrement étrangères, et qui lui donnent une couleur d'émotion, d'agitation et de plainte, dont l'Interprète doit trouver la clef. Cette clef est dans la position et l'individualité de St. Paul, non ailleurs.

2°. Enseignement et doctrine.

L'Individualité des auteurs sacrés n'influait pas seulement sur la forme et la méthode de leurs écrits ; elle atteignait aussi le fond, c'est-à-dire la face spéciale sous laquelle ils contemplaient et transmettaient de préférence la vérité révélée. Il suffit de nommer Jean, Paul et Jaques, pour que cette assertion soit démontrée. Elle s'applique du reste d'une manière beaucoup plus claire et positive au N. T., qu'à l'Ancien.

L'Interprète est donc appelé à extraire de chaque auteur sacré sa doctrine, ou plutôt sa tendance dogmatique spéciale, de manière à se bien rendre compte du point de vue qui lui était particulier, du caractère propre de sa foi. C'est surtout pour St. Paul et St. Jean que ce travail est important et difficile. St. Jaques est plus aisé à analyser, et ne vient qu'en seconde ligne apostolique.

Nous n'avons pas l'intention d'esquisser ici même les premiers linéamens de cette grave, délicate et longue étude. Nous

n'avons voulu qu'y rendre l'Interprète attentif, et nous nous contenterons de le renvoyer aux ouvrages spéciaux *

SECTION QUATRIÈME.

CARACTÈRE MORAL ET INTELLECTUEL DE LA BIBLE.

§. 132. INTRODUCTION.

Une révélation qui vient de Dieu doit participer de sa sagesse et de sa sainteté. Le Livre qui renferme le dépôt de cette révélation portera la même empreinte. De ce principe incontestable découle pour l'Interprète une conséquence pratique, règle à la fois et ressource de l'interprétation. Il est en effet tenu de chercher à retrouver dans la Bible le caractère moral et intellectuel qui doit la distinguer.

Nous essaierons d'étudier successivement la nature, les résultats et l'importance de ce principe.

*) Le plus important de tous peut-être et le plus digne de confiance est celui de Néander: l'Histoire de l'établissement et de la propagation apostolique du Christianisme, traduite en français, par Mr. Fontanès. On peut y joindre les études d'Ustéri sur St. Paul. Bientôt et peut-être avant la publication de ces lignes, Mr. le Professeur Reuss aura donné au public sur le même sujet l'ouvrage capital auquel il met la dernière main, sous le titre de: *Histoire de la Théologie des temps apostoliques.*

A. Nature du principe.

§. 133. EXPOSÉ.

Dans l'Herméneutique psychologique (§. 32.), nous avons établi que l'Interprète doit être convaincu de la sainteté ou de la divinité de l'enseignement biblique. Nous ne revenons pas sur la preuve de cette thèse, mais nous en déduisons cette conséquence : l'Interprète ne peut admettre aucune interprétation contraire à ce caractère de sainteté et de divinité, c'est-à-dire au caractère moral et intellectuel que le seul fait d'une révélation divine présuppose dans la Bible.

On objectera peut-être que la Bible étant elle-même la seule règle sûre de la moralité, le dépôt principal de la vérité, et la source d'où la sainteté a découlé sur la terre, cette règle n'a pas de sens, et revient à *l'Analogie de la foi*, puisqu'on ne peut l'entendre sainement que de l'enseignement constant de la Bible.

Dès lors, ajoute-t-on, elle ne fait que conférer à l'Interprète le droit exorbitant de soumettre la Bible à sa raison; elle constitue ainsi le rationalisme.

Nous reviendrons plus loin sur cette dernière objection qui porte sur le droit. Pour le moment nous devons maintenir le devoir, et pour cela éclaircir le principe.

Dans la recherche du caractère moral et intellectuel de la Bible, il y a plus que l'Analogie de la foi, plus que la Bible elle-même. Il y a des rapports avec la nature intime et primordiale de notre âme.

Dieu a voulu que tous les enfans d'Adam trouvassent en eux-mêmes des règles générales de moralité, de vérité, d'ordre et de bon sens; règles remarquables, constantes et uniformes,

malgré les troubles qu'apportent à leur usage les infirmités du cœur et les bornes de l'esprit. Nous sommes donc faits de manière à ne pouvoir regarder comme venant de Dieu ce qui froisserait trop complètement et trop violemment ces règles innées.

Dieu l'a voulu ainsi, et il faut entrer dans ses vues. Il est vrai qu'à leur tour ces règles intérieures, qui ont besoin d'être éclairées, coordonnées, restaurées et complétées, trouvent dans la Bible la lumière et la vérité nécessaires pour ce progrès.

Mais cela même confirme la nécessité et la réalité de l'harmonie préétablie entre l'homme et Dieu, entre la conscience et la foi, entre la nature et la grâce, entre la raison et la Révélation. Que l'homme le veuille ou non, sa raison porte un jugement sur la Bible; et le croyant, la trouvant conforme aux règles intérieures qu'il a reçues de Dieu, l'accepte et l'adore. Mais, à côté de cette action nécessaire, il y a réaction de la Bible sur la conscience et la raison, pour les épurer, les régler, les éclairer et les ennoblir.

L'action constitue le principe d'interprétation que nous développons à cette heure; et la réaction donne naissance à celui de l'Analogie de la foi.

Cette action et cette réaction sont d'une égale importance pour l'Interprète, et notre devoir est d'insister sur toutes deux.

Si l'Interprète ne tenait compte que de la première, il entrerait à pleines voiles dans le rationalisme; et ce rationalisme deviendrait purement négatif, dès que les passions et l'orgueil l'emporteraient chez lui sur le sentiment du péché et les besoins de la foi.

Si d'autre part il ne tenait compte que de la seconde, il annulerait ou nierait le sens moral et le sens commun, la conscience et toutes les ressources données à l'homme naturel pour chercher en tâtonnant la vérité. — Il nierait plus encore; il nierait la possibilité de la reconnaître, cette vérité, quand Dieu

la présente à la terre. La reconnaître, en effet, l'accepter, l'aimer, se consacrer à elle, et bénir Dieu de nous l'avoir donnée, c'est la juger !

Conservons donc à la fois dans notre Herméneutique l'autorité de la Bible, et, dans les limites où elle doit se renfermer, celle du cœur et de la raison.

Nous avons donc en droit d'admettre le caractère moral et intellectuel de la Bible au nombre des ressources de l'Interprète et des élémens de l'Herméneutique scripturaire.

B. Application du principe.

§. 134. APPLICATION GÉNÉRALE.

On peut réduire à cinq les élémens du caractère intellectuel et moral que nous devons trouver, et que nous trouvons en effet dans la Bible.

Ces cinq faces de l'œuvre divine, ces cinq efficaces simultanées que la Bible doit exercer sur l'homme, et que devra par conséquent toujours considérer et respecter celui qui l'analyse et l'interprète, me paraissent être: 1° l'élévation et la beauté des conceptions; 2° l'harmonie manifestée en Dieu et produite dans l'homme; 3° le mouvement progressif imprimé à l'homme vers sa destination véritable; 4° la sainteté de la morale; et 5° le bonheur, résultat de l'obéissance.

Nous ne pouvons développer ici ces cinq caractères bibliques; nous devons nous borner à indiquer pourquoi chacun d'eux doit nécessairement se retrouver dans une révélation d'en haut.

1°. La grandeur et la beauté des conceptions.

Cela est évident, puisque ces conceptions sont données pour divines. L'Interprète devra donc y chercher des idées divines,

ce qui comprend deux points distincts, et importans tous deux: des choses dignes de Dieu par la grandeur et la beauté, et en second lieu, des choses supérieures aux conceptions de l'homme. Ceci bien entendu détache du rationalisme au lieu d'y conduire. La raison de l'Interprète doit demander à la Bible le développement et la lumière; elle se défierait d'une révélation qui ne lui apprendrait rien de nouveau, et la laisserait sur la terre se débattre toujours au milieu des rudimens humains.

D'autre part, et par cela même, elle doit repousser avec dégoût tout ce qui profanerait et dégraderait évidemment la sainte grandeur de Dieu; c'est-à-dire tout ce qui ferait rencontrer à l'homme les passions et les folies de la terre, là où il venait chercher la pure sagesse d'en haut.

2°. L'harmonie.

L'harmonie de la Bible avec elle-même, puisque, malgré la variété des formes, toutes ses portions dérivent d'une même source. L'harmonie ensuite du Dieu de la Bible avec celui de la nature, du Dieu qui s'est révélé au cœur de l'homme et du Dieu qui a fait le cœur de l'homme. Cette harmonie est pour la Bible un des caractères de divinité les plus féconds, les plus profonds et les plus irréfragables. La contempler et la sentir est une des plus douces satisfactions que puisse éprouver l'adorateur en esprit et en vérité.

Elle est d'autant plus nécessaire à l'homme, qu'elle peut seule lui donner à lui-même l'unité de tendance et de direction. — L'homme en effet, avant d'être un bourgeois du ciel, est un être moral, un citoyen de la terre et un produit de la nature. Réunissant en lui seul des qualités si diverses, il faut qu'il trouve une loi unique, capable de le diriger d'une manière sûre, lumineuse et constante au milieu de toutes ces sphères concentriques, mais distinctes.

Les trois principes suivans découleraient déjà de celui de l'harmonie entre la Bible et la nature, mais ils doivent être

mentionnés à part, comme ayant leur importance particulière et des fondemens spéciaux.

3°. Le progrès de l'homme vers sa destination.

L'homme est à la fois imparfait et perfectible, mortel et immortel.

La Bible, qui, de concert avec la nature, le proclame tel, doit lui imprimer une constante impulsion vers la destination extra-terrestre et future que suppose cet état de choses si remarquable, si spécial, si étrange aux yeux de la chair.

Toute loi condamnant l'homme à rester stationnaire, toute interprétation qui confinerait l'homme dans le présent et le rattacherait trop à la terre, devrait être suspecte à l'Interprète.

4°. La sainteté de la morale.

Cela dérive du caractère essentiel de sainteté résidant en Dieu, et sans lequel ni la philosophie ni la foi ne pourraient l'admettre ou le comprendre.

5°. Le bonheur de l'homme par l'obéissance à Dieu.

Cette nécessité résulte de la bonté divine, qui a dû se proposer le bonheur de ses créatures, et de sa sagesse qui, se le proposant, a dû prendre les meilleurs moyens de l'accomplir. L'Interprète devra donc, je le répète, se défier de toute interprétation qui contredirait ou froisserait les tendances bibliques que nous venons d'exposer. Il cherchera au besoin d'autres explications à la fois acceptables et vraisemblables, et s'il n'en trouve pas, il suspendra son jugement. Il se résignera, s'il le faut, à laisser sans solution les énigmes rares et peu importantes que certains passages présentent çà et là dans la Bible. Suspendre son jugement en face de difficultés supérieures, et entre des principes contraires et pourtant incontestables, c'est là le lot continuel de l'homme sur la terre, et c'est souvent le devoir du Théologien. Un des grands torts de la Théologie a été de l'oublier.

§. 135. APPLICATION MODIFIÉE. *

Tout en maintenant le principe général dans toute son étendue, et tel qu'il vient d'être exposé, nous devons tenir compte dans la pratique de l'influence combinée de l'individualité des Auteurs Sacrés; de l'occasionnalité de leurs écrits, de l'accommodation nécessairement inhérente à leurs enseignemens.

L'individualité des écrivains pourra amener des erreurs de détail sur les points étrangers au salut; ou bien faire saisir la foi sous un point de vue incomplet et partiel que les autres écrivains complèteront.

L'occasionnalité amènera pareillement des enseignemens partiels, qui seront complétés par ceux d'autres lieux ou d'autres temps.

L'accommodation de l'enseignement divin voilera partiellement et temporairement, dans l'A. T. par exemple, quelque chose de la rigoureuse sainteté de la morale. De même quant à la doctrine, elle pourra couvrir de quelques nuages tantôt son immense profondeur, tantôt sa majestueuse unité. Çà et là, elle ne laissera, comme dit Job, apercevoir que les bords des voies de Dieu.

Mais dans ce cas, comme dans les deux autres, si quelque chose est restreint et caché, rien ne sera falsifié, rien ne sera indigne, rien ne pourra aller à fins contraires, rien absolument ne dégradera l'homme, et tout contribuera à le rapprocher de Dieu.

Entrons dans quelques détails.

§. 136. APPLICATION SPÉCIALE AU N. T.

Sur le premier plan du N. T. nous voyons la figure divine du Sauveur, et nous entendons les discours qui doivent trans-

* Comparez les §§. 156—200. Il serait même nécessaire de les avoir déjà lus pour avoir une complète intelligence de ce §-ci et des deux suivans.

former le monde et servir de base à la religion de l'univers. Ici nous ne devons attendre aucune influence de l'individualité. L'Homme-Dieu y était supérieur. L'influence de l'occasionnalité est peu de chose; car, si le Sauveur est le plus souvent obligé d'envelopper ses enseignemens de formes appropriées à l'intelligence des hommes grossiers qui l'entourent, il parle cependant toujours pour le genre humain entier. Mais en revanche l'influence de l'accommodation est presque constante dans la forme et le choix des préceptes. Ceux-ci sont en effet calculés de manière à donner à l'homme une impulsion juste, sainte et décisive; nullement de manière à lui donner, au moins tout de suite, une idée exacte de la portée du précepte, de ses motifs et de sa liaison avec d'autres.

On retrouve l'influence de cette accommodation dans plusieurs paraboles et dans des allusions à des idées contemporaines. Comp. §. 183 et suivans.

Mais le principe général ne s'en applique pas moins dans toute sa rigueur; et tout, sans exception, dans les discours et les actes de Jésus-Christ, tend à pousser l'homme en avant dans le chemin de la vérité et de la vie, vers le Royaume de Dieu.

Dans les endroits où les paroles, la conduite et les motifs de Jésus-Christ sont couverts de quelque obscurité, l'Interprète chrétien devra donc se diriger d'après ce principe. Il ne pourra, par exemple, supposer un changement successif dans son plan, des vues locales et bornées, comme les rationalistes l'ont tenté. Il ne pourra expliquer par l'indifférence ou la dureté de cœur l'apparente amertume de ses refus à la Cananéenne (Matthieu XV, 22—26; Marc. VII, 25—27). — Quand Jésus-Christ prescrit (Matthieu XVIII, 17) de regarder comme un païen celui qui n'aura voulu écouter ni son frère, ni les témoins, ni l'Église, cela ne pourra nullement être interprété comme une

autorisation à vouloir du mal au frère endurci, ou seulement à cesser de lui vouloir du bien.

Le principe général s'appliquera aux Apôtres d'autre manière qu'à leur maître. Ici l'individualité joue un grand rôle, parce que ce sont de simples hommes, éclairés mais non transformés par l'inspiration. L'occasionnalité des écrits sera grande pareillement, parce que leurs écrits sont le plus souvent dans un rapport assez étroit avec certains hommes, certains temps et certains lieux. — En revanche il n'y a ici aucune accommodation, du moins intentionnelle et humaine, à supposer dans le fond de l'enseignement; car ce qu'ils comprennent, leurs frères peuvent le comprendre; ils le disent comme ils le savent, et à Dieu seul appartient le droit de réserver pour les temps dont il dispose l'entière manifestation de la vérité. On devra donc, en interprétant les paroles des Apôtres de Christ, tenir compte des temps et des hommes; mais on devra tenir compte surtout des lumières divines dont ils avaient été éclairés. On pourra supposer dans leurs écrits des erreurs de dates, de physique ou d'histoire, des argumentations peut-être plus spécieuses que profondes, des accommodations de conduite, fréquentes en particulier dans St. Paul; * mais jamais rien qui puisse compromettre soit leur véracité, soit la direction, l'avenir et l'efficace da la vérité qu'ils répandent. Le concile apostolique d'Actes XV fera avec le formalisme juif (ψ 29) un compromis sans valeur pour d'autres temps; St. Paul pourra mettre une importance, étrange pour nous, à ce que les femmes aient la tête couverte en priant (1 Corinthiens XI); ses directions sur l'usage du don des langues n'auront qu'une valeur locale (1 Corinthiens XII et XIV); mais au milieu de tous ces détails, déterminés par les circonstances et les besoins du moment, tout ce qui a trait à l'âme humaine et à sa régénération s'adresse aux fidèles de tous les lieux et de tous les âges; et quand l'Apôtre, tout

* Voyez ce qu'il en dit lui-même 1 Corinthiens IX, 22.

ému d'amour et de foi, interrompt ces applications occasionnelles pour rappeler les droits et les priviléges de la charité (1 Corinthiens XIII), ne dirait-on pas que Jésus-Christ lui-même parle par la bouche de son serviteur?

§. 137. APPLICATION SPÉCIALE A L'ANCIEN TESTAMENT.

Comme dans le Nouveau Testament, les écrivains de l'Ancien ont été sous l'empire de l'individualité, et leurs écrits sous celui de l'occasionnalité. Comme dans le Nouveau Testament, on ne peut guères y trouver d'accommodation intentionnelle et humaine. — Mais en revanche, l'Ancien Testament entier, toute la législation mosaïque, toutes les voies par lesquelles le peuple juif est conduit à Jehovah et préparé à recevoir son Christ, contiennent une vaste et divine accommodation, descendue du ciel pour le salut du genre humain. Il en résulte que le caractère intellectuel et moral de l'Ancien Testament ne devra pas être mis sur la même ligne que celui du Nouveau, et que l'Interprète devra ici appliquer un peu autrement le principe. Il ne devra pas être choqué de rencontrer des imperfections morales et intellectuelles, qui ne seront pas du fait des écrivains, mais qui résulteront de la volonté de Dieu même, se mettant à la portée de ceux qu'il veut éclairer et sauver.

Au reste les livres de l'Ancien Testament ne pourront, sous ce point de vue, être tous mis de niveau.

Dans la législation mosaïque, l'accommodation est universelle et systématisée. Faute de l'avoir étudiée et saisie, on ne pourrait presque rien comprendre aux détails. Dans les Prophètes proprement dits, l'occasionnalité s'agrandit et devient la mission elle-même. Au contraire, l'individualité diminue et se restreint presque au caractère littéraire et poétique. Dans les agiographes le problème se complique et se diversifie; d'autant qu'au point de vue de l'autorité, du but, de la clarté du sens et

de l'idée, et de la certitude de l'authenticité, ils sont d'une valeur singulièrement inégale. Quel critique éclairé oserait mettre sur la même ligne le Cantique et les Psaumes, ou le livre d'Esther et celui de Job?

Quant aux historiens, la question est presque aussi obscure. Nous sommes conduits par la critique et l'histoire à voir dans presque tous ces livres l'œuvre d'hommes inspirés et de Prophètes. De là leur autorité, mais voilà tout ce que nous en savons, ou à peu près. Quant à la date, aux auteurs, aux sources des livres, rien n'est certain, rien n'est prouvé. On ne peut s'appuyer que sur des probabilités ou des conjectures. — Dans cet état de choses, l'Interprète devra expliquer de son mieux ces écrits, en tenant compte du caractère intellectuel et moral de l'Ancien Testament et de la Révélation en général. Mais il ne pourra faire avec quelque sécurité la part exacte de l'individualité et de l'occasionnalité.

C. Appréciation du Principe.

§. 138. OBJECTIONS.

Les principes que nous venons d'exposer ont leurs dangers, et ils deviendraient faux et désastreux, s'ils n'étaient soigneusement limités. A cette condition en revanche, ils sont vrais, nécessaires, impossibles à écarter, et singulièrement féconds pour l'âme et pour la foi.

Le moment est venu d'examiner trois graves objections qu'on y oppose.

1. Le principe développé dans cette section est un principe à priori, qui par conséquent arrache l'Interprète à sa position

normale, et le contraint à se dépouiller de l'impartialité nécessaire à sa tâche.

2. Cette mesure aprioristique et partiale qu'on met entre les mains de l'Interprète est en outre, et par elle-même, douteuse et dangereuse. Ce n'est pas autre chose en effet que les droits de la conscience, les droits de la raison; et y a-t-il quelque chose au monde dont on ait plus abusé? L'homme n'est-il pas toujours par instinct et par orgueil disposé à se les exagérer à lui-même? Et dans ce cas-ci, c'est au détriment de la Révélation que l'exagération aura lieu. Elle amoindrira l'enseignement divin et tuera la foi. Le principe confère à la raison humaine et faillible une véritable autorité sur la révélation d'en haut. Il fonde et consolide les bases du rationalisme, qui n'en sera que la conséquence logique et nécessaire.

3. Cette mesure enfin a l'extrême inconvénient de n'être ni uniforme, ni par conséquent comparable. Elle est déposée dans la conscience de chaque interprète. Toutes ces consciences individuelles en seront diversement affectées, et de là naîtront des interprétations opposées autant qu'inflexibles, que la science et la foi ne pourront modifier, et seront par conséquent impuissantes à concilier.

§. 139. VALEUR DES OBJECTIONS.

On ne nous accusera pas d'avoir affaibli la force des objections; mais nos lecteurs peuvent déjà pressentir les réponses. Ces réponses découlent, en effet, de principes et de faits exposés plus haut dans l'Herméneutique psychologique, et supposés tout du long de cet ouvrage.

Première objection.

Il ne faut pas confondre l'impartialité avec l'indifférence. L'indifférent n'est pas impartial, et le croyant peut l'être. Pour être un bon interprète, il faut au moins un certain degré de

conviction religieuse et de foi; en d'autres termes la conviction de la sainteté du caractère moral et intellectuel de la Bible, et de la divinité du caractère de Jésus-Christ. Cette conviction seule éclaire la Bible et en donne la clef. Les faits ne prouvent que trop combien cette clef fait défaut à ceux qui prétendent s'en passer.

D'ailleurs, en fait, l'Interprète sans conviction et table rase ne peut se rencontrer, tout homme occupé de l'interprétation scientifique des Livres Saints ayant déjà une conviction pour ou contre.

Schleiermacher l'a dit avec autant de profondeur que de vérité: Si l'Interprète de la Bible n'est pas animé d'affections réelles en faveur de la Religion, il l'est presque nécessairement d'affections hostiles à la Religion. Cela résulte de la nature du cœur humain, et aussi de ce que la Bible ne présente pas un intérêt historique ou littéraire assez vif, pour qu'on se dévoue sans motif à cette étude. Il faut pour cela un intérêt dogmatique, ou des intérêts personnels et terrestres.

Seconde objection.

Oui, il y a danger de rationalisme en s'attachant à ce principe; mais il y a des dangers non moindres à le négliger. Danger d'erreur incrédule et hostile, si l'on néglige la considération du caractère divin de la Bible, parce qu'on n'y croit pas; et danger de fanatisme superstitieux, si on la néglige en y croyant Il y a danger partout pour l'homme fini, jeté sur une terre imparfaite, et dans un monde où tout est pour lui borne à son intelligence, cause d'imperfection et de péché. Il faut donc signaler le danger, mais non interdire l'usage nécessaire de droits légitimes, de facultés innées et de devoirs indispensables.

Troisième objection.

Même réponse à cette objection-ci.

Elle ne fait que signaler un inconvénient inhérent à une ressource nécessaire, précieuse, légitime et obligatoire. Avec

ce genre de raisonnement, il n'y a pas une action, pas un exercice intellectuel ou physique des forces et des facultés de l'homme, qui ne pût lui être interdit. Aussi, en fait, tous les Interprètes et tous les chrétiens, quels que soient leurs principes, usent de cette ressource, et ne peuvent pas ne pas en user. Où est l'orthodoxe, si esclave de la lettre qu'il puisse être, qui prétende sérieusement que Jésus ait fait l'éloge de la déloyauté de l'Économe infidèle (Luc XVI, 8), ou qu'il ait voulu réellement enseigner qu'il boirait des fruits de la vigne avec ses Disciples au Royaume du ciel (Matthieu XXVI, 29)? ou bien encore qu'il ait été un moment insensible aux souffrances de la Cananéenne (Matthieu XV, 23—26)?

L'emploi de ce principe est donc en effet universel et nécessaire; ceux mêmes qui l'interdisent le pratiquent, et il est impossible de ne pas le pratiquer. Au reste les abus du principe ne tiennent pas tant au principe même, qu'aux dispositions qu'on apporte à son emploi. Les rationalistes y apportent le rationalisme bien plutôt qu'ils ne l'y puisent, comme aussi les dogmatistes savent bien y trouver le dogmatisme

§. 140. LIMITES DU PRINCIPE.

En résumé le péril existe; il doit être bravé, et il peut être évité.

Cherchons-en les moyens, et déterminons les limites dont le principe doit être entouré, ou les garanties auxquelles l'Interprète doit recourir.

En voici trois déjà indiquées et supposées.

1°. Le sentiment de la faiblesse et de la faillibilité de l'homme. L'intelligence humaine est faite de manière qu'elle ne peut s'empêcher de se poser en souveraine. C'est un résultat de sa nature intime; c'est d'ailleurs une conséquence de son activité, de l'amour de la vérité, et du bonheur de l'avoir trouvée.

Et cependant cette intelligence, loin d'avoir droit à l'empire, se trompe sans cesse, et perd celui qui s'y confie exclusivement. Ce sont là des faits et des faits voulus de Dieu.

L'Interprète doit s'en souvenir pour apprendre à se défier de lui-même, à procéder avec réserve, à recommencer souvent l'examen, et à en contrôler de plusieurs manières le résultat. S'il doit se défier de ce qui dans la Bible lui semblerait contraire au caractère divin, il doit se défier plus encore de tout ce qui serait en lui-même trop précipité, trop absolu, trop peu médité, et de tout ce qui entraînerait des conséquences évidemment fâcheuses ou fausses.

2°. L'autorité divine de la Révélation, base et conséquence du caractère divin de la Bible. Cette vérité est inséparable du principe même que nous établissons, et elle restreint beaucoup le champ où ce principe peut agir.

3°. L'Analogie de la foi, expression la plus pure et la plus certaine de l'autorité de la Bible. Dans chaque anxiété de l'Interprète, dans chaque débat apparent de la Bible et de la raison, elle devra être consultée, et elle fera pencher le bassin de la balance auquel elle viendra s'ajouter. Si ma conscience se trouve d'accord avec l'enseignement général de la Bible pour condamner le sens littéral d'un passage donné, ma conscience a certainement raison. Je dois m'en défier au contraire, si elle a contre elle le même enseignement général. *

§. 141. CONSÉQUENCES DU PRINCIPE.

De ce qui a été dit nous déduisons deux conséquences importantes.

1°. La méthode que nous venons d'exposer est, qu'on le veuille ou non, qu'on s'en rende compte ou non, employée plus

* Comparez les §§. 189—200.

ou moins par quiconque lit la Bible, et cherche à se rendre raison de ce qu'il lit.

Nous l'avons prouvé.

Nous avons prouvé de même qu'elle se fonde sur les droits de la conscience individuelle, et que chaque conscience, chaque raison, usant de ce droit, tire de la Bible des résultats nécessairement quelque peu variés.

Donc la diversité des vues religieuses est une nécessité inhérente à la nature même de notre intelligence. La tolérance est un acte de justice, une reconnaissance du droit d'autrui, un sentiment voulu du Dieu qui a donné la Bible et qui a fait l'âme de l'homme.

2°. Nous avons établi (§. 134) qu'un des caractères saillans et nécessaires de la Bible est son harmonie avec les lois, les plans et les bienfaits du Dieu de la nature. — Or la méthode que nous exposons suppose cette harmonie, la montre en action et en fait sentir la nécessité. Elle n'est qu'un corollaire de cette harmonie, et elle a l'avantage d'en faire sentir l'importance, la sainte beauté, la souveraine réalité. La contemplation et la conscience de cette harmonie doivent être du plus grand prix pour le chrétien, car, comme nous l'avons dit, elle assure sa foi, et elle purifie son âme; elle est singulièrement propre à l'élever à Dieu et à l'unir à lui. Elle lui donne en effet la conviction douce et féconde que la Bible est faite pour l'homme, et lui pour Dieu. *

* Comparez les §§. 209 et 210.

CINQUIÈME PARTIE.

Herméneutique Dogmatique.

INTRODUCTION.

§. 142. EXPOSITION DU SUJET.

Nous avons indiqué, suivant nos forces, tous les moyens qui sont à la portée de l'Interprète pour éclaircir le sens des passages bibliques, et déterminer la pensée des auteurs. Mais tout n'est pas fait.

Il faut aller plus loin, remonter plus haut, et chercher, s'il est possible, les moyens de découvrir dans la pensée de l'auteur la pensée de Dieu.

La question de l'inspiration se présente donc ici à nous. Elle nous semble être un élément essentiel de notre travail, car elle est en fait à la bas de l'Herméneutique, et, sans parti pris sur cette question, la science de l'Interprète n'aura ni cohérence, ni logique, ni intérêt. Ce sera un édifice bâti sur le sable, et vacillant sur ses faibles et imparfaits fondemens. Aussi, en fait, tous les Interprètes et toutes les Herméneutiques, quoique gardant assez fréquemment le silence sur ce point, ont-ils sur ce point même une conviction arrêtée qui perce de partout. Nous croyons donc, pour faire une œuvre solide et complète,

être tenus à traiter la question de l'inspiration dans ses deux élémens principaux, sa réalité et son intensité. Il y a bien un troisième élément que nous n'entreprendrons pas d'éclaircir, au moins directement et en entier; c'est le mode de l'inspiration. Cet élément est à la fois le plus difficile à scruter et le moins fécond en conséquences. Les deux autres peuvent suffire à l'Interprète, et nous nous y bornerons. Au fait, nous avons déjà laissé voir à chaque page de ce travail quelle était notre conviction quant à la réalité de l'inspiration, et quant à ses limites. — Nous avons même annoncé que c'était là pour nous des lemmes que nous étions conduits à accepter d'avance, mais que nous nous engagions à prouver plus tard. Le moment de le faire est venu.

Nous allons énoncer d'une manière positive, exposer avec méthode, et développer clairement notre théorie; traiter en particulier directement les questions de l'individualité et de l'accommodation, jusqu'ici simplement supposées, quoique en vérité les faits eux-mêmes auxquels elles s'appliquaient en aient déjà fourni la preuve. Cette nouvelle division de notre travail aura nécessairement beaucoup de points de contact avec l'Herméneutique historique, cela est inévitable, mais cela n'est qu'utile à la discussion.

L'Herméneutique historique et l'Herméneutique dogmatique sont les deux faces opposées d'un même corps; elles doivent se contrôler et s'éclaircir réciproquement. L'inspiration, c'est la pensée de Dieu descendue dans l'homme; et il est impossible que l'Interprète qui accepte ce fait ne se demande pas à l'instant: „Et la pensée propre de l'homme que devient-elle?“ A cette question l'Herméneutique historique essaie de répondre, en recherchant directement les effets de cette pensée humaine chez l'homme inspiré; tandis que l'Herméneutique dogmatique recherche pareillement et directement aussi les effets produits chez ce même homme par la pensée divine, et jusqu'à quel

point elle a toléré chez lui la présence et l'action de la pensée humaine. — Questions mystérieuses sans doute, et ce semble audacieuses ; mais questions nécessaires, inévitables, fécondes pour la foi, édifiantes même et pieuses. Non seulement il est permis à l'Herméneutique de les traiter, mais elles lui sont imposées, nous l'avons vu, comme un élément essentiel de son œuvre. Si, au lieu de procéder à priori, elle se borne à étudier les faits et à en déduire les conséquences, il n'y a rien dans cette tâche d'impossible ni de trop hardi.

C'est ainsi que nous entreprendrons de l'accomplir, demandant à Dieu son secours, cherchant consciencieusement la vérité, désireux surtout de faire servir cette vérité à éclaircir et à fonder la foi.

§. 143. QUESTION CRITIQUE.

Avant d'entrer en matière, nous devons nous arrêter un instant sur une question préliminaire, étrangère à l'Herméneutique, il est vrai, et même à mon avis à la théorie de l'inspiration, mais que, plus que jamais, on s'obstine à cette heure à y mêler : celle de l'autorité du Canon. Je ne veux pas la traiter sans doute, mais je ne puis faire un pas de plus sans m'être nettement expliqué sur ce point.

On semble croire que la réalité de l'inspiration suppose la certitude divine du recueil entier, et qu'il y ait identité entre cette formule : les Livres Saints sont le produit de l'inspiration, et celle-ci : le canon de l'A. T. et celui du N. T. sont tels quels et tout entiers le produit de l'inspiration.

Nullement. La véritable manière de poser la question, ou plutôt les questions, est celle-ci :

Première Question : Y a-t-il eu des livres, ou plutôt des Auteurs inspirés ?

Seconde Question : Chacun des livres ou des auteurs qui prétendent à l'inspiration est-il en effet inspiré ?

L'existence du Canon est sans doute un document nécessaire et d'une valeur immense pour résoudre cette seconde question ; mais il ne la résout pas à lui seul, car il est prouvé par l'histoire, et reconnu par tous, que la collection du Canon a eu lieu par des efforts purement humains ; quoique sous l'action divine et bienfaisante d'une Providence qui a visiblement béni cette œuvre.

Quand on examine le Canon et ses résultats, on ne peut que reconnaître cette action providentielle, la reconnaître avec confiance et avec foi. Cependant il n'y a eu là qu'une œuvre providentielle et non miraculeuse. Les causes secondes ont librement agi, et la faiblesse humaine a pu amener l'erreur.

Dans cet état de choses les droits de la critique restent entiers. Si cette science est digne de son nom, je veux dire, si elle réunit l'examen impartial, l'amour de la vérité et un profond sentiment religieux et chrétien à une méthode philosophique et à un savoir étendu, elle rendra service à la foi en éclaircissant tout ce qui tient au Canon. La question de l'inspiration ne peut être librement et solidement traitée, qu'en laissant le champ libre à toutes les recherches de cette nature.

Quant à nous, nous sommes arrivés personnellement par l'examen à la conviction de l'authenticité et de l'inspiration de presque tous les livres canoniques. Sans cela nous laisserions là notre travail ; car il est clair que l'Herméneutique n'aurait aucun sens là où il n'y aurait ni Livres Sacrés, ni écrits sincères. Nous avons même la confiance que les discussions actuelles serviront à raffermir l'autorité des livres du N. T., en éclaircissant leur origine.

Ainsi, dans ce qui va suivre comme dans ce qui a précédé, nous supposerons l'authenticité admise, mais, nous le répétons, sans prétendre gêner en rien la critique consciencieuse et sérieuse,

ni nous en interdire l'usage à nous-mêmes. En effet, dans l'A. T. par exemple, il est quelques ouvrages, comme l'Ecclésiaste et le Cantique, qu'une critique impartiale ne peut tenir pour authentiques. Il en est quelques autres, comme Esdras et Néhémie, qui ne sont point présentés comme inspirés et qui n'y prétendent point. Dans le N. T., il est un livre, la deuxième Épître de St. Pierre, dont l'authenticité ne peut être maintenue sans nier tous les principes et renverser toutes les méthodes qui prouvent celle des autres ; c'est-à-dire sans ébranler le tout. Telle est notre conviction ; mais ces réserves ne nous empêcheront nullement de rechercher les preuves et les limites de l'inspiration des Livres Saints en général. Bien au contraire ; elles donneront à notre marche, je le désire et l'espère, un caractère plus libre, plus consciencieux, et par cela même plus digne d'une œuvre chrétienne.

§. 144. MÉTHODES VICIEUSES.

La question Herméneutique à poser est celle-ci :

Jusqu'à quel point sommes-nous certains de trouver la pensée divine dans les Livres Sacrés ? Ou ce qui revient au même : Les Livres Sacrés sont-ils réellement inspirés, et jusqu'à quel point ?

A cette question, l'orthodoxie a répondu d'ordinaire par la théorie de la théopneustie absolue. Suivant les docteurs de cette école, l'inspiration étant complète, la pensée infaillible du Dieu infaillible se trouve tout entière dans les mots infaillibles de nos saints livres.

Cette réponse ne peut être admise telle quelle ; car 1°. elle est à priori, et ne tient aucun compte des faits. On reconnaît l'inspiration comme promise par Jésus-Christ et admise par les Apôtres, puis on s'en tient là, sans en rechercher les traces,

qu'il importerait pourtant de reconnaître et de constater. * 2°. Cette réponse suppose ce qui est en question, savoir la nature de l'inspiration. On la présume toujours complète et infaillible; et, dès qu'on a prouvé son existence, on croit avoir prouvé son universalité et son intensité. Mais ne pourrait-elle donc pas varier de nature? ne pourrait-on la supposer tantôt puissante jusqu'à la Théopneustie, tantôt réduite à un simple secours additionnel, ou à une pure excitation à écrire des événemens déjà connus? L'examen des faits peut seul nous éclairer.

Le rationalisme et ses diverses nuances ont pris la question par l'autre bout, sans mieux réussir à la résoudre. Les uns ont nié l'inspiration, comme contraire aux idées qu'ils se formaient de la sagesse divine. Les autres, trouvant des erreurs de détail dans les Livres Saints, ont dit que, puis qu'il n'y avait pas là d'infaillibilité complète, il n'y avait point d'inspiration. Tous sont ainsi tombés dans les deux mêmes vices de raisonnement que nous avons reprochés à l'école opposée.

De nombreux théologiens ont tenu une voie intermédiaire, en général plus sensée. Cependant on ne peut dire qu'ils aient suffisamment éclairci la question. En effet les uns, restant dans le vague, n'ont ni approfondi la matière, ni discuté les faits. D'autres, ne portant dans cette recherche qu'un esprit de dialectique et de critique, ont négligé de rechercher la vraie nature de l'inspiration, ses rapports réels avec la sagesse divine et avec les besoins de l'homme. Tout en voulant l'établir, ils ont parfois conduit à la nier. D'autres enfin se sont bornés à

* Je ne veux pas dire que tous les défenseurs de la Théopneustie aient eu le tort d'oublier l'examen des faits. Cela serait fort injuste. Mais je dis que, partant d'une thèse à priori, ceux mêmes qui ont mis le plus d'esprit et de talent à les discuter, n'ont pu le faire d'une manière indépendante; les faits n'étaient pas tant pour eux les documens du procès, que des objections à écarter.

énoncer quelques idées justes, à placer heureusement quelques-uns des jalons de la route; mais le travail véritable et complet reste encore à faire.*

§. 145. MÉTHODE SEULE LÉGITIME.

Dans une matière aussi difficile et en grande partie fermée à nos investigations, dans une recherche où il est impossible d'atteindre pleinement aux principes et de juger sûrement à priori, une seule méthode est possible. Il faut rechercher les faits, tous les faits, et les coordonner ensuite de son mieux.

Ces faits seront: le dire des écrivains sacrés quant à leur propre inspiration, les traces d'inspiration ou de non-inspiration que la Bible pourra présenter, les effets produits par ces livres que l'on dit inspirés, &c.

Nous essaierons d'ébaucher ce travail; mais nous aurons soin d'y apporter l'esprit de réserve prudente et pieuse qu'il commande. **

Dans une première section nous rechercherons les preuves générales de l'Inspiration, et nous tâcherons d'en formuler les conséquences.

Dans une seconde nous nous attacherons de plus près aux faits de détail, pour en déduire la nature et les bornes de l'inspiration.

* Si Julius Muller avait développé et publié les remarquables leçons qu'il a données sur ce sujet dans son cours de dogmatique, je n'aurais garde d'employer une assertion aussi absolue. D'après ce que j'en connais, je serais en ce cas heureux d'y renvoyer mes lecteurs, comme je l'ai été de trouver mon propre enseignement presque entièrement d'accord avec les principes qu'il pose.

** Cette méthode, seule légitime et fidèle, est celle dont Tholuck vient de donner l'exemple dans plusieurs articles importans de la Deutsche Zeitschrift (1850).

Dans une troisième et dernière, nous ferons quelques réflexions sur l'ensemble de la théorie ainsi obtenue, et nous indiquerons les limites dans lesquelles elle doit être renfermée.

SECTION PREMIÈRE.

PREUVES DE L'INSPIRATION.

§. 146. DÉFINITION ET EXPOSITION.

Avant tout il faut s'entendre sur les mots, qui dans cette matière ont été grandement confondus.

Dans les débats anciens ou récens auxquels elle a donné lieu, cette confusion a engendré soit des malentendus entre les divers partis, soit dans chaque parti des raisonnemens vicieux.

Il faut selon nous soigneusement distinguer l'Inspiration, de la Révélation et de la Théopneustie.

La *Révélation* est pour nous la communication divine et immédiate de la vérité religieuse ou de la volonté de Dieu, quels que soient le mode et l'intermédiaire. On n'est pas chrétien sans l'admettre.

L'Inspiration est l'un des modes par lesquels cette Révélation a pu être donnée et a été effectivement donnée à la terre. C'est un accroissement de lumières, de facultés et de connaissance de la vérité religieuse, accordé à certains hommes, devenus ainsi les agens et les envoyés de Dieu, soit pour parler, soit pour écrire; mais uniquement en vue de la Révélation, dans les limites de son objet et de son but, pour la faire accepter et la

propager. L'Inspiration, suivant nous, ne doit avoir directement trait qu'aux hommes et non aux écrits.

La confiance due à ceux-ci découlera de l'inspiration des écrivains, mais elle n'en sera pas l'objet direct.

Nous sommes convaincus de la réalité de l'Inspiration ainsi définie, et nous essaierons de la prouver.

La *Théopneustie*, en revanche, est uniquement relative aux écrits. Ce serait, si elle existait, un autre mode de la Révélation; savoir une direction spéciale et surnaturelle donnée *ad hoc* aux écrivains, en sorte que leurs écrits participassent jusque dans les moindres détails à l'infaillibilité divine.

Nous regardons la doctrine de la Théopneustie comme une grave erreur, incompatible avec les faits, dangereuse pour la foi.

Nous allons examiner successivement les preuves qui ont été ou qui peuvent être données en faveur de l'Inspiration. Puis nous en formulerons les conséquences.

Nos raisonnemens porteront plutôt sur le N. T., que sur l'Ancien; car, pour le Nouveau, la matière est mieux connue, plus importante, et de nature à réagir sur le premier.

Nos idées ne seront souvent qu'indiquées. Ce n'est pas ici le lieu de les développer. Nous ne faisons ni un traité sur l'Inspiration, ni un cours de Dogmatique, ni une Apologétique, mais un simple manuel d'Herméneutique.

A. Preuves.

§. 147. ARGUMENS A PRIORI.

En matière dogmatique nous faisons peu de cas, on l'a vu, des argumens à priori. Toutefois ils doivent être recherchés et pesés, non pas comme suffisans pour résoudre le problème, mais comme utiles pour le déterminer et l'éclaircir. En matière aussi obscure, il importe de recueillir partout des lumières ; et, si les argumens à priori ne peuvent nous fournir des preuves rigoureuses, ils pourront cependant, joints aux faits qui s'y entremêlent toujours plus ou moins, fournir de fortes présomptions, et nous aider à apprécier les hypothèses.

Or on peut affirmer sans témérité que l'idée de révélation conduit à celle d'autorité, et l'idée d'autorité à celle d'inspiration. *

Nous nous adressons à des lecteurs chrétiens, qui par conséquent admettent la réalité d'une révélation. Or la révélation une fois admise, la nécessité de l'autorité nous paraît résulter de sa nature.

1°. Quand il s'agit d'une vérité communiquée d'en haut, d'une règle imposée, d'un enseignement divin, la notion d'autorité est inséparable de la notion même de révélation. Essayez de supposer une révélation sans autorité, on ne pourra plus lui accorder d'autre valeur et d'autre certitude que celle de la philosophie, et l'on ne pourra en faire dériver d'autre religion qu'un rationalisme conjectural, ou qu'un mysticisme variable et fantastique. La révélation, en tant que communication supérieure, sera de fait mise à néant. **

* Sur la nécessité de l'autorité en matière de foi, voyez l'intéressant travail de Mr. le Professeur Jalaguier, intitulé : *Le témoignage de Dieu, base de la foi chrétienne.* Genève 1851.

** On m'objectera peut-être *le Témoignage du St. Esprit*, sur lequel, à cette heure, insistent fortement les adversaires de l'inspiration et de

2°. Ce n'est pas tout :

Une révélation divine, ayant le seul objet que nous puissions lui supposer, le bonheur, le devoir et le développement de l'homme, ne pourra atteindre ce but sans être acceptée de lui. Cela suppose une autorité connue, prouvée, qui puisse saisir le cœur, la conscience, l'intelligence et l'imagination du genre humain. Sans cette autorité reconnaissable et frappante, elle sera complètement impuissante en particulier pour atteindre les trois buts que la révélation doit se proposer, parce qu'ils correspondent à trois grands besoins de l'homme, qui seuls, ce semble, peuvent la motiver.

a) Donner à l'homme une foi solide et affermie.

Le cœur et l'intelligence de l'homme ont besoin d'autre chose que d'une philosophie. Une philosophie intéresse, éclaire, développe ou amuse, mais elle ne convertit pas. Pour croire avec profondeur et solidité, le sentiment subjectif est nécessaire sans doute; mais l'autorité seule peut lui donner assez de force, de clarté, de certitude, même dans les âmes intérieures et méditatives, à plus forte raison dans les âmes ordinaires.

b) Fortifier et relever l'homme faible, pécheur, incertain, souffrant, effrayé. Si l'homme a besoin de lumière, il a bien plus besoin encore de force, et la philosophie n'en donne pas, ou n'en donne guère, surtout aux masses.

l'autorité des Écritures, et qui suivant eux conduit bien plus sûrement à une foi vraiment solide et chrétienne. — Mais comme d'autre part ils ont grand soin d'en écarter toute idée d'une action divine directe et surnaturelle, ce qui les jetterait en effet dans un mysticisme dangereux, ils ne peuvent laisser à ce *Témoignage* d'autre valeur que celle de la conscience et de la raison; en d'autres termes d'une philosophie; philosophie sans doute éclairée, religieuse et subjective; mais enfin tont humaine. C'est au reste ce qu'ils paraissent admettre sans difficulté, d'après cette définition récente donnée par l'un d'eux, (le professeur hollandais Scholten; *Revue de Théologie* Septembre 1851, p. 166.) „Le Témoignage du St. Esprit ne saurait être autre chose que le témoignage de la nature humaine, ramenée par Christ à sa destination primitive."

c) Imposer à sa conduite une règle qui triomphe des passions.

Sous ce dernier point de vue surtout, l'autorité est nécessaire. Il n'y a point de morale suffisamment forte, point d'influence énergique de la vérité sur la conduite sans une autorité précise et certaine qui dise à l'homme: „Tu feras ou tu t'abstiendras.“ L'expérience universelle du genre humain est là pour le prouver.

3°. Il est encore un troisième lien qui nous semble rattacher l'autorité à la révélation. C'est la nécessité de l'efficace de celle-ci, non seulement le jour où elle est donnée, mais dans la suite des âges et pour l'avenir du genre humain ; cet avenir qui seul la motive et l'explique. La révélation, moyen surnaturel en tout ou en partie, ne peut manquer son but. La livrer à la terre sans pourvoir à sa conservation, ce serait la livrer aux passions et aux intérêts humains. La vérité, dit-on, une fois remise aux hommes, fait toute seule son chemin dans le monde. Oui, si elle est conservée dans un dépôt durable, comme un livre ou la nature, et si en outre elle n'est pas entravée ou étouffée par les passions.

La vérité physique a pour elle les intérêts, puis une nature qui ne varie pas, et qui fournit les preuves qu'on lui demande.

La vérité philosophique, qui repose cependant aussi sur deux bases immuables, l'âme humaine et la logique, se débat dans les nuages et fait peu de progrès. La vérité morale est sans cesse combattue par les passions mauvaises; et, si elle résiste, c'est à l'aide des clartés et de l'autorité de l'Évangile. Quant à celui-ci, si vous lui ôtiez le droit d'enseigner et de commander, attendre de lui le salut et la transformation du genre humain serait une dérision ou une erreur inconcevable.

J'en appelle à l'étude du cœur et à l'histoire des sociétés.

Ainsi donc, qui admet une révélation suppose implicitement une autorité.

Mais, avant d'aller plus loin, nous devons, pour répondre

d'avance aux objections qui nous attendent, indiquer plus nettement ce que nous entendons par là.

En ce moment, plus que jamais, on cherche à exclure de la révélation la notion d'autorité ; et cela au nom de l'autonomie de l'esprit humain. L'autorité est impossible, répète-t-on sans cesse, et l'âme est constituée de manière à s'y refuser. En dernière analyse, et quoi qu'il fasse, l'homme n'attache sa foi qu'à ce qui satisfait son intelligence, à ce qui est en harmonie avec sa conscience, à ce qui répond aux besoins de son cœur.

Il est vrai ; l'esprit de l'homme ne peut être contraint, ni sa conscience annulée. J'en suis d'accord, et je l'ai assez montré en parlant du caractère général de la Bible (§§. 132 — 141). Mais il n'est ici question de rien de semblable. L'autorité que nous voyons dans la Bible, que nous acceptons de toute la plénitude de notre conviction, et que nous voudrions voir acceptée par tous, ne porte aucune atteinte à la raison et à la liberté. Ce n'est autre chose que l'impression produite sur l'être intelligent et moral, par la rencontre d'une vérité qu'il sait à n'en pas douter être divine et révélée. Ce n'est point là une violence faite à ses facultés. Ce n'est en réalité qu'un argument, que la conscience doit peser et peut rejeter; mais un argument d'un poids considérable, et qui ne peut être combattu que par d'autres argumens de force égale. C'est un fait saillant et lumineux, qui fixe l'attention, éclaire la raison, dissipe les doutes, calme les passions et saisit le cœur; qui par conséquent donne très-naturellement naissance à la foi.

On vient, je suppose, me prêcher une doctrine, divine, m'assure-t-on, attendu qu'elle est belle, satisfaisante pour le cœur, et qu'elle a été recueillie il y a dix-huit siècles de la bouche d'un charpentier de Nazareth, homme remarquable, et qui s'est dit Fils de Dieu. Elle a été du reste conservée dans des livres assez obscurs, d'une authenticité plus que douteuse, assure-t-on, et remplis de fabuleuses légendes mêlées à la vé-

rité qu'on veut me faire accepter. — Ou bien, toujours au nom du même homme et des mêmes livres, on m'invite à résister aux passions de la jeunesse, et à vivre dans la tempérance, la justice et la piété.

Mais la doctrine me semble étrange ; je n'en ai pas éprouvé le besoin ; je n'ai pas l'habitude ou le loisir de rentrer en moi-même. Puis, le commandement me gêne et me déplaît. Le résultat, on le devine. — Je douterai de la doctrine, je me débattrai contre le précepte, et, selon toute apparence, je secouerai bientôt jusqu'à la pensée de cette religion sans titre et sans autorité.

Changeons maintenant la position. Un nouveau docteur me démontre que le charpentier juif, ses disciples et ses écrivains avaient une mission et des lumières supérieures ; que leur enseignement, au lieu d'être celui d'hommes ordinaires, mes égaux, est celui d'hommes inspirés, et que leurs livres ont été écrits sous l'influence de cette inspiration. — Dès lors, et une fois convaincu, ma situation d'esprit est tout autre. Je deviens attentif. Je suis disposé à croire. Ému, j'examine de plus près et avec respect. Cet examen religieux, soigneux, répété, me fait comprendre mieux, aimer davantage, enfin admettre et céder, si je ne rencontre aucune raison péremptoire de résister encore. Dieu a parlé, me dis-je à moi-même, et ma raison, ma conscience se soumettent spontanément à ce qui me semble être en effet son langage. Dieu a commandé, je n'en puis douter, et la tentation est vaincue. L'autorité, en se révélant à moi, m'a fléchi, soumis, changé, sauvé.

J'excepte un cas toutefois.

Si cette autorité me paraissait sanctionner des choses indignes de Dieu, et contraires à son caractère moral ; si, après l'examen le plus consciencieux possible, l'incompatibilité se montrait toujours plus évidente, la conscience ne pourrait se soumettre, je le reconnais. Convaincue qu'elle rencontre sur ce

point quelque erreur de fait, quelque méprise de sens, ou quelque inextricable obscurité, elle persévèrera dans le doute, tentera d'interpréter d'autre manière, ou, suivant les cas, rejettera définitivement. * De la sorte l'esprit humain conserve ses droits, et l'autorité sa place et sa mission. C'est ainsi seulement qu'elle peut agir sur un être à la fois intelligent et borné, libre mais dépendant. Ce n'est pas de cette manière, il est vrai, que Rome la comprend; mais, en revanche, c'est bien là l'autorité telle que la concevait Luther, et même Calvin.

En résumé, l'efficace de la Bible tient à son autorité. L'autorité se lie étroitement à l'inspiration ; et pourtant cette autorité inspirée, efficace, divine, avec quelque respect qu'elle soit acceptée, n'ôte rien à la légitime autonomie de la conscience et de la raison.

Maintenant, cette autorité nécessaire, où la chercherons-nous ? Dans les hommes ? Dans les livres ? ou autre part ?

Dans les hommes ? non. Les faits sont là, et ils prouvent qu'après la mort des disciples de Jésus-Christ et de leurs compagnons d'œuvre, aucun homme, aucune association ou aucune succession d'hommes n'a réellement reçu cette autorité.

Dans les livres ? Pourquoi non ? C'est un moyen naturel, et pouvant atteindre le but avec bien moins d'inconvénients que le précédent.

Les faits nous font connaître des livres qui ne peuvent, il est vrai, prétendre à la théopneustie, mais qui peuvent avoir été l'œuvre d'auteurs inspirés, qui en ont l'apparence, et qui se donnent pour tels. Si l'inspiration de leurs auteurs est une fois prouvée, nous trouverons là l'autorité que la révélation suppose et dont le monde a besoin. Nous l'y trouverons suffisamment forte et décisive, au moins dans tout ce qui touche au but de la révélation, et au champ de l'inspiration, c'est-à-dire au salut de l'homme.

* Voyez §. 133.

Autre part que dans les hommes ou dans les livres ?

Où donc ? — Dieu pourrait sans doute employer des moyens dont nous n'avons nulle idée, mais les faits prouvent qu'il ne l'a point voulu, puisque rien de semblable n'a eu lieu.

Dans ces limites les argumens à priori, joints d'ailleurs à quelques faits constans, nous paraissent déjà permettre de présumer avec une grande probabilité la réalité de l'inspiration.

§. 148. ARGUMENT BIBLIQUE OU DE TÉMOIGNAGE. *

Nous avons en vue dans cet article les déclarations des écrivains eux-mêmes, et la manière dont ces déclarations ont été admises et acceptées par leurs contemporains et leurs disciples.

Qu'on ne nous accuse pas de tomber dans un cercle vicieux, parce que nous nous appuyons sur des déclarations dont il s'agit précisément de constater l'autorité, car nous ne parlons pas ici d'autorité. Nous nous bornons à recueillir des témoignages, qui ont d'ailleurs un caractère remarquable de sincérité.

L'étude de ces témoignages conduit à affirmer quatre faits constatés.

Premier fait. L'Ancien Testament nous présente comme auteurs de la plupart des Livres Sacrés qu'il renferme, des hommes qui se donnent pour avoir reçu une mission d'en haut, des lumières surnaturelles, et cela dans le but de transmettre aux hommes la révélation de Dieu.

On ne peut le nier, par exemple, de Moïse et des Prophètes. Nous omettons, comme superflues, les citations et les preuves.

Second fait. Les livres du Nouveau Testament nous at-

* Comparez sur cet argument l'ouvrage de Mr. le professeur Chenevière: *De la divine autorité des écrivains et des livres du N. T.* Genève 1850. Comparez encore le travail remarquable et tout récent de Mr. le professeur Jalaguier: *Inspiration du N. T.* Paris 1851. On trouvera dans ces deux écrits des développemens importans qui suppléeront à la brièveté de ce §.

testent que Jésus-Christ a promis à ses apôtres les directions du Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit fut en effet accordé d'une manière extraordinaire aux Apôtres et à leurs compagnons d'œuvre. Le fait d'une promesse positive de Jésus-Christ, promesse à l'accomplissement de laquelle on rend un témoignage unanime, me paraît être d'un poids énorme dans la question.

On a fait récemment sur ce point et à plusieurs reprises des objections que je comprends mal. On a dit tantôt que cette promesse, n'ayant été faite qu'aux Apôtres, ne prouvait rien pour les écrivains sacrés non Apôtres; tantôt qu'ayant été faite à tous les Chrétiens aussi bien qu'aux Apôtres, elle ne prouvait rien de plus pour les Apôtres que pour nous, qui sommes leurs *égaux;* tantôt que n'ayant été faite qu'aux seuls Apôtres cités devant les tribunaux, elle ne prouvait rien pour ces mêmes Apôtres écrivant des livres. Je le répète, je ne puis comprendre ces objections en face des déclarations et des faits. Sans m'arrêter à ce qu'elles ont de contradictoire, je me borne à affirmer d'après les livres les cinq propositions suivantes, qui forment comme cinq élémens divers du fait que nous constatons.

a) Jésus-Christ a promis aux Apôtres les secours du Saint-Esprit. Voyez Math. X, 19. 20; Luc XXI, 14. 15; Jean XIV, 16. 17; XVI, 13.

b) Il les a promis comme dons extraordinaires et spéciaux, destinés aux temps spéciaux et extraordinaires de la première Église. Voyez les passages cités de Math. et de Luc, et en outre Jean XV, 26 — XVI, 4.

c) Cette promesse est donnée comme accomplie d'une manière extraordinaire et spéciale le jour de la Pentecôte.

d) Les dons extraordinaires et spéciaux du Saint-Esprit, spécialement ceux de prophétie, c'est-à-dire d'enseignement inspiré, furent ou accordés directement, ou transmis par les Apôtres eux-mêmes à quelques-uns de leurs compagnons d'œuvre. Voyez entre autres, et indépendamment du livre des

Actes qui pourrait suffire à la preuve, 1 Corinth. XII, spécialement ψ 28. Comparez Rom. XII, 4—6; Éphés. IV, 11—12, et 1 Timothée IV, 14. Voyez encore Ephès. III, 5; passage singulièrement positif.

e) Les Chrétiens des siècles suivans et ceux de nos jours, ceux-là mêmes qui ont la meilleure part des secours du Saint-Esprit, ne prétendent pas, quand ils sont dans leur bon sens, à l'inspiration d'en haut et à une autorité divine analogue à celle des Apôtres. Ils attendent et ils reçoivent du Saint-Esprit des affections et des forces, mais non des révélations et des enseignemens. *

Troisième fait. La plupart des écrivains du N. T. déclarent nettement et hautement avoir en effet reçu les secours de l'inspiration. Il suffit de citer Galat. I, 11—12 et Actes XV, 28. Je ne m'imagine pas qu'on puisse rien désirer de plus positif que ces deux assertions.

Au reste l'ensemble de la vie, des enseignemens et des Épîtres de St. Paul, constate abondamment qu'il se regardait comme doué d'une inspiration divine, et qu'il en revendiquait les droits, soit pour ses paroles, soit pour ses écrits. Voyez

* Je n'ai garde de nier la continuation des dons du St. Esprit dans l'Église. Mais entre ceux dont jouirent les premiers fidèles et ceux dont nous jouissons nous-mêmes, il me semble impossible de ne pas remarquer une différence quantitative, et surtout qualitative, motivée par la diversité des besoins et du but. Tous les jours encore le St. Esprit soutient le cœur pieux et docile et le soumet à la vérité; mais il ne la révèle plus à l'Église. Son action ne tend plus aussi directement à propager la foi dans le monde, et à la faire triompher de l'erreur. Elle a des effets moins transcendans et moins extérieurs; elle ne va plus jusqu'à inspirer des prophéties et à faire opérer publiquement des miracles. Elle répond à la prière et transforme secrètement les cœurs, mais elle ne foudroie plus les incrédules sur le chemin de Damas.

Le passage entre ces deux modes d'opération du St. Esprit ne fut pas subit sans doute. Comme pour les miracles, il y eut retour successif et gradué vers l'état normal, et la transition dura quelque temps, du siècle de la révélation proprement dite à celui de la vie et de la foi.

entre autres passages, et outre celui des Galates que nous avons mentionné, 1 Corinth. II, 12. 13; XIV, 37; XV, 1—3; Ephès. III, 3—5; 2 Thess. II, 2. Et il importe de remarquer que St. Paul n'était cependant point l'un des douze auxquels le Saint-Esprit avait été promis par J. C., ni l'un des onze qui l'avaient reçu le jour de la Pentecôte.

Quatrième fait. La prétention des écrivains sacrés soit de l'A. soit du N. T. à une inspiration réelle et à l'autorité qui en découle, a été acceptée par leurs contemporains et leurs successeurs. Quant à l'A. T., cela résulte de toute l'histoire du Législateur, des Prophètes et des autres envoyés divins. La chose n'est pas, il est vrai, aussi certaine pour les auteurs des histoires et des agiographes. En revanche, l'admission générale de cette doctrine de l'inspiration est incontestable dès la collection du canon. Voyez entre autres Josèphe et le N. T. Quant aux principaux auteurs du N. T., il n'est pas moins incontestable que leur inspiration, même de leur vivant, n'était pas mise en doute. Personne ne contestera, je pense, que St. Pierre, St. Paul ou St. Jean n'aient été regardés comme honorés des dons du St. Esprit. On ne peut contester non plus que ces dons n'aient été acceptés par l'Église, comme des gages de leur autorité, et comme une garantie de la certitude de leurs enseignemens et de leurs récits. Voyez, par exemple, ce que dit l'auteur de l'Épître aux Hébreux (II, 4.) quand il appuie cette certitude et cette autorité sur le témoignage de Dieu lui-même, manifesté par des miracles, *καὶ πνεύματος ἁγίου μερισμοῖς.*

Il n'est pas également évident que, dès le premier siècle, on ait attaché aux écrits apostoliques la même importance. Mais, quand les livres homologoumènes du N. T. furent recueillis et répandus, ils jouirent incontestablement dans l'Église de l'autorité qui appartenait logiquement et nécessairement aux écrits d'hommes inspirés. Les objections et les discussions des adversaires de la foi en rendraient déjà suffisamment témoignage.

L'ensemble de ces quatre faits, ou de l'argument de témoignage, est d'une grande force. Si quelques détails restent douteux ou obscurs, ils sont de moindre importance, et n'infirment nullement les points principaux, clairs et solidement établis.

Quand les Livres Saints rendent un témoignage aussi positif à la réalité de l'inspiration, nier celle-ci, ce n'est pas seulement ôter à ceux-là toute autorité, c'est en nier la valeur historique et leur refuser toute créance. Que resterait-il en ce cas de la Révélation, et que serait-elle autre chose qu'une sublime philosophie, entourée de doutes et d'antiques mensonges? Par où l'esprit humain la reconnaîtrait-il pour la vérité? Par où le cœur l'accepterait-il pour règle victorieuse et pour loi? Entre elle et l'homme il n'y aurait plus d'autres liens possibles que la psychologie, le mysticisme, ou la superstition.

Liens impuissans et vicieux! Le premier est sans force; le second plein de dangers; le troisième s'oppose au progrès de l'homme, comme au développement du chrétien. Tous trois, en outre, altèrent la vérité par un inévitable mélange d'erreur.

§. 149. ARGUMENT HISTORIQUE.

Nous nommons ainsi celui qui se tire de l'histoire du ministère des écrivains sacrés. S'ils ne sont pas inspirés, certaines circonstances de ce ministère nous semblent inexplicables. Cet argument a été, ce semble, moins reproduit que d'autres dans les débats récens sur cette matière. Cela tient sans doute à ce qu'on croyait devoir s'occuper des écrits plutôt que des hommes. Nous, en revanche, qui insistons sur l'inspiration des hommes, et n'en déduisons que par voie de conséquence l'autorité des écrits, nous mettons une grande importance à cet argument. Il nous semble de nature à frapper les esprits impartiaux et sensés.

Cet argument résulte surtout des quatre élémens suivans :

1°. Le premier est d'une grande force morale, mais, faute de

données, nous ne pouvons l'appliquer qu'aux seuls Apôtres. C'est le changement produit dès la Pentecôte dans leur intelligence. C'est l'étendue des idées auxquelles s'élevèrent ces hommes bornés, jusque là si incapables de comprendre leur Maître et son œuvre. C'est la foi large, relevée, aimante, sublime de ces Juifs et de ces bateliers. J. C., par ses paroles et sa présence, n'avait pas encore réussi à faire leur éducation; c'est après sa mort et de loin qu'il les éleva jusqu'à leur tâche et jusqu'à lui.

Ces hommes, dont la lenteur et la stupidité attristaient parfois le Sauveur et nous étonnent nous-mêmes dans la lecture des Évangiles, ces hommes deviennent presque en un instant les docteurs du genre humain; non seulement de leur siècle, mais de tous les siècles; non seulement d'une contrée, mais de toute la terre! Sous une forme grossière et locale, leurs étonnantes paroles vont chercher et satisfaire les besoins les plus intimes et les plus universels de l'âme des enfans d'Adam. Cet enseignement se trouve en parfait rapport avec ce monde mystérieux du cœur, où la philosophie a tant de peine à pénétrer. Leur philosophie à eux a tout prévu, tout préparé; elle saisit, elle entraîne l'homme souffrant, pécheur et pénitent; elle le console, le relève et le sauve!

Et qu'on ne dise pas, comme on l'a fait, que le merveilleux développement de l'intelligence des Apôtres n'a été dans ce cas que le résultat du développement de leur vie religieuse, et celui-ci du développement de leur foi. Ce n'est que reculer la difficulté sans la résoudre; et en outre il n'est pas vrai qu'un progrès de vie religieuse puisse suffire à expliquer une aussi étrange et aussi complète transformation intellectuelle.

2°. Le second élément de la preuve me paraît devoir être, dans l'histoire des auteurs sacrés, l'union de l'enthousiasme au calme du jugement et du bon sens; la complète absence de fanatisme chez des hommes qui se dévouent à souffrir et à mourir.

Pour l'A. T., il est intéressant d'étudier sous ce point de vue l'histoire des Prophètes. Je renvoie à ce que j'en ai dit ailleurs.* Pour le N. T., la grande et sainte figure de Paul doit nous suffire. Nous le connaissons par son histoire, et nous le connaissons mieux encore par ses écrits. Or, des nombreux contrastes de cet héroïque caractère, aucun n'est aussi évident ni aussi singulier que celui que nous mentionnons ici. Quand nous voyons l'Apôtre des Gentils, d'une part courant tous les jours à la souffrance pour J. C., et aspirant à la mort pour le rejoindre ; d'autre part restant toujours judicieux, réfléchi, calme dans le danger, prudent et même adroit à l'éviter, n'est-on pas frappé de ce que ce caractère a de rare et d'étonnant ? Ne se sent-on pas porté et comme contraint à accepter la solution que ce saint martyr de la vérité donne lui-même, et à reconnaître avec lui qu'il était éclairé, développé, transformé par l'Esprit d'en haut?

3°. Un troisième élément de la preuve historique est le succès du ministère des Envoyés divins. Tous, de Moïse à St. Paul, ont pu accomplir leur mandat, et ont opéré une œuvre qui, pour la plupart d'entre eux, était disproportionnée, immense, et qui dans son ensemble a constitué une révolution inouïe. Ils ont accompli cette œuvre souvent dans les circonstances les plus difficiles, par les moyens les plus improbables, eux qui étaient choisis parfois parmi les hommes les plus obscurs et humainement parlant les plus incapables. Le maintien du Judaïsme jusqu'au temps de J. C., et l'établissement du Christianisme dans l'Empire Romain au milieu des persécutions et des luttes, ne sont pas des faits historiquement explicables sans une intervention divine. Et cette intervention divine à laquelle nos écrivains en appellent, c'est un don de forces et de lumières qui leur a été fait d'en haut ; or c'est là ce que nous nommons l'inspiration.

* Introduction à l'Ancien Testament, page 183—223.

4°. Le dernier élément a quelque rapport avec celui que nous venons d'indiquer. C'est l'impossibilité où l'on est d'admettre les preuves générales de la révélation, sans en conclure également l'inspiration des hommes qui lui servaient d'organes. Cela est particulièrement évident des miracles, des prophéties, de l'établissement rapide et merveilleux du christianisme et de la sublimité des vérités révélées. (Voir le § précédent et le suivant). Les développemens de cette idée seraient superflus.

§. 150. ARGUMENT CRITIQUE. *

Nous désignons ainsi les preuves tirées de la nature même des Livres Sacrés. J'en indiquerai quatre:

1°. La sainte grandeur et la profonde vérité des pensées, des préceptes et des tendances, quant au fond. ** Quant à la forme, la sublimité éloquente, véhémente, poétique ou pathétique des mêmes livres.

C'est là une preuve et une grande preuve de la révélation. C'est, ce semble, la seule que veuillent accepter ceux qui nient l'inspiration, tout en se disant fidèles à la foi. Mais on ne peut tenir logiquement la révélation pour divine, sans tenir aussi pour inspirés les hommes qui l'ont transmise. Où l'auraient-ils donc puisée, et qui leur aurait donné le courage et la persévérance, le zèle et la capacité de la transmettre ainsi ? Plusieurs d'entre eux, et des plus marquans, étaient des hommes sans lettres ou sans énergie.

Ceux d'entre eux que les circonstances sembleraient avoir mieux préparés pour leur tâche, le plus souvent étaient encore bien peu capables de la remplir. Moïse peut avoir puisé la sagesse dans les mystères de l'initiation égyptienne, mais cela

* Comparez pour le développement des principaux élémens de cette preuve, les *Conférences* de Mr. le Professeur Munier sur la lecture de l'Écriture Sainte, spécialement la seconde, Genève 1850.

** Comparez le §. précédent.

ne suffit pas à l'explication de son œuvre; œuvre merveilleuse, avec un tel peuple et en un tel lieu! La profonde sagacité, l'habile unité, la sainte prudence et l'humanité touchante dont la législation mosaïque est empreinte, à elles seules, en attesteront toujours la divine origine.

Et qu'on ne dise pas, en ce qui touche au N. T., que les Écrivains Sacrés n'ont fait que communiquer les enseignemens reçus de la bouche du Sauveur dont ils avaient été les compagnons et les disciples. En fait, cela n'est pas vrai de St. Paul. Cela n'est pas vrai non plus des applications spéciales, détaillées, abondantes par lesquelles ils durent tantôt développer, tantôt spécialiser les enseignemens brefs, sentencieux et généraux du Maître.

D'ailleurs cela serait exact, qu'il faudrait encore expliquer comment ces hommes, dépourvus d'instruction et d'habitudes lettrées, si lents à croire et à comprendre, devinrent tout à coup des organes si fidèles et si capables (§. 149).

En outre ceux qui nient l'inspiration, en fait nient toujours plus ou moins l'authenticité des récits et des discours évangéliques. C'est chez eux chose logique et naturelle. La doctrine de l'inspiration est trop profondément liée à l'histoire de J. C., telle qu'elle est contenue dans les Évangiles, pour que l'on puisse retrancher l'une et maintenir l'autre.

2°. L'harmonie générale qui se fait remarquer entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et qui règne dans chacun des deux, d'où résulte l'unité du tout.* Harmonie graduée, mais conformément à un plan vaste et unique.

Harmonie si difficile ou plutôt si impossible à obtenir entre des penseurs religieux.

Harmonie qui, malgré les développemens et les diversités individuelles et temporaires, a duré pendant des siècles, sans aucune institution spéciale destinée à la maintenir. Ce n'est

* Voir mon Introduction à la lecture de l'A. T. pages 370—384.

pas là sans doute une preuve logiquement ou mathématiquement rigoureuse, mais c'est un phénomène inouï, surtout au milieu de pareilles circonstances et sur une aussi vaste échelle.

3°. Les nombreuses prophéties bibliques dont l'accomplissement a été ou est encore visible et certain.

Je sais que cette preuve est contestée par diverses écoles modernes. Je sais que, par sa nature même, elle peut être exposée dans la plupart des cas particuliers à des objections et à des doutes, dont il n'est pas aisé de démontrer rigoureusement la vanité.

Je sais pareillement que beaucoup d'Interprètes ont ridiculement abusé de cette preuve, et l'ont presque tuée en voulant la retrouver partout. Mais je sais aussi que pour certains oracles (Ésaïe LIII, par exemple), les objections et les doutes n'ont pu réussir à substituer à l'opinion des croyans une hypothèse le moins du monde admissible.

J'ai la conviction que, quant aux passages dont je parle, ces objections n'eussent jamais arrêté personne, sans le discrédit et le dégoût amenés par les exagérations absurdes des Théologiens du double sens et du mysticisme prophétique; surtout, il faut le dire, sans la répugnance profonde des rationalistes à admettre le surnaturel, et tout particulièrement les prophéties et les miracles. Je sais enfin et je maintiens que, malgré les objections, les chicanes, les erreurs et les abus de détail, l'ensemble de la preuve prophétique est encore écrasant par le nombre et le poids de ses élémens.

Ce n'est pas ici le lieu de le démontrer. *

4°. J'indique enfin, non comme preuve décisive, mais comme simple et intéressant indice, la lutte qui me semble exister parfois dans les Livres Saints entre la supériorité divine des pensées, et l'incapacité relative de la langue et de l'écrivain. Je

* Comparez ce que j'en ai dit, Introduction à la lecture de l'A. T. pages 225—227, et 232—242.

donnerai pour exemple dans certaines prophéties, et même dans les plus frappantes, le contraste entre l'obscurité des détails et des formes, la confusion des temps et l'évidence positive du résultat et de l'idée. J'indiquerai encore dans beaucoup d'oracles ou d'enseignemens un autre contraste ; celui de la vulgarité matérielle et charnelle des images avec la sublimité des pensées. Dans les enseignemens même de Paul, je trouve le même indice dans l'emploi de certains raisonnemens rabbiniques ou peu logiques, dont il se sert pour appuyer des enseignemens philosophiques supérieurs, éternels et divins, qu'il déclare avoir reçus de Christ lui-même, sans l'intermédiaire d'aucun homme.

J'indiquerai enfin, dans beaucoup de passages du même Paul, la lutte qui se manifeste entre les pensées vastes et rapides qui se précipitent sous sa plume, et le vague, l'incohérence, la confusion d'un style qui ne peut suffire à les exprimer.

Je répète, au reste, que je ne donne point ceci comme une preuve positive, mais comme un indice de nature à frapper, intéresser, persuader ceux qui sont déjà convaincus d'ailleurs.

L'ensemble de l'argument critique me semble d'une force suffisante pour tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité, et qui n'ont pas de parti pris contre le surnaturel.

§. 151. ARGUMENT DE SENTIMENT, OU TÉMOIGNAGE DU ST. ESPRIT.

Je mentionne cet argument, surtout à cause des confusions dont il a été et dont il est encore l'objet ; car comme preuve de l'inspiration il a bien peu de poids.

Il me semble qu'on a désigné de la sorte trois choses très-diverses, qu'il faut soigneusement distinguer, et qui, ou rentrent dans les preuves déjà données, ou ne prouvent nullement l'inspiration.

1. L'ancienne Théologie employait cet argument, non pour prouver l'inspiration, que personne alors ne songeait à mettre

en doute, mais pour prouver la canonicité de tel ou tel livre antilégomène, ou l'authenticité de tel ou tel passage douteux. On affirmait qu'en le lisant le chrétien pieux recevait une impression produite par le St. Esprit, et qui lui garantissait la divine origine du texte contesté.

C'était là évidemment une preuve individuelle, hypothétique, et en réalité de nulle valeur. En particulier, appliquée à l'inspiration, elle serait devenue au moins un cercle vicieux, car pour prouver l'inspiration de l'auteur sacré, elle aurait dû supposer l'inspiration du lecteur.

2. D'autres ont entendu par l'argument de sentiment la foi produite dans nos cœurs par le St. Esprit, à l'endroit de telle ou telle doctrine. Mais cette preuve ne se rapporte que très-indirectement aux livres d'où la doctrine est extraite. Sans parler de ce qu'elle présente de vague et d'individuel, on ne pourrait en tirer que difficilement parti pour l'inspiration proprement dite. En fait, si l'on incline à cette heure à présenter cette action du St. Esprit, comme le seul moyen certain et assuré d'arriver à la foi, on le fait pour combattre l'inspiration, non pour l'appuyer. *

3. Enfin, pour d'autres, l'argument de sentiment est le rapport que notre âme saisit entre les enseignemens de l'écrivain et les besoins de nos cœurs. C'est la consolation, la lumière, la force, l'énergie, le repentir qui, avec l'aide du St. Esprit, naissent abondamment dans nos âmes étonnées et émues à la lecture de ces paroles si bien faites pour nous et nos misères, et qui répondent à nos besoins les plus mystérieux et les plus profonds. Cette preuve me paraît avoir une force trés-réelle et très-grande ; ** mais elle rentre logiquement dans le 1°. de l'argument critique §. 150.

* Voyez au reste sur le témoignage et l'action du St. Esprit les deux notes ajoutées aux §§. 147 & 148.

** Comparez 1 Corinth. XIV, 24, 25.

Voilà, en faveur de la doctrine de l'inspiration, des preuves qui méritent d'être pesées, et dont la réunion me semble devoir engendrer une pleine conviction chez ceux qui se refusent à repousser la Révélation. Je dois d'autant plus y insister que, dans les attaques récentes qui ont été faites contre l'inspiration, on a paru croire qu'il n'y avait à combattre que les argumens bibliques et à priori ; encore les a-t-on présentés sous une forme qui me semble restreinte et mutilée.

B. Conséquences.

§. 152. I. INDÉTERMINATION GÉNÉRALE.

Les preuves que nous venons d'exposer nous paraissent suffisamment attester l'inspiration ; mais elles n'en déterminent ni la nature, ni le degré. Ce dernier point est d'une immense importance en Herméneutique, et nous devons nous attacher à l'approfondir.

L'inspiration peut être supposée de degrés très-divers. Les uns la font consister en une transformation complète de l'intelligence de l'individu, transformation qui va jusqu'à lui assurer l'infaillibilité. D'autres la restreignent, dans certains cas, de manière à n'y voir qu'une simple garantie de connaissances humainement acquises, jointe à une excitation intérieure à prendre la plume, pour les transmettre et les laisser par écrit. Le plus grand nombre des critiques la placent quelque part entre ces deux points extrêmes.

Or les preuves que nous venons d'exposer s'appliquent à peu près également bien à des degrés fort différens. Les mots scripturaires de *dons de l'Esprit de Dieu* ne décident pas mieux la question, car nous les voyons appliqués à des capacités et

à des dons qui sont à une distance immense les uns des autres, comme l'habileté du constructeur du Tabernacle *, et la divine sagesse du Sauveur **.

Les promesses mêmes faites par J. C. aux Apôtres laissent du doute sur ce point, et sont vagues à quelques égards. Quand le Sauveur annonce que le St. Esprit les conduira en toute vérité ***, il est clair qu'il faut en excepter les vérités scientifiques et toutes les vérités non religieuses, pour lesquelles les Apôtres étaient laissés à eux-mêmes. Il faut en excepter encore certaines vérités qu'ils ne connurent jamais, comme le moment de la Parousie.

Nous ne serions pas plus heureux si nous essayions de déterminer à priori le degré de l'inspiration, par la nécessité d'une autorité ou bien par les exigences de la sagesse divine.

Nous croyons qu'il entrait dans les vues de Dieu, et qu'il était nécessaire à l'Église, que les livres dépositaires de la vérité sainte fussent entourés d'une autorité suffisante. Mais cette autorité ne devait porter que sur les choses qui tendaient à la régénération et au salut du genre humain. Il suffisait pour cela que les auteurs de ces livres eussent reçu la connaissance de ces points particuliers, sans avoir été transformés dans tout leur être.

On ne peut pas mieux argumenter des attributs divins pour déterminer le degré de l'inspiration. La sagesse divine se montre à nous comme ayant jugé bon de donner à la terre et de maintenir parmi les fidèles des lumières supérieures ; voilà tout ce que nous pouvons conclure soit des faits, soit des perfections de Dieu. Or cette conclusion s'applique également bien aux divers degrés de l'inspiration. Si d'une part un degré supérieur

* Exode XXXV, 31.
** Jean III, 34.
*** Jean XVI, 13.

semble avoir l'avantage de garantir de plus grandes lumières, de l'autre un degré inférieur aura celui de s'allier mieux à la vie humaine en respectant davantage la liberté, et en stimulant l'activité. Il sera en outre beaucoup plus analogue à ce que nous connaissons des voies divines. *

D'ailleurs la sagesse divine aurait fort bien pu exiger des voies diverses et des degrés variés, suivant les circonstances, les hommes et les temps.

Ainsi ces diverses faces de la question ne nous apportent que peu de lumières nouvelles, et nous restons toujours dans la même indétermination quant au degré de l'inspiration accordée. Les faits de détail pourront seuls nous éclairer.

§. 153. SUITE. OBJECTIONS.

Avant d'aborder ces faits, arrêtons-nous un instant à examiner certaines preuves de l'inspiration, qui semblent à quelques-uns en déterminer le degré, et même un degré supérieur.

1°. Dans plusieurs des promesses d'assistance faites par J. C. aux Apôtres, le Sauveur emploie des expressions absolues, comme celle-ci (Matthieu X, 19): „Ne soyez inquiets ni de ce que vous direz, ni de la manière dont vous parlerez; car ce que vous devrez dire vous sera inspiré à l'heure même.“ Et (Marc XIII, 11): „Ce ne sera pas vous qui parlerez, ce sera le St. Esprit.“ Comparez encore Luc XXI, 14.

Mais le contexte de ces divers passages en restreint le sens aux occasions où les Apôtres seraient appelés à rendre raison de leur foi devant les tribunaux; occasions effrayantes pour leur faiblesse, en vue desquelles ils avaient besoin d'encouragemens qui leur permissent d'aborder cette perspective sans terreur, et de secours spéciaux au moment décisif. — Rien là ne conduit à croire que les Apôtres et leurs compagnons d'œuvre dussent

* Voyez ci dessus §. 141, et à la fin de cet ouvrage §. 210.

être aussi complètement soutenus et dirigés, soit dans les autres fonctions de leur ministère, soit dans la rédaction de leurs écrits. Au reste, même devant les tribunaux, l'inspiration n'était pas promise d'une manière absolue dans ce qui ne concernerait pas leur défense; et, en fait, il n'en fut pas ainsi. Comparez Act. VII, 16, et voyez plus bas §. 166.

2°. L'on nous objectera ici le fameux passage 2 Timothée III, 16, que l'on présente souvent comme établissant non seulement l'inspiration des Écrits Sacrés, mais encore leur théopneustie, et la théopneustie de toutes les portions de l'A. T.* πᾶσα γραφὴ θεόπνευστος καὶ ὠφέλιμος πρὸς διδασκαλίαν, &c., ce que l'on traduit ainsi: „Toute l'Écriture (l'A. T. entier) est inspirée, et (par cela même) utile, &c.“

Observons que le passage est obscur, d'un sens douteux et d'une forme elliptique; peut-être même doit-il s'expliquer par une anacoluthe. L'absence de l'article et l'ellipse de ἐστί, le font traduire par un grand nombre d'interprètes: „Toute Écriture inspirée est par cela même utile.“ Sousentendez: „Donc en particulier l'A. T.“

Le contexte du ψ 15 confirme cette interprétation claire et littérale, et adoptée par les Interprètes les plus distingués, même orthodoxes. Voir Tholuck (endroit cité ci-dessus), et Huther.

Je crois toutefois possible de conserver la première interprétation, bien moins exacte, il est vrai, mais conciliable avec le texte (voyez le commentaire récent de Wiesinger), et qui semble être ici dans la direction de la pensée et de l'argumentation générale de St. Paul; mais cette interprétation même donne au fond à peu près le même sens.

En bonne Herméneutique et en bonne logique, il n'y a pas

* Je me borne à ce passage, sans en mentionner d'autres dont on veut tirer la même conséquence, mais qui à ce point de vue ne soutiennent pas l'examen. Voyez dans la *Deutsche Zeitschrift*, cahier d'octobre 1850, un article important de Tholuck sur cette discussion.

moyen de considérer cet unique passage comme une formule rigoureuse, comme une espèce de confession de foi, d'où l'on puisse déduire d'une manière absolue les deux propositions, si contestables et si douteuses de la théopneustie plénière des Écrits Sacrés, et de l'autorité pareillement inspirée et divine de toutes les parcelles quelconques de l'A. T. D'après la méthode ordinaire de Paul et la marche du contexte, il semble que l'Apôtre veuille seulement ici rappeler à Timothée que l'A. T. sera pour lui une source divine et féconde de force et d'instruction.

3°. Les prophéties paraissent, au premier coup d'œil, supposer une inspiration complète et absolue. Il ne semble pas, en effet, que l'individualité du Prophète puisse jouer quelque rôle dans la découverte et l'exposition de l'avenir. Mais :

a) Cette preuve, si elle était suffisamment forte, ne prouverait que pour les écrits prophétiques où les oracles seraient contenus, ou plutôt, pour les paroles mêmes de l'oracle, et pour l'unique instant de la vision.

b) St. Pierre nous apprend (1 Pierre I, 10. 11) que l'individualité du Prophète subsistait, était active, et que cette activité se portait précisément sur l'oracle et la vision.

c) Rien en effet, dans l'oracle ou la vision n'exclut l'individualité et n'exige l'inspiration absolue. Sans doute la révélation de l'avenir était due tout entière à l'esprit de Dieu et non à celui de l'homme; mais cela ne prouve nullement que celui de l'homme qui la recevait ne l'entourât de ses formes et de ses couleurs à lui. Nous sommes donc autorisés à conclure, comme nous l'avons fait, que les preuves de l'inspiration laissent indéterminé le degré précis dans lequel elle était accordée à l'envoyé ou à l'écrivain sacré.

§. 154. SEULES CONSÉQUENCES DÉTERMINÉES.

C'est en examinant les faits de détail, avons-nous dit, que nous pourrons réussir à constater le degré ou les divers degrés de l'inspiration. Mais, avant d'entrer dans cet examen, cherchons si les efforts faits jusqu'ici ne nous ont cependant point mis en possession de quelques bases fixes et positives, qui puissent nous servir de point de départ pour des recherches nouvelles.

Les preuves que nous avons données de l'inspiration nous laissent-elles donc dans une indétermination complète, et n'est-il aucune thèse générale que nous soyons autorisés à en conclure ?

Je suis loin de le penser, et j'indique trois propositions importantes qui me semblent résulter décidément des preuves données; d'autant qu'elles sont des corollaires logiques et nécessaires de la notion même d'inspiration.

Ces propositions, ou seront développées plus tard, ou l'ont été plus haut, mais doivent en tout cas être indiquées ici, à leur place logique.

1°. Nos Livres Sacrés, écrits par des hommes inspirés, doivent en conséquence renfermer une autorité suffisante pour tout ce qui tient au but de la révélation. Sans cela le but de l'inspiration serait manqué. Voyez §§. 147 et 209.

2°. L'Écriture Sainte, écrite, disons-nous, par des hommes inspirés, destinée à faciliter, à diriger, à stimuler le mouvement de régénération de l'âme humaine et du genre humain, devra constamment tendre à ce but, dont elle ne pourrait dévier sans compromettre la sagesse divine. On ne pourra jamais y trouver des erreurs pernicieuses, de nature à tromper ou à retarder la marche de l'âme vers son Sauveur.

Par cela même encore, elle sera nécessairement plus exacte, et revêtue d'une plus grande autorité dans ce qui tient à la ré-

génération des âmes, que dans ce qui n'y tient pas; dans ce qui tient au but spécial de chaque livre inspiré, que dans ce qui s'en écarte; dans ce qui tient à un précepte donné, à une vérité enseignée, que dans les raisonnemens à l'appui.

3°. Les diverses portions de l'Écriture inspirée, ne pourront tendre à des buts contraires. Il y aura nécessairement harmonie entre elles, et nous avons le droit, au milieu du désordre apparent des livres bibliques, de chercher dans l'ensemble un plan régulier. L'Écriture Sainte s'offre à nous sous une forme successive. Elle se présente comme renfermant une série de révélations plus ou moins partielles et occasionnelles, parfois locales et temporaires, mais s'appuyant toujours les unes sur les autres, sans se détruire jamais.

Par conséquent on doit s'attendre à y trouver tout du long un but unique et un développement continu. Chacun des livres vraiment sacrés devra entrer dans le plan divin, et contribuer directement ou indirectement à atteindre le résultat final.

En résumé, l'ensemble des livres qui se donnent pour inspirés devra faire un tout harmonique, gradué, et d'une utilité universelle.

a) Harmonique. Car, malgré la diversité des circonstances occasionnelles et des buts secondaires, il ne peut y avoir contradiction entre les vues générales de Dieu pour le salut du genre humain.

b) Gradué. Cela résulte de la forme successive et de la nécessité du développement.

c) Utile au genre humain entier. Quoique les portions séparées de l'Écriture ne semblent souvent destinées qu'à quelques hommes et à certains temps, l'utilité éternelle et universelle du tout résulte de l'harmonie et de la gradation de l'ensemble.

Comparez en outre ici ce qui a été dit du caractère général de la Bible §. 134.

§. 155. III. AUTRES QUESTIONS A DÉTERMINER.

Bien des questions relatives au mode de l'inspiration sont probablement insolubles; mais il n'en est pas tout à fait de même de celles qui tiennent à la nature et au degré. Il en est trois en particulier dont la solution est absolument nécessaire à l'Herméneutique, et qui peuvent être pleinement résolues par les faits. Ces trois questions sont le lien logique qui rattache l'Herméneutique à la doctrine de l'inspiration. C'est pour cela, c'est en vue de leur solution, que j'ai cru devoir consacrer à cette doctrine une grande portion de ce manuel.

1°. La première question est relative à l'homme inspiré.

L'inspiration se substituait-elle à ses facultés, en le rendant à la fois un homme complètement nouveau et un instrument passif? ou bien lui laissait-elle les élémens moraux et intellectuels qui lui étaient propres, en se contentant de les modifier, de les développer, de les régler et de les sanctifier? Maintenait-elle ainsi son intelligence, agrandie, il est vrai, éclairée, purifiée, et son activité dirigée et stimulée?

En d'autres termes, se conciliait-elle avec *l'Individualité?*

2°. La seconde question est relative aux vérités inspirées.

L'inspiration avait-elle parfois, outre le but général relatif au genre humain, un but spécial relatif aux temps, aux hommes, aux circonstances?

Se conciliait-elle avec *l'Occasionnalité?*

3°. La troisième question est relative à ceux auxquels s'adressaient les hommes inspirés.

L'inspiration tendait-elle à la vérité absolue dans la transmission des révélations divines, ou bien à la vérité pratique et intelligible? Était-elle uniquement en rapport avec les conceptions du Dieu qui inspirait, ou l'était-elle aussi avec l'intelligence et les besoins des hommes qu'il voulait instruire?

Se conciliait-elle avec *l'Accommodation?*

Nous devons maintenant chercher à résoudre ces trois questions par les faits.

En réalité nous les avons déjà supposées affirmativement résolues, et tout ce qui précède se lie plus ou moins avec l'existence réelle de l'individualité, de l'occasionnalité et de l'accommodation bibliques, bien comprises et sagement limitées. Ces trois grandes données sont à la base de notre Herméneutique ; hors de là, nous ne concevons aucune interprétation biblique intelligente et sensée.

L'emploi que nous en avons fait jusqu'à cette heure, la nécessité où nous nous sommes trouvés d'y recourir constamment, suffiraient peut-être à les démontrer. Mais, en les prenant ainsi d'avance comme des lemmes critiques, nous nous sommes engagés à les prouver plus tard par l'étude des faits.

Quelques-uns trouveront peut-être cette preuve superflue, tant la chose est évidente. En effet, à l'heure qu'il est, personne n'ose plus guère combattre l'individualité et l'occasionnalité. Quant à l'accommodation, elle n'est contestée que par ceux qui, ne la comprenant pas, prennent les abus pour le principe. Mais on ne peut solidement construire l'Herméneutique sans en avoir solidement assis les bases, et celles-ci, quoique vaguement admises, ne le sont pas encore d'une manière assez nette, précise et motivée.

La notion d'inspiration théopneustique flotte, indécise et confuse, dans la pensée d'un grand nombre de chrétiens laïques et même ecclésiastiques, de manière à y produire tantôt des obstacles à la foi, tantôt la terreur de tout examen ; terreur presque aussi fatale que les doutes, et qui n'en est qu'une autre forme. Il est important d'aller droit aux faits, et d'approfondir sérieusement et consciencieusement ces graves questions, de manière à les éclaircir sans retour. Aucune bonne théorie de l'inspiration et de l'interprétation ne peut s'en passer.

Cherchons donc ce que la Bible même nous en révèle par sa nature, sa forme, ses enseignemens.

Avant de commencer l'étude des faits, remarquons encore que nous avons de fortes présomptions à priori pour la solution affirmative que nous avons déjà supposée. L'individualité peut être présumée à priori, puisque nous voyons Dieu dans toutes ses dispensations éviter les miracles inutiles, respecter la liberté de l'homme, et tendre à stimuler son activité. Toutes les grâces divines sans exception, toutes les faveurs extraordinaires de la Providence et de l'Esprit Saint, tendent à rendre l'homme plus agissant et moins passif.

L'occasionnalité et l'accommodation pareillement peuvent être présumées à priori, par suite de la faiblesse intellectuelle de l'homme, au cœur et à l'intelligence duquel la révélation devait s'adresser. Si elle n'eût pas été mise à la portée de l'homme, elle manquait son but; ce qu'il est impossible de supposer en Dieu.

SECTION SECONDE.

NATURE DE L'INSPIRATION.

PREMIÈRE QUESTION.

L'Inspiration laissait-elle à l'homme son individualité ?

PREMIER CHAPITRE. FAITS.

A. Faits antérieurs.

Nous nommons ainsi les faits relatifs à l'origine de l'inspiration, par opposition aux faits *postérieurs*, ou relatifs aux résultats de l'inspiration.

§. 156. L'INSPIRATION S'ACQUÉRAIT QUELQUEFOIS SUCCESSIVEMENT ET PAR DEGRÉS.

Il est aisé de comprendre que la *successivité* de l'inspiration, une fois certaine, entraînerait l'individualité. Une inspiration successive est partielle, et une inspiration partielle ne transforme pas l'homme; elle respecte et maintient son activité, et selon toute apparence elle vient aider à son intelligence au lieu de l'annuler.

Or cette voie successive et partielle de l'inspiration se montre à chaque instant dans le N. T. Quant à l'A. T., les faits de détail ne sont pas assez connus pour permettre toujours une conclusion. Peu importe pour la solution du problème; le N. T. nous suffit. L'individualité une fois démontrée pour quelques cas est bien près de l'être pour les autres.

Or, dans le N. T., on trouve des faits clairs et positifs à l'appui de notre thèse. Le St. Esprit et les dons du St. Esprit sont donnés à plusieurs reprises, et avec divers degrés d'intensité aux mêmes individus. Matthieu X, 5—8, Marc VI, 7, Luc IX, 1. 2, J. C. envoie ses Apôtres avec des dons miraculeux faire un premier essai de leur ministère. Luc X, 9—20, nous avons encore une mission semblable. Ce qui n'empêche pas que longtemps après, à la suite de sa résurrection, J. C. ne leur confère le St. Esprit (Jean XX, 22). Malgré ce dernier acte, les Apôtres ne sont pas encore, et loin de là, en état d'accomplir leur œuvre; la grande et miraculeuse effusion de la Pentecôte leur est toujours nécessaire (Actes II). Enfin, même après la Pentecôte, les Apôtres ne comprennent que successivement la vocation des Gentils (Actes X; XI, 1—3; 18—20) et l'abrogation de la Loi cérémonielle (Actes XV). Voyez encore l'Épître aux Galates, qui témoigne tout entière d'efforts judaïsans pour faire rentrer les Galates sous le joug de la Loi, et détruire l'influence contraire de St. Paul. — Sans doute ces efforts, quoique faits au nom des Apôtres de Jérusalem, n'étaient ni dirigés, ni entièrement approuvés par eux. Toutefois ils suffisent à prouver, comme Actes XV, que St. Jaques et St. Pierre n'enseignaient ni ne comprenaient la nécessité d'abroger la Loi cérémonielle; d'où résulte que le St. Esprit ne les avait pas encore entièrement éclairés.

St. Paul, écrivant aux Corinthiens (1 Corinth. XIV, 1. 12. 13), enseigne que le fidèle doit désirer et peut obtenir par la prière des dons supérieurs à ceux qu'il a déjà reçus.

§. 157. LES CONNAISSANCES RELIGIEUSES DES HOMMES INSPIRÉS AVAIENT QUELQUEFOIS ÉTÉ ACQUISES PAR DES VOIES HUMAINES.

Cela ne peut s'affirmer sans doute de tous les écrivains sacrés, ni même de la plupart. Nous savons par exemple positi-

vement le contraire des Prophètes et de St. Paul. Mais d'autre part nous savons qu'il en était ainsi au moins des historiens sacrés. Les histoires de l'A. T. ne sont souvent que des extraits. * Elles renferment toujours des pièces authentiques, procès verbaux, généalogies, actes officiels soigneusement recueillis. Les exemples abondent, et je me borne à rappeler la plus ancienne, la plus importante de toutes les histoires saintes, et celle dont, à mon avis, l'inspiration s'appuie sur les indices les plus positifs, la Genèse. Malgré les efforts de quelques critiques, on ne peut y méconnaître les traces de documens antérieurs, recueillis, ce semble, par Moïse, et utilisés dans le texte des premiers chapitres. Plus loin, bien d'autres documens trahissent par leur présence les efforts, les recherches et les voyages du rédacteur. Il suffit de lire Genèse XXXVII, pour s'en convaincre. Il ne peut donc être question de l'inspiration *absolue* d'historiens qui procèdent de la sorte.

Dans le N. T. la chose n'est pas moins évidente.

Les Évangélistes appuient la créance due à leurs récits, tantôt sur leurs recherches soigneuses, comme Luc (I, 1—4) dans son prologue; tantôt, ce qui est plus remarquable encore, sur leur connaissance personnelle des faits. C'est le cas de l'Apôtre St. Jean (1 Jean I, 1—3).

La première Église fit valoir les mêmes motifs en leur faveur, et tint à rappeler que Luc et Marc avaient été bien informés. Eusèbe, ou Papias dont il rapporte les paroles, allègue pour la défense de Marc, accusé de manquer d'ordre dans son Évangile, qu'il rapportait les faits à mesure qu'il se les rappelait et que St. Pierre les lui enseignait, ayant du reste pour but et pour désir de dire tout ce qu'il savait, et de n'y mêler aucune erreur. ** Il n'était donc pas question là d'inspiration

* Par exemple les Livres des Rois et des Chroniques.

** Eusèbe, H. Eccl. III, 39. *Μάρκος .... ἤκουσε .... Πέτρῳ, ὅς πρὸς τὰς χρείας ἐποιεῖτο τὰς διδασκαλίας, ... Ὥςε οὐδὲν*

absolue de l'homme, ni de théopneustie de l'écrit, et l'on ne pouvait affirmer d'une manière plus positive l'individualité de nos Évangélistes.

L'origine naturelle des connaissances religieuses des historiens sacrés une fois prouvée, au moins *in parte qua*, il n'en résulte pas précisément une présomption pour les autres, mais toutefois un indice de possibilité dans certains cas. Du moins c'est un fait d'une haute importance dans une recherche comme celle-ci, qu'un cas constaté où l'inspiration n'avait pas donné directement la connaissance des faits, et avait laissé l'écrivain sacré l'acquérir à sa manière.

Nous pouvons trouver dans le N. T. des indices assez forts que, même pour les écrivains dogmatiques, il se passa quelque chose de semblable. En effet, avant de donner le St. Esprit à ses Apôtres, J. C. travailla longtemps et soigneusement à leur ouvrir l'esprit, à développer leur intelligence. Ainsi l'inspiration ne devait pas tout faire, et leurs facultés devaient toujours rester actives. Les termes mêmes des promesses de lumières surnaturelles que le Sauveur leur fait supposent notre thèse, car c'est une inspiration active et non pas absolue qu'elles annoncent. Que l'on pèse sous ce point de vue la valeur des mots: *ὑπομνήσει ὑμᾶς πάντα* (Jean XIV, 26.), et *ὁδηγήσει ὑμᾶς εἰς πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν* (Jean XVI, 13).

ἥμαρτε Μάρκος οὕτως ἕνια γράψας ὡς ἀπεμνημόνευσεν. Ἑνὸς γαρ ἐποιήσατο πρόνοιαν, τοῦ μηδὲν ὧν ἤκουσε, παραλιπεῖν ἢ ψεύσασθαι τι ἐν αὐτοῖς.

B. Faits postérieurs.

§ 158. EXPOSÉ.

Nous nommons faits postérieurs, on s'en souvient, ceux qui sont relatifs aux effets produits par l'inspiration sur les hommes inspirés; ceux qui nous montrent l'inspiration à l'œuvre, et qui par là nous révèlent sa nature.

On comprend que ces faits-ci seront particulièrement décisifs pour notre thèse, et qu'il sera aisé d'y découvrir les restes de l'individualité si elle subsiste encore, ou plutôt le développement de cette individualité si l'inspiration n'a fait que la purifier et l'agrandir.

Les faits postérieurs devront être distingués en deux catégories :

Faits *historiques*, relatifs principalement aux écrivains.

Faits *critiques*, relatifs uniquement aux écrits.

א. Faits historiques.

§. 159. ACTIVITÉ ET LIBERTÉ.

Une inspiration assez absolue pour anéantir l'individualité, eût anéanti la liberté des hommes inspirés, leur eût enlevé toute volonté personnelle et tout mouvement propre. Or nous ne trouvons rien de semblable dans leur histoire. Ils conservent leur activité libre, réfléchie et spontanée.

Les Prophètes eux-mêmes, dont l'inspiration extatique semblerait plus complète qu'aucune autre, restaient actifs dans leurs efforts pour saisir et exprimer la vérité inspirée. St. Pierre nous dit (1. Pierre I, 10, 11), qu'ils faisaient des efforts pour mieux

comprendre le sens des oracles qu'ils étaient chargés de prononcer. Leur histoire nous les montre agissant, réfléchissant, et exerçant une influence, remplissant un ministère, dont l'inspiration ne dictait pas tous les élémens. — Les Écrivains dogmatiques de même. Qu'y a-t-il de plus libre, de plus actif, de plus spontané que le ministère de St. Paul ? De plus soigneusement et habilement calculé, par exemple, que ses Épîtres aux Romains ou aux Corinthiens, et que ses vastes plans si longtemps mûris pour la conversion successive de l'Orient et de l'Occident ? Quand nous voyons l'Esprit Saint y intervenir, ce n'est pas pour les inspirer directement ; c'est tantôt pour en suggérer indirectement l'idée (Actes XVI, 9. 10.) ; tantôt pour empêcher des entreprises différentes (Actes XVI, 6. 7.)

Quelquefois la Providence les fait réussir par des voies tout autres que celles qu'avait projetées l'Apôtre. Comparez sous ce dernier point de vue les longs efforts de Paul pour préparer et accomplir le voyage de Rome, et l'incident qui le décida (Actes XXV, 11, 12.) dans la prison même qui les avait mis à néant.

L'esprit d'insinuation, le mélange de douceur et de fermeté, l'art de se faire tout à tous, qui distinguèrent si éminemment St. Paul et qui firent tant pour ses succès, que sont-ils encore que des démonstrations évidentes de sa libre et active individualité ?

Nous voyons les Apôtres, au moment même où ils se déclarent inspirés d'en haut, examiner, comparer, discuter et décider comme des hommes ordinaires. Le Concile de Jérusalem (Act. XV) est d'autant plus caractéristique sous ce point de vue, qu'à la suite de leur délibération les Apôtres font précéder les arrêts adoptés, de cette solennelle formule : „Il a semblé bon au St. Esprit et à nous.“ (Actes XV, 28.) Formule digne d'attention, qui réunit dans une même affirmation l'inspiration à l'individualité.

Nous avons vu, §. 156, que cette inspiration dont ils s'autorisent, ils ne l'acquéraient que successivement, et que les dons du St. Esprit eux-mêmes admettaient des efforts et des progrès. Nos hommes saints ne sont donc ni des machines, ni des êtres passifs ; ce sont des intelligences stimulées, développées, purifiées, éclairées. Ce ne sont pas là les traits et la physionomie de l'inspiration absolue, qui aurait de tout autres effets. Pour se figurer ce que serait un envoyé divin qui, transformé par l'inspiration, aurait perdu toute volonté propre, toute spontanéité d'action et toute individualité d'intelligence, il faut se rappeler l'homme dont parle Josèphe; espèce de prophète maniaque qui, suivant lui, parcourait fatalement Jérusalem assiégée, en criant sans relâche et sans changement: „Malheur au pays, malheur à la ville, malheur au temple!" jusqu'au moment où ajoutant: „Malheur à moi!" il eut la tête emportée par la pierre d'une catapulte ennemie.

§. 160. INCERTITUDES ET FAUTES.

Ce trait-ci n'est en réalité qu'une conséquence du précédent, mais il doit être signalé à part, comme donnant plus d'évidence à la démonstration.

Les hommes inspirés du N. T., éprouvent parfois de l'incertitude, même en matière religieuse et révélée. Ils ont des doutes, et leurs décisions en laissent encore chez ceux mêmes qui croient à leur inspiration. Enfin ils ne sont pas à l'abri d'erreurs de conduite et de fautes.

Ces faits sont incompatibles avec l'inspiration absolue; ils le seraient même avec une inspiration d'un degré très-intense. Les fautes, tout autant que les doutes, se comprendraient mal en pareil cas.

Or ces faits sont patens et multipliés.

Ce que nous avons dit des délibérations prouve l'incertitude

et le doute. La lecture des Actes et des Épîtres en fournit des exemples sans nombre. Je me borne à en appeler à l'histoire de St. Pierre et de Corneille, Actes X, 1 — XI, 18. Je rends en particulier les lecteurs attentifs au candide et naïf récit que St. Pierre fait lui-même (XI, 5—17) des raisonnemens et des faits successifs par lesquels sa conviction s'est formée sur ce point; point capital pour l'avenir de l'Église et l'essence du Christianisme. Que l'on remarque en particulier le ψ 17.

Le chapître XV des Actes nous présente un exemple singulièrement remarquable des doutes que pouvait encore laisser chez les fidèles la parole inspirée des Apôtres eux-mêmes. Nous y voyons à Antioche les disciples de Paul, inquiets de la lutte établie entre les Judaïsans et lui, consulter les Apôtres et les Anciens de Jérusalem, pour savoir quel est leur devoir à eux et où est la vérité. Comparez les versets, 2, 12 et 22.

Enfin, avons-nous dit, les hommes inspirés sont encore imparfaits dans leur conduite, et exposés à des méprises et à des fautes; fautes légères et sans importance comme leurs erreurs, mais toutefois évidentes et trahissant leur individualité.

Il suffit de rappeler les sévères et publics reproches de St. Paul à St. Pierre, Galat. II, 11.

Le Chapître XV des Actes, si abondant en conséquences indirectement relatives à l'inspiration, nous fournira ici encore un document important (ψ 37—39).

Nous y voyons que St. Marc avait abandonné Paul dans un moment critique, que celui-ci, refusant à cause de cela de le garder comme compagnon d'œuvre, eut à cette occasion une vive dispute avec Barnabas (παροξυσμός . . .), et que Barnabas irrité, préférant Marc son parent à l'Apôtre Paul, son ancien compagnon de travail, se sépara de ce dernier et partit avec l'autre.

Voilà chez trois hommes inspirés des faiblesses très-excu-

sables sans doute, mais enfin qui sont des produits de l'individualité humaine, et non de l'inspiration d'en haut.

J'ajouterai avec sincérité, et malgré ma profonde admiration pour le saint et touchant caractère de Paul, qu'il est une époque de sa vie où il me semble avoir un peu dévié de la constante et courageuse franchise qui le caractérise. C'est lors de la dernière émeute de Jérusalem, Actes XXIII. Je n'aime pas à l'entendre se déclarer Pharisien (XXIII, 6), lorsqu'il devrait, ce semble, rendre raison de sa foi, ou comme son maître, garder le silence. Je sais que c'était une défense habile et nécessaire de sa vie contre des assassins. Toutefois cela n'est pas à la hauteur de sa conduite ordinaire et de son héroïque apostolat; et, si nous n'osons ni ne voulons voir là une faute, nous ne pouvons du moins nous refuser à y voir quelque trace de la faiblesse humaine.

Si nous épluchions de même la vie des écrivains de l'A. T., que de faits plus saillans encore n'y trouverions-nous pas?

ב. Faits Critiques.

§. 161. TON ORDINAIRE DES ÉCRITS.

Nous nommons faits critiques ceux qui sont relatifs à la nature des écrits. Ils sont les résultats et les conséquences des faits historiques; aussi n'y trouverons-nous guère que la confirmation et la contre-épreuve de ce qui a été exposé aux deux §§. précédens.

Le premier fait critique qui nous frappe est le ton ordinaire aux Livres Sacrés. Ce ton n'est point celui de l'inspiration absolue, mais celui de l'homme éclairé, perfectionné, divinement dirigé; cependant toujours homme.

Les écrits sacrés de l'A. et du N. T. trahissent partout des

affections, des émotions, des positions humaines, que l'inspiration n'a pas fait disparaître.

I. Les auteurs écrivent et parlent quelquefois comme des êtres faibles et bornés. Quand David, dans ses Psaumes, même dans ses Psaumes prophétiques et messianiques, crie à Dieu dans son angoisse, implore son secours pour lui-même, pour lui David souffrant et pécheur, quand il demande miséricorde et grâce, ou qu'il se complaît à raconter ses poétiques émotions à la vue des autels divins ou de la nature, j'aime à voir là, sans doute, le secours et l'efficace du St. Esprit, tantôt allumant sa piété, tantôt lui faisant connaître avant le temps les ineffables douceurs de la communion avec Dieu, tantôt lui révélant l'avenir et le Messie. Mais une inspiration absolue, comment la voir dans ces hymnes, et comment l'y pourrait-on comprendre? Serait-ce le St. Esprit qui par la bouche de David se prierait lui-même, et lui dicterait des élans de repentir, privés ainsi de toute spontanéité?

Et pour St. Paul, si individuel, si ému, si passionné parfois, qu'il serait aisé de développer la même preuve!

Je m'en tiens à rappeler ses fréquentes protestations, et même ses sermens lorsqu'il craint de n'être pas cru. Voyez par exemple 1 Corinth. XV, 31; 2. Corinth, I, 23 et XI, 31.

2. Les écrits des hommes sacrés trahissent, comme leur vie, de fréquentes incertitudes, et sur les vérités à enseigner, et sur la conduite à tenir, et sur les résultats qu'ils peuvent en attendre. Voyez ce qui a été dit §. 160.

Quand Paul dit: *Si le Seigneur le permet,* 1 Corinth. XVI, 7, c'est lui apparemment, et non pas le Seigneur qui exprime et éprouve ce doute respectueux.

Quand il ne peut réaliser les projets qu'il a annoncés dans ses écrits, ou qu'il les change, n'est-ce pas la preuve que c'était lui Paul qui les avait communiqués par écrit à ses lecteurs, parce que c'était lui qui les avait formés? Où se placerait ici l'inspiration absolue?

Comparez Rom. XV, 24—28; 1 Corinth. XVI, 5; 2 Cor. I, 15—23. Il serait inutile d'insister.

§. 162. EMPREINTE DES CIRCONSTANCES.

Nous avons dit dans l'Herméneutique historique que les circonstances sociales, personnelles, religieuses &c., où se trouvaient les auteurs sacrés, devaient agir sur eux. De là résultait nécessairement que, dans cette hypothèse, leur inspiration n'était pas absolue. Ici nous aurions à compléter ce qui a été dit là, en montrant par les faits, que les circonstances ont réellement agi, et qu'ainsi la conséquence logique est démontrée.

Mais en réalité, quoique dans l'Herméneutique historique nous eussions l'air de raisonner à priori, nous avons cité des faits incontestables et en grand nombre. Ils nous suffit d'y renvoyer.

J'ajoute seulement trois brèves remarques, relatives aux empreintes laissées dans les écrits sacrés par le caractère intellectuel et moral des auteurs.

1. Les quatre principaux écrivains dogmatiques du N. T., Pierre, Jean, Jaques et Paul, présentent quatre individualités très-différentes, quant au style, aux tendances et aux méthodes. Toutefois on peut remarquer que les trois premiers laissent percer une affinité réelle avec la forme et le souvenir des enseignemens du Sauveur, dont ils avaient reçu les instructions. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler la céleste espérance et l'entier renoncement empreints dans les chaleureux élans de St. Pierre, le caractère *pneumatique* et divin des paroles de Jean, la brève et sentencieuse sévérité de Jaques.

Quant à Paul, rien de semblable.

Il a aussi bien qu'eux saisi la doctrine du Maître, mais il ne l'a pas entendu lui-même converser ici-bas; et, s'il a été subitement éclairé par lui, il n'a pas été comme les autres lentement

développé par son influence. Aussi ses écrits ne rappellent guère le langage et les sentences de J. C., tandis qu'ils rappellent souvent au contraire les méthodes des Pharisiens, aux pieds desquels il avait été instruit.

2. Notre seconde remarque ne s'applique qu'aux Prophètes de l'A. T.

Les preuves données jusqu'ici de l'individualité des écrivains sacrés, étaient moins péremptoires pour les Prophètes que pour d'autres. Mais il n'en est pas de même de l'empreinte des circonstances personnelles. Que de différences entre eux, et de différences qui ne peuvent être attribuées qu'au caractère intellectuel et moral spécial à chacun! J'en appelle à tous ceux qui ont soigneusement étudié, par exemple, Ésaïe, Osée, Joël et Amos, tous quatre cependant contemporains, et tous quatre éminens. — Ou bien encore Ésaïe et Ezéchiel, non pas contemporains, il est vrai, mais placés tous deux dans les hautes conditions sociales, et tous deux brillans d'imagination, de pathétique et de poésie.

3. Notre troisième remarque a déjà été indiquée au §. 150. C'est le contraste entre les grandeurs, la sublimité de la pensée, et parfois la faiblesse, la vulgarité, l'obscurité de l'expression. Ce contraste nous fournissait là une preuve de l'inspiration; ici il nous en fournit une de l'individualité.

§. 163. CHOSES ÉTRANGÈRES AU BUT DE L'INSPIRATION.

Nos Livres Sacrés présentent bien des choses qui ne doivent ou ne peuvent être le produit de l'inspiration, parce qu'elles sont tout à fait étrangères à son but ou même à la Religion. Dans l'A. T. les exemples abonderaient; ainsi les généalogies étrangères au peuple de Dieu, comme Genèse XXXVI, &c.

Je n'insiste pas sur ce point, soit parce que chacun connaît les morceaux de ce genre ou les trouvera sans peine; soit parce que, vu l'ignorance où l'on est de bien des détails, on n'arrive

guères pour l'A. T. qu'à une preuve morale, suffisante pour ceux qui sont déjà persuadés, mais privée du caractère de démonstration qui serait nécessaire pour persuader les autres.

Le N. T. en revanche nous fournira des indications, en petit nombre, il est vrai, mais sûres et précises.

Ce sont parfois des détails occasionnels, qui n'ont aucun rapport avec le but religieux du livre, quoiqu'ils puissent en avoir avec le caractère religieux de l'auteur. On a souvent rappelé, par exemple, 1 Timothée V, 23; 2 Timothée IV, 13, &c., et plusieurs des salutations qui terminent les Épîtres de Paul. — J'y ajoute un trait peu remarqué, et selon moi très-important sous ce point de vue. St. Jean, à la fin de son Évangile (XXI, 23), s'arrête avec insistance sur une fausse conséquence tirée d'un mot de J. C. relativement à lui St. Jean. Dans ce développement, sans rapport naturel ou nécessaire avec ce qui a précédé, il a évidemment un motif personnel, et par cette digression, il veut détruire une erreur admise sur son compte. — L'homme social se montre ici à côté de l'Apôtre inspiré.

§. 164. DIVERSITÉS SAILLANTES ENTRE LES ÉCRIVAINS SACRÉS.

I. Entre les récits des historiens.

Pour simplifier, je me bornerai à parler ici des quatre Évangiles.

Lors même qu'il n'existerait entre eux aucune contradiction positive, et que toutes les diversités de leurs récits seraient conciliables en fait, il suffirait de quelques diversités saillantes dans l'ordre, les détails et la couleur des récits, pour démontrer l'individualité des auteurs ou des rédacteurs. Ces diversités en effet supposeraient chez eux, soit une connaissance incomplète ou une mémoire imparfaite, soit peut-être une différence dans les vues, ou dans les impressions, ou dans les sources. Dans tous les cas elles démontreraient leur individualité.

Ces diversités ont une importance bien plus grande quand elles portent sur le caractère de J. C. Or c'est ce qui a lieu à un haut degré. Il suffit d'ouvrir les quatre Évangiles pour s'assurer que notre Sauveur y est réellement dépeint sous deux, ou même sous quatre faces diverses. — Sans doute il n'y a pas là l'ombre d'une contradiction morale, et ce ne sont que les divers rayons du même soleil. Le chrétien qui veut se réchauffer à sa lumière, n'a qu'à jeter le prisme critique qui les réfracte, et travailler à les réunir dans la pratique de la vie, de l'amour et de la foi; il sera certain ainsi d'en sentir la puissance, et il sera régénéré par la sainte et brillante lumière, résultat de leur combinaison.

Mais il n'en est pas moins vrai que chacun des quatre Évangélistes a fait plus ou moins ressortir de préférence un élément spécial du caractère céleste de l'Homme-Dieu : *Matthieu,* le renoncement et la sainteté pratique et sévère; *Marc,* la vie active, puisqu'il a omis les discours. *Luc* nous montre surtout le Sauveur de l'homme pécheur et perdu; *Jean,* le Fils en communion avec le Père, appelant les hommes à la vie éternelle par une communion semblable avec Dieu et avec Lui. Cela ne démontre-t-il pas évidemment quatre individualités différentes? Individualités précieuses et salutaires, sans doute; voulues de Dieu pour l'efficace de la Bible et pour l'action de la foi; mais qui n'en prouvent que mieux le fait général, bien plus, la volonté de Dieu qui a dirigé l'inspiration de manière à ce que l'individualité s'y trouvât réunie. La nier encore, ce serait en vérité ne pas savoir lire nos Livres Saints.

II. Je dis exactement la même chose des diversités de tendances dogmatiques qui existent entre nos écrivains. La preuve qui en résulte, la manière dont elles doivent être envisagées, et les avantages qui dans les vues de Dieu devaient en ressortir, sont les mêmes que dans les cas précédens.

Je me borne à rappeler les contradictions de forme, et les oppositions de tendance entre St. Paul et St. Jaques.

Il serait inutile de démontrer longuement que l'un et l'autre s'accordaient, il est vrai, quant à la pratique, mais qu'en même temps il formulaient un peu diversement la justification. *

J'aime mieux faire remarquer combien l'enseignement de l'un et de l'autre semble incomplet, quoique à des degrés inégaux, quand on le rapproche de celui du Maître. Donnons pour exemple la manière dont ils formulent les conditions du salut.

St. Paul les rassemble toutes dans la justification par la foi; il en donne ainsi une expression remarquablement profonde et philosophique.

St. Jaques les place dans les œuvres qui accompagnent la foi, et qui témoignent de la soumission du cœur à la loi royale de la liberté. Cette expression-ci revient au même dans la pratique. Elle a l'avantage d'être plus applicable, l'inconvénient d'être moins simple et de prêter aux méprises.

Mais le Sauveur a été, ce semble, bien supérieur à ses deux Apôtres, quand il a donné l'amour de Dieu et l'amour des hommes pour sommaire à la Loi, ajoutant: *Fais ceci et tu vivras* (τοῦτο ποίει καὶ ζήσῃ. Luc X, 28). Voilà qui renferme et la foi et les œuvres, et la vie et l'amour! Voilà qui est à la fois clair, pratique, philosophique et complet! Voilà le principe substitué aux effets, et la source de la vie révélée dans son ensemble aux âmes altérées et souffrantes!

§. 165. CONTRADICTIONS.

Je me borne ici aux Évangiles, mieux connus, mieux éclaircis que les histoires de l'A. T.; et à l'occasion desquels la Cri-

* Comparez mon commentaire sur St. Jaques, p. 97 et suiv.

tique a fait tous les efforts imaginables pour dissiper les oppositions évidentes qu'ils renferment. *

Elle n'y a pas réussi; et tout le monde à peu près confesse maintenant qu'il y a de nombreuses et fréquentes contradictions entre les Évangiles, et qu'il faut les accepter tels qu'ils sont, non les tordre pour les ramener à une théorie impossible. Les efforts des théologiens orthodoxes pour concilier tous les détails des récits évangéliques ont été portés dans le temps jusqu'au ridicule et jusqu'à l'absurde. Quand les Évangiles racontent deux fois le même miracle avec une légère diversité de circonstances, la Critique pensait se tirer d'affaire en dédoublant le miracle, malgré l'évidence de l'identité. D'autres solutions étaient plus étranges encore. J. C., envoyant ses Apôtres faire un premier essai de leur ministère, leur dit (Matth. X, 10 et Luc IX, 3) de ne pas même prendre un bâton avec eux (*μήτε ῥάβδον*). ** Dans St. Marc au contraire (VI, 8), il leur recommande de ne prendre qu'un bâton pour toute provision de voyage (*εἰ μὴ ῥάβδον μόνον*). La Critique, effrayée de cette diversité qui lui semblait menacer la foi, pensait tout sauver en expliquant que la défense de prendre un bâton ne portait que sur un *bâton de rechange*, et équivalait à celle d'en prendre deux! Et voilà par quelle apologétique on répondait aux incrédules, ou plutôt on provoquait l'incrédulité!

Il y a entre les Évangélistes des contradictions bien plus importantes, et du reste tellement connues, que ce serait perdre

* Je ne parle ici que des contradictions à la fois positives et secondaires, acceptées par tous les lecteurs impartiaux, mais qui, du reste, ne compromettent en rien la véracité des Évangélistes et l'authenticité des Évangiles. — Quant aux contradictions d'autre nature qui ont été récemment soulevées, je suis, pour ma part, fort éloigné de les regarder comme démontrées. En tout cas, on doit le reconnaître, le procès n'est réellement pas encore suffisamment instruit.

** Ou *ῥάβδους*, suivant une autre leçon. Cette variante aurait-elle été introduite pour atténuer la contradiction?

son temps que d'y insister. Je n'en rappellerai qu'une seule, qui me semble la plus positive, la plus précise et la plus complexe de toutes. C'est la triple histoire de l'aveugle de Jérico. Voyez plus haut §. 122.

A mon point de vue, ces contradictions sont insignifiantes pour la foi, ne combattent nullement l'inspiration des narrateurs, et laissent subsister l'autorité de leurs écrits. Mais il n'en est pas de même pour les défenseurs de la Théopneustie. Toute contradiction prouvée, grande ou petite, est pour eux un empêchement décisif, car elle est incompatible avec l'exactitude absolue. L'amplitude de l'erreur ne fait rien à l'affaire.

On peut même dire que plus elle sera légère, et plus elle mettra en saillie le vice du système, en contraignant à recourir à de minutieuses et ridicules échappatoires (comme celle du bâton), pour sauver l'infaillibilité. Qu'on me permette un exemple qui me tombe sous la main. Dans ce même récit du miracle de Jérico, l'aveugle ou les aveugles s'écrient en appelant le Sauveur à leur aide, suivant Matthieu (XX, 30), *υἱὸς Δαυὶδ*; suivant Marc (X, 47), *ὁ υἱὸς Δαυὶδ*, et suivant Luc (XVIII, 38), *υἱὲ Δαυὶδ*. Voilà une contradiction microscopique sans doute, et complètement nulle pour nous qui cherchons la vérité inspirée dans l'ensemble. Mais les défenseurs de la Théopneustie sont tenus d'expliquer cette difficulté-là tout aussi sérieusement qu'une autre. S'ils reconnaissaient que les Évangélistes peuvent avoir employé par erreur l'une de ces trois formes de vocatif, ce seul grain de sable ôté de l'édifice le ferait crouler, et la théorie tout entière n'existerait plus. Il faut donc qu'ils cherchent sérieusement à tout concilier, en affirmant, par exemple, qu'il y a eu plusieurs miracles et trois aveugles au moins, dont l'un disait *υἱὸς*, l'autre *ὁ υἱὸς* et le troisième *υἱὲ*; ou bien que l'un d'eux poussait successivement ces trois cris. — A la bonne heure! mais en vérité se défendre ainsi, n'est-ce pas rendre sa défaite évidente?

§. 166. MÉPRISES.

Des méprises bien constatées dans nos écrits sacrés feraient preuve pour l'individualité et contre la Théopneustie, au même titre que les contradictions.

Or ces méprises existent. Elles sont même plus fréquentes que les contradictions, parce qu'elles peuvent se manifester à peu près dans toutes les natures d'écrits, tandis que les contradictions ne peuvent guère se rencontrer avec évidence que dans les écrits historiques.

Je n'insisterai pas sur les fréquentes méprises des écrits prophétiques, quant à l'époque des faits annoncés, et sur la confusion des temps qui y est habituelle. En effet cette catégorie de méprises paraît être une loi générale de la Prophétie, et par conséquent n'avoir rien d'individuel.

Toutefois il est bon de remarquer que cette loi, à laquelle Dieu semble avoir voulu soumettre l'inspiration prophétique, si elle ne prouve rien pour l'individualité, prouve beaucoup contre la Théopneustie.

Les méprises dont je veux parler ici n'ont rien de régulier ni de constant. Ce sont les erreurs de mémoire ou quelquefois d'intelligence des écrivains sacrés. Je me borne à les chercher dans le N. T., et dans une catégorie où elles sont fréquentes et faciles à constater; je veux parler de citations de l'A. T. contraires aux faits ou aux textes. Je n'en veux citer que quatre, prises dans quatre écrits sacrés de nature diverse et d'auteurs différens.

1°. Matth. VIII, 17, l'Évangéliste cite Ésaïe LIII, 4, appliquant aux guérisons miraculeuses de J. C. ce que le Prophète avait dit de sa mystérieuse expiation: *Il a porté nos langueurs et il s'est chargé de nos douleurs.* L'Évangéliste entend cela des souffrances matérielles soulagées par J. C., et il

rend par ἀσθενείας ce que les 70 avaient rendu de leur côté par ἁμαρτίας.

2°. Actes VII, 16, Étienne, cité devant les tribunaux (notez ce point, et comparez §. 153) confond la *caverne* de *Macpélah,* achetée par *Abraham* de *Héphron l'Héthien,* pour en faire un *tombeau* (Genèse XXIII), avec le *champ* acheté longtemps après par *Jacob,* de *Hémor père de Sichem,* pour y bâtir un *autel* (Genèse XXXIII).

3°. 1 Corinth. II, 9, nous trouvons, précédée de la formule solennelle: Ἀλλὰ καθὼς γέγραπται, une prétendue citation de l'A. T., qui n'existe nulle part, et qui ne peut être qu'une erreur de mémoire de l'Apôtre: „Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, &c.“ Les erreurs soit de mémoire, soit d'interprétation dans les citations de l'A. T., sont singulièrement fréquentes chez St. Paul, et nous n'avons eu que l'embarras du choix.

4°. Hébreux X, l'auteur sacré met dans la bouche de J. C. plusieurs portions du Psaume XL, considéré comme messianique, et en particulier au ψ 5, ces mots textuellement empruntés des 70: σῶμα δὲ κατηρτίσω μοι. „Tu m'as formé un corps.“ Or ces mots sont une erreur des 70, puisqu'il y avait dans l'Hébreu (Psaume XL, 7) אזנים כרית לי, c'est-à-dire: „Tu m'as percé les oreilles,“ ce qui peut signifier également: „Tu as ouvert mes oreilles à la vérité,“ ou: „Tu m'as pris pour ton serviteur à toujours.“ Mais les 70 ne comprenant pas l'image ont substitué une autre idée, et l'auteur de l'Épître aux Hébreux qui les suivait a accepté leur méprise à son insu. Il n'y a là sans doute ni un tort de sa part, ni un grand malheur; mais il y a méprise incompatible avec la Théopneustie, et preuve d'individualité.

§. 167. DÉCLARATIONS DES ÉCRITS SACRÉS.

Non seulement les écrivains sacrés laissent percer de partout leur individualité, mais ils la déclarent et l'avouent. Voici

à ce sujet quatre passages positifs. Le dernier a déjà été indiqué §. 153.

1°. Jean III, 31: *ὁ ὢν ἐκ τῆς γῆς, ἐκ τῆς γῆς ἐστὶ, καὶ ἐκ τῆς γῆς λαλεῖ.* Ce sont les humbles paroles de Jean-Baptiste, en parlant de lui-même par opposition au Sauveur (*ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἐρχόμενος*).

Et pourtant ce saint précurseur, qui se désigne comme terrestre et comme ayant une parole terrestre, était suivant J. C. (Luc VII, 26) plus encore qu'un Prophète: *περισσότερον προφήτου.*

2°. 1 Corinth. XIV, 32: *πνεύματα προφητῶν προφήταις ὑποτάσσεται.* Pour obliger certains Corinthiens à faire rentrer dans l'ordre leurs dons prophétiques imaginaires ou réels, Paul leur déclare qu'ils peuvent et doivent dans tous les cas commander à l'inspiration dont ils se vantent; et il appuie cet ordre positif sur le fait général que l'esprit des prophètes demeure soumis à leur volonté. N'est-ce pas là l'individualité dont nous parlons?

3°. 2 Corinth. XI, 6: *ἰδιώτης τῷ λόγῳ, ἀλλ' οὐ τῇ γνώσει.* C'est St. Paul qui se caractérise ainsi lui-même, et qui reconnaît qu'en lui l'expression n'est pas au niveau de la pensée.

4°. 1 Pierre I, 10. 11: *Ἐξεζήτησαν καὶ ἐξηρεύνησαν προφῆται, ... ἐρευνῶντες εἰς τίνα ἢ ποῖον καιρὸν ἐδήλου τὸ ἐν αὐτοῖς πνεῦμα χριστοῦ, προμαρτυρόμενον τὰ εἰς χριστὸν παθήματα.*

Ce passage est singulièrement important et décisif. Ce ne sont pas ici des prédicateurs corinthiens; ce sont des prophètes de l'A. T., qui, doués d'une inspiration prophétique du plus haut degré, appliquée aux plus importans des événemens messianiques, réagissaient cependant par leur individualité sur cette inspiration, pour éclaircir ce qu'elle laissait encore dans l'ombre. Ils travaillaient à comprendre d'avance ces souffrances et ces gloires du Christ qu'ils étaient chargés d'annoncer. Ils travaillaient spécialement à découvrir l'époque et le temps (*ποῖον καιρὸν*), élément que d'ordinaire l'inspiration ne leur faisait pas connaître.

L'individualité des écrivains inspirés, est, ce semble, surabondamment démontrée.

CHAPITRE SECOND.

ÉCLAIRCISSEMENS ET CONSÉQUENCES.

§. 168. RAPPORTS VARIABLES DE L'INSPIRATION AVEC L'INDIVIDUALITÉ.

Les faits que nous venons d'indiquer tendent à nous faire concevoir l'inspiration et l'individualité comme deux forces inégales et variables, qui luttaient l'une contre l'autre chez l'homme inspiré. Leur mystérieux combat accomplissait en réalité l'œuvre de l'éternelle Sagesse et de l'infinie Bonté, l'accomplissait précisément comme Dieu l'avait voulu, et de la manière la plus convenable (nous le verrons plus tard) à la régénération de l'homme.

C'est ce combat qui a laissé son empreinte dans nos Livres Saints, et qui en explique seul les phénomènes contraires.

L'inspiration était une puissance qui tendait à transformer l'homme; l'individualité était la résistance qui maintenait sa nature propre; la combinaison des deux excitait son activité, tout en purifiant son cœur, en accroissant ses forces et ses lumières.

Le rapport de ces deux forces se montre à nous dans les faits comme extrêmement variable.

1°. Il y avait diversité dans cette lutte et ce rapport chez

les divers individus. Le mot seul d'individualité le suppose. Les faits au reste le prouvent à chaque instant, et les sens si divers attachés dans la Bible aux mots *secours du St. Esprit*, contraindraient au besoin à le conclure.

2°. Il y avait diversité suivant les temps et les momens chez un même individu. Cette thèse n'est pas comme la précédente entièrement démontrée par les faits ; mais elle est extrêmement probable. Cette probabilité résulte de la nature de l'âme humaine, si variable et si inégale à elle-même suivant les instans ; si mobile dans ses impressions, ses émotions et ses forces. Elle résulte encore de la promesse faite par J. C. à ses Disciples de les aider d'une manière spéciale devant les tribunaux. Elle résulte mieux encore de la diversité de missions et d'écrits de quelques écrivains sacrés, comme David, Ésaïe ou Jérémie, appelés tantôt à prédire l'avenir, tantôt à censurer le vicieux et l'impie, à rappeler la vérité, à chanter la grandeur divine, ou à pleurer sur les misères de la nation choisie.

3°. Cette dernière idée nous conduit à une troisième cause de la diversité des degrés d'inspiration; c'est la diversité des matières auxquelles l'inspiration s'appliquait. Cette distinction-ci me semble la plus importante et la plus positive de toutes. Elle se traduit pour nous en fait, par la diversité d'inspiration suivant les divers genres d'écrits sacrés. — Les développemens de cette idée doivent former un article à part.

§. 169. VARIATIONS DE L'INSPIRATION SUIVANT LE GENRE DES ÉCRITS.

Dans l'Herméneutique historique (§. 90—96), nous avons essayé d'étudier les variations de l'individualité suivant le genre des écrits. Ici nous avons à compléter cette première étude, en la reprenant par la face opposée, par le côté de l'inspiration.

Par cette raison même, nous n'aurons pas à nous y arrêter longtemps. La division des genres ne sera pas exactement la même, parce que là nous devions essentiellement tenir compte de la forme des écrits, et il s'agit ici de leur but.

1. Écrits prophétiques.

C'est dans ces écrits que nous devons chercher le plus haut degré d'inspiration. Plus qu'ailleurs l'individualité y était comprimée. — Les écrivains prophétiques recevaient immédiatement, et non pas médiatement comme d'autres, la connaissance de ce qu'ils devaient annoncer ; par extase ou vision, non par des récits.

Toutefois, même chez eux, l'individualité subsistait; nous l'avons prouvé. La lutte existait entre elle et l'inspiration, et voici comment on peut rendre raison des faits par ce mystérieux combat intérieur.

L'inspiration (la puissance), plus énergique, au moins dans certains momens, que chez les autres écrivains, leur faisait presque entièrement oublier le présent et ses réalités, leur donnait une vue plus distincte de la majesté divine, et leur faisait contempler certains faits à venir, sans ordre, sans contour précis, sans époque déterminée, comme un tableau mouvant et vivant mais confus, et cependant avec une clarté de vue et de conscience qui agissait fortement sur tout leur être. De là l'éloquence pathétique, les élans de poésie, le feu de l'imagination, et les ardentes émotions de ces hommes, dont toutes les facultés étaient réveillées et stimulées par les transports de l'extase.

L'individualité (la résistance) donnait cependant à leurs écrits le caractère particulier de style, de poésie, de sensibilité, ou d'émotion qui distingue chacun d'eux. Elle occasionnait en outre les lacunes, les obscurités, les confusions de temps, les contrastes étranges que l'on remarque chez plusieurs.

2. Écrits dogmatiques.

Les écrits dogmatiques devaient être le produit d'une inspiration moins intense que les prophétiques. Cela découle si évidemment de ce qui précède qu'il serait inutile d'y insister. Nous avons seulement trois observations à faire.

a) L'inspiration dogmatique paraît avoir été plus égale et plus uniforme que la prophétique. — Elle n'avait en effet que rarement et partiellement son origine dans l'extase ou la vision; elle naissait, à ce qu'il semble, d'un développement actif et continu des facultés humaines, à la suite d'une révélation, et avec l'aide de l'action constante de l'Esprit Saint.

b) L'inspiration, même dogmatique, devait en revanche varier suivant les hommes. Les docteurs inspirés n'ont pas tous joui dans l'Église de la même autorité, ni été regardés comme ayant la même part aux lumières du St. Esprit. Les raisonnemens et les faits nous conduisent clairement, ce semble, à tenir comme plus avancée et plus complète l'inspiration de St. Paul que celle de Jacques, le frère du Seigneur, et celle de celui-ci que celle d'Apollos, auteur probable de l'Épître aux Hébreux.

c) Voilà pour les hommes. Quant à leurs écrits, ils devaient chez un même auteur être plus ou moins sous l'influence de l'individualité, suivant la matière dont ils traitaient, suivant leur but occasionnel et spécial, suivant les rapports plus ou moins étroits de ce but avec la régénération religieuse du genre humain. — L'inspiration de St. Paul semblerait n'avoir pas varié; croira-t-on cependant que son individualité n'ait pas exercé plus d'empire sur l'Épître à Philémon, que sur celle aux Éphésiens ?

3. Écrits historiques.

Ceux-ci doivent être le produit d'une inspiration moindre et d'une plus forte individualité que les autres. En effet les

connaissances historiques des écrivains sacrés, paraissent avoir été acquises médiatement, et par des voies humaines. En outre cette inspiration se conciliait avec certaines erreurs, puisqu'elle n'excluait pas des contradictions et des méprises.

Nous devons, ce semble, l'envisager comme portant surtout sur le but, sur le résultat, sur l'action religieuse exercée et sur les faits les plus importans; comme par exemple, en ce qui touche le N. T., les miracles de J. C., sa naissance, sa résurrection, son ascension, l'envoi du St. Esprit &c.

SECONDE QUESTION.

L'Inspiration excluait-elle des écrits tout caractère d'occasionnalité ?

CHAPITRE PREMIER. FAITS.

§. 170. FAITS GÉNÉRAUX.

Les faits prouvent abondamment que les Livres Sacrés n'ont point été exempts du caractère occasionnel dont nous avons parlé §. 155.

Commençons par quelques considérations générales.

1°. Nous devons faire ici le même raisonnement que pour l'individualité, (§. 162). Dans l'Herméneutique historique, en montrant l'influence de l'époque, de l'occasion et des personnes (§§. 98—101) sur les Écrits Sacrés, nous avons appuyé cette influence sur des faits nombreux. Ces faits si bien en rapport

avec la théorie, et qui lui donnent un si haut degré d'évidence, démontrent par cela même au moins indirectement l'occasionnalité. Celle-ci n'est en effet autre chose que l'influence de l'occasion, de l'époque et des personnes, conciliée avec l'inspiration.

2°. La Bible a été donnée au monde sous une forme qui n'était ni codifiée, ni même simultanée, mais successive et variée; par conséquent occasionnelle. En effet, il doit y avoir eu un motif spécial pour l'apparition successive de chacun de ces livres, qui ne forment point d'ailleurs une série nécessaire, et ne rentrent point dans un plan extérieur et apparent. Chaque livre doit avoir eu par conséquent son but spécial, sa relation propre avec un temps, une occasion ou des personnes. C'est là l'occasionnalité. Hors de là la forme de la Bible serait inexplicable.

3°. Des livres sacrés, des ouvrages du moins d'auteurs inspirés ont été perdus. Les preuves en sont faciles à donner. Sans nous arrêter à les développer, je me borne à indiquer deux faits, de peu d'importance sans doute, mais incontestables; l'un relatif à l'A., l'autre au N. T.

La prophétie d'Abdias n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus considérable.

1 Corinth. V, 9 donne la preuve positive qu'une Épître d'exhortations et de censures adressée par Paul aux Corinthiens, était antérieure à celles que nous connaissons; ainsi donc elle est perdue pour nous.

Ce fait généralisé a de vastes conséquences. Il prouve que l'action des causes secondes n'était pas suspendue en ce qui tenait à la conservation des Livres Saints. Il prouve les droits de la critique du Texte et de la Haute Critique, la faillibilité des collecteurs du Canon; il exclut par cela même l'inspiration absolue, et surtout il démontre l'occasionnalité.

En effet, puisqu'ils ont été écrits par des hommes inspirés, c'est qu'ils devaient être utiles à la cause de la Révélation; et

puisque la Providence les a laissés se perdre, c'est que leur utilité avait cessé, ou du moins était fort diminuée. On répondra peut-être que cette utilité pouvait être réelle sans qu'ils fussent nécessaires, et que cette perte n'a rien au fond de regrettable, parce que ce qu'ils pouvaient avoir d'important se retrouve ailleurs dans la Bible.

D'accord ! j'admets la réponse; mais je fais observer que cette réponse même suppose l'occasionnalité. Elle distingue en effet entre la forme et le fond; puis elle suppose que la forme était pour quelques hommes, et le fond pour tous.

§. 171. FAITS SPÉCIAUX.

1°. Plusieurs livres de la Bible, et des plus importans, sont écrits sous une forme essentiellement occasionnelle, et deviendraient inintelligibles si l'on voulait les dépouiller de leur occasionnalité. Qu'est-ce qu'une Épître biblique, si ce n'est une instruction adressée dans un certain moment à certains hommes, placés dans certaines circonstances, avec l'intention de produire sur eux un certain effet ? Quand on a lu l'Épître aux Galates, les Épîtres aux Corinthiens, peut-on encore regarder comme douteuse leur occasionnalité ? Et ce que nous disons des Épîtres de St. Paul, nous pourrions le démontrer de bien d'autres écrits.

2°. Plusieurs livres portent l'empreinte de l'occasionnalité dans l'enseignement même qu'ils contiennent. Je citerai, par exemple, le Pentateuque et les deux Épîtres aux Corinthiens. Des écrits comme ceux-là, et comme bien d'autres, s'adressaient avant tout à des hommes du temps et de l'époque. * Leur enseignement avait un but spécial, urgent, évident, mais passager.

* Voyez mon Esprit de la Législation Mosaïque, 2 Vol. 8. Genève 1837.

Ce n'est que sur l'arrière-plan, par certains détails et dans des passages isolés plutôt que dans l'ensemble, que l'on découvre le but général qui devait survivre à l'autre.

„Seigneur, est-ce à nous ou à tout le monde, que tu adresses cette parabole ?“ disait St. Pierre à J. C. (Luc XII, 41). En effet, l'enseignement habituel de J. C. démontrerait à lui seul l'occasionnalité, sans laquelle son action sur les contemporains eût été nulle ou perdue.

3°. Les livres mêmes qui semblent ne rien avoir de décidément occasionnel dans la forme ou dans l'enseignement, présentent tous en quelque degré cette même association d'un but général et universel à un but ou du moins à des détails d'une portée uniquement contemporaine, et par conséquent passagère. Preuve évidente d'occasionnalité ! Jusque dans les livres les plus instructifs et les plus importans, jusque dans les portions les plus riches et les plus fécondes de la Parole de Dieu, il y a contraste entre la tendance universelle, éternelle et divine de l'enseignement, et le caractère occasionnel et contemporain des raisonnemens, des déductions, des figures et pour ainsi dire des vêtemens de l'idée. C'est pour nous comme une lettre ancienne et adressée à d'autres, mais dont nous pouvons tirer un grand profit pour nous-mêmes, en négligeant l'adresse et les salutations ; la lettre étant d'une part toute pleine de vérités et de conseils d'une immense utilité ; et de l'autre primitivement destinée par l'écrivain à être ainsi conservée pour nous et pour les générations à venir.

CHAPITRE SECOND.

ÉCLAIRCISSEMENS ET CONSÉQUENCES.

A. Eclaircissements.

§. 172. INTENTION ET MÉTHODE DE LA RÉVÉLATION.

Avant de tirer les conséquences herméneutiques du grand fait de l'occasionnalité, nous devons faire observer quelles lumières il répand soit sur la méthode générale de la révélation, soit par conséquent sur le véritable terrain de l'apologétique biblique.

I. Méthode générale de la révélation.

Toutes les portions de la Bible, avons-nous dit, présentent la réunion d'un but occasionnel à un but universel ; mais dans des proportions très-variées. L'A. T. est bien plus occasionnel que le N. Il l'est non seulement dans les détails, mais dans l'ensemble. — Le N. T. ne l'est que dans les détails, mais dans des détails nombreux et saillans. L'ensemble nous est destiné tout autant ou plus encore qu'aux contemporains ; mais les détails et les formes étaient calculés pour eux.

Dans la Bible entière ce qui nous concerne, c'est l'ensemble révélant le salut ; c'est l'histoire, la nature, les conditions de ce salut ; l'origine et la destination de l'homme ; les conseils de Dieu.

Telle est la forme et la méthode de la Bible.

Il en résulte que le chrétien fidèle est contraint à l'activité d'esprit. Ce n'est que par une activité intellectuelle soutenue, qu'il peut recevoir et s'appliquer la révélation. Cette activité toutefois sera de nature diverse chez le fidèle et chez le docteur.

Le simple fidèle étudie la Bible pour lui-même, non pour les autres. Devant songer avant tout à son salut, il y cherchera surtout des affections, des sentimens, des stimulans pour sa volonté, des alimens pour sa foi. S'il est sage, il glissera sur les choses obscures pour son intelligence encore mal éclairée, c'est-à-dire précisément sur ce qui était le plus occasionnel ; il s'arrêtera de préférence sur ce qu'il comprend, sur ce qu'il sent, sur ce qui lui fournit de l'édification, de la paix et de la lumière, c'est-à-dire sur ce qui lui était particulièrement destiné. Il est actif et très-actif dans ce travail, car il est attentif. Il n'analyse ni ne disserte ; il laisse l'occasionnel aux docteurs, mais il butine comme l'abeille, cherchant partout dans la Bible son aliment spécial. Dans chaque récit, chaque enseignement, chaque sentence, il recueille quelque chose, et partout il s'approprie, il s'assimile l'essentiel. Il reçoit ainsi une impression générale, heureuse et salutaire combinaison de lumières, de stimulans et d'émotions, qui est au fond le vrai but de la Parole Sainte. S'arrêtant surtout à ce qui le frappe davantage, le fidèle dont nous parlons saisira de préférence ce qui est le plus en rapport avec son idiosyncrasie intellectuelle et morale.

De là résulteront chez divers individus également pieux et sincères, des impressions diverses, et des tendances plus marquées vers telle ou telle face de la vérité biblique. De là dans l'Église une certaine variété de doctrines. Mais en revanche, de là aussi la mystérieuse puissance de cette Bible sur les individualités les plus différentes. Elle peut envoyer ses rayons dans tous les sens, et faire sentir ainsi sa pénétrante influence à des âmes fort diversement placées, et même en apparente opposition. C'est l'une des grandes causes de son universelle efficace.

Il en est autrement du docteur.

En sa qualité de chrétien, il doit sans doute appliquer avant tout la Bible à son salut personnel. Mais ce qui complique pour

lui le problème, c'est qu'étant en même temps chargé d'enseigner les autres, il ne peut laisser de côté ce qui est obscur et occasionnel. Il ne peut se borner à recevoir et à rendre une impression combinée. Il faut qu'il éclaircisse toutes les difficultés, qu'il arrache un à un tous les voiles, pour faire briller la vérité à tous les regards. Il doit passer par l'analyse, afin de finir par la synthèse. Dieu sans doute eût pu donner à la Bible une autre forme, et à la révélation une autre loi, mais il ne l'a pas fait, et nous devons accepter avec confiance et docilité ce qu'il a choisi pour nous.

Là, comme partout, il a voulu que l'homme fût actif. Il a voulu qu'il gagnât par le travail l'aliment de l'âme comme celui du corps; et il a voulu qu'il fût responsable de son action.

Responsabilité grave quoique douce pour le fidèle, plus grave encore et souvent effrayante pour le docteur!

On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, les importantes conséquences qu'ont pour l'apologétique ce point de vue et l'occasionnalité à laquelle il se rattache.

C'est une réponse complète à deux classes d'objections; à celles qui portent sur la forme de la Bible, sans ordre apparent et sans méthode; et à celles qui s'indignent de beaucoup de détails obscurs, rebutans, faits pour d'autres que pour nous, c'est-à-dire, occasionnels.

B. Conséquences herméneutiques.

§. 173. CARACTÈRE RELATIF DE CERTAINES PORTIONS DE LA BIBLE.

Puisque la Bible a été successive et occasionnelle, elle a dû parfois être relative à certains hommes et à certains temps.

Bien des détails, des formes d'enseignement, des raisonnemens et même des institutions et des préceptes auront dû nécessairement être occasionnels, c'est-à-dire, relatifs.

Tout, sans doute, aura eu pour le genre humain une utilité générale et médiate. Mais bien souvent, surtout dans l'A. T., cette utilité sera celle de documens à consulter, d'histoire à connaître, et non de préceptes directs à accepter, d'institutions à conserver. Cela est important à observer dans la pratique. Chose étrange! on l'a souvent oublié.

Cette conséquence résulte de la manière la plus précise et la plus incontestable du principe de l'occasionnalité, comme aussi de l'Histoire Sainte, de la nature locale des institutions mosaïques, de leur abrogation dans le N. T., des déclarations positives dont certains commandemens sont accompagnés, ou de la manière dont ils sont compris et acceptés par les hommes inspirés eux-mêmes.

En fait, nous trouvons dans la Bible des préceptes relatifs aux seuls Patriarches, comme les préceptes dits de Noé (Genèse IX, 4—5); aux seuls Hébreux, comme ceux du Lévitique; — aux temps apostoliques, comme ceux du Concile de Jérusalem (Actes XV); aux Églises restreintes et isolées, comme la discipline ecclésiastique absolue (2 Thess. III, 6. 14); — à des individus placés dans des circonstances exceptionnelles, comme le riche de l'Évangile (Matth. XIX, 21).

§. 174. RÉUNION NÉCESSAIRE DES DIVERS ÉLÉMENS BIBLIQUES.

Toutes les portions de la Bible, avons-nous dit, même celles qui sont le plus évidemment occasionnelles et locales, ont pour le genre humain entier une utilité réelle, au moins historique et médiate. Il en résulte qu'il est du devoir du docteur et du fidèle de n'isoler du tout aucun de ses élémens. C'est le tout, le tout

combiné, qui doit être utile et par conséquent étudié. Retrancher volontairement de ses études et de ses moyens d'édification, quelques-unes des portions de la Bible, de celles du moins qu'on regarde comme authentiques et inspirées, ce serait aller contre la volonté de Dieu, et substituer au tout que sa Providence nous a remis, un autre tout de notre choix. Les Chrétiens, sans doute, doivent placer l'A. T. Sur un plan bien plus reculé que le N. T., surtout certaines portions de l'A. T., tout à fait locales, ou d'une authenticité douteuse. Toutefois ils doivent se souvenir de la haute importance historique de l'ensemble; des lumières qu'il projette en abondance sur les plans et les perfections de Dieu; des oracles messianiqnes qu'il renferme, oracles dont plusieurs sont singulièrement propres à affermir notre foi; de l'extrême intérêt et par conséquent de l'utilité de certaines portions, comme la Législation Mosaïque; des leçons presque chrétiennes que nous donnent certains livres qui, longtemps après Moïse, faisaient avancer la pensée et la foi dans la route qui conduit au Christianisme, comme les deux sublimes récits, drames ou apologues de Job et de Jonas; enfin de l'édification abondante que nous ouvrent les Psaumes et bien d'autres portions de l'A. T.

Ce qui n'est pas moins obligatoire pour les Chrétiens, c'est de s'attacher fortement au N. T. entier, non à quelques portions isolées.

Trop souvent, dans un intérêt mal entendu de zèle, d'édification ou de secte, on a tenté de dénouer ce faisceau sacré. On s'est borné à lire, à faire lire ou à recommander, tantôt les Épîtres de St. Paul, tantôt l'Épître aux Romains seulement, tantôt les écrits de St. Jean pris à part, tantôt les seuls Évangiles; tantôt, dans les Évangiles, les discours de J. C. soigneusement séparés des miracles et de l'histoire. — Et il ne manque pas de gens à cette heure, qui semblent concentrer dans la se-

conde Épître aux Thessaloniciens et l'Apocalypse la révélation tout entière.

Tout cela est mauvais, peu chrétien, pernicieux à la foi, et destructif de la piété véritable.

TROISIÈME QUESTION.

L'inspiration excluait-elle toute accommodation ?

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT DE LA QUESTION.

---

§. 175. DÉFINITION, DISTINCTION.

Il n'y a pas dans toute l'Herméneutique un point qui ait été aussi mal compris et aussi gratuitement contesté que l'accommodation; il n'y en a aucun qui ait donné lieu à autant de méprises et à d'aussi violentes attaques, et aucun cependant sur lequel il fût peut-être aussi aisé de s'entendre, avec du calme et de l'impartialité.

Ce sera pour nous un motif d'exposer nos idées tout entières et à fond, en donnant le plus d'exactitude possible à nos paroles. — Nous prions qu'on veuille bien les peser avec attention; et, si l'on croit devoir les combattre, qu'on le fasse au moyen d'une discussion sérieuse et raisonnée.

L'accommodation est pour nous l'acte de condescendance par lequel la sagesse et la bonté divines mettent la Révélation à la portée de l'homme, afin qu'il puisse la comprendre et qu'elle puisse le sauver.

Cette définition renferme un fait et un but indissolublement liés; ôtez l'un ou l'autre, il n'y aurait plus d'accommodation dans les passages où nous en voyons. Il y aurait vérité absolue ou erreur.

Le fait, c'est la forme plus ou moins inexacte, plus ou moins incomplète donnée à la Révélation.

Le but, c'est l'intention divine de mettre l'homme en état de la comprendre et de l'accepter.

L'image, ou plutôt l'exemple le plus naturel et le plus fidèle de cette accommodation divine, c'est l'accommodation paternelle.

Tout père pieux et sensé, en faisant connaître Dieu à son enfant, cherche des phrases à sa portée, et se garde du tort grave d'employer des expressions philosophiquement exactes, si tant est que l'homme puisse en trouver de telles pour parler de Dieu. Le choix des idées et du langage les plus propres à transmettre à l'homme la vérité révélée, voilà donc tout à la fois le fait et le but compris dans l'idée d'accommodation. L'accommodation pourra se trouver dans l'expression, l'occasion, la succession, la limitation, l'époque ou le mode de l'enseignement; car à ces divers égards la sagesse divine peut exiger que, pour atteindre son but, Dieu s'accommode à la faiblesse humaine.

Il résulte de là que l'occasionnalité, malgré son caractère tout particulier, rentre dans l'accommodation, et n'est qu'une espèce du genre. Nous avons dû la traiter à part à cause de la fréquence et de la spécialité de ses applications. Mais ici nous devons remonter de l'espèce au genre, du cas particulier à la loi générale qui doit nécessairement être examinée dans toute son étendue.

La question de l'accommodation revient donc pour nous à celle-ci :

Dans la manière dont la Révélation a été transmise à l'homme, y a-t-il eu quelque concession faite aux bornes de ses facultés, dans le but d'assurer l'influence de la Révélation sur lui ?

§. 176. LÉGITIMITÉ DE LA QUESTION.

Le seul mot *d'accommodation* soulève de grandes répulsions chez bien des hommes, même éclairés. Les accusations de mauvaise foi, d'impiété et d'immoralité, ont été trop légèrement prodiguées à ceux qui le prononcent.

On y voit une sanctification du mensonge, et du mensonge dans une bouche inspirée, ou plutôt chez le Dieu qui l'inspirait.

Ceux qui font ces objections, et qui en conséquence parlent de l'accommodation comme d'une hypothèse blasphématoire, tombent à la fois dans deux erreurs, et, qu'ils me permettent de le dire, ont deux torts graves: l'un, d'appliquer à l'accommodation elle-même une réprobation motivée uniquement par ses abus; l'autre de ne s'être pas rendu compte de la nature véritable de l'accommodation, et des faits qui en constatent l'existence.

J'ajoute un mot sur chacun de ces deux points.

1°. Oui, on peut abuser de l'accommodation, et on en a abusé parfois abondamment et scandaleusement, comme de l'individualité et de l'occasionnalité. Je le reconnais, et qui pourrait le nier? Mais la question n'est pas là. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a des accommodations mal fondées, mais s'il y en a de fondées, d'évidentes, de voulues de Dieu, de nécessaires à la foi.

Ce qu'il faut faire, c'est donc d'étudier les faits; puis, si nous y trouvons la réalité de l'accommodation, de prévenir, si possible, les abus en cherchant et en déterminant les limites. C'est ce que nous voulons essayer.

Mais qu'on se le dise bien; il ne sera pas besoin de faits saillans et importans, de grandes et colossales accommodations pour justifier notre principe. — La plus petite accommodation prouvera autant qu'une grande, ou même davantage, parce qu'on sera moins tenté de la contester.

2°. L'accommodation est, dit-on, un mensonge que l'on prête à Dieu. — Mais qu'est-ce qu'un mensonge? Ce n'est pas l'emploi de mots inexacts, car la vérité est dans les idées, et non dans les mots: c'est la transmission, l'enseignement d'idées fausses et mensongères. Enseigner en mots rigoureusement exacts, mais inintelligibles, St. Paul l'a dit, c'est être Barbare et non pas véridique. Transmettre la vérité de la manière la plus claire et la plus complète qui soit en notre pouvoir, c'est être vrai comme Dieu est vrai, même en s'écartant de la vérité philosophique. Prétendrait-on par hasard que la Bible a parlé de Dieu dans la langue des métaphysiciens, ou voudrait-on accuser Dieu de mensonge pour ne l'avoir pas fait? Dissiper les erreurs une à une, quand il est impossible de les détruire toutes d'un seul coup, ce n'est pas non plus pactiser avec elles, pourvu que la destruction de chacune ébranle et affaiblisse la suivante. Ainsi fait un père sensé, qui se met sérieusement en souci d'instruire ses enfans, aussi clairement et aussi complètement que possible. Il donne ses leçons l'une après l'autre, et n'a garde de tout entasser dans la première.

Et J. C., qu'a-t-il fait autre chose? A-t-il donc donné du premier mot tous les secrets de la Rédemption, de l'Église et de l'Évangile? A-t-il commencé par abroger la Loi? Singulière vérité que celle qui ne serait que pour celui qui parle, non pour ceux qu'il instruit! Singulière révélation que celle que les hommes ne pourraient comprendre!

Tout dire à la fois sans s'inquiéter d'être écouté, mettre ses soins à une exactitude philosophique dans l'expression, sans s'inquiéter d'être à la portée de ceux qu'on veut enseigner, ce n'est la conduite ni d'un homme véridique, ni d'un père sensé, ni d'un Dieu sage et bon. C'est celle d'un instituteur ignare et pédant.

L'accommodation est donc pour nous, non pas un mensonge, mais une méthode inhérente à l'enseignement de la vérité; une

conséquence nécessaire de l'amour de Dieu pour la vérité. C'est le choix judicieux des moyens les plus propres à faire immédiatement saisir cette vérité par les êtres imparfaits qu'elle doit sauver, et à en assurer en même temps les progrès futurs.

Ainsi définie et comprise l'accommodation nous paraît digne de Dieu et intimement liée à ses perfections. C'est en lui un titre nouveau à notre reconnaissance pour sa bonté, à notre admiration pour sa sagesse. Du moins nous ne nous permettrons ni de fermer les yeux, de crainte de la trouver dans la Bible, ni de condamner à priori ce qu'un examen respectueux et intelligent pourrait nous faire reconnaître comme une voie nécessaire et un nouveau don de l'amour divin.

CHAPITRE SECOND.

NÉCESSITÉ DE L'ACCOMMODATION.

§. 177. NÉCESSITÉ GÉNÉRALE.

Nous affirmons que, même à priori, l'accommodation doit être jugée un élément essentiel de la Révélation. C'est ce qui a déjà été indiqué §. 155, mais il faut y revenir ici.

Cette nécessité de l'accommodation dans la Révélation résulte de la définition même déjà donnée de l'une et de l'autre, du but et de l'intention de la Révélation. La Révélation, c'est Dieu se faisant connaître à l'homme afin de le régénérer et de le sauver; par conséquent c'est en Dieu la volonté arrêtée d'être compris de l'homme; c'est l'Infini se mettant à la portée du fini. Cela seul indique que ce n'est pas la vérité complète et rigoureusement exprimée, que Dieu aura pu infuser dans l'âme humaine, mais la vérité intelligible, salutaire, proportionnée aux

facultés et aux besoins, revêtue d'une forme plus claire et mieux saisissable que ne le serait la vérité adéquate. L'emploi des langues humaines est déjà une incontestable accommodation, car ces langues, faites pour exprimer des idées humaines, sont nécessairement incapables de rendre exactement et rigoureusement la nature et l'ensemble des conseils de Dieu.

Mais ce ne sera pas seulement dans l'emploi des langues humaines que l'accommodation devra consister. Ce sera encore dans le choix de mots populaires, dans l'emploi de figures frappantes, dans la préférence donnée à des enseignemens élémentaires, dans des raisonnemens occasionnels, ad hominem, et plus convaincans pour les contemporains que rigoureusement logiques, dans l'ordre gradué des enseignemens, enfin dans la tolérance momentanée de certaines erreurs innocentes que la Révélation devait déraciner plus tard, et par lesquelles elle ne pouvait commencer. Ce but était atteint déjà partiellement par l'occasionnalité, et aussi par l'individualité. Mais l'occasionnalité et l'individualité, ne s'appliquant pas à tout, étaient par cela même insuffisantes, et sont déjà, il ne faut pas l'oublier, des produits de l'accommodation divine. Comparez §. 179.

§. 178. NÉCESSITÉ SPÉCIALE.

Cette nécessité de l'accommodation nous apparaîtra bien plus fortement encore, si nous examinons à quelles catégories d'hommes la Révélation s'adressait plus directement et en premier lieu. Comparez §. 79 et 80.

1°. C'était avant tout aux masses ignorantes et peu développées; à ces pauvres et à ces petits que les hommes dédaignaient, et que Dieu semble avoir d'autant plus aimés, ne fût-ce que parce qu'ils formaient et forment encore l'immense majorité du genre humain. Là étaient les besoins les plus urgens, les âmes les plus malades, les misères les plus nombreuses, les in-

telligences les moins développées, là par conséquent l'accommodation était le plus nécessaire. Oserait-on penser que Dieu les aura sacrifiées, ces masses méprisées et gémissantes, à la rigueur logique et philosophique de l'enseignement révélé ?

2°. En second lieu, la Révélation a été partiellement adressée au peuple hébreu; peuple obstiné, stupide, matériel, étranger plus qu'un autre aux idées générales, aux vérités abstraites, aux déductions philosophiques. C'est ce peuple qui est chargé de préparer le Christianisme; de le préparer seulement, et non de le recevoir. La révélation qui lui sera donnée en attendant sera donc pour lui, en vue de lui, appropriée à ses besoins et à son niveau à lui; elle sera de toute nécessité un provisoire incomplet, c'est-à-dire, une immense, éclatante et divine accommodation. La chose est incontestable, et l'on peut mettre au défi tous ceux qui par zèle pour l'inspiration s'élèvent contre notre théorie, de produire contre l'idée générale de l'accommodation une objection quelconque qui ne tombe en plein sur l'A. T.

Il faut se décider et savoir ce qu'on veut. Si l'on repousse l'accommodation, il faut commencer par rejeter l'Ancien Testament. Il n'y a pas de milieu.

3°. Le christianisme même, la grande révélation, parfaite et destinée à tous, s'adressait primitivement aux Juifs, petits-fils des Hébreux. Ces hommes nouveaux, plus développés que leurs pères, n'étaient pas moins étrangers qu'eux aux abstractions, aux procédés de la logique et à tout examen philosophique. Leur développement était mal dirigé, leur direction intellectuelle faussée, toute en subtilités et en ardeur d'imagination, de passion et de curiosité.

Deux seules catégories de raisonnemens semblent à leur portée : ceux qui en appellent à l'autorité de l'Ancien Testament, et ceux qui parlent vivement à l'imagination. Il faudra donc de toute nécessité recourir, et même souvent, aux argu-

mentations, aux citations, aux figures, aux paraboles, qui seules auront le privilége d'être écoutées. Les miracles et les sublimes et saints discours du Maître lui-même risqueraient sans cela d'échouer. Les faits le démontrent.

4°. Un peu plus tard, le christianisme est porté aux peuples païens. Ici l'accommodation était moins généralement nécessaire, parce que la multiplicité de leurs Dieux et la souplesse d'une intelligence exercée les rendaient plus capables de modifier leurs idées et leurs croyances. — En même temps ici l'accommodation était plus dangereuse, parce que les idées païennes écartaient du Christianisme au lieu d'y préparer comme les idées juives.

Toutefois ici encore certaines accommodations étaient nécessaires, du moins les faits prouvent qu'elles eurent lieu, pour faciliter aux sages païens le passage à la sagesse chrétienne. Je veux parler spécialement des emprunts que font quelquefois St. Paul et St. Jean à la langue de la philosophie orientale, pour déposer des idées chrétiennes dans ces moules païens.

5°. Remarquons enfin que, par le but qu'elle se proposait, la Révélation devait bien plus s'adresser à la sensibilité et à l'imagination des hommes, qu'à la logique et à l'intelligence. Comparez §. 80 et 81. En effet elle ne tendait pas à établir solidement un système de théologie, mais à allumer une vie nouvelle dans les cœurs. C'est sur la volonté qu'elle agissait essentiellement; c'est par l'amour qu'elle régénérait l'humanité. — Or un tel but suppose l'accommodation, ou plutôt est lui-même une accommodation. Il entraîne en effet l'adaptation de l'enseignement au cœur de l'homme, à ses besoins, à ses facultés, à ses misères.

CHAPITRE TROISIÈME.

FAITS SCRIPTURAIRES.

§. 179. GÉNÉRALITÉS.

Après avoir démontré d'avance la nécessité de l'accommodation, arrivons à l'examen des faits.

Remarquons ou rappelons d'entrée que l'occasionnalité et l'individualité, déjà démontrées par l'examen de l'Écriture, sont elles-mêmes des faits d'une haute importance qui démontrent à leur tour l'accommodation.

En effet, nous l'avons vu, l'occasionnalité n'est qu'un cas et une espèce de l'accommodation.

L'individualité est aussi une accommodation, non pas humaine, il est vrai, mais divine. Dieu, au milieu même des dispensations exceptionnelles et miraculeuses de l'inspiration, permettait et voulait que cette inspiration fût modifiée et en apparence entravée par l'action naturelle de l'individualité.

C'est donc qu'il croyait l'individualité utile pour la puissance même et la propagation de la foi. C'était une dérogation à l'absolu de l'inspiration, dérogation voulue dans l'intérêt du succès des plans divins et de l'efficace de la religion. C'était donc une accommodation.

Mais cela ne doit pas nous suffire, et nous devons examiner de plus près les traces d'accommodation que présente la Bible.

Cet examen prêterait aisément à la confusion, car la notion d'accommodation, telle que nous l'avons exposée, répond à des faits bien différens, suivant qu'ils atteignent la forme ou le fond de l'enseignement; suivant qu'ils se rattachent à l'enseignement de Dieu, c'est-à-dire à la nature de l'inspiration des écrivains sacrés, ou seulement au langage des hommes.

Pour mettre dans cette recherche la clarté nécessaire, nous parlerons successivement des accommodations tenant au plan général de la Révélation, de celles qui ressortent des discours de Jésus-Christ, et de celles qui semblent tenir à la volonté des hommes inspirés ou des écrivains sacrés.

A. Accommodations tenant au plan général de la Révélation.

§. 180. ACCOMMODATIONS DE FORME.

Toute déviation de la vérité exactement philosophique est une accommodation. Tous les anthropomorphismes et toutes les figures sont des accommodations de forme, et nous n'avons pas besoin de prouver de nouveau que la Bible en est toute pleine. Ces formes-là règnent, on ne peut le nier, d'un bout à l'autre des Livres Saints.

Or elles tiennent non seulement à l'individualité, mais à l'intention même du Dieu qui a choisi les individus, et qui a respecté leur individualité tout en la modifiant. Elles se rattachent donc au plan général de la Révélation.

Comme les petites accommodations prouvent autant que les grandes, et sont quelquefois plus frappantes et moins contestées, je me bornerai à rappeler qu'il s'en trouve plus d'une de cette nature dans le Décalogue, c'est-à-dire dans ce que l'Ancien Testament renferme de plus fondamental et de plus sacré. Pour me borner à une seule, je rappelle ces mots: *Devant ma face,* qui donnent tant de force et de solennité au premier des dix commandemens, gravés sur la pierre, est-il dit, de la main de Dieu même (Exode XXXI, 18). — *Devant ma face* est un anthropomorphisme, c'est-à-dire absolument parlant, une ex-

pression fausse et même dangereuse, mais que la sagesse divine a pu juger, dans des circonstances données, un excellent moyen de transmettre une vérité à l'esprit, et un sentiment au cœur.

Les accommodations de forme de l'Ancien Testament sont aussi clairement que possible supposées et déclarées Hébr. VI, 13—18. L'auteur sacré nous y enseigne que le serment fait par l'Éternel à Abraham était une accommodation aux usages humains, destinée à affermir l'espérance de l'avenir. — Ce serment en lui-même, et relativement à Dieu, n'avait aucun sens puisque Dieu ne pouvait jurer par un plus grand que lui. Toute sa force et son émouvante solennité tenaient à la condescendance paternelle dont il était le gage, c'est-à-dire à l'accommodation. Otez-en celle-ci, il n'est plus qu'un non-sens.

Il serait inutile d'insister plus longtemps.

§. 181. ACCOMMODATION DE FOND. ANCIEN TESTAMENT.

Les accommodations dont il s'agit sont celles qui concernent la doctrine ou la morale. Elles ne pouvaient guère tenir à l'individualité des hommes, mais à la nature et à l'intensité des lumières qui leur étaient transmises.

Rappelons d'abord les accommodations morales si nombreuses dans l'Ancien Testament. Jésus-Christ, Matth. XIX, 8, nous enseigne d'une manière très-précise leur existence, en disant: „C'est à cause de la dureté de votre cœur, que Moïse vous a permis de répudier vos femmes.“ Voilà l'accommodation morale, sujette cependant aux mêmes objections que l'accommodation dogmatique, mais se motivant de la même manière. La voilà affirmée et enseignée par Jésus-Christ. Passons aux accommodations dogmatiques.

Nous avons déjà dit que le Christianisme entier est une démonstration des accommodations dogmatiques de l'Ancien Testament, puisque, toutes les fois qu'il révèle une idée nouvelle

ou développe une idée ancienne, il rectifie en fait les lacunes de l'Ancien Testament; faisant ainsi disparaître les erreurs et les préjugés que la première révélation avait dû ménager.

Ainsi, dans le Pentateuque, Dieu avait été représenté comme occupant une place spéciale dans l'espace; comme se levant et marchant à la tête des Hébreux (Exode XXXIII, 3. 5. 12—17) &c.

Le buisson ardent, la colonne de nuée, les foudres du Sinaï, la splendeur laissée sur le visage de Moïse par la présence de l'Éternel, la gloire divine vue de loin en Horeb (Exode XXIV, 10), symbolisent sa présence en y rattachant l'idée de flamme et de lumière. — Les sacrifices d'animaux sont censés expier les péchés. Des œuvres extérieures et cérémonielles sont prescrites comme assurant et méritant la protection de Jehovah (Deut. XXVI, 12 à 15). La rétribution divine est toute temporelle, et l'existence du ciel est ignorée, ou du moins étrangère aux menaces et aux récompenses de la Loi.

Que voudrait-on de plus?

Si de là nous passons aux Prophètes, nous y trouvons de non moins nombreuses accommodations, qui pourraient être rangées, il est vrai, parmi celles qui ne tiennent qu'à la forme. Je veux parler des images terrestres et imparfaites, quoique poétiques et solennelles, sous lesquelles était annoncé d'avance le grand fait de l'avènement du Christ et du salut en son nom. Voyez par exemple dans Esaïe la préséance de Jérusalem sur les nations, et l'empressement de celles-ci à venir y adorer Jehovah (Esaïe XI, 10—16; XLIX, 18—23); l'âge d'or devenant l'image des effets de la piété chrétienne (Esaïe XI, 6—9; XXXII, 16; LXV, 19—25); les conquêtes, l'extermination et l'esclavage annonçant les sublimes et saints triomphes du Messie (Esaïe XLII, 13—17) &c.

Les mêmes formes se retrouvent dans les autres Prophètes.

Sur ce § et sur le précédent, comparez ce qui a été dit §. 137.

§. 182. SUITE. NOUVEAU TESTAMENT.

Y a-t-il dans le Nouveau Testament des accommodations qui tiennent au fond même de la doctrine? En d'autres termes, y a-t-il dans le plan général de la révélation chrétienne des enseignemens incomplets, qui présentent encore la vérité révélée sous un point de vue imparfait, restreint et mêlé de quelque chose de terrestre? Les doctrines de la nouvelle révélation sont-elles destinées à nous apparaître une fois, dans le ciel par exemple, sous un jour plus éclatant et plus pur; non comme ayant été l'expression adéquate des desseins de Dieu, mais comme ce qui sur la terre pouvait le mieux nous en donner l'idée; comme étant le pédagogue destiné à nous conduire non plus au Christ par Moïse, mais au Père et au ciel par le Christ?

Comment répondre à cette question?

Sans doute cela peut se concevoir d'après l'analogie. Cela est même probable, puisque nous, à qui ces enseignemens ont été donnés pour notre salut, nous sommes des êtres bornés, incapables de saisir le parfait et l'infini. Mais voilà tout ce qu'il nous est permis de dire, et logiquement nous ne pouvons aller plus loin. Si nous sommes imparfaits, et si ces enseignemens se sont accommodés à notre imperfection, ils sont donc précisément à notre portée et ce qu'il nous faut. Dès lors, nul homme, sans une présomption aussi étrange qu'illogique, ne pourrait dire: „Ce n'est pas là ce que Dieu me destine;“ en d'autres termes: „Je suis supérieur aux enseignemens de l'Évangile; ils sont bons pour les autres à qui je les laisse, mais je veux autre chose pour moi.“

Il est possible, par exemple, que dans la téléologie du Nouveau Testament il y ait des descriptions, des prédictions, des promesses qui ne soient au fond que des images humaines, quelque grandes, sublimes et émouvantes qu'elles se montrent à tout cœur religieux. Mais en vérité je ne vois pas comment

et par où nous serions autorisés à l'affirmer; bien moins encore à les marquer du doigt, en disant: Voilà l'accommodation, et voici le fait exact. Pour nous, enfans de la terre, ces choses sont à la fois l'infini et l'indéterminé.

Il me semble que de cette position résultent trois devoirs pour le Théologien, en ce qui touche aux accommodations possibles du Nouveau Testament: la réserve, la confiance et la tolérance.

1°. La *réserve*. J'ai dit pourquoi; mais je dois ajouter un détail spécial et pratique, qui me semble important, et qui malheureusement est nécessaire. Presque toutes les accommodations dogmatiques que l'on croit remarquer dans le Nouveau Testament, appartiennent à une seule catégorie; aux emprunts que l'on suppose avoir été faits par Jésus-Christ à la théologie des Rabbins. C'est là le vrai champ de bataille de l'accommodation; car d'une part, c'est de là que partent beaucoup de rationalistes pour simplifier et souvent annuler la doctrine chrétienne; et de l'autre, ce sont là les théories qui ont mis l'accommodation en mauvaise odeur auprès des gens pieux.

Or on ne peut nier, sans doute, que Jésus-Christ n'ait plus d'une fois emprunté à dessein des images, des formes, des idées secondaires aux enseignemens rabbiniques et aux préjugés hébreux. — Les faits sont là, et nous y reviendrons dans le § suivant. — Mais j'ai la conviction intime qu'en pressant cette théorie, en la développant et en l'expliquant, on a excédé toutes les bornes de la logique et de l'histoire, en même temps qu'on a annulé l'autorité de Jésus-Christ, c'est-à-dire la foi. Je m'en suis expliqué ailleurs. * Jésus-Christ n'a été, n'a pu être ni l'un des Rabbins, ni leur disciple, ni leur dupe. Ce qu'il leur a emprunté, il l'a emprunté en en connaissant la valeur, c'est-à-dire qu'il ne leur a emprunté que des formes et des images, non des enseignemens.

* Commentaire sur St. Jaques, page 170.

2°. La *confiance.* S'il y a eu accommodation, il ne peut y avoir eu erreur de but et de direction. L'impulsion donnée à l'âme, les garanties assurées, les espérances et les craintes inspirées placent bien certainement l'homme dans sa route véritable, de manière à ce qu'il puisse, à ce qu'il doive, l'Évangile en main, tourner à toute heure son cœur vers Dieu, avec confiance, avec amour, avec la pleine certitude que plus il se conformera aux moindres prescriptions du Livre divin, plus il sera dans la bonne voie; dans la voie que Dieu lui destine, dans la voie du salut.

3°. La *tolérance.* Je veux dire des égards et du support pour la théorie de l'accommodation, portée par d'autres même au-delà du point où nous la portons nous-mêmes. — En effet, puisqu'il est possible, probable même, que l'enseignement révélé recouvre encore certaines vérités de détail d'une enveloppe quelque peu terrestre et humaine, enveloppe que l'avenir de l'Éternité doit briser, ne devons-nous pas comprendre, même en le blâmant, que certains esprits plus ardens et moins réservés que nous cherchent à la briser d'avance; et qu'ils n'acceptent pas comme définitif ce que nous-mêmes regardons comme pouvant passer? Nous pouvons, nous devons attendre d'eux qu'en leur qualité de chrétiens et de disciples de Jésus-Christ, ils aient la même confiance que nous dans la matière et la direction de ses enseignemens. Mais comment nous étonner, s'ils regardent comme de simples images certains détails qui nous paraissent, malgré leur moindre importance, appartenir aux enseignemens positifs? La réserve et la confiance sont, il est vrai, de devoir pour eux comme pour nous; mais la tolérance aussi est de devoir pour nous comme pour eux.

B. Accommodations dans les discours de Jésus-Christ.

§. 183. LANGAGE ET RAISONNEMENS.

Déjà dans l'article précédent, en discutant la possibilité de trouver dans le Nouveau Testament des accommodations dogmatiques, nous avons été conduits à parler sous ce point de vue des enseignemens de Jésus-Christ. — Jésus-Christ n'est-il pas pour le chrétien la source féconde et presque unique de la vérité révélée?

Mais nous n'avons pas tout dit, et il nous faut entrer plus avant dans le sujet.

Après avoir cherché les traces de l'accommodation dans les enseignemens révélés en général, il nous faut maintenant chercher d'une manière plus précise si, dans les paroles mêmes du Sauveur, il y a eu des accommodations positives tenant à sa position, à ses intentions, à sa méthode.

Nous en trouverons aisément, et même de nombreuses et d'évidentes, dans son langage et ses raisonnemens.

1°. Parlons d'abord du langage.

Le langage de Jésus-Christ est presque constamment empreint de couleurs locales, et revêtu de formes contemporaines, qui ne peuvent être regardées que comme des accommodations. Elles n'en font que mieux ressortir pour nous l'éternelle et divine vérité, inaltérable tissu sur lequel se détachent ces formes saillantes, nécessaires aux auditeurs immédiats du Maître.

Je me borne à indiquer ici quatre de ces accommodations, que personne, ce semble, ne pourra contester. Il serait aisé de doubler ce nombre.

1°. Je place en premier lieu les passages où Jésus-Christ, d'une manière en apparence claire et affirmée, parle des *repas* du

Royaume de Dieu, idée familière et chère aux Juifs. — Voyez Matth. VIII, 11 : „Je vous dis que plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et seront à table avec Abraham, Isaac et Jacob, au Royaume du ciel.“ Voyez encore Matth. XXVI, 29 : „Je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que j'en boive de nouveau avec vous dans le Royaume de mon Père.“ Ce passage est répété Luc XXII, 18 et Marc XIV, 25; il est précédé même dans ce dernier endroit de la formule solennelle *Ἀμὴν, en vérité.*

2°. Matth. XVIII, 8, 9 et Marc IX, 43—47, Jésus-Christ ordonne de se couper un bras et de s'arracher un œil, s'il le faut, pour résister au péché, attendu qu'il vaut mieux entrer dans le ciel avec un membre de moins, qu'en être exclu à toujours. Il s'accommode ainsi d'une manière vive, intelligible à tous et populaire, à l'opinion juive d'une résurrection des corps, identique et toute matérielle. Chose remarquable! cette erreur dont il se sert ici en passant, il la combat plus tard directement, quand elle devient l'occasion de l'incrédulité des Sadducéens, Luc XX, 35 et 36.

3°. Matth. XV, 11 et Marc VII, 15, Jésus-Christ explique que ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais ce qui en sort. — Comme expression et comme classification, il ne se peut rien imaginer de moins philosophiquement exact. Mais, si nous prenons cela pour un raisonnement destiné à mettre l'enseignement précédent à la portée des auditeurs, c'est-à-dire pour une accommodation, ces paroles étaient admirablement adaptées au but du Sauveur. Simples et intelligibles à tous, commentées par les explications dont elles sont suivies (Matth. XV, 12—20 et Marc VII, 17—23), elles faisaient clairement comprendre la différence entre les péchés réels, qui consistent en paroles et en actes, et les péchés prétendus, qui ne tenaient qu'à la nature des alimens et au mode du repas.

4°. Matth. XXIII, 34, Jésus-Christ désigne les Apôtres et

les disciples qu'il enverra pour convertir les hommes, par les noms de *Prophètes*, de *Sages* et de *Scribes*, c'est-à-dire par des titres très-clairs, très-intelligibles, et même assez exacts, pour les auditeurs auxquels le Sauveur s'adressait, mais inexacts et faux absolument parlant.

II. Quant aux raisonnemens, il serait inutile d'ajouter de nouveaux exemples. Je me borne à faire appel au sentiment intime des lecteurs pieux en même temps qu'éclairés. Dans les discours de Jésus-Christ, qu'est-ce qui les édifie le plus réellement et le plus profondément? Qu'est-ce qui produit sur eux ces impressions de saisissement et d'amour qu'inspire le sentiment de la Divinité présente, et qui contraignent le lecteur ému à s'écrier comme Thomas : „*Mon Seigneur et mon Dieu !* Les enseignemens ou les raisonnemens? Les déclarations de l'homme-Dieu sur le péché, le pardon, le salut et la miséricorde, ou les commentaires parfois locaux et relatifs, les motifs occasionnels et restreints dont ces paroles éternelles sont accompagnées de temps à autre?

Ce sont les premières, sans doute.

Ce sont les enseignemens directs et les sentences de Christ, qui éclairent, humilient et convertissent le pécheur, tandis que les raisonnemens à l'appui souvent l'embarrassent et l'étonnent. C'est que ceux-ci étaient calculés pour les auditeurs immédiats, et non pour nous; tandis que les premiers s'adressaient au genre humain.

§. 184. ERREURS VULGAIRES. DÉMONIAQUES.

J'ai la conviction qu'en poursuivant l'analyse des enseignemens de Jésus-Christ, on y trouvera plus que des accommodations de langage et de raisonnemens. On y trouvera aussi des concessions faites pour un temps aux erreurs vulgaires.

Nous citons en preuve la question des démoniaques.

Jésus-Christ a parlé des démoniaques comme le vulgaire. Était-ce chez lui erreur, vérité ou accommodation ?

I. Ce ne pouvait être *erreur*.

Nous sommes contraints, sans doute, d'admettre en quelque mesure en Christ l'influence de l'humanité. — Nous sommes nécessairement conduits à croire que le Fils de Dieu, en revêtant notre nature, en en acceptant les infirmités physiques, en avait pareillement et nécessairement accepté en partie quelques conditions intellectuelles. En s'exposant volontairement au péché pour le vaincre, il s'était fait Être fini, et ce fini excluait au moins parfois en lui l'intelligence infinie. Emprisonnée dans des voiles de chair et de sang, son intelligence divine pouvait toujours les rompre, sans doute; mais elle avait besoin pour cela d'un effort, ou tout au moins d'un acte qu'elle ne voulait pas constamment opérer. — Mais nous n'avons garde d'en conclure que l'Homme-Dieu fût le jouet des erreurs populaires; qu'il pût se tromper sur un sujet qui tenait de si près aux mystères du ciel et de l'enfer; qu'il pût se croire en lutte avec l'archange rebelle, esclave révolté, lorsqu'il ne s'agissait que de rétablir l'état normal d'un cerveau malade.

II. Ce n'était pourtant pas *vérité*.

Cela me semble facile à démontrer, sans même entrer dans les discussions de détail. Si les démoniaques étaient réellement possédés du démon, la possession doit être envisagée ou comme un fait normal, durable et universel, ou comme un fait passager et local.

a) Dans la première hypothèse, toutes les maladies nerveuses de tous les âges, ou, si l'on veut, une partie au moins des maladies nerveuses de tous les âges, doivent être envisagées comme un résultat de la possession. Ainsi semble penser l'Église Romaine qui les exorcise dans l'occasion. Ainsi pensent certains théologiens protestans orthodoxes, même distingués. Et cela se comprend, car c'est là pour eux la seule position conséquente.

Nous croyons cependant que ce serait perdre notre temps, que de combattre sérieusement cette hypothèse manichéenne autant qu'antiphilosophique. Sans nous y arrêter davantage nous passons à l'autre.

b) La seconde hypothèse admet qu'une dispensation miraculeuse permit cette action momentanée et subordonnée du Démon, seulement à l'occasion du ministère de Jésus-Christ sur la terre. C'était, pense-t-on, pour donner lieu à ses miracles; pour rendre sensible à toutes les intelligences, et en quelque sorte visible à tous les yeux, son triomphe sur le Prince du mal.

Ce n'est là qu'une hypothèse; une hypothèse en outre qui ne repose sur aucun indice, et ne doit son origine qu'à la nécessité de quelque supposition de ce genre pour échapper à l'accommodation. Il y aurait bien des argumens d'une grande force à opposer à ce système, mais nous ne pouvons entrer ici dans cette discussion. Je me bornerai à faire à ses défenseurs deux questions auxquelles ils ne pourront répondre sans le formuler d'une manière plus précise qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, et par suite, à ce qu'il me semble, sans le rendre impossible.

Quand a commencé la dispensation exceptionnelle et miraculeuse que l'on admet ? et quand a-t-elle fini ?

Pour que l'hypothèse ait un sens, il faut que la dispensation exceptionnelle en question ait un caractère exceptionnel; qu'elle ait commencé avec la vie du Sauveur, ou peu auparavant, et qu'elle ait fini avec lui, ou peu après. Mais non; dès le temps de Saül jusqu'à Jésus-Christ nous voyons que les maladies nerveuses étaient attribuées à l'influence des malins esprits. Cette croyance prit une beaucoup plus grande force pendant la captivité de Babylone, époque à laquelle les Juifs commencèrent à s'occuper davantage des anges, des démons, et du monde spirituel et invisible.

Au temps de Jésus-Christ enfin, tandis que les médecins païens connaissaient, caractérisaient et traitaient les désordres

nerveux comme de simples maladies, les Juifs seuls les attribuaient à des démons comme leurs pères l'avaient fait. Rien là de nouveau, rien de changé, rien d'exceptionnel. Rien qui révèle la présence d'un nouvel agent, et d'une récente intervention de l'enfer.

D'autre part, après Jésus-Christ, les maladies en question sont restées absolument les mêmes jusqu'à nos jours; elles ont continué pendant des siècles à être attribuées aux démons; ce n'est que sous l'influence de la science, et grâce à ses démonstrations, que cette erreur a succombé. Sans le progrès des recherches médicales, à l'heure qu'il est nous regarderions encore probablement comme des possessions toutes les espèces d'épilepsie, de folie, de manie, &c.

L'hypothèse en question ne peut donc se formuler sans se contredire et s'évanouir; et la précédente, quoique absurde, est la seule conséquente avec elle-même.

c) C'est donc à *l'accommodation* que nous sommes ramenés.

Et pourquoi n'y recourrions-nous pas? Qu'a-t-elle ici d'indigne du Sauveur? N'est-il pas évident qu'il n'a voulu ni pu faire l'éducation scientifique des Juifs, et que, dès qu'il ajournait à une autre époque la rectification de leurs préjugés, il devait en attendant y conformer son langage, et faire pour celui-ci précisément ce qu'il a fait quelquefois pour les festins au Royaume de Dieu?

Les §§. suivans complèteront quelque peu le sujet des accommodations du Sauveur.

§. 185. DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

L'accommodation dans les discours de Jésus-Christ est une matière trop grave, trop obscure et trop délicate à la fois, pour que nous ne cherchions pas à y jeter quelques lumières de plus,

en la considérant sous une face nouvelle. Après l'analyse essayons la synthèse.

Nous désirons indiquer, d'après les faits, comment l'accommodation se rattache nécessairement à la direction générale des discours du Fils de Dieu, et pour ainsi dire au plan de son enseignement. Comparez au reste les développemens analogues, et à quelques égards plus étendus, de l'appendice à toute cette section, §. 187 et 188.

J. C. était venu apporter le salut à la terre, et il énonce hautement les vérités fondamentales et les vertus nouvelles placées à la base de la régénération de l'homme: le péché, la conversion, le pardon, la rétribution future, la miséricorde d'en haut, sa propre mission rédemptrice, et les trois grands élémens de la vertu révélée, l'humilité, la charité, l'amour de Dieu. Ici nulle accommodation et nul ménagement pour l'ignorance ou l'erreur. Au contraire, J. C. semble vouloir écraser et terrifier celle-ci par le caractère décidé de ses sentences, et par les formes âpres et vigoureuses dont il les revêt. Ce céleste enseignement doit pénétrer et se fixer dans la mémoire et l'esprit des disciples, pour commencer en eux l'homme nouveau; car c'est par là que l'homme nouveau doit commencer. Il faut que sur ces points nulle méprise ne soit possible.

Il n'en est pas de même pour d'autres vérités, conséquences et développemens des premières. La véritable direction une fois donnée, ces développemens pouvaient être ajournés. Ainsi l'abrogation de la Loi Mosaïque, la vocation des gentils, la justification par la foi, et même le sacrifice expiatoire de Christ étaient bien contenus en germe dans son enseignement; mais seulement en germe, et sans rien d'explicite. Le principe une fois posé, il n'était pas nécessaire que les conséquences fussent immédiatement tirées, pourvu qu'elles le fussent prochainement et certainement. Aussi le Seigneur laisse à l'action du St. Esprit, aux progrès des Apôtres, enfin à l'Église, au temps, à la

pensée et à la foi de l'homme le soin de les déduire. Je dis les conséquences, car tout devait être primitivement contenu dans les paroles du Sauveur. Il fallait que leur tendance et leur direction ne fussent ni modifiées, ni réellement dépassées, mais seulement développées. Cette conduite et cette méthode du Sauveur ne mettent-elles pas en évidence la réalité, la nature, les limites de l'accommodation, comme élément essentiel de son plan?

Pour les points qui tiennent purement à l'intelligence et à la science, notre Seigneur agit autrement encore.

Lors même que ces choses se rattachent à la Révélation, si elles n'ont pas de rapport direct avec la vie de l'âme, si elles sont peu influentes sur la pratique, il n'a garde de s'y arrêter. Une œuvre plus essentielle et plus urgente réclame toutes ses paroles et tous ses efforts, pendant les quelques jours de vie qu'il doit donner à la terre. Il laisse faire au temps, et se borne, laboureur ferme et intelligent dans le champ du monde, à diriger avec force et sûreté la charrue qui retourne le sol en préparant la moisson. L'œuvre du laboureur de nos campagnes, quoique nécessaire, serait insuffisante pour faire croître le blé, sans les pluies du ciel et les saisons fertiles qui plus tard fécondent la semence. Elles ne dépendent pas, ces pluies, du pouvoir du laboureur. Mais, quant à celles du Royaume de Dieu, Jésus en dispose; il les enverra et il les attend.

Ainsi, pour le caractère plus ou moins complet et littéral du Canon de l'Ancien Testament, Jésus-Christ ne combat ni n'affirme; il accepte et il suppose; il parle, par exemple, du poisson de Jonas comme d'une narration connue et admise, sans interdire à la science d'y découvrir un sublime et fécond apologue, œuvre d'un Prophète inspiré. Ainsi encore pour la question des démoniaques. Ici l'opinion vulgaire était sans inconvénient, pouvait être supportée sans danger, et se liait à trop d'autres erreurs scientifiques, pour que le Sauveur dût entre-

prendre, à cette époque et par ce bout, la régénération philosophique du peuple dont il était venu régénérer l'âme et la vie.

Voilà encore, si nous ne nous trompons, l'accommodation mise à la base du plan du Sauveur.

Enfin Jésus-Christ emploie souvent le langage inexact de ses contemporains, et leur adresse même des argumens ad hominem, mais seulement lorsqu'il n'y a là aucune concession aux erreurs fondamentales qu'il vient détruire avant tout. Il doit se faire entendre de ceux qui l'entourent, et il faut bien qu'il parle leur langue.

L'accommodation divine du Sauveur a été glorifiée par ses fruits. Les résultats de la méthode ont achevé de l'éclaircir et de la justifier.

Les débats peu utiles ont été ajournés, et ne sont pas venus distraire avant le temps une attention que réclamaient plus impérieusement les vérités premières. Et plus tard le St. Esprit, les Apôtres, l'Église et la pensée humaine ont fait leur œuvre. Le Sauveur l'avait prédit en comparant sa parole au levain qui fait lever toute la pâte (Matth. XIII, 33).

Ce progrès sans doute a été mélangé d'alliage.

Les Apôtres, dirigés par l'Esprit de Dieu, l'accomplirent avec fidélité; mais, laissés à eux-mêmes, les docteurs qui les suivirent mêlangèrent bientôt la vérité d'erreur. N'importe: les bases inébranlables et divines avaient été posées par le Maître, maintenues et affermies par les disciples; les erreurs humaines ne pouvaient subsister à toujours.

Le Sauveur l'avait encore prédit (Luc XX, 18) en annonçant l'inévitable destruction des doctrines et des forces qui oseraient se heurter contre la pierre de l'angle. Telle nous paraît être la place assignée à l'accommodation dans les vues de Jésus-Christ.

§. 186. C. ACCOMMODATION DANS LES ENSEIGNEMENS DES APOTRES.

Nous avons déjà remarqué §. 136, que l'on ne peut guères s'attendre à trouver chez les Apôtres des accommodations dogmatiques et morales. L'accommodation pourra sans doute se placer encore dans leur langage, et là il nous sera aisé de nous en apercevoir. Quant aux raisonnemens ad hominem, aux argumentations empreintes de l'influence contemporaine, il serait souvent difficile de distinguer ce qui appartient à l'individualité ou à l'occasionnalité, de ce qui est dû à l'accommodation. Comparez ce qui a été dit §. 136, de l'action de ces divers principes sur les Apôtres. Nous n'avons pas à y revenir. Nous nous bornerons à rappeler ici la véhémente et touchante exclamation de St. Paul (1 Cor. IX, 19—22), exclamation qui se résume en ces mots : „*Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver au moins quelques-uns.*“ Voilà une déclaration positive du fait de l'accommodation apostolique, de sa nature spéciale, de son but et de sa sainteté.

APPENDICE AUX TROIS QUESTIONS.

COMPARAISON DE L'ENSEIGNEMENT DES APOTRES ET DE CELUI DE JÉSUS-CHRIST.

§. 187. PROBLÈME À RÉSOUDRE ET FAUSSES SOLUTIONS.

Il est impossible de ne pas remarquer les différences qui se trouvent entre l'enseignement de Jésus-Christ et celui des Apôtres.

Ces diversités, celles du moins qui appellent une explication, se remarquent dans le choix des enseignemens, dans leur développement, et dans leur spécialité.

On en a principalement cherché la cause à l'aide de deux théories opposées, que, pour me mieux faire comprendre, je nommerai l'une *orthodoxe,* l'autre *socinienne.*

La première attachant la même valeur théopneustique aux moindres mots des Apôtres, qu'aux plus importans enseignemens du Sauveur, a dû nécessairement expliquer ces différences par un développement de la vérité, par un progrès accompli depuis Jésus-Christ à ses disciples; progrès, suppose-t-on, voulu de Jésus-Christ, dirigé par son Esprit. L'Église devenant de jour en jour plus capable de connaître la vérité, la recevait, par la volonté du Maître, plus complète de la bouche des serviteurs.

Ce système, mêlé d'erreur et de vérité, tombe avec la théopneustie. Il a le grave inconvénient pratique de faire préférer les enseignemens des Apôtres à ceux de Jésus-Christ, de reléguer ceux-ci dans l'ombre, et d'accoutumer l'Église à se nourrir, par exemple, et à nourrir les catéchumènes et les enfans

des Épîtres aux Romains et aux Hébreux, bien plus que du sermon de la Montagne ou de la prière sacerdotale. Suivant cette théorie, les enseignemens de Jésus-Christ n'étaient en effet que le germe. C'est dans les écrits des Apôtres qu'il faut chercher les fleurs et les fruits.

Constatons toutefois en passant qu'ici la théopneustie elle-même n'a pu se passer de l'accommodation, et qu'elle l'admet jusque dans les discours et les enseignemens du Fils de Dieu, puisque, suivant elle comme suivant nous, il ajournait beaucoup de choses à un autre temps.

En fait, l'accommodation qui est à la base de cette explication est juste et légitime; l'exagération consiste à vouloir tout expliquer par là, et à oublier l'individualité des Apôtres.

La théorie socinienne au contraire ne recourt qu'à l'individualité seule et oublie l'accommodation.

Au lieu d'un progrès elle voit un recul. Les Apôtres, dit-elle, ont imparfaitement compris et imparfaitement rendu la sublime doctrine de leur maître.

La conséquence logique de ce système a été de réduire dans la pratique toute la révélation aux discours de Jésus-Christ, de négliger l'enseignement apostolique, et de n'y voir, dans celui de St. Paul surtout, qu'un tissu de méprises et d'erreurs. Tous ceux qui ont professé cette théorie n'ont pas été jusque-là, sans doute, mais tous se sont placés sur la route logique qui y conduirait; plusieurs ont nettement déduit ce résultat, déplorable pour la piété, destructif de la foi, né d'une bien pauvre intelligence du plan de la Révélation.

Essayons maintenant d'appliquer simultanément à ce problème les trois principes que nous pensons avoir démontrés. Voyons si, par leur réunion, ils ne jetteront pas une vive lumière sur cette question aussi grave que délicate.

§. 188. SOLUTION VÉRITABLE PAR LES TROIS PRINCIPES.

1°. La théorie de l'individualité nous montre dans les Apôtres une inspiration réelle, certaine, faisant d'eux les guides assurés de l'Église quant à l'impulsion et à la direction; mais cependant restreinte, imparfaite et partielle. Leur enseignement a donc été sous ce point de vue inférieur à celui de Jésus-Christ; non certes dangereux, erroné; mais moins vaste, moins absolu, moins pur de toute idée humaine, et en particulier moins complet. Comment le nier en face des débats d'Actes XV, par exemple, et des formules diverses données pour la justification par Paul et par Jaques! L'enseignement complet et fondamental sur ce point se trouve, avons-nous dit *, dans Jésus-Christ qui prescrit l'amour. Les œuvres et la foi n'en sont que des formes spéciales et des faces partielles.

Sous ce point de vue il y a eu dans l'enseignement des Apôtres, non pas rétrogradation dans le fond, mais infériorité dans la forme.

2°. La théorie de l'occasionnalité nous montre d'autre part dans l'enseignement des Apôtres une relativité du fond et non pas seulement de la forme; relativité qui ne peut être qualifiée ni de rétrogradation ni de perfectionnement. C'est une application utile et nécessaire de la vérité éternelle à certains besoins, à certains dangers et à certaines Églises. C'était le moyen des progrès de détail, nécessaires au progrès de l'ensemble. C'était par conséquent un progrès non pas de l'enseignement, mais de l'œuvre. C'était l'exécution de l'ordre du Sauveur. : Allez et enseignez.

3°. Enfin l'accommodation achèvera de jeter un grand jour sur les rapports des deux enseignemens. Nous l'avons déjà

* Voyez §. 164.

montré §. 185, et nous ne devons pas revenir sur les détails. A la clarté de cette troisième théorie nous verrons l'Homme-Dieu faire chaque chose en son temps, assurer la propagation du Christianisme en le donnant à la terre tout entier, dès l'origine, quant à ses principes; mais peu à peu et ligne après ligne dans ses développemens. Il laboure ainsi le sol autour du germe qui grandit; il seconde la vigueur de la plante nouvelle, par la culture habile et persévérante du champ.

L'enseignement des Apôtres, comparé à celui du Sauveur, ne pourra donc plus être qualifié ni de rétrogradation, ni de progrès; mais seulement d'application et de développement quant au fond, quoique sous une forme plus individuelle et par conséquent moins parfaite.

SECTION TROISIÈME.

LIMITES ET COMPLÉMENT DE LA THÉORIE.

---

§. 189. IDÉE GÉNÉRALE.

Nous venons d'essayer une imparfaite ébauche de la théorie de l'inspiration. Nous voyons mieux que personne les lacunes qu'elle laisse encore, et les questions qui restent sans réponse. Nous reconnaissons qu'en en exagérant tel ou tel principe, on pourrait détruire les autres et dissoudre le tout. Nous comprenons dès lors que cette théorie deviendrait, au besoin, un instrument commode à la partialité ou à la mauvaise foi. Mais en vérité nous ne savons qu'y faire. Ce que nous avons exposé, ce ne sont pas des opinions préconçues, ce n'est pas une doctrine

systématisée ou à priori; ce sont des faits. Nous n'avons fait que les extraire de la Bible et les coordonner. D'ailleurs, qui oserait espérer d'éclaircir complètement la matière obscure et délicate de l'inspiration, et comment donner sur ce point à l'Interprète des directions toujours certaines ?

Nous l'avons dit plus haut*. L'Interprète, homme faillible et borné ne peut échapper entièrement à l'erreur. Mais il peut, il doit se tenir en garde contre les passions et la prévention. C'est de cela qu'il est responsable. Sa tâche l'appelle, comme toutes les tâches humaines, à travailler au milieu des obscurités, mais avec des intentions toujours droites. Dieu, qui ne lui a point accordé de clartés parfaites, ne lui demande pas davantage.

Toutefois, avant de terminer, nous devons pour consolider notre théorie la limiter par ses propres principes, et la justifier par ses résultats.

Cette théorie vague, et qui semble dangereuse, est aisée à limiter. Car enfin elle est basée sur la réalité de l'inspiration, et cette inspiration une fois prouvée place sur notre route des jalons fixes et solides. L'inspiration suppose une intervention divine ; par conséquent elle ne peut manquer son but, et l'Interprète trouvera dans cet axiôme des directions et des points d'appui.

C'est ainsi qu'il pourra, tout en tenant compte de l'individualité, de l'occasionnalité et de l'accommodation des Écritures en maintenir l'autorité : vérité importante, avons-nous dit, appui de la morale qui donne à la foi sa fermeté, au cœur malade la consolation et la paix !

C'est par la foi que nous avons dans cette autorité, et par l'importance que nous y attachons, que nos vues diffèrent surtout des théories récemment importées en France quant à l'Ins-

* Voyez §. 34.

piration. Celles-ci attaquent la théopneustie, comme nous le faisons nous-mêmes, mais elles attaquent en même temps l'autorité des Écritures. Pour nous, au contraire, comme on l'a vu, en combattant la théopneustie, nous défendons l'inspiration, dont l'influence, suivant nous, doit recouvrir les Écritures de sa garantie, malgré l'action de l'individualité, de l'accommodation et de l'occasionnalité. Si nous pouvons maintenant montrer que ces trois causes d'incertitude sont restreintes et renfermées dans des limites réelles et faciles à reconnaître, la garantie de l'inspiration subsiste, notre but est atteint, et l'autorité est sauvée.

Il nous restera ensuite à essayer pour ainsi dire notre théorie, en en cherchant les résultats pour la foi religieuse.

Si notre manière d'apprécier et d'accepter la Révélation est fondée en réalité sur les faits, si elle est conforme aux vues de Dieu, nécessairement la Révélation vue à cette lumière nous en paraîtra plus certaine et plus belle. Nous la comprendrons mieux, elle sera plus en rapport avec notre intelligence et notre cœur, elle excitera moins de doutes dans notre esprit et le satisfera plus complètement.

Nous devrons donc, après avoir déterminé les limites de la théorie, en étudier les résultats apologétiques. Là sera la fin de notre travail.

Il nous sera doux de le terminer en le rattachant ainsi à ces convictions chrétiennes qui en ont été l'encouragement, le but et la pensée. La science n'a de prix pour nous qu'à condition d'éclairer d'une plus brillante lumière l'éternelle vérité, et de la faire par là pénétrer dans les cœurs.

CHAPITRE PREMIER.

LIMITES.

A. Limite générale.

§. 190. ANALOGIE DE LA FOI.

Avant de rechercher en détail les limites dont on doit entourer chacune des trois causes d'incertitude qui nous préoccupent, nous devons attirer l'attention sur la barrière qui les circonscrit toutes les trois, et qui suffirait à elle seule pour garantir la force réelle et l'efficace divine des Écritures : je veux dire l'Analogie de la foi. Quand un enseignement est clairement et fréquemment répété dans la Bible, et qu'il a par conséquent pour lui l'Analogie de la foi, il y a deux raisons décisives, l'une humaine, l'autre divine, de le regarder comme indépendant des trois causes.

1) Ce que des individus, divers de siècle, de position et de mission, se sont accordés à enseigner, ne peut être le produit de l'individualité. Ce qui a été répété à diverses époques, à diverses occasions, et adressé à des populations très-différentes, ne peut être le produit de l'occasionnalité. Enfin ce qui a été répété à des hommes diversement développés et imbus de préjugés variés ou contraires, ne peut être le produit de l'accommodation. Cela est évident.

On pourra bien trouver, par exemple, quelques traces certaines d'individualité ou d'occasionnalité dans la manière dont Moïse, David, St. Paul et St. Jean parlent de l'universalité du péché: Mais par cela seul qu'ils l'enseignent tous les quatre et

constamment, et tous les autres auteurs bibliques avec eux, on peut être certain que cette doctrine n'est ni occasionnelle, ni individuelle.

2°. Dès qu'il y a eu inspiration accordée aux auteurs bibliques, cette lumière divine n'aura pas placé sur le premier plan de leurs écrits, et ramené constamment sous leur plume des inexactitudes et des erreurs, reste de leur part de faiblesse humaine. L'inspiration manquerait ainsi son but, et la Bible deviendrait un instrument de déception. Ce qui sera constamment enseigné dans la Bible sera non seulement vrai, mais exact, important, fondamental. *

Il résulte de là que ce ne sera pas seulement la fréquente répétition d'un même enseignement qui aura cette influence, mais encore la fréquente répétition d'une même figure. En matière dogmatique, une figure, par cela seul qu'elle est fréquente dans la Bible, perd de son caractère inexact et figuré, et revêt quelque chose de la certitude d'un enseignement positif. Cette constance dans l'emploi que la Bible en fait conduit à croire que la figure est au fond exacte, qu'elle rend du moins le mieux possible des vérités divines impossibles à exprimer exactement en langage humain, et que l'inévitable accommodation est ici réduite à ses moindres termes. Cette réflexion s'applique spécialement, par exemple, à la nature du *Fils de Dieu,* et à l'œuvre du *Rédempteur*. Ce sont là deux figures, mais qui, vu leur constance, prennent une tout autre importance que les métaphores ordinaires.

* Comparez §. 113.

B. Limites spéciales.

§. 191. À L'INDIVIDUALITÉ.

Quelque intense que l'on suppose l'individualité, elle doit avoir été dominée par l'inspiration. Elle ne peut jamais, si l'inspiration a quelque réalité, avoir été portée au point où elle aurait faussé le but, altéré la tendance, ou annulé l'utilité des Écritures. Se défier en matière morale ou dogmatique des assertions claires, précises et répétées d'un écrivain sacré, ce n'est pas faire la part de son individualité; c'est nier son inspiration.

On ne pourrait, par exemple, sans dépasser les bornes légitimes de l'individualité, attribuer à l'exagération de l'amour et de l'admiration des Apôtres pour leur Maître, ce qu'ils nous disent de sa grandeur divine et de son origine céleste. Dans ce cas, en effet, l'individualité aurait été jusqu'à gravement altérer la doctrine chrétienne, jusqu'à fausser le développement de l'Église, et à en compromettre pour des siècles la paix et l'union.

On peut conclure de là que, pour ne pas se laisser égarer par le principe de l'individualité, et ne pas en exagérer la portée, l'Interprète doit observer avec soin les deux règles suivantes, déjà plus d'une fois indiquées, mais qui doivent être rappelées ici.

1. Respecter soigneusement la tendance générale, le but de l'enseignement, et s'attacher surtout à les bien saisir.

2. Distinguer l'enseignement direct, des raisonnemens à l'appui.

Il faut remarquer toutefois sur ce dernier point, que les motifs moraux ne doivent pas être confondus avec les argumens ordinaires. Les motifs moraux, en effet, exercent une action sur le cœur et influent sur la vie. Ils participent par conséquent du but et de la tendance scripturaires. Quand St. Paul (Éphès. IV,

25) appuie le devoir de la véracité sur ce que *nous sommes tous membres les uns des autres,* on peut trouver cet argument insuffisant; il laisse en effet de côté de grands et saints motifs, et il ne s'applique point à tous les cas. N'importe; il a une valeur morale, il s'applique par cela même à l'homme intérieur, et il tend à sa régénération; il imprime une tendance évangélique, et il doit être en conséquence respectueusement accepté par la foi.

§. 192. LIMITES A L'OCCASIONNALITÉ.

Dieu a voulu que les livres destinés à transmettre et à conserver sur la terre le dépôt de la Révélation, fussent donnés aux hommes sous une forme successive et occasionnelle. Il en résulte qu'outre l'utilité immédiate et locale de chacun de ces écrits, ils ont tous pour le genre humain une utilité médiate et indirecte, tout au moins comme documens, comme témoignages et manifestations des desseins de Dieu, et de la destination de l'humanité. Leur réunion, la Bible, a par cela même une utilité directe et une mission positive. La portion de cette Bible la plus immédiate, la plus simultanée et la plus universelle, le Nouveau Testament, est en particulier le livre important pour les Chrétiens, et contient les leçons qui leur sont le plus directement adressées.

Voilà les faits, et voici les devoirs qui en résultent pour l'Interprète; devoirs qui entourent le principe de l'occasionnalité de limites spéciales et importantes.

1°. Toute portion authentique de la Bible ayant pour le Chrétien une importance quelconque directe ou indirecte, l'Interprète doit toujours rechercher la leçon qui s'y trouve, en constater l'utilité, rattacher les détails à l'ensemble, et ne rien négliger dédaigneusement.

2°. Le Nouveau Testament en particulier, étant le dépôt de la Révélation directe, simultanée et universelle, a pour l'Inter-

prête un intérêt du premier ordre, et lui impose des devoirs encore plus sacrés.

L'occasionnalité n'y influe guère que sur la forme et sur la distribution de certains enseignemens entre certains livres. Le fond, la direction, la tendance, l'enseignement en un mot est partout important, partout supérieur à l'occasionnalité. L'Apocalypse elle-même, le plus occasionnel peut-être des livres du Nouveau Testament, renferme des leçons générales d'une haute gravité, des directions et des promesses que l'occasionnalité ne peut obscurcir.

3°. Plusieurs portions soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament joignent à une grande occasionnalité de forme quelque chose de très-direct et d'universel dans le fond.

Ces livres-là doivent être pour l'Interprète le sujet d'une attention particulière, et il s'inquiètera peu de ce qu'ils ont d'occasionnel. A travers l'occasionnalité de la forme, c'est la direction générale du fond qu'il doit y chercher et y découvrir. Plus les circonstances, l'origine et la nature d'un livre lui feront reconnaître d'étendue, de profondeur et d'universalité dans les intentions de l'écrivain; plus il devra restreindre à la forme la part de l'occasionnalité; plus il s'occupera de mettre en lumière ce qui est essentiel et général.

Ainsi dans le Nouveau Testament les discours de Jésus-Christ, très-occasionnels pour la forme à cause du peu de développement intellectuel de ses auditeurs, sont, plus qu'aucune autre portion du code sacré, universels pour le fond, parce qu'ils préparaient l'avenir, et posaient la pierre de l'angle de l'édifice religieux de tous les siècles et de tous les pays. Ainsi les Épîtres de St. Paul, très-occasionnelles pour la forme comme étant adressées à des Églises particulières ou à des individus, ont un enseignement dogmatique beaucoup plus général, parce que St. Paul, brisant les liens du Christianisme judaïsant, avait mission de propager le Christianisme universel. — De même

pour l'Ancien Testament, le livre des Psaumes, très-occasionnel pour la forme parce qu'il exprime d'ordinaire les émotions d'un seul individu, ne l'est à peu près point pour le fond, parce que ces émotions sont intérieures, profondes, religieuses, affectueuses, et par là même en rapport avec les âmes vraiment pieuses de tous les siècles et avec la religion du cœur. Ce livre, à force d'être psychologique et humain, est à bien des égards déjà chrétien.

§. 193. LIMITES A L'ACCOMMODATION.

Ce sujet nouveau tire une haute importance de la gravité même du principe qu'il s'agit de limiter. De plus, comme en fait l'occasionnalité n'est qu'une espèce d'accommodation, et comme l'individualité, en tant que permise de Dieu, y rentre de même, les limites à l'accommodation se trouvent circonscrire pareillement les deux autres principes. Il importe donc de les tracer avec soin.

D'autre part, nous avons assez développé précédemment tout ce qui tient à la réalité, à la nature, et par conséquent aux bornes de l'accommodation, pour pouvoir nous abstenir ici de grands détails. Presque tout ce que nous avons à dire a été déjà au moins indiqué. L'essentiel sera de tout résumer synthétiquement.

Les limites du principe de l'accommodation nous paraissent résulter des caractères auxquels une accommodation spéciale peut être reconnue. Ce sont ces caractères qu'il faudrait déterminer, pour déduire ensuite de chacun la règle générale qui en découle. Il faudrait enfin rechercher jusqu'à quel point on peut, à l'aide de ces règles, réussir à limiter utilement le principe de l'accommodation. Ce travail est difficile et délicat; nous allons l'essayer, avec défiance de nos forces et crainte de ne pas réussir.

Nous croyons qu'on peut indiquer cinq caractères plus ou moins rigoureux de la réalité d'une accommodation. C'est son

Innocuité, sa *Nécessité,* son *Évidence logique,* son *Évidence exégétique,* et sa *Durée passagère.*

§. 194. PREMIÈRE LIMITE. INNOCUITÉ.

Le premier critère d'une accommodation réelle, c'est son *Innocuité.* Il est évident que Dieu ne peut être supposé l'auteur direct ou indirect d'une accommodation funeste à la Religion et au Salut; cela impliquerait contradiction, et outragerait les perfections divines. Ce serait mettre Dieu en opposition avec lui-même. Il ne peut avoir employé ou laissé employer l'accommodation que pour opérer plus sûrement la régénération de l'homme. Toute accommodation qui compromettrait ce but, qui dénaturerait essentiellement la foi, qui ferait dévier l'humanité de la grande direction imprimée par l'ensemble de la Révélation, est chose impossible.

Ainsi, par exemple, le pouvoir de juger le monde ne peut avoir été attribué à Jésus-Christ par accommodation aux doctrines rabbiniques sur les priviléges du Messie; car cette accommodation aurait profondément atteint les droits de Dieu. Elle aurait poussé le fidèle à attribuer un pouvoir divin à un simple prophète, et à demander ainsi grâce et justice, non pas au représentant de Dieu, mais à un être purement humain, responsable par conséquent lui-même devant le tribunal du Très-Haut.

Ce critère est évident, mais il est purement négatif. Il donne par cela même naissance à une limite absolue, aussi claire et positive que possible, mais encore insuffisante. Une accommodation *nuisible* ne peut être réelle; voilà la limite. Mais il n'en résulte pas qu'une accommodation innocente soit nécessairement véritable. Cherchons en conséquence à compléter cette règle par d'autres, tirées de critères positifs.

§. 195. SECONDE LIMITE. NÉCESSITÉ.

Un second critère d'une accommodation réelle est la *Nécessité*. Celui-ci est positif, et de plus incontestable.

Les perfections de Dieu conduisent en effet à conclure qu'il n'a employé l'accommodation que parce qu'elle était le moyen le meilleur et le plus sage d'atteindre le but, en un mot parce qu'elle était nécessaire.

Nous tirons de ce critère une nouvelle limite. On ne peut supposer d'autres accommodations que celles qui étaient nécessaires aux vues de Dieu. Cela est certain. Malheureusement cette limite si importante est peu saisissable dans la pratique. Nous sommes mauvais juges de cette *Nécessité*. Nous sommes même tout-à-fait incapables de dire ce qui devait paraître nécessaire ou non nécessaire à Dieu, et en fait nous n'appliquerons jamais cette limite qu'à *posteriori*. D'autre part, même à *posteriori*, elle a son utilité. Il y a toujours quelque probabilité que la nécessité d'une accommodation exigée par la sagesse de Dieu, c'est-à-dire commandée par des convenances religieuses à la fois humaines et divines, se laissera reconnaître à l'examen.

Dans l'étude de l'Écriture nous rencontrerons des accommodations qui semblent avoir été nécessaires pour que les hommes pussent saisir la Révélation, par exemple, l'emploi des langues humaines et d'un langage inexact; ou bien pour que l'attention fût excitée, et le cœur bien disposé, par exemple, dans le Nouveau Testament, l'emploi, même inexact, des citations de l'Ancien; ou bien encore pour ne pas distraire l'esprit du vrai but de la Religion, et ne pas fausser le développement de la vie religieuse en transportant le débat sur un autre terrain, par exemple la question des démoniaques. Ainsi donc, comme limite ce principe n'a rien de rigoureux, mais comme critère il s'applique souvent d'une manière satisfaisante.

Il est bon à employer, parce qu'il fait comprendre et ad-

mirer l'œuvre de Dieu. Il fait tomber bien des difficultés ; il plaît au cœur, et affermit la foi.

§. 196. TROISIÈME LIMITE. ÉVIDENCE LOGIQUE.

Le critère de *l'Évidence logique*, résulte de la contradiction positive de telle ou telle assertion biblique avec l'Analogie de la foi, l'histoire, les faits ou la science. En pareil cas l'Interprète est le plus souvent moralement contraint d'admettre l'existence d'une accommodation. De là résulte une limite importante, quoique contestable dans certains cas.

Il faut donc n'accepter des accommodations comme réelles, que quand l'évidence logique contraint à le faire. Ce principe est utile à admettre, et très-souvent applicable. D'autre part il a de grands élémens de vague et d'incertitude, par l'impossibilité où nous sommes de prononcer toujours sûrement sur la réalité de la contradiction. Il a de plus, il faut le reconnaître, des dangers moraux pour l'Interprète. Au lieu de le ramener à la position du doute philosophique qui lui convient, il l'excite à repousser hardiment tout ce qui le choque, et à évaluer trop haut son jugement propre.

§. 197. QUATRIÈME LIMITE. ÉVIDENCE EXÉGÉTIQUE.

Le quatrième critère, bien moins positif et absolu que le second, et qui se confond souvent avec le troisième, est plus à notre portée que tous deux, et par cela même il acquiert une grande importance dans la pratique.

Pour admettre une accommodation comme réelle, il faut que la contexture du passage, du récit, du fait ou du discours, la montre comme naturelle et évidente, lors même que nous ne pouvons en voir l'absolue nécessité.

Quand Jésus-Christ (Matth. V, 39—42) semble prescrire

de céder constamment à l'injustice et à la violence, tout le monde s'accorde à reconnaître là une accommodation; non pas que l'on puisse constater à priori la nécessité qu'il y avait à l'employer, et non seulement parce que l'évidence logique nous y conduit, mais encore et surtout parce que l'emphase de l'expression, le caractère sentencieux et symbolique de cet enseignement en donnent très-naturellement l'idée.

C'est là le critère de *l'Évidence exégétique;* critère assez constant et assez naturel pour que nous soyons en droit de le transformer en limite pratique. Il convient d'ailleurs à la position humble et réservée où l'Interprète chrétien doit se placer. Celui-ci doit suivre l'Écriture et non la transformer. L'initiative ne lui appartient pas. Partout donc où l'on prétendra nous montrer une accommodation, nous serons en droit de demander si elle est indiquée par le texte même de l'Écriture ou par sa forme. Ce sera là une espèce de garantie préjudicielle très-claire, et en outre très-pratique.

§. 198. CINQUIÈME LIMITE. DURÉE PASSAGÈRE.

Le dernier critère est celui de la *Durée passagère* de l'accommodation.

Une accommodation divine et révélée n'est pas concevable autrement. Le père s'accommode à l'intelligence imparfaite de son enfant, parce que cela est nécessaire. Mais il se console de l'inexactitude obligée de ses enseignemens, parce qu'il sait que l'enfant va grandir, et qu'il espère l'instruire bientôt plus complètement. De la même manière Dieu, qui par la Révélation achemine l'homme au développement de son intelligence religieuse comme au salut de son âme, a préparé par l'accommodation même le progrès nouveau qu'il veut opérer. Et ce progrès une fois accompli, l'accommodation tombera toute seule, comme les écailles qui protégaient le bourgeon avant qu'il de-

vînt rameau. Elle ne nous paraîtra plus que comme une de ces nombreuses figures, ou de ces paraboles, destinées à renfermer pour un temps, et à faire mieux accepter l'éternelle vérité. Jésus-Christ ne comparait-il pas sa parole au levain qui devait déterminer une fermentation décisive dans l'intelligence et la foi de l'humanité? De là résulte, ce semble, que dans l'enseignement de Jésus-Christ nous ne pouvons reconnaître avec certitude une accommodation que là où la forme a été plus tard remplacée dans la foi des fidèles par la claire vérité. Quand Jésus-Christ, dans les commencemens de son ministère, laissait croire qu'il ne venait appeler au salut que les seuls Hébreux, et qu'il maintiendrait la forme extérieure de la Loi Mosaïque, il y avait là accommodation. Mais cette accommodation fut courte, et ses disciples comme ses adversaires surent bientôt à quoi s'en tenir.

D'autres progrès se sont accomplis plus tard, et d'autres accommodations ont disparu par les développemens de la pensée, de la science et de la foi. Cependant il est devenu, et il devient tous les jours plus complètement improbable que de nouvelles accommodations doivent encore se dévoiler dans les Livres Saints, et que nous ne soyons pas à cette heure en possession de tous les élémens et de tous les détails de la Révélation destinée à la race humaine. L'accommodation était de sa nature une chose passagère, adaptée par cela même aux premiers pas du Christianisme, plutôt qu'à ses derniers progrès.

Que s'il y a eu dans l'œuvre et les discours de Christ d'autres accommodations destinées à ne disparaître qu'au soleil de l'Éternité, c'est, avons-nous dit, ce que nous n'avons aucun moyen de constater sur cette terre. Ce sont là par conséquent des hypothèses et des explications que l'Interprète doit s'interdire.

Nous concluons du développement de ce critère, qu'il ne faut admettre comme accommodations positives que celles qui ont déjà été généralement reconnues comme telles.

Cette nouvelle limite n'a rien de précis, de rigoureux, de logiquement certain. Mais elle est philosophiquement vraie, et elle épargnera à l'Interprète des erreurs et des témérités sans nombre. Elle est pour lui un devoir de prudence et d'humilité.

§. 199. RÉSUMÉ.

Nous avons donc obtenu cinq limites. La première, rigoureuse, mais vague et purement négative. La seconde, incontestable, mais d'une application douteuse, et commode plutôt que positive dans la pratique. La troisième, plutôt naturelle et imposée, que d'un usage sûr et facile. La quatrième, pratique, nécessaire, excellente même ; laissant toutefois de l'incertitude et du vague, et n'étant pas rigoureusement démontrée. La cinquième enfin, convenable, sage et morale, plutôt qu'incontestable et certaine.

Aucune n'est complètement suffisante; mais autant que possible elles doivent être cumulées, et leur ensemble renferme tout ce qui est nécessaire à l'Interprète judicieux, pieux, impartial et réservé; ce que tout Interprète doit être.

L'emploi consciencieux de ces limites ferait exclure beaucoup de prétendues accommodations, que l'on est, ce semble, trop disposé à admettre sans examen suffisant.

Souvent, par exemple, on voit dans la résurrection des corps une simple accommodation, destinée à faire mieux saisir l'immortalité de l'âme et la rétribution future.

Mais les quatre dernières limites que nous avons tracées ne nous permettent pas d'expliquer ainsi ce solennel enseignement de Jésus-Christ et de Paul.

Cette explication n'a en sa faveur que le premier critère, vague et purement négatif; c'est-à-dire bon pour exclure, mais impuissant pour affirmer.

Le troisième et le quatrième critère, en particulier, ne nous

fournissent aucun indice de nature à nous faire regarder comme improbable ou étrange une vérité non seulement évangélique, mais encore psychologique et philosophique.

§. 200. RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LES LIMITES DES TROIS PRINCIPES.

Telles sont les limites dans lesquelles, suivant nous, la pratique doit renfermer les trois principes de l'Individualité, de l'Occasionnalité et de l'Accommodation. Ces limites sont les conséquences nécessaires des principes admis et des faits prouvés. Elles se rattachent à l'inspiration, à la forme de la Bible, aux perfections de Dieu et à la nature de l'homme.

Ces limites me semblent être en gros logiques, pratiques et certaines. Elles me semblent constituer un grand secours, un secours suffisant pour l'Interprète sincère et sensé. Toutefois, je n'ai pas la pensée de le nier, elles ont encore beaucoup de vague.

Livrées aux passions humaines, ou seulement aux facultés toujours incomplètes et variables des meilleurs Théologiens, elles laissent la porte ouverte à bien des erreurs et des abus. Cela ne prouve rien contre elles, sans doute, non plus que contre les principes auxquels elles s'appliquent; mais il faut le reconnaître et s'en rendre compte. Il faut ne pas oublier le danger, précisement afin d'y échapper.

La tâche du Théologien chargé de comprendre, de transmettre, et de coordonner l'enseignement biblique, est certainement difficile, et il vogue toujours entre des écueils opposés. D'une part, en résumant la vérité biblique, il faut que, sous peine de la défigurer profondément, il tienne soigneusement compte de cette individualité humaine, de cette occasionnalité momentanée, de cette prévoyante accommodation qui en étaient les véhicules, et qu'il sépare du grain pur la balle légère que

rejette le divin vanneur. De l'autre, il est responsable de la vérité qui lui a été confiée, et ce serait un grand malheur pour lui, un grand malheur pour ses frères, si, serviteur imprudent et infidèle, il venait à amoindrir l'élément divin, à repousser comme œuvre humaine le don de Dieu, et à jeter à la voirie la perle de grand prix. Oui, cette tâche est effrayante, sans doute; mais au fond elle l'est bien moins par sa nature, que par la sainte importance de la matière à laquelle elle s'applique. Elle est au fond analogue à toutes les tâches humaines; car tous les hommes ont reçu en partage une œuvre à faire, des facultés et des secours destinés à ce but; facultés et secours imparfaits, et qui n'opèrent jamais rien de parfait. Puis ces hommes imparfaits et pourtant responsables sont jugés ensuite bien moins sur le succès que sur la droiture et l'activité consciencieuse de leurs efforts. Le Théologien est précisément dans ce cas.

Sa position spéciale est assez analogue à celle d'un Juge chargé d'expliquer une loi importante. Si cette loi déjà ancienne est écrite dans une langue hors d'usage, si elle fait allusion à des mœurs oubliées, le Juge, à force de savoir, de conscience et de sagacité, devra en rétablir le vrai sens, en maintenir surtout l'esprit, et distinguer du fond ce qui n'est que termes d'usage et détails inapplicables. Dans ce travail il pourra se tromper, sans doute, et cette erreur sera peut-être funeste; mais cette tâche n'en est pas moins imposée à sa conscience et à ses facultés.

La position du Théologien ressemble plus encore à celle d'un fils dépositaire des instructions écrites de son père, instructions qu'il aurait juré de suivre en tout. S'il comprend sa tâche, s'il a réellement à cœur de la remplir avec amour et fidélité, il s'efforcera de conserver avant tout l'esprit des volontés paternelles; et, dans toutes les applications nouvelles qui se présenteront, dans toutes les obscurités qui au bout de quelque temps prendront naissance, dans toutes les directions relatives

à des temps passés et à des circonstances oubliées, il se préoccupera moins de la lettre que de l'intention. Il s'efforcera de décider toutes les incertitudes par la connaissance qu'il a précieusement conservée du caractère de son père et de ses vues pour l'avenir des siens.

C'est ainsi que le Théologien doit agir. Le Juge, le fils et lui ont avant tout besoin de foi: foi dans l'autorité de la Révélation, foi dans les droits de l'antique loi, foi dans l'inviolabilité des règles données par le père. Il leur faut ensuite une grande fidélité à la conscience pour remplir sous le regard de Dieu leur mandat, et enfin un jugement calme, droit et ferme pour être en état de l'accomplir. S'ils se laissaient guider par la prévention, la passion, l'amour-propre et l'intérêt, ils seraient coupables, et leur œuvre serait funeste. Mais, s'ils procèdent avec foi, conscience et jugement, ils seront des mandataires fidèles et utiles, malgré les imperfections auxquelles, en leur qualité d'hommes faibles et faillibles, ils ne pourront échapper.

CHAPITRE SECOND.

RÉSULTATS APOLOGÉTIQUES.

---

§. 201. IDÉE GÉNÉRALE.

Si la théorie de l'inspiration et de ses limites, telle que nous venons de l'exposer est vraie, elle devra se justifier par ses résultats, avons-nous dit. Elle a été complètement fondée sur les faits, sans doute; elle nous semble dictée par les faits. Toutefois en matière si ardue il nous faut quelque chose de plus. Il faut contrôler la théorie par la pratique, et voir si elle raffermit ou

ébranle la Religion, si elle met la foi plus en contact avec notre cœur ou si elle l'en sépare, si elle lève les voiles du code sacré ou si elle l'obscurcit, si en un mot elle se conforme ou non aux intentions du Dieu qui a tant aimé le monde que de donner son Fils au monde, afin de sauver ceux qui croiraient.

C'est cette recherche que nous allons essayer.

Ici encore nous aurons moins à dire des choses nouvelles, qu'à résumer des idées déjà développées ou énoncées.

§. 202. BASE DES TROIS PRINCIPES ET DES RÉSULTATS.

Les résultats que nous avons en vue, comme la théorie que nous venons d'exposer, se rattachent à un fait fondamental, la forme successive de la Bible. Ce fait a déjà été mis en relief, parce qu'en réalité il est le principe générateur de notre manière de concevoir l'inspiration.

La Sainte Écriture n'est pas un code méthodique; elle n'est pas une loi unique et fondamentale; elle n'est pas un enseignement philosophique et formulé. Elle est une succession harmonique de révélations variées. La logique nous avertit donc de l'examiner dans ses rapports intrinsèques, dans ses tendances, dans la série de ses effets occasionnels, dans son esprit général, plus que dans sa lettre et ses parcelles isolées; dans l'analogie de la foi qu'elle enseigne, plus que dans les mots qu'elle emploie. C'est l'ensemble qui éclaire les détails. C'est en recherchant comment Dieu a parlé en divers temps et en diverses manières, que nous nous assurerons de ce qu'il a voulu nous dire à nous. Ce fait, nous le répétons, suffirait à lui seul pour démontrer la solidité des trois principes que nous y avons rattachés. Il suffirait de même pour prouver indirectement, mais invinciblement, les résultats apologétiques qui en découlent.

A. Résultat négatif.

§. 203. LA BIBLE CONSERVE SON AUTORITÉ.

Les restrictions apportées à l'inspiration par les trois principes n'enlèvent nullement à la Bible son autorité. Elle a toujours le droit de commander, elle est toujours dans son ensemble et dans ses principaux détails la Parole de Dieu.

Cela est vrai en théorie; nous verrons au § suivant que cela est vrai pareillement dans la pratique, c'est-à-dire quant à l'efficace et à l'utilité.

L'autorité de la Bible repose sur des preuves d'ensemble, et s'impose avec force au cœur et à la raison. Les trois principes restrictifs au contraire ne portent que sur des détails, et n'ôtent rien au tout. Nous jugeons mal de cette proportion par suite de nos habitudes théopneustiques. Accoutumés dès l'enfance et avant tout examen à regarder l'inspiration comme un miracle perpétuel et une cause absolue, il nous semble parfois que tout est renversé dès que nous apercevons à l'inspiration une limite, et autour de cette lumière divine une pénombre humaine. Et pourtant qu'est-ce que cela? Les trois principes restrictifs ne sont-ils pas limités par l'inspiration, comme nous l'avons vu, et ôtent-ils la moindre chose aux droits de l'Analogie de la foi, par exemple, ou seulement de tout enseignement quelque peu positif et répété?

Les merveilles opérées par l'inspiration, soit dans l'intelligence des hommes saints, soit dans les sublimes enseignemens de leurs écrits; les rapports tout divins de ces écrits et de ces enseignemens avec le cœur et les besoins de l'homme; le lien intime et mystérieux qui s'établit bientôt entre le lecteur et le livre, entre le cœur malade du fidèle et le remède qu'il puise à cette source; l'intervention miraculeuse de Dieu

et sa volonté manifestée de mettre le monde en possession de la vérité : voilà ce qui subsiste, voilà ce que les principes restrictifs ne peuvent ni diminuer ni atteindre, voilà le foyer d'autorité qui continue à briller d'une vive lumière, sans que ces ombres légères soient même des taches à ce soleil.

§. 204. LA BIBLE CONSERVE SON EFFICACE.

La Bible, qui ne perd rien de son autorité par suite des principes restrictifs, ne perd rien non plus de son efficace.

Cette seconde thèse est la conséquence rigoureuse de l'autre, mais j'ai quelques remarques de détail et d'expérience à ajouter.

1°. Les trois principes n'influent guère que sur la forme de l'enseignement. Ils ne touchent pas au fond, et par cela même ils n'atteignent pas la pratique : c'est-à-dire les affections chrétiennes, la conduite évangélique, et tout ce qui constitue la nouvelle naissance du fidèle. Le livre reste pratique, éminemment pratique et applicable, quoique recouvert çà et là de quelques teintes individuelles et occasionnelles. C'est même là un caractère admirable et vraiment surnaturel de ce livre ; c'est un gage à notre avis irrécusable de sa divine origine. Comment un livre si ancien, si varié, si étranger à nos sociétés modernes par son occasionnalité comme par l'individualité de ses auteurs, se trouve-t-il être le meilleur des guides, le plus pratique, le plus clair, et le plus sûr pour chaque conscience sincère, pour l'ignorant comme pour le savant, pour le jeune comme pour le vieux, pour l'intelligence froidement logique comme pour l'âme ardente ?

2°. Bien loin que les trois principes restrictifs diminuent l'efficace du livre, ils l'augmentent, car ils font mieux saisir, mieux comprendre, mieux accepter les leçons. L'individualité des auteurs met notre âme en contact avec eux, nous fait reconnaître en eux des hommes dont les affections et les impressions ne nous sont pas étrangères. Elle est pour nous un accent de

conviction qui nous entraîne, un gage de vérité qui nous persuade, une émotion sympathique qui nous saisit. L'occasionnalité produit, du moins sur les gens instruits, un effet analogue, en rattachant les enseignemens aux faits et à l'histoire, et en donnant ainsi un caractère d'authenticité aux écrits. L'accommodation enfin, qu'est-elle, si ce n'est Dieu se faisant homme pour parler à l'homme, et choisissant le langage qui peut le frapper et l'émouvoir ?

Otez ces trois influences à l'Écriture, et voyez tout ce qu'elle perdra en clarté, en chaleur et en force. Elle ne s'assimilera plus à nous de la même manière, et son efficace en sera sensiblement diminuée.

3°. Les obscurités inhérentes à l'Écriture, celles en particulier qui résultent des trois principes restrictifs, n'embarrassent point la marche du fidèle consciencieux et simple. Elles ne l'empêchent jamais d'y trouver l'aliment dont son âme a besoin. Nous avons déjà développé cette idée §. 172, en parlant de l'occasionnalité, et nous y renvoyons nos lecteurs, qui la généraliseront aisément eux-mêmes. Nous y ajoutons seulement la réflexion suivante:

A côté de l'impression combinée, toujours juste et salutaire, que le Chrétien reçoit de l'ensemble lorsqu'il lit pour s'édifier, il n'éprouve aucun mauvais effet de ce qu'il ne comprend pas, ou de ce qu'il comprend mal, s'il a le cœur simple et bien disposé. Ce qu'il ne comprend pas, il s'y arrête peu, cherchant ailleurs, et laissant aux plus habiles le soin de l'expliquer. Ce qu'il comprend mal peut sans doute engendrer en lui une erreur de détail, mais nécessairement peu grave. En effet cette erreur est neutralisée et restreinte par la grande impression générale de l'ensemble. D'ailleurs cette fausse interprétation, en fait, est toujours dictée par un sentiment pieux. Elle ne peut porter que sur l'intelligence, et elle laisse à la vie sa direction supérieure et céleste.

4°. Quant au Docteur, sa tâche est plus difficile. Nous l'avons dit, §. 172.

Il doit préparer le salut de ses frères tout en faisant le sien. Il doit appliquer la vérité divine non seulement au développement de la vie, mais à celui de l'intelligence. Il doit discerner et maintenir l'autorité de l'Écriture, tout en discernant et en séparant les nuances humaines de la forme.

Son mandat est grave, sa responsabilité pesante. Mais il les connaît, et il sait, s'il veut le savoir, comment il peut accomplir le premier et dégager la seconde. Il s'est fait volontairement Docteur; et, si les efforts ont été dignes du but, si la conscience est droite, si l'intelligence est éclairée, si le cœur est pieux, il aura la joie de se sentir toujours plus près de la vérité, et par ce travail, avec cette conviction, il accroîtra l'efficace de l'Écriture, soit sur lui-même, soit sur les autres. En effet, à l'aide de cette analyse il verra plus nettement, et arrivé à la synthèse il transmettra plus clairement, plus chaleureusement l'enseignement révélé.

5°. Il en sera autrement, nous l'avouons, de celui qui n'est ni simple fidèle, ni vrai Docteur; de l'homme qui a voulu se faire Théologien, sans pouvoir toutefois et sans vouloir recourir à l'instruction, aux méthodes, aux labeurs nécessaires. Cet homme-là, prétendant moissonner le champ de l'intelligence sans l'avoir ensemencé, voulant faire la synthèse de la Bible, sans avoir la moindre pratique ni la moindre idée de l'analyse, cet homme-là se met hors des conditions du succès, et il s'expose à de nombreuses et inévitables erreurs. Mais c'est sa faute. Dieu l'invitait à accroître sa foi, à nourrir sa piété, à travailler au salut de ses frères par les moyens à sa portée; mais il a voulu marcher à la science en dehors de toutes les voies qui y conduisent. Il a péché par présomption, par impatience, par orgueil, et l'édifice qu'il a pensé construire en marbre pourra se trouver de bois ou de chaume. Toutefois, si pour son propre

compte il a cru, supporté, aimé, son œuvre ne sera pas entièrement perdue.

B. Résultat positif.

§. 205. OBJECTIONS QUI DISPARAISSENT.

Nous avons déjà indiqué, en terminant le §. 172, deux catégories d'objections souvent élevées contre la Bible, et qui disparaissent complètement devant le principe de l'occasionnalité.

Ce sont celles qui se rattachent *a)* à la forme peu méthodique du livre de la Révélation; *b)* aux détails obscurs, bizarres, quelquefois même pénibles et grossiers que l'on y rencontre.

Une troisième catégorie, celle qui porte sur les petites erreurs, contradictions ou méprises, s'évanouit également dès qu'on admet l'individualité.

Ces diverses objections et d'autres encore, n'atteignant que la forme et jamais le fond, ne dépassent pas le champ des trois principes; par conséquent elles tombent dès qu'on accepte ceux-ci avec leurs corollaires.

Or ce résultat est d'une haute importance, parce que, dans le système de la théopneustie absolue, il est à peu près impossible de répondre d'une manière un peu satisfaisante à la plupart de ces doutes. C'est tout simple: ils naissent de faits exacts, auxquels on ne peut opposer qu'une théorie à priori!

Par cela même ces doutes sont ceux qui, toujours dans le système de la théopneustie absolue, atteignent plus fréquemment et plus profondément les hommes à la fois éclairés et religieux. Ils sont la maladie ordinaire des esprits logiques et des consciences impartiales, c'est-à-dire des intelligences d'élite.

En faisant disparaître ces objections et en ne fondant l'inspiration que sur des faits positifs, on donne à l'Apologétique une grande force, et on lui fait faire un immense progrès.

C. Résultat esthétique.

ℵ. La Bible était défigurée par la Théopneustie absolue.*

§. 206.

Il faut rappeler cette triste vérité, pour montrer ensuite comment l'admission des trois principes rétablit dans la Bible l'harmonie, jusque là voilée et méconnue. Toutefois nous ne nous y arrêterons pas longtemps; car, si le lecteur nous a suivis jusqu'ici, il admet déjà que la théopneustie absolue est contraire aux faits, par conséquent à la vérité, et qu'ainsi elle ne peut qu'obscurcir et altérer la sainte beauté de la Révélation.

Déjà au §. précédent nous avons parlé des graves objections que la théorie de la théopneustie absolue suscite contre la Bible, objections qui disparaissent avec elle. Mais il nous faut creuser un peu plus avant, et indiquer les mauvaises influences exercées par la Théopneustie dans l'étude intime, organique et subjective des Livres Saints.

Les §§. suivans compléteront cette démonstration.

1°. En proclamant la valeur absolue des détails et leur infaillibilité littérale, la doctrine de la Théopneustie y concentre trop l'attention, et donne l'habitude de les préférer à l'ensemble.

* Il va sans dire que dans ce §., comme dans tout cet ouvrage, j'expose des principes, sans faire d'injustes allusions aux personnes. Je n'ai voulu parler ici que de l'influence naturelle, ancienne et souvent réalisée de la Théopneustie sur la Dogmatique.

Dans ce système les détails suffisent à la foi; il y aurait erreur et péché à les modifier par le tout. Aussi s'en occupe-t-on presque exclusivement, souvent au préjudice des faits généraux et des idées mères. Et c'est fort naturel, car demander des lumières à l'ensemble ou au contexte, c'est avoir l'air de se défier de l'exactitude des mots, ou de la vérité des traits isolés. En fait, la dogmatique de la Théopneustie est d'ordinaire peu favorable aux considérations tirées de l'esprit général et des tendances de la Bible. Elle ne les fait passer qu'en seconde ligne et après la lettre. En d'autres termes, elle sacrifie souvent le divin à l'humain.

2°. Par suite de la même erreur, on est conduit à négliger ou à fausser les rapports intérieurs et l'organisme du grand tout biblique, c'est-à-dire du plan et de la succession des révélations. On ne s'occupe guères de ces questions, si importantes pourtant dans la Dogmatique, ou l'on s'en occupe mal. On construit sur des bases inexactes; on accorde une importance exagérée à certains mots, à certains passages, à certains livres, à certaines formes, et l'on substitue ainsi des théories hypothétiques à la pensée de Dieu. C'est un paysage reproduit par un peintre inhabile, qui n'en saisit pas et n'en peut rendre la perspective. Ce sont bien encore les mêmes montagnes et les mêmes arbres, mais déplacés, disproportionnés, et nuisant à la ressemblance au lieu de la compléter.

3°. La même cause fait pareillement méconnaître les rapports réels et primitifs entre la Bible et la nature humaine. Ce qu'on donne de trop aux mots, aux formes et aux détails, on l'ôte aux tendances générales de la Bible, avons-nous dit; par cela même à sa subjectivité si intime et si variée, à son harmonie avec les besoins du cœur de l'homme les plus profonds et les plus divers. L'intellectualisme naît de l'autorité absolue accordée aux interprétations littérales et aux déclarations isolées. Le cœur se ferme, ou du moins risque de ne pas s'ouvrir

tout entier, chez le Théologien exclusivement dogmatiste. Il ne reste plus à celui-ci de loisir, de méthode, d'indépendance et d'ardeur, pour chercher avec profondeur et conscience comment la Bible agit psychologiquement sur le cœur pour le saisir et le transformer.

Voilà les principaux motifs qui nous font envisager la doctrine de la Théopneustie comme un voile qui, recouvrant la Bible, en altère les proportions et les formes.

Mais rendez à l'Interprète nos trois principes, le voile se lève, ces causes d'erreur disparaissent, les obscurités s'écartent, et l'harmonie renaît.

ב. La Bible est ramenée par les trois principes à l'Harmonie.

§. 207. I. AVEC ELLE-MÊME.

Les trois principes restrictifs, en éclaircissant les contradictions apparentes de la Bible, en subordonnant les détails au fond, en rendant soit à l'ensemble, soit aux diverses parties leurs vrais rapports, manifestent les véritables proportions du tout général et des livres spéciaux dont il est composé. Ils en rétablissent par cela même l'accord harmonique et la beauté divine.

Cela résulte suffisamment du §. précédent.

§. 208. II. AVEC L'HISTOIRE DE LA RÉVÉLATION.

Nos trois principes rétablissent en second lieu l'harmonie de la Bible avec l'histoire de la Révélation, en d'autres termes avec le plan de Dieu pour le salut de l'humanité; plan manifesté soit dans le caractère de la Bible, considérée dans ses rapports historiques avec le genre humain, soit dans la marche générale de la Révélation.

1°. Dans le caractère de la Bible.

Cette Bible se montre à la fois en rapport avec les nations, les lieux et les temps auxquels les Livres Saints étaient primitivement accordés, et aussi avec les siècles éloignés, avec les peuples civilisés et développés auxquels ils devaient parvenir plus tard. Ces rapports étaient obscurcis, méconnus par la Théopneustie, qui ne pouvait les distinguer, puisqu'elle adressait chaque mot de la Bible, pareillement et au même titre, aux hommes du premier siècle et à ceux du dix-neuvième. Mais notre théorie nous apprend à séparer dans la forme ce qui devait varier suivant les temps, de ce qui était immuable comme le fond.

Elle nous permet ainsi d'admirer l'exacte et divine harmonie établie entre ce qui était annoncé à chaque époque, et ce que chaque époque pouvait comprendre et avait besoin de comprendre. Elle nous met enfin en possession par là d'une preuve nouvelle du caractère divin de la Révélation. Dieu seul, en effet, pouvait accomplir l'œuvre exigée par la forme successive de la Bible. Il fallait enseigner l'éternelle vérité ligne après ligne aux Hébreux, aux Samaritains, aux Galiléens, aux Galates, aux Juifs et aux Grecs; et il fallait cependant que le tout ensemble fût adapté à la portée intellectuelle et aux besoins du cœur des races les plus civilisées et les plus intelligentes des âges futurs. Ce problème, que Dieu seul pouvait résoudre comme seul il pouvait le poser, ce problème a été résolu; et à ce spectacle nous devons nous prosterner avec foi devant son œuvre.

Mais, nous le répétons, cet admirable résultat était méconnu ou du moins obscurci par la Théopneustie, qui, en principe, confond dans une même littéralité tous les détails, toutes les formes et tous les temps. C'est l'occasionnalité seule, c'est-à-dire l'accommodation, c'est-à-dire la liberté de distinguer le fond de la forme, le médiat de l'immédiat, les temps anciens

des temps modernes, qui nous permet de contempler dans tout son éclat cette œuvre divine. Si les théologiens de la Théopneustie ont plus d'une fois éloquemment exalté le résultat même que nous leur opposons, c'est que, Dieu merci! ils ont été rarement conséquens avec eux-mêmes, et que l'ardeur d'une pieuse intelligence l'emportait chez eux sur la rigueur de principes insoutenables dans la pratique.

2°. Dans la marche générale de la Révélation.

Qui ne serait frappé du plan de Dieu, tel que le manifestent la marche et les progrès de la Révélation? La lumière divine commence à poindre dès l'instant de la chute de l'homme, puis va croissant de force et d'éclat jusqu'à la résurrection du Christ et à la conclusion du ministère de ses envoyés. Dès lors accomplissant des progrès nouveaux, quoique simplement providentiels, elle continue de s'étendre, et continuera toujours de même jusqu'au dernier avènement du Fils de Dieu.

Cette lumière, Adam l'entrevoit, les Patriarches la saluent de loin et l'adorent, les Hébreux en obtiennent tout ce que leur temps et leur caractère comportaient. Mais, quand l'heure de la Nouvelle Alliance a sonné, elle brille instantanément sur la montagne, et de là se répand sur l'Univers. Elle allume une foi nouvelle, sainte et divine; elle développe et féconde le sentiment religieux; elle met fin à une philosophie impuissante et corruptrice, où le monde expirant s'était endormi de découragement et de misère. Elle régénère l'homme, elle transforme les sociétés, elle les réchauffe et les ressuscite au foyer divin de la charité.

La Révélation est complète, mais ses développemens et son œuvre ne sont pas encore consommés. L'intelligence humaine, stimulée par le levain de la Parole de Dieu, égarée et rétrograde quand elle la repousse, vivante et progressive dès qu'elle l'accepte, réagit à son tour sur la doctrine chrétienne et sur la Parole Sainte. Elle travaille à en analyser les élémens, à les

disposer dans leur ordre, à se les assimiler par l'expérience et la conscience, à éclaircir et guider la philosophie à l'aide de ces divines clartés.

La Providence, qui a confié cette mission au Christianisme, la seconde par des révolutions sociales ou religieuses ; tourmentes parfois effrayantes, parfois coupables et insensées, mais qui en dernière analyse après le mal engendrent le bien. Elles font écrouler les vieilles erreurs ; elles mettent fin aux abus antichrétiens, elles compriment et désarment les passions mêmes qui les avaient soulevées. Parfois elles font passer l'humanité par des désordres sans nombre au travers d'affreuses misères, mais elles finissent par la ramener dans la route du progrès et de la vérité.

La Réformation replace sur le trône l'Évangile méconnu, combat la superstition et l'incrédulité que la superstition enfante, et fait naître lentement de la Révélation même la tolérance religieuse et fraternelle, cette charité de l'intelligence, qui est la perfection du zéle.

Telle est l'œuvre accomplie par les Livres Saints jusqu'à nos jours. Et qui pourrait dire les nouveaux progrès qui sont réservés à l'avenir ?

Plan sublime qui remplit d'admiration et d'amour le penseur chrétien, mais qui disparaît dans les ténèbres, dès qu'on méconnaît l'individualité, l'occasionnalité et l'accommodation de la Bible, et par conséquent la possibilité du progrès dans l'intelligence de la Révélation et dans la foi !

Comparez encore ce qui a été dit à la fin du §. 206.

§. 209. III. AVEC L'HOMME.

Pour avancer vers sa destination éternelle, l'âme humaine a besoin à la fois de liberté et d'autorité. Antinomie profonde et mystérieuse, placée dans le cœur de l'homme par la main même

du Créateur ! Sans la réunion de la liberté et de l'autorité, le développement complet de la foi religieuse et celui de l'union de l'âme à Dieu seraient l'un et l'autre empêchés ou entravés.

Pour saisir la vérité, pour vivifier la pensée religieuse, pour s'approprier sa foi, l'âme a besoin d'activité et par conséquent de liberté. Sans libre activité elle pourra bien accepter des formules, mais non s'assimiler des doctrines. Sa croyance sera le talent plié dans un linge et enfoui dans la terre. L'activité seule en gagnera d'autres pour le compte à rendre au dernier jour. Pour l'âme comme pour le corps, l'activité c'est la vie, c'est le progrès. Il faut donc que l'homme soit actif, et jusqu'à un certain point indépendant, dans l'étude et la possession du volume eacré.

Mais à côté de la liberté l'autorité est nécessaire.

Pour que son activité ne se fourvoie pas, il faut à l'intelligence humaine une direction assurée, qui jalonne la route et marque le but. Faute de ce secours, elle se fatiguera en recherches vaines, et se perdra peut-être dans des abîmes. Mais, avec cette aide et à la lumière du phare sauveur de la parole révélée, l'intelligence religieuse, sans perdre la liberté de ses mouvemens, stimulée et encouragée dans son essor, avancera avec ardeur et sécurité vers la vérité éternelle, à la possession de laquelle elle fut destinée.

La pensée religieuse ne suffit pas à l'homme.

L'union de l'âme à Dieu plus nécessaire encore en est le but, et n'en est pas toujours le résultat. C'est l'œuvre à laquelle l'homme intérieur doit surtout s'appliquer ; c'est celle que l'Écriture Sainte a été chargée surtout de faciliter et d'accomplir.

Pour cette œuvre pareillement il faut la réunion constante de la liberté et de l'autorité.

Dans notre profonde conviction, la foi d'autorité est nécessaire même à la piété. *

* Comparez sur ce point ce qui a déjà été dit §. 147.

Pour que l'homme puisse s'attacher à Dieu avec sécurité, avec soumission; pour qu'il combatte ses passions avec l'énergie que donnent l'espérance et l'amour stimulés par la crainte, il faut que Dieu lui ait parlé, commandé, promis. Il ne verra pas clairement Dieu, si Dieu ne s'est pas montré. Son obéissance, son ardeur, sa confiance ne se soutiendront que s'il tient en main un livre dans les lignes duquel il puisse lire avec foi la Parole de Dieu.

Mais à côté de cette foi d'autorité n'allons pas méconnaître l'absolue nécessité de la foi de conscience, c'est-à-dire de la vie et de l'activité de l'âme, mère de l'amour, née de l'épreuve, de l'expérience et de la liberté. C'est par elle que l'âme s'identifie avec la foi, s'en pénètre et s'en nourrit. C'est ainsi que cette âme s'approche de Dieu, s'unit à Dieu, et se donne tout entière à son créateur. Faute de cette foi subjective et individuelle, la religion devient ou risque de devenir trop intellectuelle, formelle, formulée ou légale. Faute de la foi d'autorité elle chancelle entre le mysticisme, le panthéisme, l'idéalisme et l'incrédulité, et n'échappe guère à l'un ou à l'autre de ces écueils.

Or la théorie que nous avons exposée sur l'inspiration de l'Écriture et sur les trois principes restrictifs, a l'immense avantage de concilier, et de concilier d'après les faits, l'autorité de l'Écriture et la libre activité du fidèle.

L'école théopneustique, au contraire, supprime la liberté et engourdit l'activité, en étendant outre mesure et sur les moindres iotas les droits de l'autorité.

L'école subjectiviste de son côté nie l'autorité, et ôte à l'Écriture toute son efficace.

Notre théorie nous semble plus mesurée et plus sage. Elle a pour elle le sens commun, les faits, et aussi l'expérience. Que d'hommes éclairés et pieux qui, même sans s'en douter, l'acceptent, la pratiquent, s'en servent pour repousser les doutes, s'assimiler l'Écriture et vivre ainsi de leur foi!

§. 210. IV. AVEC DIEU.

Dieu est un, Dieu est parfait, Dieu est immuable. Il en résulte nécessairement que son action doit être partout semblable à elle-même. En l'étudiant dans les diverses sphères où elle s'exerce, nous y découvrirons partout des analogies générales, qui nous paraîtront d'autant plus frappantes que nous aurons réussi à y pénétrer plus avant.

Aussi le croyant éclairé, le penseur pieux éprouvent le besoin de découvrir et de constater ces analogies. Quand il leur est donné de les contempler de plus près et avec plus d'évidence, ils sentent leur foi s'accroître, et un élan d'adoration s'échapper de leur sein. Mon Seigneur et mon Dieu ! s'écrient-ils comme Thomas, après avoir, hélas ! souvent douté comme lui, parce qu'ils n'avaient pas vu ! *

Or notre théorie me semble avoir le privilége de rattacher par d'évidentes et importantes analogies les voies de Dieu dans la sphère de la grâce à ce qu'elles sont dans l'empire de la nature, et aussi dans le cœur de l'homme, autre empire mystérieux et vaste que Dieu a créé pareillement, et où il veut de même habiter.

Nous avons vu comment l'association de l'autorité et de la liberté se rencontrait dans la sphère de la grâce par suite du mode de l'inspiration. Elle se rencontre de même dans la sphère psychologique, où le libre arbitre est incontestable, et où la conscience rappelle cependant la continuelle présence et les droits de Dieu. Et dans la sphère de la nature, est-elle moins évidente ? N'y trouvons-nous pas, par exemple, la constance des espèces et le retour des saisons s'unissant pour développer la vie végétale à la libre action de l'homme ? Comment celui-ci réussit-il à accroître les produits des campagnes, à créer des

* Comparez ce que nous avons dit là dessus §§. 134, 141 &c.

variétés dans l'espèce invariable, à embellir les fleurs et à perfectionner les fruits ? C'est uniquement par le concours de la liberté d'une part, et des forces de la nature de l'autre. Otez l'un des deux, et le progrès est annulé.

Nous trouvons une analogie toute semblable, et qui par certains côtés se confond avec la précédente, dans la loi qui appelle l'homme à concourir à l'œuvre de Dieu par le travail. Les dons de Dieu ne sont à l'homme que quand il les a achetés par l'effort et la peine, et Dieu veut qu'il soit *ouvrier avec lui.* Dans la sphère religieuse, il doit veiller en même temps que prier, lutter contre la chair en même temps qu'obtenir l'esprit de Dieu. Dans la sphère humaine, il ne peut se servir de ses facultés, données cependant de Dieu même et faites à son image, qu'en les exerçant par l'emploi. Faute d'exercice, elles s'alanguissent et s'éteignent. Dans la sphère de la nature, les saisons fertiles ne suffiront pas au laboureur pour qu'il puisse se nourrir et se vêtir des produits de la terre ; il faut qu'il la cultive et l'ensemence, qu'il récolte et transforme par le travail les dons du ciel.

Chose digne d'attention ! Ces analogies sont visibles non seulement dans l'action que Dieu assigne à l'homme, mais jusques dans celle que la Sagesse Infinie se prescrit à elle-même. Dans les trois sphères que nous examinons, le Très-Haut allie pareillement en quelque degré les forces naturelles à son action surnaturelle.

Naturel et surnaturel ne sont que des mots, sans doute, et cette distinction n'existe pas en Dieu, qui agit continuellement et sans la volonté duquel aucune force n'opère, aucune loi ne règne et ne se maintient. Mais elle existe pour nous ; et c'est une distinction importante, puisque Dieu l'a ainsi manifestée dans son œuvre.

Eh bien ! malgré cette distinction voulue de lui, en y regardant de près, on verra dans les trois sphères, nous le répétons,

le naturel s'allier au surnaturel, non pas sans doute dans la même proportion, mais en obéissant à la même analogie.

Dans la grâce, nous avons déjà parlé de l'alliance de l'inspiration et de l'individualité. Même au milieu de l'extase prophétique cette individualité se manifeste ; Dieu lui permet de confondre les temps, et d'obscurcir ce que pourtant il révèle. Dans l'intervention miraculeuse elle-même, on est constamment appelé à tenir compte des causes secondes, qui, providentiellement amenées ou surnaturellement développées, figurent comme préparation, forme, modification ou consommation du miracle.

Dans les profondeurs de l'âme humaine, à côté de l'action méthodique et régulière des facultés normales, nous trouvons une force d'en haut, une spontanéité mystérieuse, des voix divines accordées au génie, et comme des éclairs d'une inspiration supérieure, où l'homme ne pouvant se reconnaître lui-même est contraint de reconnaître Dieu.

Dans la nature, il suffit de rappeler le concours, dirai-je, ou la lutte des lois générales et de la Providence, pour avoir démontré notre thèse.

Résumons en peu de mots cette esquisse, téméraire peut-être, mais pourtant, ce nous semble, venant de Dieu et ramenant à Dieu.

Dieu se montre à nous comme agissant de même dans l'empire de la nature physique, dans celui de l'homme intérieur, et dans celui de la religion révélée. Et cela sous trois points de vue:

Quant à la part qu'il laisse à la liberté humaine; liberté qu'il respecte, qu'il encourage, mais qu'il limite par l'autorité.

Quant au travail qu'il impose à l'homme pour concourir à son propre travail à lui; concours qu'il exige, puisqu'il le féconde et le bénit.

Quant à l'emploi qu'il fait lui-même des causes secondes; les maintenant et les respectant toujours, tout en les dominant, les développant et les suppléant par son action universelle et constante.

Mais comment n'être pas frappé de l'unité supérieure qui lie entre elles ces trois analogies elles-mêmes ? comment ne pas remarquer qu'elles se rattachent à une seule et même volonté divine, pensée première de la création, partout appliquée et partout manifestée ? celle de la constante union de Dieu et de son œuvre, du pouvoir créateur et de l'organisme vivant de la création ; et cela en vue du progrès, du bonheur et du salut de l'homme, enfant de prédilection du Très-Haut.

En vérité ces analogies, ces lois suprêmes et universelles de la Pensée Infinie, suffiraient seules pour nous persuader à priori que l'inspiration n'a pas dû exclure l'activité humaine et le concours des causes secondes.

Or c'est précisément le résultat auquel les faits nous ont conduits, et qui se trouve ainsi confirmé par une voie nouvelle et par une autorité d'un poids immense.

Sachons donc accepter des mains de Dieu la Bible telle qu'il nous l'a donnée, en écartant les théories exclusives, les doctrines à priori, et la présomption d'un esprit toujours enclin à se croire infaillible, par cela même qu'il ne l'est pas.

Prenons garde de vouloir être plus sages que Dieu, en refusant ou dédaignant les matériaux dont il a construit l'édifice de la Révélation écrite, et les appuis sur lesquels il a jugé convenable de la poser ; ou bien encore, en la dépouillant audacieusement de l'autorité qu'il lui a conférée.

Fautes à corriger.

Page 14. Ligne 8 avant la fin: cene, *lisez:* ce ne.
„ 52. Ligne 6 avant la fin: foyer, de, *lisez:* foyer de.
„ 104. Ligne 3 avant la fin: Rom III, 28. *Ces mots devraient commencer un nouvel alinéa.*
„ 110. Ligne 12 avant la fin: L'écrivain. *Ces mots devraient suivre les précédens sans alinéa.*
„ 118. Ligne 18: qu'a, *lisez:* qui a.
„ 145. Ligne 3 avant la fin: tous, au, *lisez:* tous au.
„ 179. Ligne 3 avant la fin: présente ... l'occasion, *lisez:* présentes ... les occasions.
„ 229. Ligne 4 avant la fin: Pâmes, *lisez:* âmes.
„ 238. Ligne 11: amener apareillement, *lisez:* amènera pareillement.
„ 255. Ligne 6: **Définition**, *lisez:* **Définitions**.
„ 317. Ligne 7: l'A. T. Sur, *lisez:* l'A. T. sur.